N° 680 37e Année. Tome CXCI 15 Octobre 1926

MERCVRE

DE

FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France ...... 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

STATION NÉOLITHIQUE DE GLOZEL

LA DÉCORATION CÉRAMIQUE

—

En dehors de nombreuses poteries unies, grands vases à fond rond, petits vases rituels, lampes à bords droits, nous avons actuellement réuni à Glozel (1), avec M. Emile Fradin, plus de vingt vases ornés d'incisions ou décorés du masque néolithique.

Nous ne croyons pas possible de déterminer l'ordre de succession chronologique de ces deux types d'ornementation. On les rencontre sur des vases, faits de la même argile grossière et façonnés selon la même technique, reposant côte à côte dans une couche archéologique unique dont le classement chronologique comme néolithique ancien a pu être établi à l'aide d'importantes industries associées (2). Nous pensons au contraire qu'ils ont dû prendre naissance en même temps. La différence de ces décors tiendrait plutôt à la destination particulière des deux groupes de vases. Comme les récipients unis, la poterie incisée semble réservée aux usages de la vie journalière. Les vases décorés du faciès néolithique ou de certaines parties de ce masque devaient être consacrés au service des morts.

(1) *Nouvelle station néolithique*, par le Dr A. Morlet et Emile Fradin, en 3 fascicules avec 134 illustrations. — Octave Belin, imprimeur, Vichy, 1925-1926.

(2) Pendeloques en pierre, aiguilles perforées en os et en ivoire, dents perforées, harpons de forme magdalénienne, nombreuses gravures animales sur galets, etc., etc.

Les uns et les autres sont modelés à la main, sans tour, dans une argile grossière, au grain peu compact et mélangé de sable et d'impuretés. Fréquemment ils se sont déformés au séchage. Leur cuisson est très peu poussée, comme s'ils avaient été exposés à un feu libre. Lorsque nous les retirons des couches humides de l'argile, ils sont redevenus malléables (3). Cependant, nous ne croyons pas qu'ils aient été simplement séchés au soleil, car les cassures montrent une coloration qui varie du jaune foncé au rouge clair et rappelle celle de la terre à poterie, à peine « dégourdie », de la céramique néolithique des Balkans. M. Dépéret, l'éminent géologue français à qui je montrais nos poteries et nos tablettes, façonnées suivant la même technique avec la même argile, m'a assuré qu'on ne pouvait obtenir cette couleur par la simple exposition au soleil. « Leur teinte rouge clair provient, m'a-t-il dit, de l'oxydation du protoxyde de fer de l'argile, qui, sous l'action du feu, se transforme en peroxyde de fer, de couleur rouge. » Seulement M. Dépéret les considère comme « à peine cuites ».

Des vases et des tablettes à inscriptions sont recouverts d'une couche légère de « bouillie d'argile », plus fine et plus foncée. D'autres sont façonnés dans la pâte argileuse grossière, véritable terre à brique, sans aucun engobe.

Ils présentent presque tous des irrégularités. Leur paroi est souvent trop épaisse par rapport aux dimensions du vase. Aucune pièce de cette céramique grossière ne reproduit exactement la forme d'une autre. Mais un lien les unit généralement : c'est le bord supérieur tourné en dedans.

La décoration incisée est la moins fréquente. Elle n'apparaît que sur six vases. Nous la voyons sur deux lampes à bords droits, au bec simplement marqué par le potier en pressant l'argile entre le pouce et l'index, et sur deux autres

(3) Certains par contre sont comme carbonisés. Peut-être ont-ils été surcuits accidentellement, au cours d'un incendie.

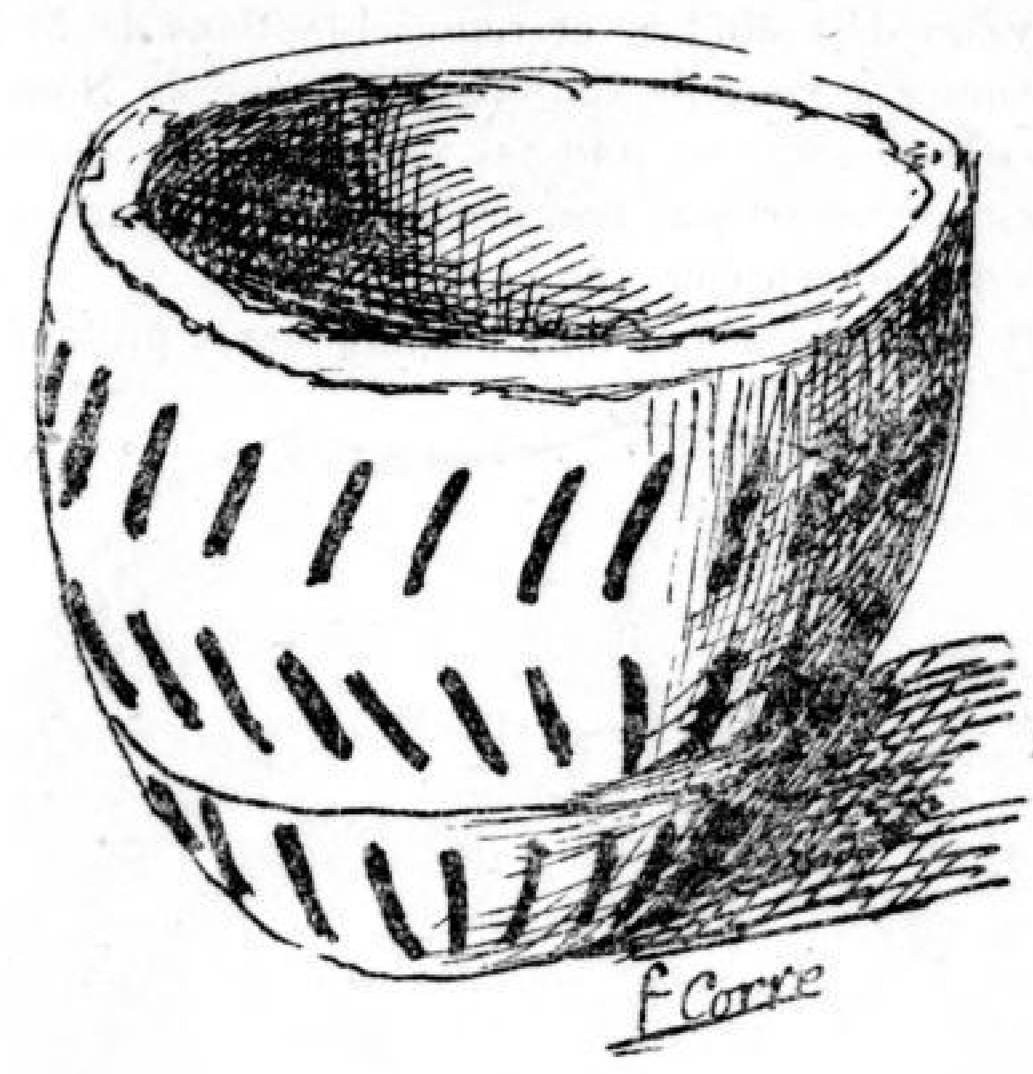


Fig. 1

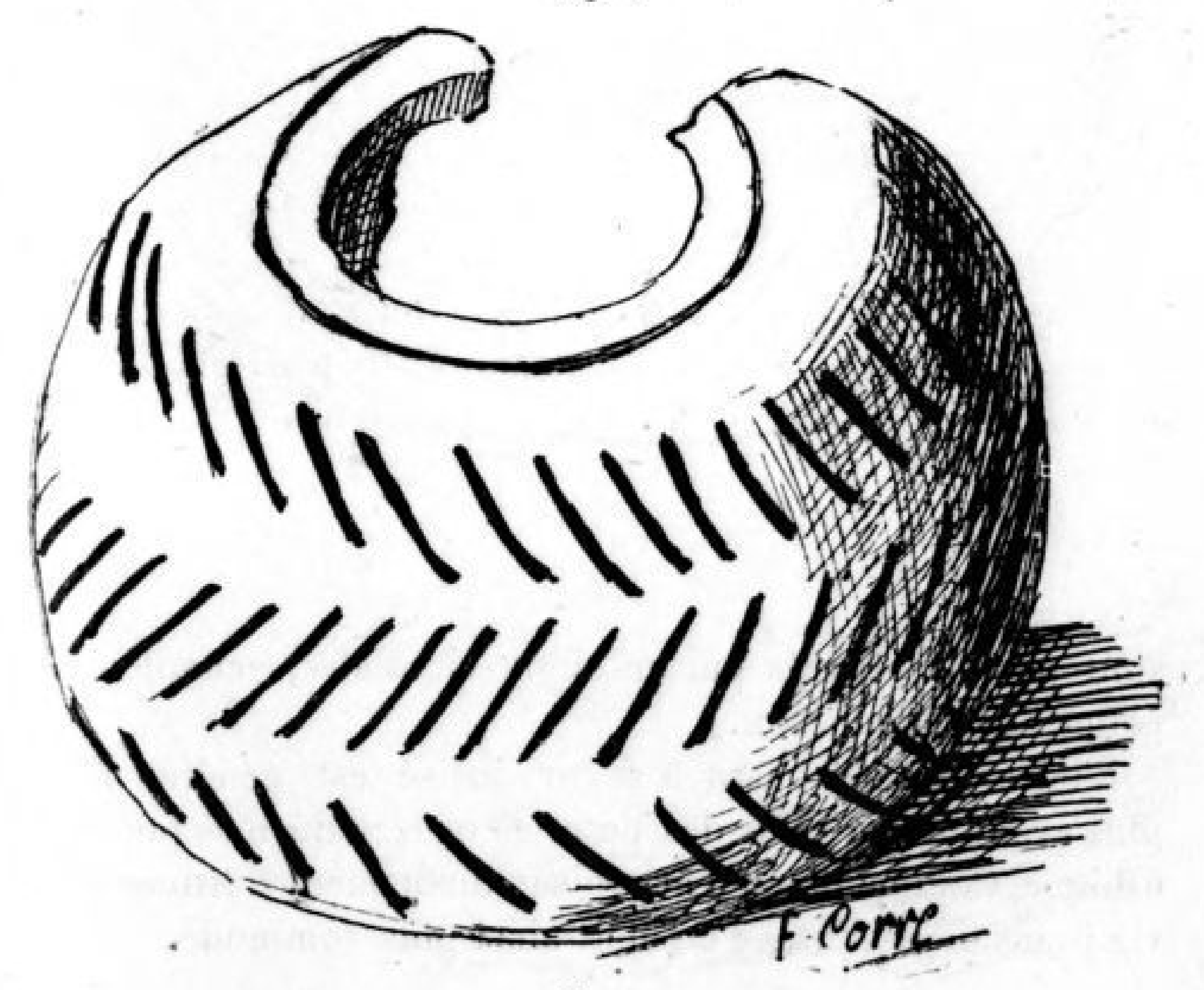


Fig. 2

petits vases déjà étudiés et représentés dans le 3e fascicule de notre « Nouvelle Station néolithique ». Nous donnons ici les dessins au trait des deux derniers. Ils ont été exécutés par un artiste, non archéologue, rendant ce qu'il voyait sans l'interpréter (fig. 1 et fig. 2).

Les traits incisés sont toujours obliques et profonds. Ils

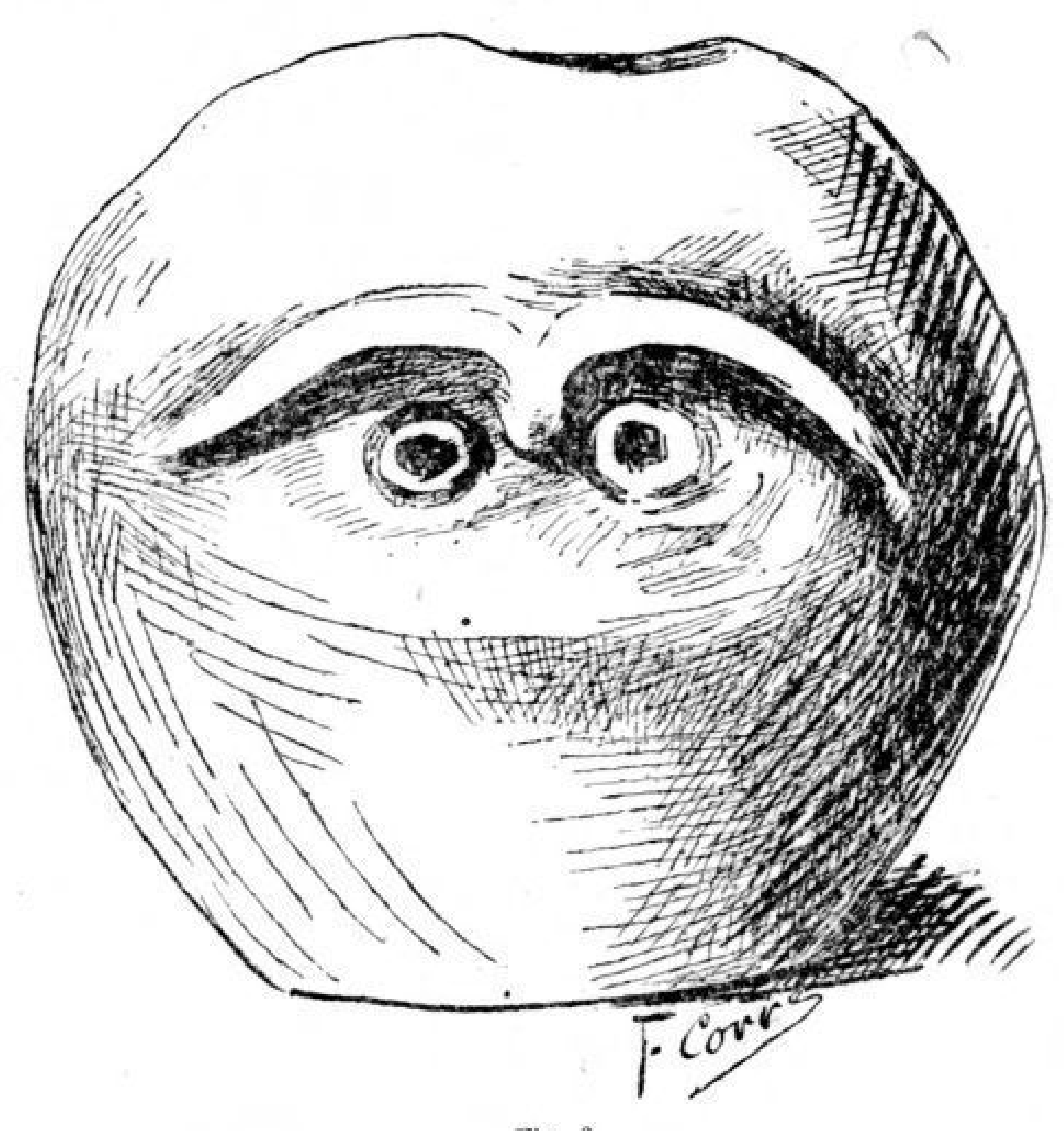


Fig. 3

sont parfois séparés par un sillon circulaire, venant compléter l'ornementation.

L'ouverture des vases à décor incisé est généralement plus grande que celle des poteries ornées du masque néolithique. Comme ils étaient vraisemblablement destinés à la vie journalière, l'usage en était ainsi plus commode.



Fig. 4.

Le faciès néolithique sans bouche paraît avoir joué un rôle plus important dans la décoration céramique. Les poteries sur lesquelles nous le retrouvons sont nombreuses. Leurs formes semblent toutes dérivées de celles des vases que nous avons appelés « tête de mort » (4). Ils présentent une extrémité supérieure arrondie en forme de crâne et une ouverture trop petite pour servir aux usages journaliers (fig. 3 et fig. 4).

Leur aspect nous a permis d'établir une théorie nouvelle de l'origine et du sens symbolique du masque néolithique. Car il semble bien que les tribus de Glozel, frappées par la déformation de la tête de leurs morts, devenue un crâne osseux, aient cherché à le reproduire pour caractériser les vases funéraires : trous orbitaires à la place des yeux ; arcades sourcilières proéminentes et incurvées ; nez droit et court, réduit à son ossature. Le faciès sans bouche, où Schliemann croyait à tort reconnaître l'image de la chouette consacrée à Minerve, est né de la reproduction d'un crâne. C'était, aux yeux de l'homme préhistorique, l'*effigie de la mort*, dont la représentation symbolique avait exigé la suppression de la bouche (5).

Dans la suite, il semble que les artistes néolithiques soient allés plus loin et se soient laissé entraîner à représenter les vivants en s'inspirant de l'image symbolique des morts, comme nous le voyons sur une figurine d'argile portant une imposante mèche de cheveux relevée sur le front, qui reproduit ce faciès sans bouche (fig. 5).

A son origine, l'ornementation de la céramique de Glozel paraît comprendre le masque néolithique en entier. Par contre, à Hissarlik, les urnes à visage — d'ailleurs bien

(4) *Idoles phalliques et bi-sexuées*, par le Dr A. Morlet, *Mercure de France* du 15 septembre 1926.

(5) « Pour ces peuples primitifs, ce qui devait, dès l'abord, distinguer un mort d'un vivant, c'est qu'il ne pouvait plus parler. La représentation de la mort, qui est le grand silence, demandait la suppression de la bouche. » Dr A. Morlet : *Les idoles phalliques et bi-sexuées*.

différentes de la poterie glozélienne et beaucoup plus évoluées — ne devinrent fréquentes que dans la seconde ville, alors que Schliemann avait déjà recueilli dans la première



Fig. 5

des fragments de jatte décorés d'yeux lenticulaires. Nous n'en constatons pas moins une certaine analogie entre l'industrie des néolithiques de Glozel et celle du monde égéen. Et nous pouvons nous demander, après M. Salomon Reinach (6), si les rapports de filiation ne doivent pas être compris comme un courant de civilisation allant de l'Occident à l'Orient. En effet, bien qu'une de nos gravures sur galet,

(6) *Le Mirage oriental*, p. 73, par S. Reinach.

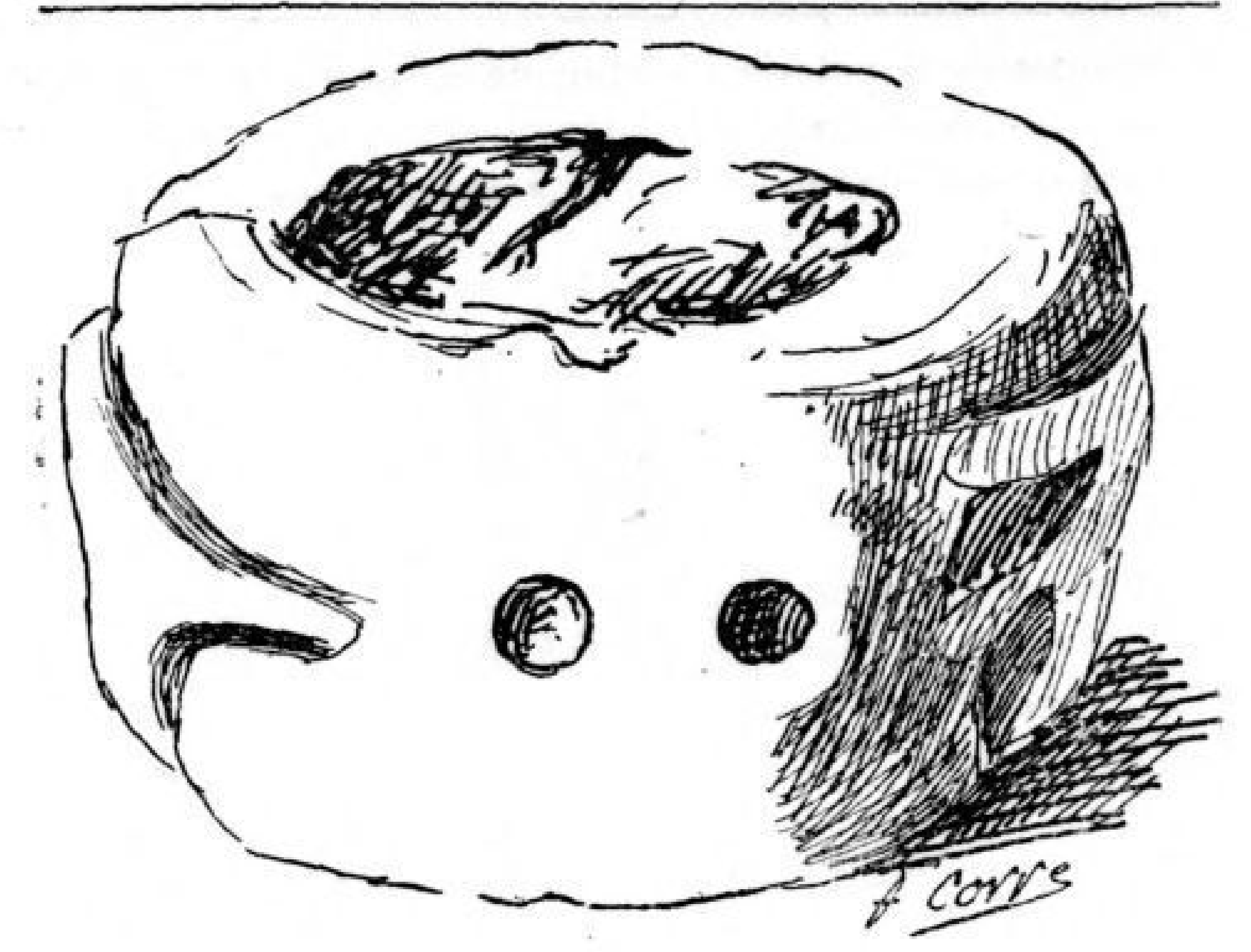


Fig. 6.

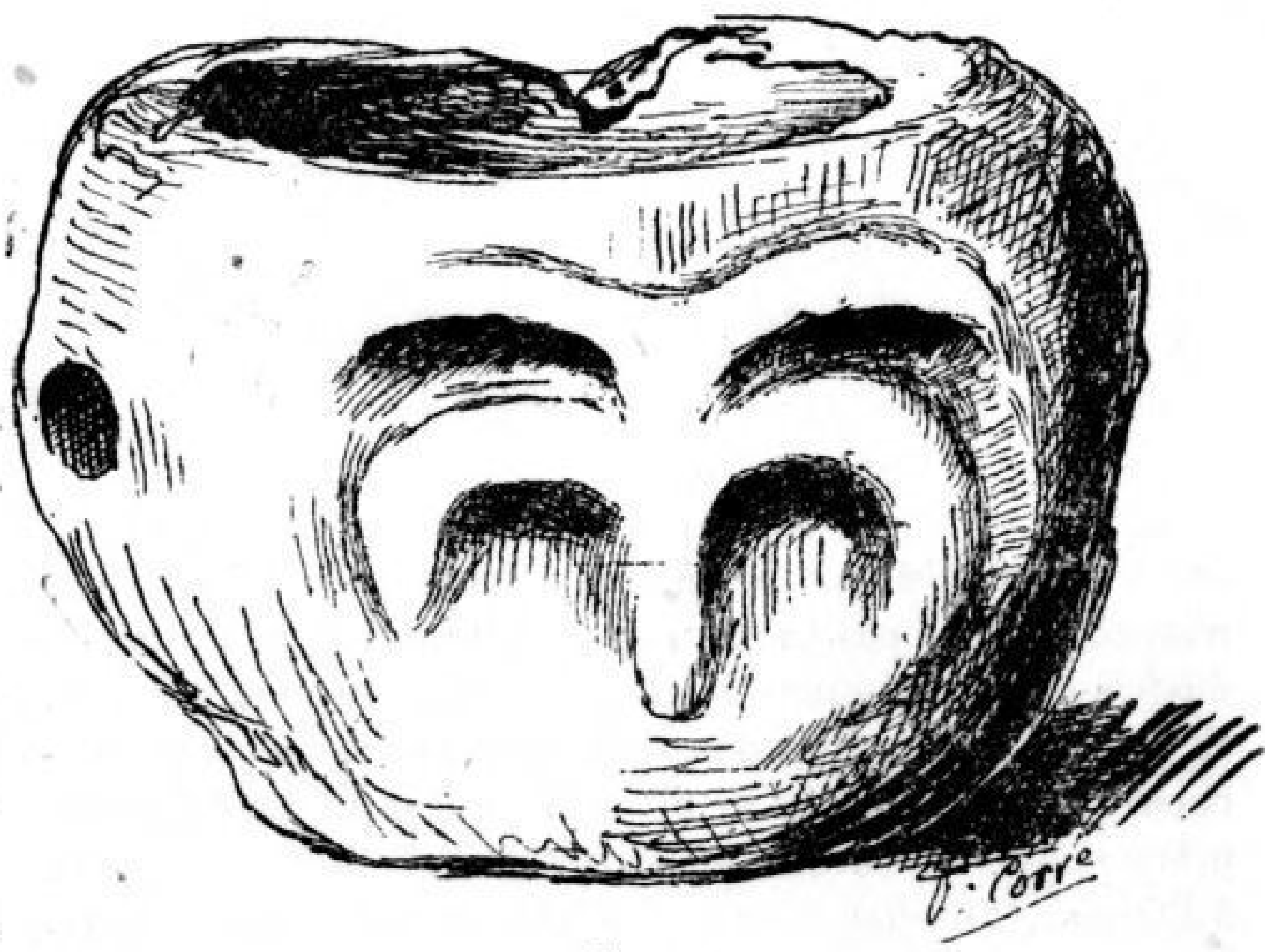


Fig 7.

où nous avions cru reconnaître un renne, ne soit que la figuration d'un daim (Dépéret et Mayet), la station de Glozel possède trop de représentations animales et de harpons de réminiscence magdalénienne pour ne pas remon-

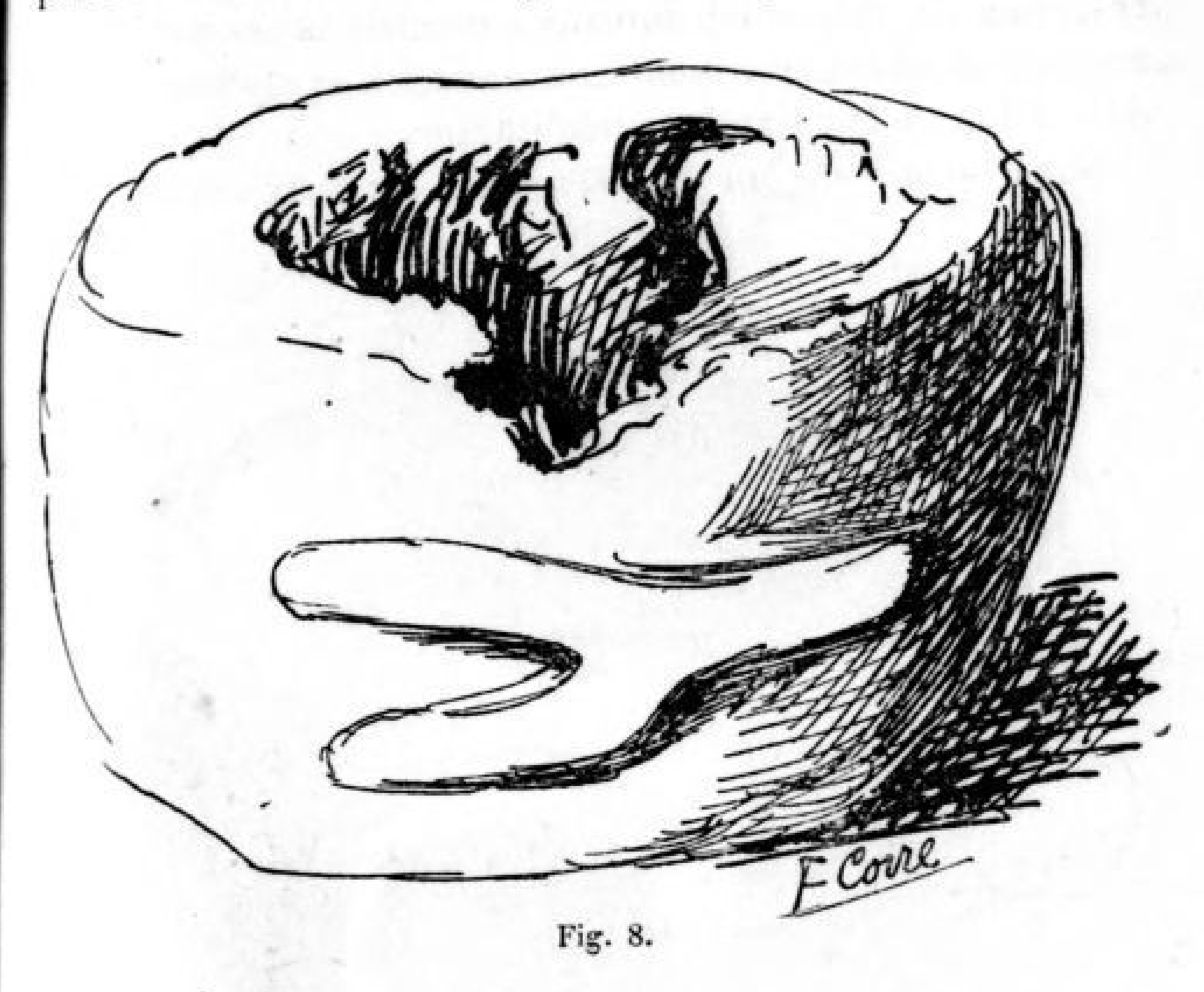


Fig. 8.

ter à une époque antérieure à celle des premières civilisations de la Crète.

D'ailleurs, de même que Schliemann avait recueilli, dans la première ville d'Hissarlik, des fragments de jatte aux décors représentant des yeux schématisés, nous avons également trouvé, à Glozel, une véritable *dissociation du masque néolithique.*

Il semble que les images d'abord rudimentaires purent devenir partielles par des procédés multiples de schématisation, sans cesser d'être comprises de la foule qui en possédait le sens symbolique.

Sans doute on connaissait, avec les yeux schématiques des jattes d'Hissarlik, les poteries scandinaves, les vases

ibériques, les fragments de vases charentais, les cylindres en calcaire du comté d'York, tous ornés de décors oculés; on savait aussi que les « soleils » des plaques schisteuses du Portugal n'étaient que la dégénérescence d'yeux lenticulaires, mais on ignorait jusqu'alors que toutes les parties du masque néolithique avaient concouru, en se stylisant, à la décoration de la céramique néolithique.

Nous voyons sur un de nos vases les yeux schématisés



Fig. 9.

en deux petites cupules rondes (fig. 6). A côté, un dessin d'ornementation a été tiré du masque néolithique en doublant les arcades sourcilières et en allongeant les os propres du nez (fig. 7). Du côté opposé se voit une sorte de fourche (fig. 8), dont l'origine nous eût échappé si nous n'avions rencontré sur une autre poterie (fig. 9), une semblable figu-

ration assez près de son modèle pour que le parallèle puisse se poursuivre. Nous croyons que c'est un ornement tiré de la schématisation de l'oreille que prolongeraient d'un côté les arcades sourcilières surbaissées. Cette représentation auriculaire est encore plus près de la nature sur un vase dont la décoration du côté opposé reproduit le fa-



Fig. 10.

ciès néolithique, orné d'une barbe ruisselante (fig. 10 et fig. 11). Malgré cette ornementation inusitée dans la céramique de Glozel, pouvant faire penser à une représentation humaine comme la mèche de cheveux qui émerge du front de la figurine d'argile, cette face ne vise, en aucune façon, à la fidélité au modèle. L'artiste s'est inspiré de l'image symbolique des morts et cette œuvre ne peut pas davantage nous révéler le type physique des tribus de Glozel.

Les arcades sourcilières et l'ossature du nez paraissent à

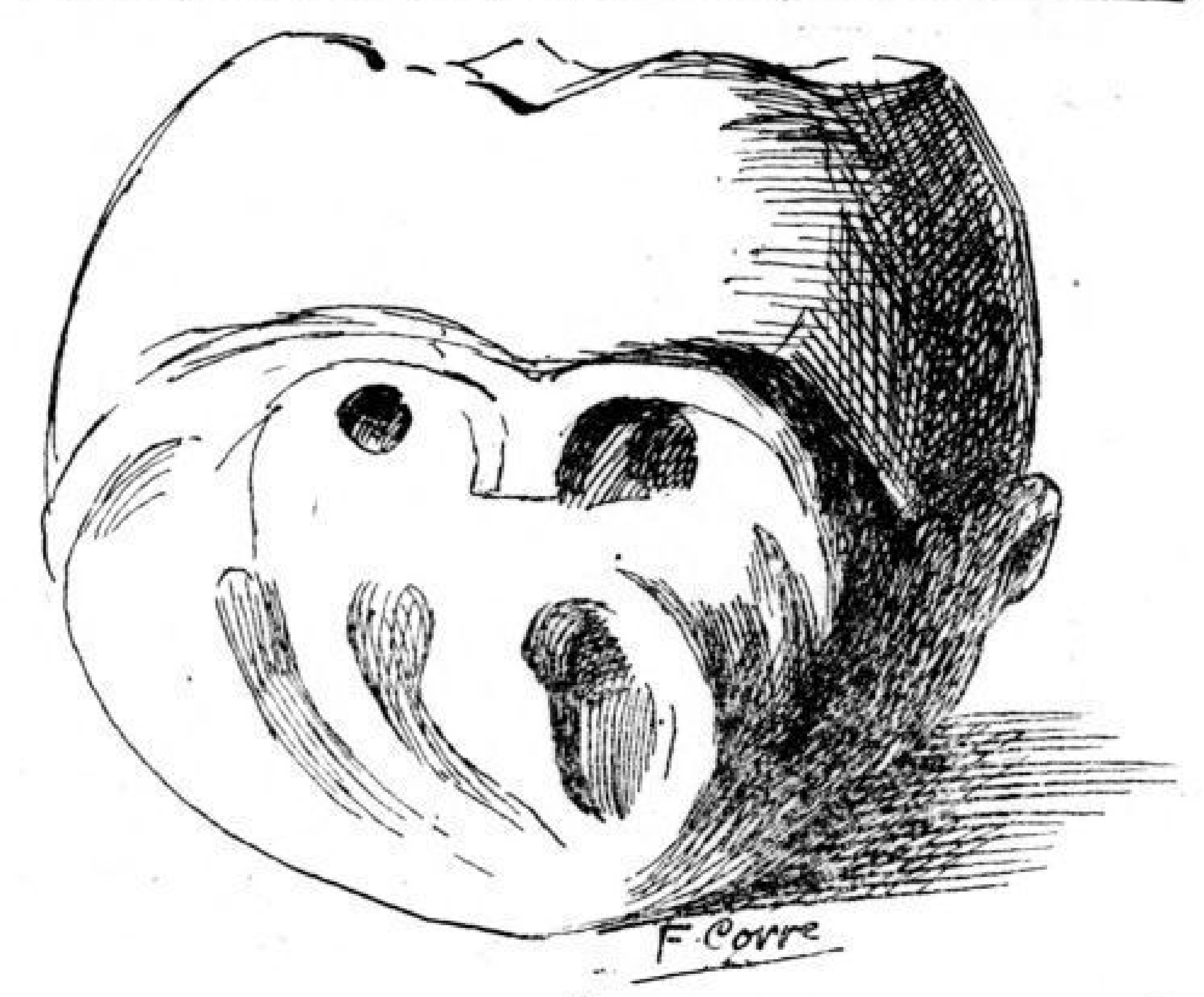


Fig. 11.

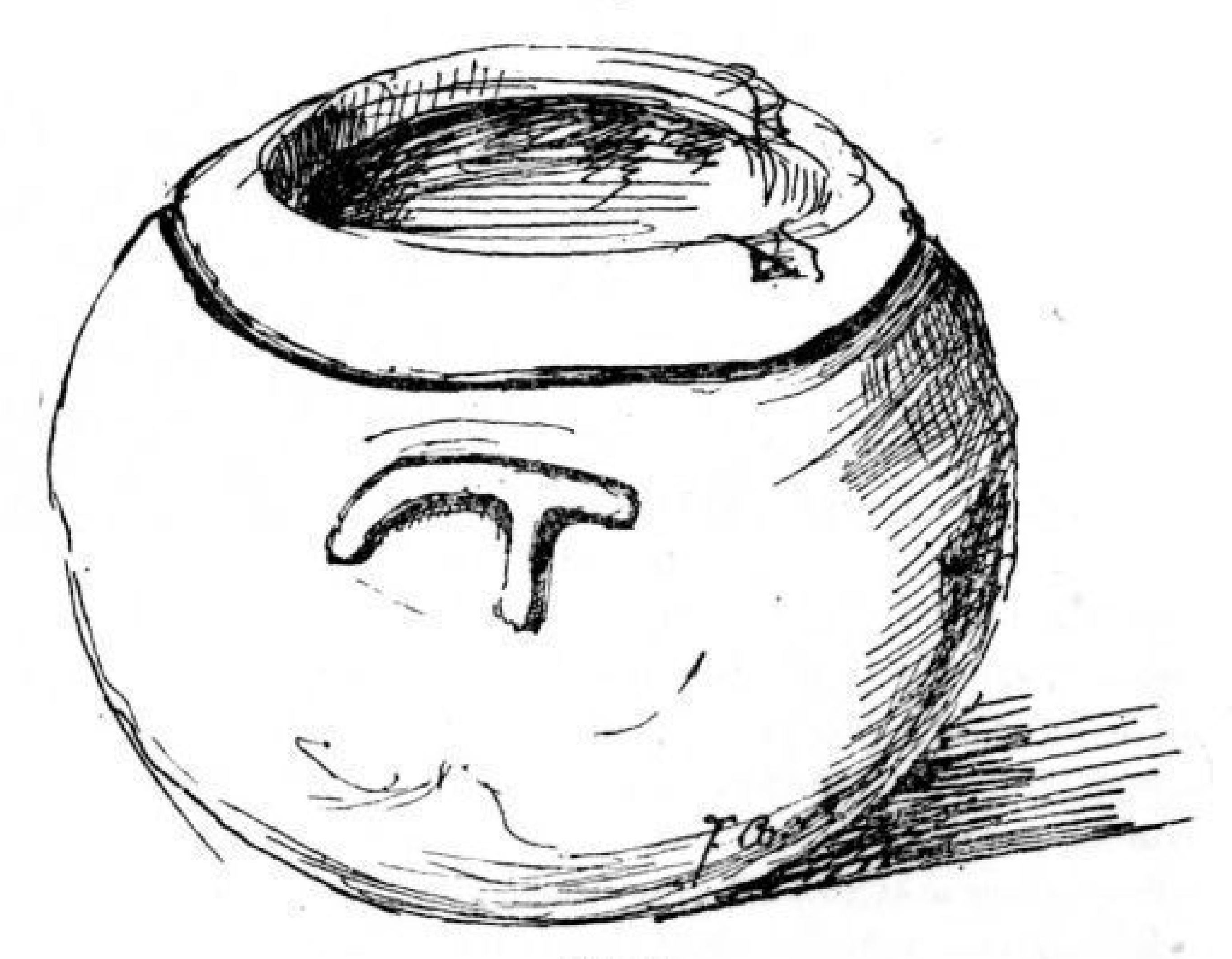


Fig. 12.

leur tour avoir fréquemment servi de motifs de décoration. Sur un vase se voient un rebord orbitaire complet et un autre à peine amorcé (fig. 12). Parfois ce schéma est renversé (fig. 13).

Mais ces notations simplifiées n'ont pas seulement servi au potier pour la décoration plastique, elles lui ont fourni le moyen de rendre plus facile le maniement des poteries. Les arcades sourcilières proéminentes et surbaissées, placées de côtés opposés, sont devenues des moyens de préhension (fig. 14). Ainsi semble avoir été créée l'anse.

Enfin il est un autre mode de décoration de la céramique de Glozel qui revêt une importance de premier ordre en reliant les poteries aux tablettes et aux gravures animales accompagnées de signes. C'est la décoration à l'aide de caractères alphabétiformes.



Fig. 13.

C'est ainsi que nous possédons une grande lampe ornée en avant de l'M à six branches, en arrière du signe

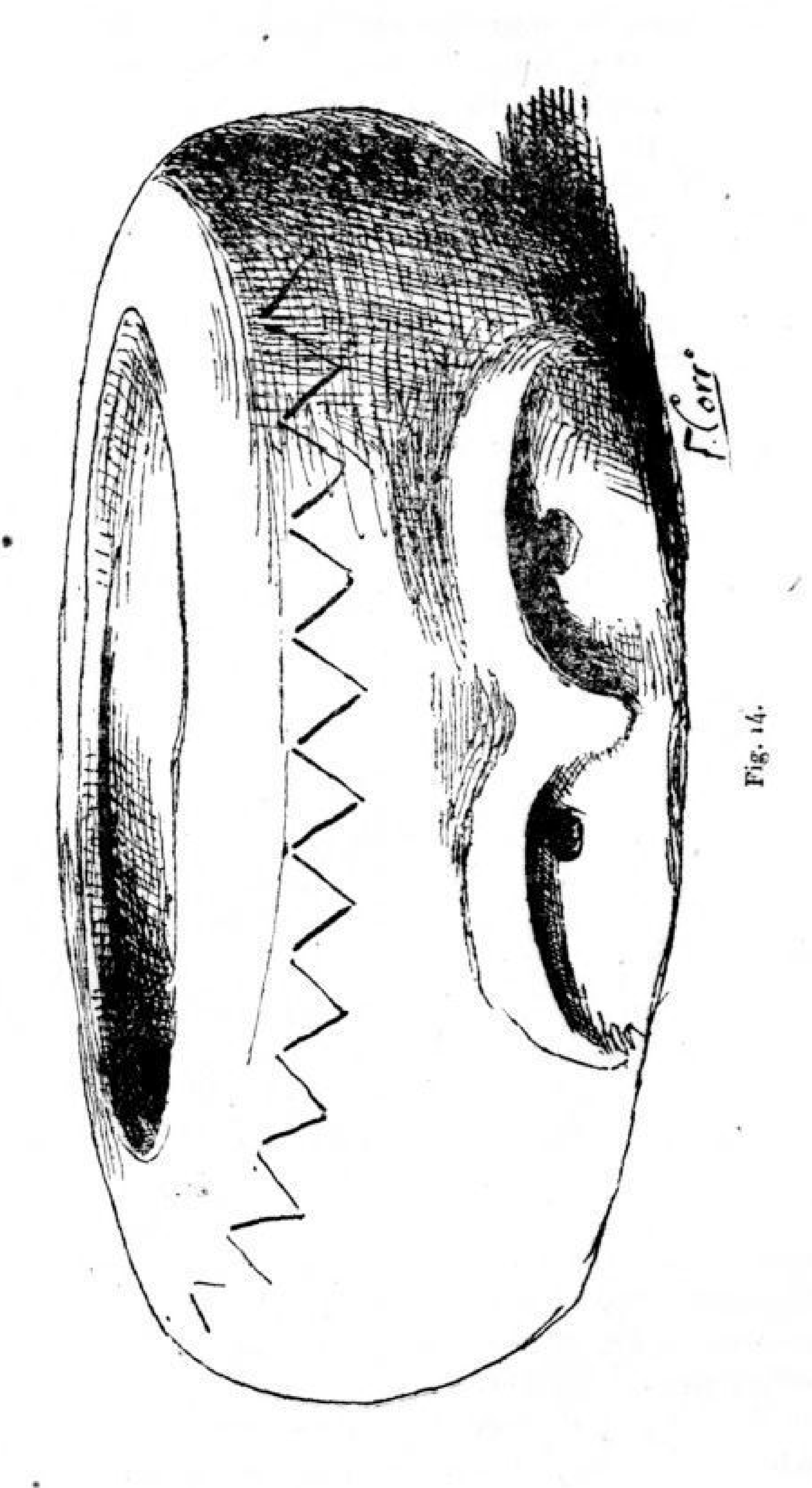


Fig. 14.

composé de deux traits parallèles aux extrémités non superposées, comme ceux de nos tablettes. Sur les deux

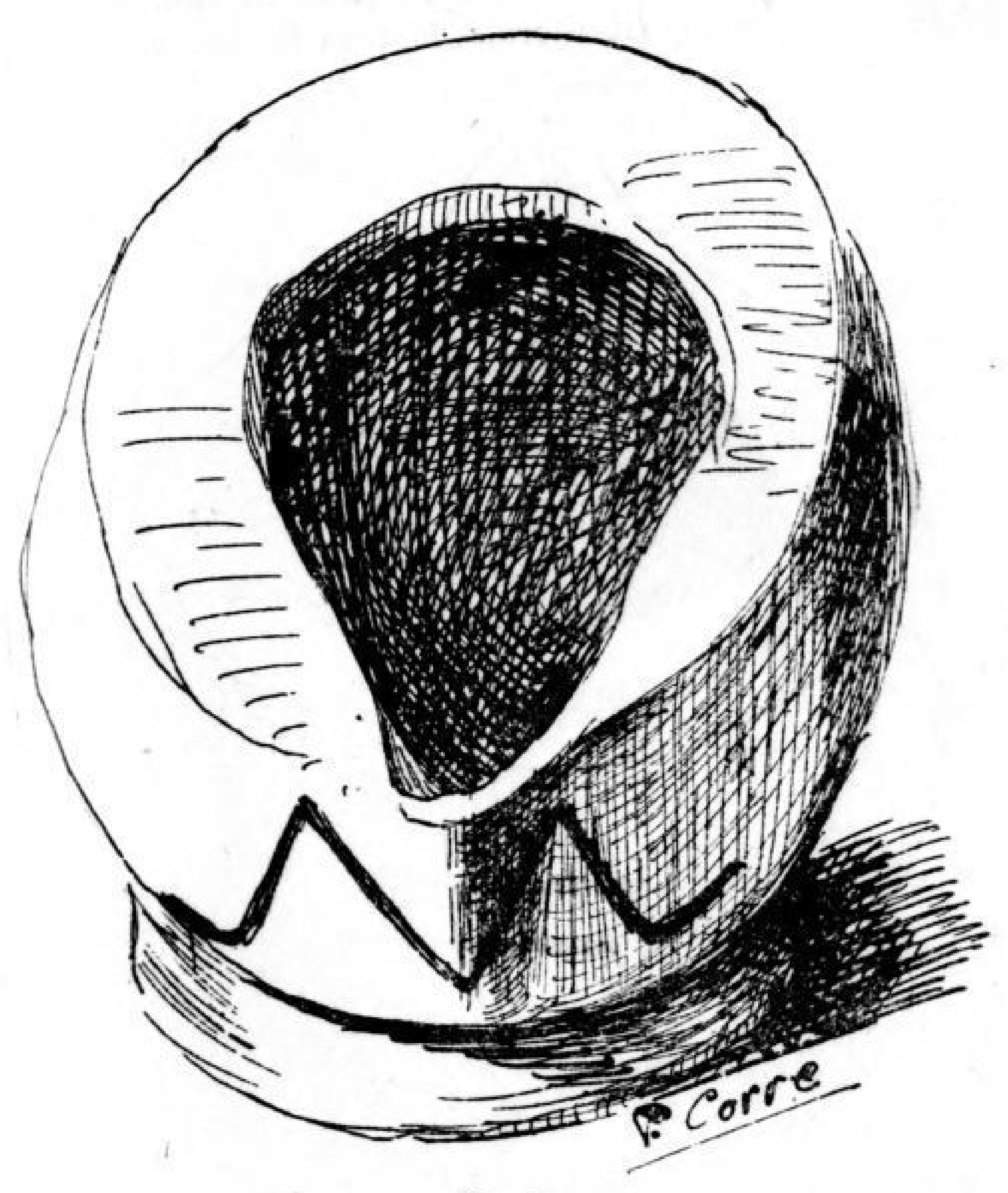


Fig. 15.

autres faces se voit le signe à six branches incurvées, dit signe solaire (fig. 15-16-17).

Un autre petit vase, dont la forme rappelle celle d'une lampe ornée, décrite dans le premier fascicule de notre *Nouvelle Station Néolithique* et portant un signe en forme

de V, présente lui-même deux signes alphabétiformes connus (fig. 18). Enfin, on voit, sur une poterie, une croix à branches égales, modelée en relief, qui peut être assimilée à un de nos signes alphabétiformes les plus fréquents (fig. 19).

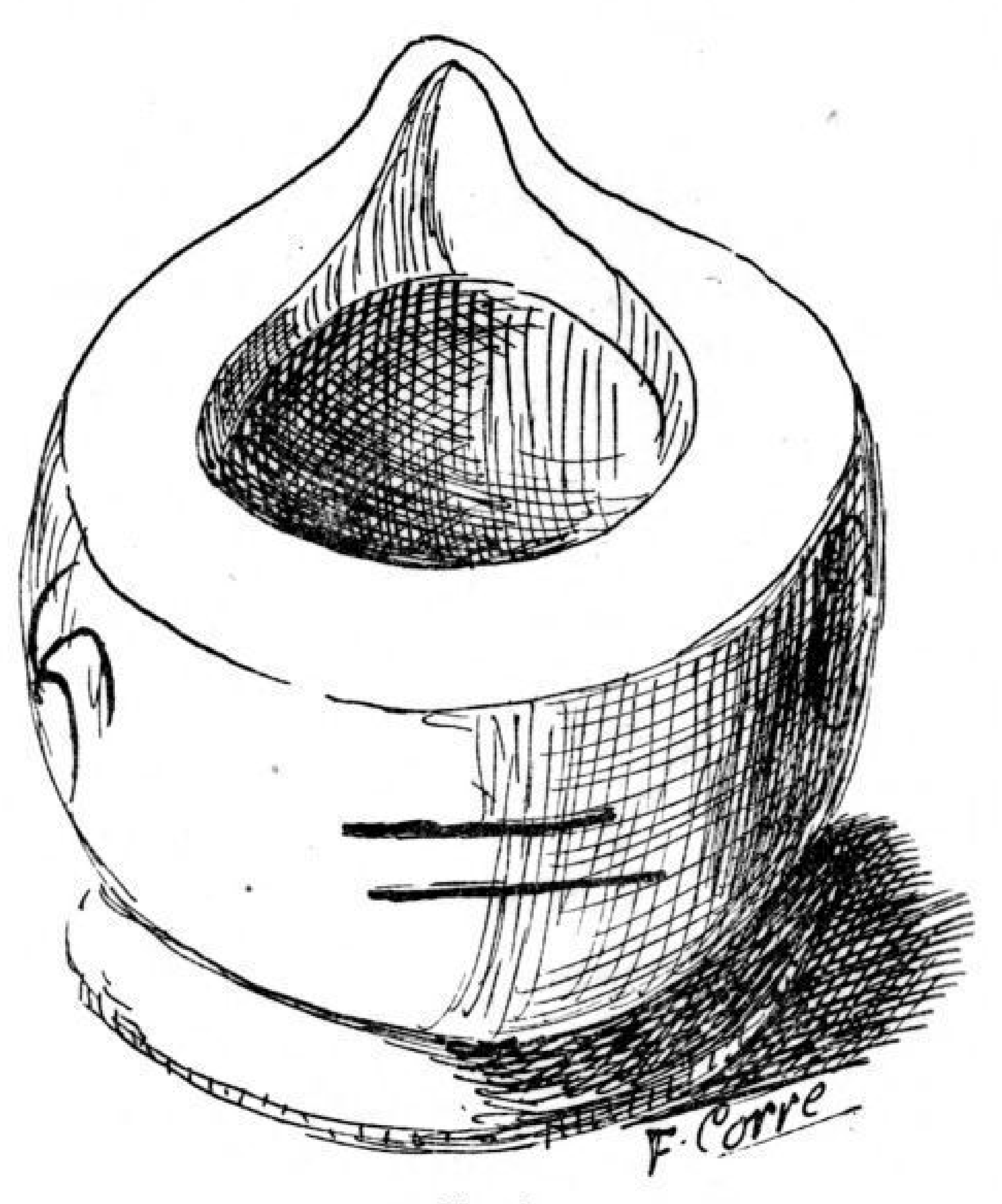


Fig. 16.

La décoration céramique de Glozel nous montre, par son extrême diversité, la puissante originalité d'invention des artistes qui la créèrent.

Le masque néolithique, qui fut tout d'abord aux yeux

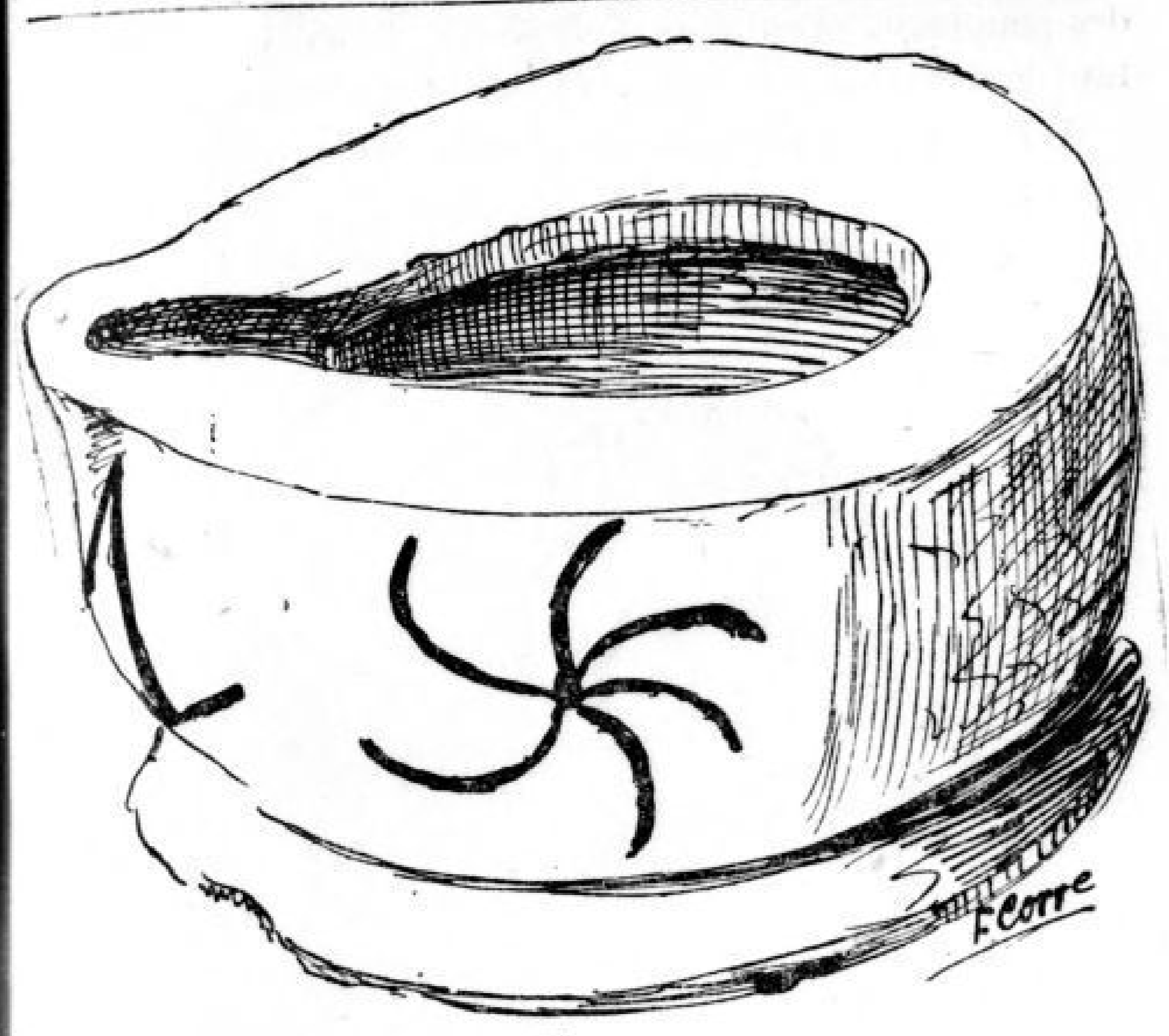


Fig. 17.

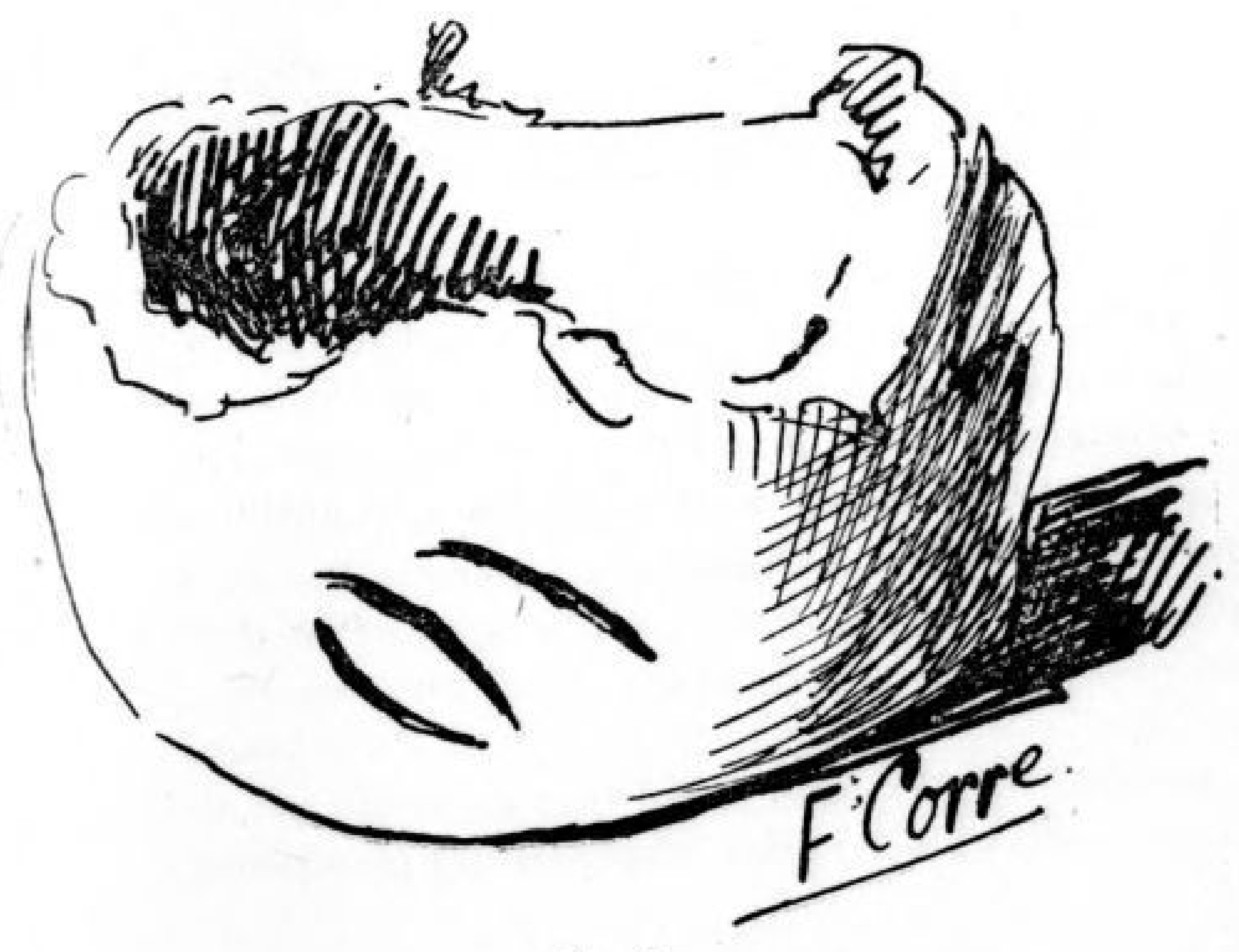


Fig. 18.

des peuplades primitives l'effigie de la mort, devint plus tard le véritable principe de la décoration plastique.

Avec l'origine de l'écriture linéaire qu'elles nous ont ré-

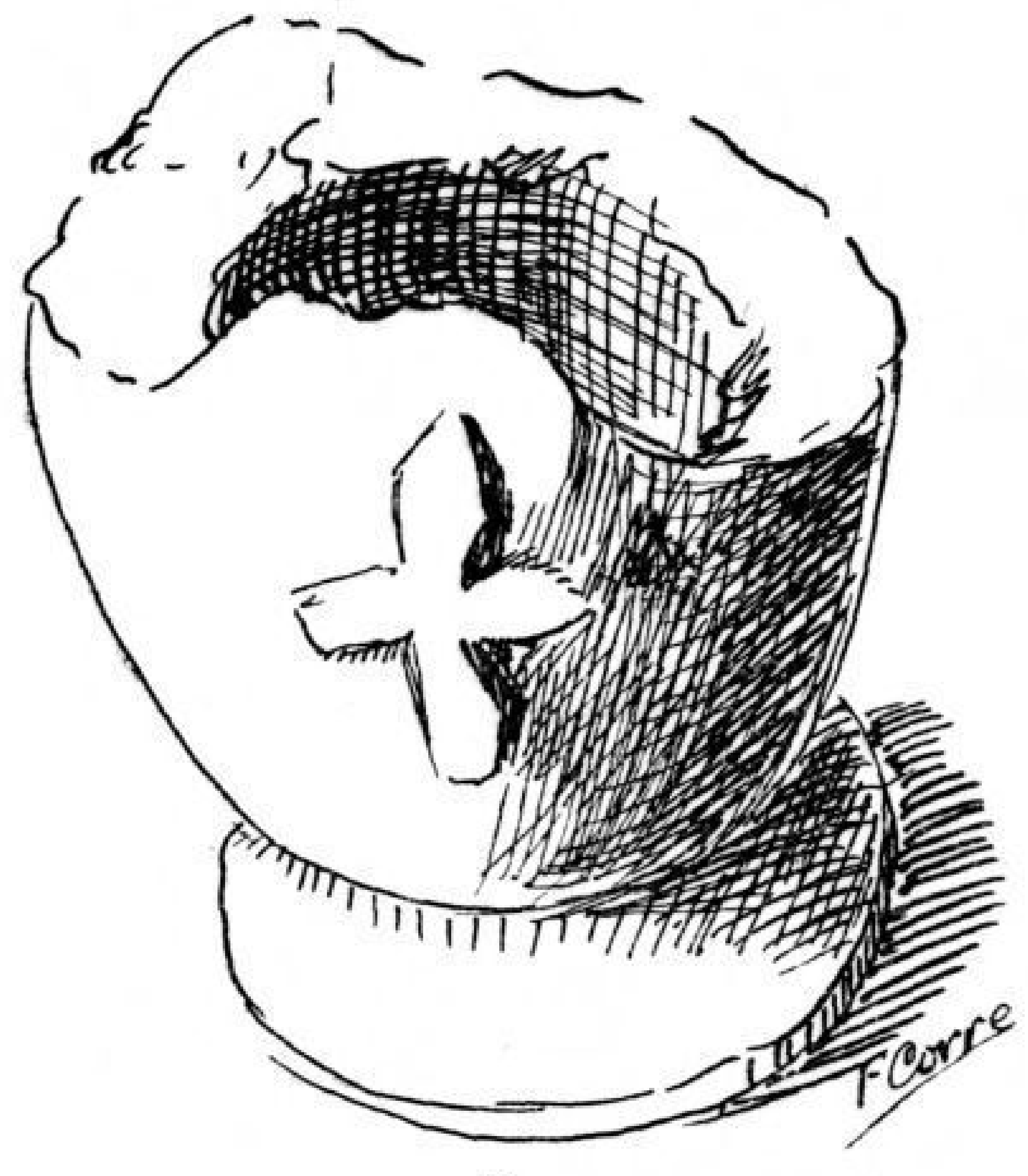


Fig. 19.

vélée et la survivance de l'art magdalénien qu'elles ont établie, les fouilles de Glozel nous ont encore donné ce grand enseignement : la première décoration céramique est née en partie de la dissociation du masque néolithique et de sa stylisation.

Dr A. MORLET.

. LE CHOIX D'UN AMANT

—

Mon cœur dit à tout moment :
Peut-on vivre sans amant?
Vieille chanson.

I

Ce matin-là, 21 mars 1780, la jeune marquise de Candiac s'est éveillée, le cœur irisé, comme une opale, de souvenirs plaintifs et d'espérances chatoyantes.

Voilà déjà trois mois qu'elle a appris la mort de son ami de cœur, le jeune vicomte du Bruel, parti dès la première heure avec La Fayette pour porter secours aux insurgents d'Amérique. Longtemps il avait échappé à tous les dangers, et la Cour enviait sa gloire et son bonheur souriant, et voilà que, dans une dernière rencontre avec les troupes de Sa Majesté britannique, il avait fini par tomber, lui aussi, comme tant d'autres brillants gentilshommes de France!

Pauvre Etienne du Bruel, arbitre des élégances versaillaises, coqueluche des belles dames de la Cour, et que Gisèle de Candiac s'enorgueillissait tant d'avoir attelé à son char! Comme elle avait pleuré à la fatale nouvelle! Comme elle avait juré un éternel adieu à toutes les joies de ce monde! Pendant plusieurs semaines, on ne l'avait plus vue nulle part, et il paraît que la Reine elle-même avait demandé un jour : Qu'est donc devenue notre jolie marquise?

Mais les tristesses sont faites pour les jours d'hiver, et à l'approche du printemps les mélancolies s'effilochent en

flocons légers que la brise disperse dans l'azur. Gisèle n'a que vingt-cinq ans; est-ce à cet âge que l'on fuit à jamais les Jeux et les Ris? Elle a commencé par se reprendre aux choses d'ici-bas, d'abord aux distractions graves de l'esprit, livres, sermons, peintures, puis aux plaisirs moins moroses, concerts, promenades, et maintenant, sans reparaître encore aux réceptions royales, son boudoir s'est rouvert à quelques visiteurs de choix dont la sympathie discrète l'a touchée jusqu'au cœur.

Chez ces amis, le comte de Sauclière, le baron de Langlade, le chevalier de Russan, aucune allusion à son chagrin intime. Le souci des convenances n'eût pas permis qu'on plaignît ouvertement Gisèle de la perte d'Etienne, puisque rien d'officiel ne pouvait les unir, mais des silences tendres, des regards émus, des attitudes consolatrices et des éloges du jeune héros disparu, sous lesquels on sentait un peu de regret, beaucoup d'admiration et plus encore de désir de le remplacer.

Un soleil encore timide blondit doucement les arbres où l'on devine les bourgeons près d'éclore. Le jardin de l'hôtel de Candiac avoisine le parc royal, et, par-dessus les quelques maisons basses qui l'en séparent, on peut croire que les bocages s'étendent jusqu'à l'horizon.

Gisèle s'est éveillée plus nerveuse que d'habitude, et ne sachant si c'est de dolence ou de jouvence qu'elle s'agite. Elle a failli s'attendrir dans les bras de sa caméristе, et tomber en crise de nerfs à la voix du laquais que son mari envoie chaque matin prendre de ses nouvelles, car en matière conjugale le marquis Hector de Candiac est aussi scrupuleux sur les convenances de surface que latitudinaire sur les devoirs de fond. Pourtant elle a déjeuné de bon appétit, et a procédé à cette toilette minutieuse que la génération nouvelle a empruntée aux usages anglais; elle s'est baignée, épilée, parfumée, poudrée, coiffée, fardée dans un va-et-vient babillard de soubrettes accortes, et pendant que se termine le pom-

peu. édifice de sa jeune beauté, elle joue avec ses trois favoris, le chaton Magrif qui mordille le bout de sa mule, le perroquet Coco qui jacasse pour avoir des amandes et le singe Grimace qui cabriole de meuble en meuble en montrant effrontément son derrière pelé aux filles de chambre.

C'est l'heure des visites d'intimes, et voici que déjà la porte du boudoir s'ouvre. Petits cris de joie. Ce sont deux vieux revenants qui n'avaient pas osé paraître tant qu'ils avaient su la marquise dans la tristesse et se sont enhardis à revenir, mais qui, contretemps ou malchance, ont eu la même idée en même temps, ce qui leur donne, car ils ne peuvent pas se souffrir, un air si drôle que Gisèle à leur vue éclate d'un rire mutin.

— Comme c'est gentil à vous d'être venus! Et tous les deux! Mais vous avez rajeuni! Et tous les deux aussi!

Les deux vénérables binettes s'épanouissent. Ce sont d'antiques abbés que le marquis a attachés à la personne de sa femme comme maîtres en toutes sciences et doctrines — les femmes du grand monde doivent maintenant tout connaître — et que la marquise a accueillis avec joie, car rien n'est plus curieux qu'un vieil abbé, et par eux, Gisèle est sûre de savoir avant quiconque les galanteries les plus secrètes de la Cour et de la Ville.

Ce n'en sont pas moins de doctes personnages, et qui à eux deux pourraient rédiger d'un bout à l'autre toute l'*Encyclopédie* comme M. Diderot lui-même! Ils se complètent en s'opposant, le vieil abbé de Dions, petit, gros, joyeux, le vieil abbé de la Calmette, grand, maigre, grave. C'est au premier que Gisèle recourt quand il faut élucider quelque obscurité d'ordre matériel, expérience scientifique, remède de maladie ou recette de cuisine, et c'est au second qu'elle s'adresse quand la difficulté est de nature spirituelle, système philosophique, dogme religieux ou problème de politesse. Seulement, comme elle est distraite, elle se trompe souvent, en sorte que ses

mentors différant d'avis sur tous les sujets, elle se trouve nager dans les contradictions les plus orageuses, et incapable de se décider entre les religions, les hygiènes, les morales et les entremets. Mais peu lui importe, car ce qui l'intéresse surtout, ce sont les petits racontars du jour, dont les deux vieux abbés sont aussi friands qu'elle.

— Vite! Vite! Dites-moi ce qu'il y a de nouveau, voilà si longtemps que je ne vois personne!

Et les deux vieilles figures se plissent malicieusement, toussotent, prisent du tabac et déficellent avec précaution leur boîte de Pandore.

— Le nouveau, Madame la marquise, fait le grand maigre, c'est que le roi a l'intention de tout changer en France. Il va gouverner lui-même, sans ministres. Plus de Maurepas! Plus de Sartine! Plus de Necker! Nous allons revenir aux beaux jours de Louis XIV.

— Moins, toutefois, Mademoiselle de La Vallière?

— Ceci, Madame, n'est pas de mon ressort. Mais le roi de France veut être plus puissant en France que le Parlement d'Angleterre en Angleterre. Voilà!

— Alors, l'abbé, comme le Parlement anglais peut faire tout, sauf transformer un homme en femme et une femme en homme, notre bon roi, s'il veut le dépasser, devra aller jusqu'à ces transformations-là. Comment s'y prendra-t-il? C'est, continue la marquise en se tournant vers l'autre abbé, le petit gros, une question de science naturelle, donc de votre compétence.

— J'avoue, Madame, fait celui-ci, que je ne le sais pas.

— Ce serait pourtant une bien belle découverte. Quel est donc le héros de la Fable qui avait ainsi les deux sexes tour à tour? Il devait avoir des sensations bien diverses, n'est-ce pas? Lui seul aurait pu dire s'il est plus agréable d'être homme que femme ou femme qu'homme. Ah! qui le saura jamais?

— C'est pour cela, marquise, continue l'abbé de Dions,

qu'il vaut mieux ne pas se poser la question. Que chaque sexe se contente de son sort, et qu'à l'exemple de ce cher Candide, il cultive son petit jardin.

— Le sien, le sien! grommelle-t-elle. Ce que les ecclésiastiques sont égoïstes en ce domaine! Mais vous ne m'avez pas dit le nom de ce personnage de la mythologie...

— Tirésias, Madame la marquise.

— Tirésias, quel joli nom! Son sort fait rêver. Etre homme et femme tour à tour!

— Cela vaut mieux qu'à la fois.

— L'abbé, vous dites des choses énormes sans vous en douter. Revenons vite à la grande politique sérieuse. — Et elle se tourne vers l'abbé de la Calmette — Alors, c'est le roi qui va faire la révolution?

— Oui, Madame, répond le vieux maigre. Il vient de supprimer ses cuisines. Ce sera le cuisinier de la reine qui s'occupera aussi de sa table. Economies colossales! Le vent est d'ailleurs aux réductions. On va retrancher la subvention de l'Opéra. M. de Sartine, d'autre part, a supprimé le sou par jour qu'on donnait à chaque chat de l'arsenal de Toulon. M. de Montbarey, à son tour, a renoncé à l'idée d'une descente en Angleterre, parce que cela coûterait trop cher. Les robes à la polonaise vont être mises à la mode, parce qu'elles exigent moins d'étoffe...

— Où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous? fait la marquise d'un air navré. Mais si tout le monde se met à faire des économies, personne ne gagnera d'argent, et tout le monde mourra de faim, ce sera affreux!

— Le roi donne l'exemple, plus de cuisinier!

— Le cuisinier, peu importe; ce qu'il ne faudrait pas, ce serait qu'on supprimât les charges de la bouche à la Cour. Mon Dieu, que ferait le duc de Brissac s'il n'était plus premier panetier? et le marquis de Verneuil s'il n'était plus premier échanson? et le comte des Cars s'il

n'était plus premier maître d'hôtel? Ce serait la fin du monde!

— Tout au moins pour eux, fait l'abbé de la Calmette d'un air détaché et en chassant d'une chiquenaude un grain de tabac attardé sur son rabat.

Un nuage passe sur les beaux yeux de la marquise à l'idée de cette catastrophe, la suppression de toutes les charges de la Cour, dont on parle dans les libelles qu'écrivent certainement des gens à la solde de l'Anglais. Si cela devait arriver, que deviendrait, lui aussi, le brillant marquis de Candiac qui brigue une des vacances prochaines?... Mais, heureusement, de plus importants incidents viennent rompre le fil de ces pensers soucieux. C'est Magrif qui, pour grimper sur les genoux de sa maîtresse, enfonce ses griffes dans son mollet et lui fait pousser de petits cris aigus. C'est Grimace qui n'a rien trouvé de mieux que de sauter sur les épaules du vieux grassouillet et de tirer le catogan de sa perruque. C'est Coco qui bat des ailes furieusement sur son perchoir et, fixant son œil rond sur l'autre vieil abbé osseux, lui crie de sa voix nasillarde : L'abbé, tu es cocu!

— Gisèle, fait celui-ci gravement, vous devez laisser lire Molière à votre perroquet. A-t-il la permission de l'ordinaire?

— C'est vrai qu'il dit de vilains mots, le pauvre chéri. Il doit avoir de mauvaises fréquentations quand je ne suis pas là.

— Dans tous les cas, continue l'abbé de la Calmette, il faut lui faire lire aussi un peu de droit, canon et civil. Il saura ainsi qu'un abbé, ne se mariant pas, ne peut pas être cocu, tout en pouvant faire cocus les autres. Grand privilège que n'aboliront jamais les libellistes et qui survivra aux charges de la Cour, si jamais M. Necker arrive à les supprimer!

— Un qui sera sûrement ce que disait Coco, fait né-

gligemment l'abbé de Dions, c'est notre vieux maréchal de Richelieu.

— Comment, s'esclaffe la jolie marquise, il s'est marié?

— Oui, Madame, il y a quinze jours. A quatre-vingts ans épouser une jeunesse, c'est plus que du courage, c'est de l'héroïsme.

— Ah! l'abbé, quand on est en proie au supplice de la solitude, on est capable de tout! Etre seul, être seule... Ah! je sens bien que je ne pourrai pas supporter l'isolement!

Les abbés sourient avec indulgence, car ils connaissent leur gentille élève. Le grassouillet fredonne la chanson enfantine :

Ah! vous dirai-je, maman
Ce qui cause mon tourment?
Depuis que j'ai vu Clitandre
Me regarder d'un air tendre,
Mon cœur dit à tout moment :
Peut-on vivre sans amant?

pendant que le décharné, plus compatissant, la console de bon cœur. Elle isolée? Mais elle a, en ce moment même, cinq personnes autour d'elle, eux deux, plus Coco, Grimace et Magrif; peut-on s'ennuyer avec cinq alentours aussi distrayants?

La marquise sourit à son tour, et elle lutine espièglement le petit chat endormi sur ses genoux, qui se réveille tout prêt aux gambades, et elle menace d'un doigt terrible Grimace qui continue à guetter la perruque de l'abbé de Dions, et elle tend une amande à l'abbé de la Calmette qui paternellement se dérobe en montrant Coco, lequel se scandalise beaucoup plus que lui de la distraction de sa maîtresse. Et celle-ci rit aux éclats, et prestement c'est elle qui croque l'amande, au bec ébahi de Coco, pendant que le chaton souffle, que le magot crie et que le perroquet furieux fait un train d'enfer sur son perchoir.

La porte s'ouvre. Une soubrette annonce la baronne de Blandas, et la plus capiteuse des amies de Gisèle fait irruption dans le boudoir, se jetant au cou de la marquise, dédiant de futées révérences aux vieux abbés, grattant la tête à Coco, tirant la langue à Grimace et frottant son musequin à celui de Magrif.

Les deux doctes précepteurs se sont enfuis devant l'envahisseuse. On se reverra, on a tant de choses à se dire! A peine si on a effleuré le champ des potins du grand monde! Heureusement la petite baronne est là pour continuer le bêchage. Les abbés partent rassurés.

Et c'est le jardinage qui recommence. Il y a si longtemps que les deux amies ne s'étaient vues! A peine si elles ont pris le temps de s'embrasser, de se contempler, de s'admirer, de se corriger; la moustache de la lèvre d'en haut de la baronne devrait être un peu plus à gauche, et les cheveux poudrés de la marquise un peu plus bouffants sur les côtés et tirés sur le front. Elles sont si charmantes dans leur beauté diverse, la baronne, une mignonne figurine de Saxe, brunette avec une bouche rieuse sous un nez retroussé à la Roxelane, aussi folâtre qu'un souvenir du carnaval de Venise, ville à laquelle la rattache sa naissance — elle est née comtesse Vendramino — et la marquise, svelte et fine comme une Diane de Houdon, blonde aux lèvres exquises sous de minces narines palpitantes, une évocation de la délicate beauté anglaise qui la met doublement à la mode en ce temps où tout est à l'insolente Albion.

Les historiettes défilent, défilent... Oui, ma chérie! — Comment cela, ma chérie? — Je t'assure, ma chérie, c'est ce que tout le monde répète — Est-ce possible? Oh! que c'est amusant!

Amusantes en effet, toutes les fredaines que dévide la petite baronne avec son accent italien qui la fait zézayer gentiment.

Le comte d'Artois ne quitte pas ces demoiselles de

l'Opéra. La reine est furieuse contre lui. Mais il lui a répondu que, puisque le roi supprimait la subvention au théâtre, c'était aux princes du sang à soutenir les actrices.

Le beau *Vescovo* a été enfin pincé! Depuis longtemps on le soupçonnait d'être du dernier bien avec sa nièce, mais on ne pouvait pas les surprendre. Cette fois, ça y est. Il avait une Folie dans le quartier Méricourt. Quelques petits garnements qui se doutaient de la chose y sont allés à patron minette, et on les a trouvés couchés ensemble. Tableau!

Tous les vieux se marient : le maréchal de Richelieu (oui, oui, je sais!), le comte de Mailly (avec Mlle de Narbonne, je parie!), la vieille grosse Madame Denis (quoi! elle?). Elle-même! 68 ans et 68 livres de chair de trop. L'oncle Voltaire lui donnera sa bénédiction du haut du ciel. Mais, oui, il couchait avec sa nièce, lui aussi; seulement, à cette époque, elle était jeune, et il disait à qui voulait l'entendre *qu'elle avait autant de tétons que de fesses* (oh! le vilain!)

Et la nouvelle comtesse de Saint-Martin, sais-tu qui c'est? (non, ma chérie). Eh bien, c'est la dame qui signa dans le temps la requête des filles de joie au lieutenant de police contre les réverbères, lui exposant le tort que ces corps lumineux faisaient à leur commerce. Voilà, *cara mia,* voilà les dames que nous sommes maintenant exposées à rencontrer dans le monde!

Et tout le clan de nos amies! Ce ne sont que bouleversements. La baronne de Mandagout n'est plus avec le comte de Navacelle! La comtesse de Sauclière, elle, mais — et la baronne s'interrompt brusquement — ceci ne nous regarde pas. Quant à la baronne de Langlade, on la soupçonne d'être du dernier bien à la fois avec Sauclière et avec Russan, c'est abominable! Le pire de tout, l'inouï par exemple, c'est le vicomte et la vicomtesse de Grézan. Ils restent ensemble (pas possible!) Oui, ma

chère, amoureux comme de jeunes mariés et fidèles comme de vieux caniches. Ma parole, ils en sont ridicules.

Et la brunette, baissant les paupières, prend un air scandalisé pendant que sa blonde amie lève les siennes au ciel et pousse de mélancoliques soupirs. Tout le monde s'aime, tout le monde a un ami de cœur, et elle seule se flétrit dans l'abandon! A la vue de son malheur, elle n'y tient plus, elle sanglote, mais gentiment, et en tâchant d'être aussi attendrissante qu'une ingénue de Greuze.

— Ah! que je suis malheureuse! Ah! ma pauvre petite Margot (la baronne de Blandas s'appelle Marguerite, et ses amis intimes ne la nomment que Margot), si tu savais comme l'isolement est pénible!

Et comme Margot se récrie, lui énumérant tous ses amis, toutes ses relations, et que partout on la demande, partout on s'étonne de ne plus la voir, la vaporeuse Gisèle larmoie plus désespérément encore :

— Ah! ce n'est pas de cet isolement que je parle, mais de la solitude du cœur. Celle-là seule compte.

Et la jolie Gisèle se jette dans les bras de son amie qui la console du mieux qu'elle peut, pendant que Coco et Grimace contemplent la scène sans y rien comprendre et que Magrif, égoïstement, tourne comme un fol après le bout de sa queue. Margot a essayé de lui parler de son mari, de ses enfants, deux ravissants garçonnets et une délicieuse fillette.

— Oui, oui, répond Gisèle, je les aime beaucoup. Je suis une bonne mère. Je les ai nourris de mon lait tous les trois. Jean-Jacques m'a convertie sur ce chapitre : la femme doit allaiter ses bébés. D'autant que ça n'abîme pas du tout les seins. Tu ris! Je t'assure. Un jour tu verras... Mais les enfants, une fois nourris, c'est fini, ils ont des gouvernantes, des précepteurs, on ne s'occupe plus d'eux, et ils ne s'occupent plus de vous... C'est l'abandon. Sans doute il y a leur père, mais quoi, on ne peut

pas être ridicule comme ces Grézan dont tu parlais. Oh! je n'ai rien à reprocher au marquis. Il a été vraiment parfait pour moi, et il l'est encore. Je l'ai aimé à la folie, et je l'aimerais toujours s'il le voulait. Mais il ne veut plus. Il paraît que, dans notre monde, quand on s'est donné trois ou quatre enfants, l'amour s'éteint. Alors il aime de son côté, et il me laisserait aimer du mien, mais je n'aime personne, moi, personne!

— Ah! si le bel Etienne était là... fait Margot.

Ce nom ouvre à nouveau l'écluse aux douces larmes. Ce ne sont que soupirs, ce ne sont que mouchades. D'un pas mal assuré, Gisèle se lève, atteint un coffret à serrure secrète, l'ouvre et en retire de précieuses reliques qu'elle baise et rebaise, des gants, des dentelles, des lettres et des miniatures, croquis et pastels qu'elle regarde à travers ses larmes et passe à son amie.

— Ah! j'ai tout perdu en le perdant. Comme il était joli! Comme il était à la mode! Regarde, le voici en bel habit de cour, et le voici en uniforme de capitaine de dragons, et le voici en travesti, en Orosmane, cela lui allait si bien, il était jaloux comme un tigre d'Hyrcanie, Et le voici en Zaïre...

— Montre vite, montre, fait l'Italienne qui se précipite sur l'image. Mais il est charmant ainsi! On jurerait une femme. Oh! comme tu as dû être heureuse avec lui! Et comme je te plains!

Maintenant c'est la petite baronne qui s'attendrit et soupire, et les deux jeunes femmes sanglotantes se serrent plaintivement l'une contre l'autre en regardant Orosmane et Zaïre, Zaïre et Orosmane.

— Ah! Gisèle, fait Margot, comme je me mets à ta place, comme je comprends ton chagrin! Les hommes, *dolce mia,* ne sont bons qu'à nous faire souffrir; ou ils nous abandonnent pour des rivales, ou ils nous quittent pour aller se faire sottement tuer à la guerre. Combien les amitiés de femmes sont meilleures!

Et Margot attire gentiment sur elle Gisèle qui se laisse dorloter comme une petite fille, et elle cherche à l'embrasser plus tendrement encore, mais la jolie marquise se dérobe.

— Oui, oui, Margot, j'avoue que les hommes ont tous les défauts, qu'ils sont violents, volages, perfides, jaloux, que sais-je? mais que veux-tu, c'est plus fort que moi; je ne peux pas ne pas penser à eux, et je préfère être malheureuse avec eux qu'heureuse sans eux.

— Alors, « Zizèle », fait l'autre avec un zézaiement dépité, il n'y a qu'à chercher un successeur au beau capitaine.

— Comme tu dis cela! Margot, mais jamais je ne pourrai l'oublier! Il me semble que si j'étais infidèle à sa mémoire, cela me porterait malheur.

— Etre infidèle à l'amour serait un péché pire. C'est le dieu qui importe et non l'autel sur lequel on l'adore, et je parie que si tes deux vieux directeurs de conscience étaient ici, ils seraient de mon avis. A leur défaut, c'est Cupidon lui-même qui m'a envoyée vers toi pour te sauver du seul danger qui nous menace, celui de la sécheresse de cœur. Il faut que tu trouves la décision suprême de ne pas manquer à sa loi :

Qui que tu sois, voici ton maître!
Il l'est, le fut ou le doit être.

Et je te prouverai que je t'aime bien plus que toi, méchante, tu ne m'aimes, en t'aidant dans tes recherches. Voyons, quels sont les beaux messieurs qui te font la cour?

— Mais personne, personne, fait éperdument la jolie blondine en se tordant un tout petit peu les mains de désespoir.

— Personne, cela veut bien dire deux ou trois, ou quatre. Voyons, voyons! Je sais très bien qu'on ne peut pas te voir, jolie Gisèle, sans t'admirer et même mieux que ça. Louis ne me l'a pas caché.

— Qui ça, Louis?

— Mais mon mari, ma chère. Nous sommes très bons camarades et je m'intéresse à ses conquêtes. Il ne m'a pas caché qu'il a été, qu'il est certainement encore amoureux de toi, et je t'avoue que je préférerais de beaucoup le savoir avec toi qu'avec...

Elle hausse les épaules pour se dispenser de finir sa phrase.

— Oui, oui, je sais que vous chassez de conserve. Ton mari est le plus charmant des hommes, c'est vrai, mais...

Elle s'arrête à son tour un peu confuse. Margot, bonne fille, vient tout de suite à son secours.

— ...Mais tu en préfères d'autres. C'est ton droit, Gisèle. Seulement, dis-moi lesquels, si tu veux que je t'aide à choisir.

La jolie marquise rougit un peu, et d'une voix éteinte elle fait : Tu les connais aussi bien que moi.

— Oui, mais je veux que tu les dises! Ce sera ma petite vengeance et c'est une pudeur dont, du moins, j'aurai triomphé. Allons, dis vite, je sais qu'il y en a trois. Veux-tu que je te dise la première lettre de chaque nom?

Gentiment, elle presse son amie, et celle-ci se laisse faire, et rougissante, à voix basse, si basse que Margot devine plus qu'elle n'entend, elle dit : Sauclière, Langlade, Russan.

— Là, j'en étais sûre! Voilà les trois petits crapauds crachés, et que ta baguette de fée transforme en tourtereaux délicieux. Alors c'est entre eux trois qu'il s'agit de choisir?

— Oui, soupire Gisèle d'une voix mourante.

— Mais c'est tout à fait amusant. Sauclière, Russan, Langlade. — Russan, Langlade, Sauclière. — Langlade, Sauclière, Russan. On pourrait tirer au sort. Veux-tu?

Gisèle secoue la tête d'un air impatienté et Margot s'empresse de revenir au ton sérieux.

— Le comte de Sauclière a beaucoup pour lui, son nom, ses alliances, sa bonne mine, sa femme.

— Sa femme, que veux-tu que ça me fasse?

— A toi, rien peut-être, mais à ton mari?

— Le marquis ne sort pas des filles d'Opéra, ce dont j'enrage, car ces demoiselles ont les dents longues. Et puis il n'est pas question de lui, mais de toi. Sauclière, tu le trouves *bien,* c'est entendu; mais le trouves-tu *mieux*?

— Mieux que Langlade? Hé, hé, il faudrait les connaître à fond tous les deux. Le baron de Langlade est parfait lui aussi, tout le sérieux des longues robes noires qu'il hante, comme Sauclière a tout le brillant des uniformes dorés qu'il fréquente. Le Parlement, la Cour, on pourrait hésiter entre eux s'il n'y avait pas Russan. Mais il y a Russan, le beau chevalier Russan, le roi des roués, l'ami des princes, le confident des ministres, l'homme dont on ne sait rien et dont tout le monde parle et que chacun adore, redoute, exècre ou admire!

— Alors, tu pencherais pour lui?

— Moi, peut-être, parce que je suis curieuse de tout, du pire comme du meilleur. Mais à toi je ne te le conseille pas. Non, non, non. Vois-tu, il ne ferait qu'une bouchée de toi, le méchant loup! Non, ce qu'il te faut, c'est un des deux autres, et entre les deux, l'ami des grosses perruques est préférable... Oui, Langlade! Avec Bruel, tu as déjà goûté du militaire, maintenant il faut que tu goûtes du parlementaire. Les épices, ces messieurs qui les aiment tant dans leurs dossiers, doivent en mettre dans leurs amours. Ça te réveillera, petite « belle-au-bois-dormant ». Tu as besoin d'être émoustillée.

La rieuse est déjà debout, car la matinée s'avance et elle a encore mille virevoltes à tourbillonner avant le déjeuner. Elle se jette au cou de son amie, moitié caressante, moitié maussade, et en murmurant des bouts de phrase sans queue ni tête : Ah! si tu avais voulu!

— Le chevalier a un pied partout... et une main aussi. — Prends-les à l'essai tous les trois. — Comme tu es jolie, pourtant! — Non, non, moi à ta place, j'entrerais au couvent. La religion, vois-tu, il n'y a que ça dans la vie.

Et sur ce beau mot, la petite baronne piaffe, s'ébroue et s'engouffre dans la porte ouverte, après un dernier feu d'artifices de baisers, de rires et de friponnes langues pointues...

Et la jolie marquise solitaire retombe dans sa morbidesse, dont ne parviennent pas à la tirer les jeux frénétiques de Magrif, les acrobaties moqueuses de Grimace et les jacassements plaintifs de Coco, qui roucoule sur son perchoir : Pauvre Gisèle! Pauvre Coco! Pauvre Gisèle!

Gisèle de Candiac sent les vapeurs qui l'envahissent; elle ferme les yeux, insoucieuse du printemps qui frappe à la porte, et en proie à une délectation morose, elle se plonge dans la ronde des images galantes et dolentes, et tout étourdie par le tourbillon des grosses perruques, des uniformes brodés, des roués ricaneurs, des vénitiennes et des religieuses, elle soupire d'un ton désolé :

— Je ne savais pas que c'était si difficile de choisir un amant...

II

Le marquis Hector de Candiac est une des grandes figures de la Cour. Tout le monde reconnaît de loin sa silhouette hautaine et charmante à la fois. Des yeux où pétille le désir de plaire, une bouche prête à toutes les promesses, un nez aigu légèrement en l'air comme pour sentir d'où vient le vent, le front un peu fuyant, mais loyalement découvert, et sur toute sa personne cet air d'élégance raffinée et d'aisance souveraine qui caractérise les gens de grande race.

Le nom de Candiac, en effet, peut aller de pair avec les plus grands de la Cour. C'est une des branches de la grande famille de Saint-Gilles qui se targue de remonter aux vieux comtes de Toulouse, et par une rencontre curieuse, le marquis Hector se rattache aussi, par sa grand'mère, au nouveau comte de Toulouse, le fils que Louis XIV a eu de Mme de Montespan; il peut donc se dire cousin du vieux duc de Penthièvre, que tout le monde vénère, et de sa belle-fille, la princesse de Lamballe en qui la reine a mis sa confiance. Par d'autres cousinages, il s'apparente à toutes les grandes familles, aux Rohan, aux Uzès, aux Noailles, aux Roquedol, aux Richelieu.

Ses relations personnelles consolident ses liens de parenté. Il n'a que des amis à la Cour. Les dames ne tarissent pas d'éloges sur ses manières, ni les hommes sur ses jugements, car le marquis cache, sous des apparences un peu frivoles, des connaissances imprévues chez un homme de son sang. Il peut donner la réplique à Quesnay sur des questions d'agriculture et à Necker sur des questions de finances; enfin, sur les questions sociales, il est en relations suivies avec le vieux marquis de Mirabeau, étant de l'âge de ses fils, qu'il s'agit à tout instant de réconcilier avec le terrible *Ami des hommes.*

Mais la Cour ne connaît de lui que le brillant et opulent grand seigneur. Nulles réceptions ne sont plus fastueuses que les siennes; sa table n'a pas de rivale, pas même celle de Grimod de la Reynière; non plus ses chasses du Vexin où les princes du sang eux-mêmes sont heureux d'être invités. Il a fait bâtir des pavillons si exquis que le comte d'Artois et le financier de Sainte-James ont failli prendre en dégoût leurs Folies à eux. Et ses dépenses visibles ne sont rien à côté de ses dépenses invisibles; demoiselles de la Comédie-Française, danseuses de l'Opéra, grandes dames de la Cour s'entendent à merveille pour ouvrir de larges brèches dans le vaisseau à triple pont de sa fortune, mais en dépit des cascades d'ar-

gent qui coulent par les sabords, le beau navire pavoisé des Candiac continue à croiser splendidement sur les flots que dore le soleil couchant de la vieille monarchie.

Toutefois le marquis ne se fait pas d'illusions; il sait que sa galère réale peut faire eau à la moindre bourrasque, et il n'ignore pas que les coups de vent naissent au crépuscule. Bien qu'il répète comme tout le monde : Bah! cela durera bien autant que nous! — il se demande parfois : Et si ça ne durait pas? Aussi voudrait-il renflouer son galion. L'imminente faillite du prince de Rohan-Guéménée, dont tout le monde parle à mi-voix, lui semble chose à éviter à tout prix. Certes, le prince porte beau encore, et, en dépit des criailleries des créanciers, son altière assurance ne s'est pas démentie un instant; toutefois, et autrement sage, le marquis préférerait ne pas mener cette existence de cerf traqué haussant ses dix cors au-dessus de la tourbe méprisable des chiens, mais tout de même en sueur de reconnaître les lointaines notes de l'hallali.

Justement Hector de Candiac vient de réunir ses intendants et procureurs pour savoir où il en est au juste dans son domestique, et avec une attention qu'on ne lui aurait pas soupçonnée, il a écouté les exposés de chacun de ses gens d'affaires. Tous sont experts et diserts, et d'une langue bien pendue expliquent ce qui n'aurait pas dû être fait, et ce qui pourtant a été fait, d'où la situation présentement embarrassée de Monsieur le marquis. Celui-ci ne s'irrite pas, car il sait très bien que l'irritation ne mène à rien, ni même il n'interroge, car s'il demandait à son principal intendant d'où vient l'argent qui lui a permis d'acheter l'an dernier un château en Brie, celui-ci lui donnerait de très suffisantes raisons pour qu'il restât quinaud. Un autre de ses gens, à une observation, ne lui a-t-il pas répondu : Pouvais-je dire non à Monsieur le marquis quand il me demandait chaque matin si on avait mis de l'or dans ses poches?

Argent de poche, le chapitre est, en effet, très gonflé, mais les autres sont rondelets aussi : argent de la marquise, argent de l'hôtel de Versailles, argent des châteaux de province, argent des chasses, argent des tables de jeu, argent des expériences agricoles (Hector de Candiac donne dans l'agronomie, la science à la mode), argent des tentatives industrielles (beaucoup de grands seigneurs s'intéressent à cela), argent des spéculations financières (la haute noblesse a toujours joué à la Bourse sous Law comme sous Necker), argent des emprunts dont il faut payer les intérêts... Ce dernier chapitre surtout est formidable. Avoir des dettes est une des marques de la haute naissance. On ne comprend pas plus un courtisan sans échéances qu'un artisan sans ampoules. Et plus on est grand seigneur, plus on doit en avoir. Le duc d'Orléans n'en a-t-il pas pour trente millions? Oui, mais autrefois les bourgeois étaient très heureux qu'on leur empruntât et ils ne réclamaient jamais; maintenant ils réclament, Rohan-Guéménée en sait quelque chose! Leurs créances sont endossées par des banquiers qui ne s'inquiètent guère que le débiteur soit croquant ou prince : il faut payer! Candiac, qui taquine un peu les idées nouvelles, n'a pas trop à faire sourcil circonflexe.

En sorte que, tout bien pesé, la situation de la maison de Saint-Gilles de Candiac est assez fâcheuse. Actif : une dizaine de millions. Passif : une quinzaine. Et les emprunts qu'on ne trouve plus qu'à des taux usuraires! Les grands seigneurs finiront par avoir, eux aussi, des peaux de crocodile empaillé à suspendre à leurs plafonds comme curiosités naturelles. Changer quelque chose au train de vie courant, il n'y faut pas songer. Les nobles sont faits pour vivre noblement. Chasses, jeux, voyages, concerts, bals, cadeaux, c'est vraiment le strict nécessaire. Un marquis de Candiac ne peut pas ne pas avoir sa maîtresse à la Comédie et sa maîtresse à l'Opéra. Et quand, par surcroît de bonheur, il vient de conquérir une aussi

charmante grande dame que la comtesse de Sauclière, ce n'est pas le moment de penser à restreindre ses dépenses!

Ainsi pense le beau marquis pendant que ses gens d'affaires continuent à jongler avec leurs chiffres. Il les regarde tour à tour, Bernardon, son principal intendant, une figure de renard, Clavière, son conseiller financier, un bec de corbeau, Chapelier, son procureur, un museau de lièvre, et le jeune clerc d'icelui, d'Anton, un groin de sanglier, et devant cette ménagerie, il pense : Qui sait si tous ces mufles-là ne nous donneront pas un jour la chasse, à nous grands seigneurs! Pourvu, du moins, que le marcassin ne m'éventre pas, les tripes au soleil!

Mais maintenant qu'il sait ce qu'il voulait savoir et qu'il n'a plus besoin d'eux, Hector de Candiac redevient lui-même. Il sourit, pirouette, hausse les épaules, hume une prise de tabac, complimente, remercie et va jusqu'à serrer la main de Clavière et de Chapelier qui ne sont pas de sa maison, et il les congédie tous avec de nouveaux sourires et de nouvelles virevoltes. Et pendant que le groupe des gens vêtus de noir descend le grand escalier de l'hôtel en se murmurant de l'un à l'autre : Quelle tête de linotte! — le marquis resté seul, et la figure soudain sérieuse jusqu'à la dureté, se met à réfléchir.

— Le roi seul peut me tirer d'affaire. Mais il faut agir avant les retranchements que prépare M. Necker. Une gratification d'un ou deux millions de livres, ce qui n'est vraiment rien pour le Trésor royal, en outre une place de dame d'honneur de la reine pour ma femme et enfin une charge de la Cour pour moi, voilà ce qu'il faudrait. Car tout le reste, entreprises agricoles, industrielles ou financières, est bien chanceux.La faveur du roi est plus sûre. Oui, une charge qui me rapporterait par an dans les cent mille livres, comme celle de grand écuyer ou de grand veneur. Ce ne sera certainement pas commode à enlever, mais qui ne tente rien n'a rien. J'ai mes amis et la mar-

quise a les siens. A nous deux, nous emporterons la place.

Tout joyeux, il se frotte les mains, envoie demander si la marquise peut le recevoir et continue à caresser son rêve.

— Le duc de Penthièvre est grand veneur, mais il est vieux et n'a pas d'enfant. Pourquoi n'obtiendrais-je pas sa survivance? Je suis son cousin, après tout. Il y a sa bru, la princesse de Lamballe, mais je l'aurai par la petite baronne de Blandas, ces dames n'ont rien à se refuser. Donc, du côté de la famille, tout va bien. Mais il faudra compter avec les manœuvres de tous les concurrents possibles. La Cour est une mer semée d'écueils. Parti des princes du sang, parti des ducs et pairs, parti des prélats, parti des magistrats, parti des ministres, parti des philosophes, parti des dévots, autant de récifs qu'il s'agit d'éviter! Et puis, tout au bout, le cap de la reine (Bonne Espérance ou Tempête?) et le rocher du roi, un rocher glissant! C'est pour cette expédition de la Toison d'or que nos amis et amies nous seront utiles, les miens comme les siens; la marquise est ma femme, et si nos goûts divergent, nos intérêts sont communs.

— Madame la marquise sera très honorée de recevoir la visite de Monsieur le marquis.

Hector de Candiac se lève, suit la caméristeet, introduit dans le boudoir de sa femme, s'incline et lui baise la main d'un air galant.

— Quel est le bon vent qui vous amène, marquis? fait la jeune femme en ayant l'air d'interrompre un dessin qu'elle vient seulement de prendre.

— Mais d'abord le plaisir de vous présenter mes hommages et de vous complimenter de votre beauté chaque jour plus exquise. En vérité, je ne vous serai jamais assez reconnaissant de toutes les grâces que vous avez bien voulu m'accorder.

La marquise se demande un peu où son mari veut en venir. Elle n'ignore pas que ces phrases caressantes n'ont

pas grande signification, mais dans l'état d'isolement où elle se trouve elle est prête à s'attendrir et son mari n'aurait qu'à faire un signe pour qu'elle redevienne la jeune fiancée au cœur plein de trouble pour le beau seigneur inconnu que ses parents venaient de lui dire d'épouser.

— Je n'ai fait que mon devoir, fait-elle, en vous donnant trois beaux enfants, et il ne tiendrait qu'à vous...

Elle s'arrête toute confuse et son mari la contemple avec un peu d'émotion. Le fait est qu'elle est délicieuse, et que, si elle n'était pas sa femme, le galant Hector brûlerait de la conquérir! Mais quoi, dans le monde des grands seigneurs, ce serait presque ridicule de s'aimer trop longtemps entre mari et femme. Les Grézan? Mais tout le monde se moque d'eux! La pauvre Gisèle rougit de plus en plus, elle est prête à pleurer, et sentant que l'émotion le gagne aussi, son mari détourne la conversation et expose ce qui l'amène.

Il dit la situation de leur fortune, les terres mal exploitées, les vieux châteaux qu'il a fallu réparer et les nouveaux qu'on a voulu construire, les placements d'argent malchanceux, les emprunts de plus en plus chers, les créanciers de plus en plus exigeants, les événements politiques de plus en plus troubles.

— Vous voyez donc, chère amie, que nous avons des décisions à prendre. Mais lesquelles? Réduire notre maison, renvoyer nos serviteurs, cesser nos réceptions, vendre nos bijoux, vous ne le voudriez certainement pas!

— Jamais de la vie! répond la marquise en relevant sa jolie tête d'un air de défi héroïque.

— Alors il s'agit de trouver des ressources nouvelles.

— Mais assurément.

— Où les trouver?

— J'allais vous le demander.

— C'est ce que je ne vois guère.

— Si vous ne le voyez pas, Hector, comment voulez-

vous que je le voie? Ce n'est vraiment pas mon affaire, mais la vôtre.

— J'en conviens, mais je cherche. Et si je viens vous importuner de ma présence, chère amie, c'est pour chercher avec vous. Vous êtes du meilleur conseil, et nos intérêts, qui sont ceux de nos enfants, sont ici liés.

Et le marquis expose ce qui pourrait être fait. D'abord confier à d'habiles gens d'affaires, ceux qu'on appelle feudistes, l'étude de tous les droits féodaux dont peut se prévaloir la maison de Candiac. Il y en a beaucoup d'oubliés qu'on peut faire revivre, de bénins qu'on peut accentuer, de douteux qu'on peut faire confirmer. Les parlements, en pareil cas, sont toujours pour les seigneurs contre les tenanciers. C'est une mine inépuisable.

La jolie marquise bat des mains à l'idée des toilettes, bijoux, dîners, bals, chasses que tout cela représente. Mais oui! S'il y a des procès, on les gagnera! S'il y a des cris, on les fera taire! S'il y a des révoltes, on les châtiera! Est-ce que le roi n'est pas le maître?

Le marquis poursuit l'exposé de son plan de campagne. Il y a encore l'art de mieux exploiter les terres, de perfectionner les cultures, d'améliorer les élevages, de s'intéresser aux plantations des tropiques; que de seigneurs qui ont réalisé d'énormes fortunes dans les îles!

Et la marquise continue à battre des mains. Voilà le moyen d'avoir des heiduques à bon compte! D'autant qu'il n'y a rien de tel pour mettre en valeur la teinte gorge de pigeon d'une robe de cour que d'en faire porter la queue par un négrillon couvert de drap d'or et enturbané de plumes.

Mais le marquis jette un peu d'eau froide sur ce beau feu. Les îles sont loin et quand on n'habite pas la plantation, on peut avoir des déboires. Non, non, il faudrait mieux autre chose, aussi favor ble et plus certain. Et le noble seigneur expose alors sa grande idée, le recours à la munificence royale, l'amitié que lui a toujours témoi-

gnée Louis XVI, et la bienveillance que Marie-Antoinette ne peut manquer d'avoir pour la jolie marquise, les chances que leur donneront, s'ils demandent quelque faveur, leurs alliances de famille, leurs amitiés de cour, leurs relations de ville, et la façon dont tout serait sauvé si l'on obtenait à la fois gratification, nomination et survivance.

Ici, la marquise dresse toute pointue sa fine oreille de grande dame. La chose l'intéresse beaucoup plus que les plantations des îles et les parchemins des feudistes, et elle se rend compte qu'elle peut jouer dans l'affaire un rôle aussi important que celui de son mari. Elle a toujours caressé l'idée d'être dame du palais de la reine et elle est décidée à tout pour y arriver. Aussi pour faire parvenir le marquis à la charge de grand veneur. Justement, si elle accepte l'amitié d'un de ceux qui soupirent après elle, elle doit bien une compensation à un époux qu'au fond elle n'a pas cessé d'aimer et dont elle vient d'admirer à l'instant l'esprit de famille. Elle lui demande donc de nouveaux détails, et le marquis, la sentant gagnée à l'idée, n'hésite pas à lui parler à cœur ouvert.

— Pour la reine, chère amie, je ne peux pas vous être d'un conseil bien précis. Le champ de ses affections est un domaine très strict où les messieurs n'entrent pas facilement, et dans tous les cas, c'est une chasse bien gardée où les occupants font bonne veille. Certes, j'ai de bons amis parmi ses familiers, mais je gage que vous arriverez mieux à elle par notre cousine la princesse de Lamballe, ou par votre amie de cœur la petite baronne de Blandas; puisque vous êtes au mieux avec elle, consultez-la; une fois que vous serez maîtresse de son dévouement, vous saurez comment agir avec la jolie comtesse de Polignac qu'il faudra aussi, et à tout prix, avoir pour vous. Je crois que jolie comme vous l'êtes, rien ne vous sera plus facile, et qu'entreprise gentiment par ses amies, la

reine vous demandera comme dame d'honneur. Lamballe, Polignac, Blandas et Candiac, ce seraient les quatre autres coins de la reine correspondant à ceux masculins que nous connaissons déjà.

» Pour la survivance de grand veneur, c'est plus difficile, car cela ne dépend pas que du duc de Penthièvre. Toute la meute titrée va donner de la voix et ce sera un tohu-bohu de tous les diables. Il faudra, pour réussir, avoir un pied dans tous les camps, et j'avoue que, quoique très répandu à la Cour, certains milieux me sont un peu fermés. Je n'ai par exemple que des rapports de courtoisie avec Mesdames tantes du roi; or, il faudrait mieux que ça. Je sais que Sa Majesté les consulte sur tout ce qui se fait au Château, et qu'aucune charge de la cour n'est donnée sans qu'elles aient approuvé d'abord. Or un de ceux qui ont grande influence sur elles est quelqu'un que vous connaissez assez bien, je crois, le comte de Sauclière. Si cet aimable seigneur n'a rien à vous refuser, il sera heureux de préparer l'esprit de Mesdames à cette survivance si compréhensible, en somme.

— Le comte de Sauclière, fait la marquise un peu embarrassée, n'a ni à me refuser ni à m'accorder quelque chose.

— Je le sais, chère amie, je le sais, et je marquais simplement une chose possible. Il serait du plus mauvais goût que j'exerçasse une surveillance quelconque sur vos sympathies, et j'ai trop d'estime pour vous, et de confiance en vous, pour supposer que vous puissiez par malencontre placer mal votre amitié. J'admirais l'héroïsme d'Etienne du Bruel et sa mort glorieuse a été un vrai crève-cœur pour moi aussi. Sauclière me paraît avoir quelques-unes de ses qualités et je suis tout prêt à reporter sur lui un peu de la sympathie véritable que j'avais pour le pauvre disparu. Oui, le comte de Sauclière me paraît un gentilhomme accompli; il est sans doute un peu dévot, mais quoi! c'est par là qu'il est

très bien auprès de Mesdames, nous aurions donc grand tort de le lui reprocher.

La marquise avait été sur le point d'interrompre. Comme Candiac parlait à ce moment sans la regarder et semblant suivre dans l'air les fantômes des vertus précieuses de Sauclière, elle le laissa continuer.

— Oui, Sauclière a toutes les qualités. Ce n'est pas que je ne rende pas justice aux mérites divers de tels ou tels autres, du chevalier de Russan, par exemple, ou du baron de Langlade, mais je crois que pour une dame de goût, Sauclière serait un ami de meilleur choix. Langlade est très gentil, il danse aussi bien que M. de Miromesnil, que son talent pour la gavotte a fait, vous le savez, nommer garde des sceaux, et puis il est lié justement avec Miromesnil et tous les magistrats. Ce serait lui aussi un ami précieux, et qui nous vaudrait tout le parti des parlements. Mais voilà, j'ai déjà de bonnes relations chez les parlementaires, tandis que je ne connais personne dans le petit groupe clos de Mesdames. Quant au chevalier de Russan... ah! le chevalier de Russan, qu'en dire ? qu'en dire ? Je comptais précisément vous demander un peu ce que vous en pensiez. Les avis sont si différents sur son compte! Les uns l'admirent, les autres le détestent. Personne ne sait d'où il sort ni d'où viennent ses ressources. Et pourtant il est opulent, élégant, arrogant, séduisant, irrésistible! Lui aussi aurait pu nous être très utile. Il est fort lié avec le duc de Chartres et le comte de Provence. Par lui nous aurions eu Orléans et Monsieur. C'était énorme. Mais je tâcherai de les avoir quand même. Et puis, Russan, quoique Don Juan, peut être sensible à autre chose que la femme. Non, non, décidément ni Russan, ni Langlade ne me semblent ornés de ces qualités sérieuses qui peuvent séduire une grande dame. Tandis que le comte de Sauclière!...

La marquise se décide à interrompre.

— Parmi ses qualités, vous en oubliez une, Hector.

— Laquelle, Gisèle

— Sa femme, mon ami.

— Que voulez-vous dire, marquise?

— Rien que vous ne sachiez déjà. Charlotte de Saulière vous a résisté longtemps, et elle ne vous résiste plus. Oh! à mon tour, je m'en voudrais d'exercer sur vos amours un espionnage qui prêterait à rire. Je sais que nous autres, grands seigneurs et grandes dames, nous sommes au-dessus des préjugés. Mais nous ne sommes pas au-dessus du ridicule. Or pensez à ceci, mon ami : vous et la comtesse de Sauclière d'un côté, le comte de Sauclière et moi de l'autre, mais nous aurions l'air de faire partie carrée, c'est le terme, n'est-ce pas? comme des commis de boutique. Assurément on ne rirait pas autant des Grézan que de nous.

— Chère amie, fait Hector de Candiac un peu piqué, vous êtes aussi libre de vos choix que moi des miens. Et ce que je vous disais de Sauclière était dû moins à la préoccupation de ma réussite auprès de ses vieilles bigotes d'amies qu'au souci de votre bonheur. Mettez que je n'aie rien dit, et même que j'aie chanté d'avance les louanges de celui qui vous est le plus sympathique. Tout ce que vous ferez sera bien fait.

— Et si je vous disais, mon cher Hector, que de tous ceux que je connais, le plus sympathique c'est vous, que diriez-vous?

— Ce que je dirais, ma chère Gisèle, mais c'est que le penchant affectueux que vous avez pour moi n'est rien, absolument rien à côté du dévoûment inaltérable que j'ai pour vous. Demandez-moi tout ce que vous voudrez, mon sang, ma fortune, ma vie...

— Tout, oui, sauf Mme de Sauclière.

— Cela a si peu d'importance! Est-ce que moi je vous demande...

— Oui, je sais, ce serait bourgeois. Ah! continue la

marquise avec un soupir, que de sacrifices il faut faire à son rang!... Eh bien, Monsieur le Marquis, puisque telle est votre volonté, je m'incline devant elle, n'est-ce pas ce que doit faire une femme désireuse d'être une épouse vraiment parfaite? Tout ce que vous m'avez dit m'a prodigieusement intéressée, et je compte sur vous, sur votre intelligence, sur votre ingéniosité pour que je n'aie rien à retrancher de mes plaisirs mondains. Noblesse oblige, vous l'avez dit. Je vous sais même gré de m'avoir ouvert des horizons nouveaux. Oui, je ne jugeais pas MM. de Sauclière, de Russan et de Langlade comme vous les jugez. Je m'en vais réfléchir à leurs qualités diverses, puisque vous ne préférez pas que je compare celles de Magrif, de Coco et de Grimace, et si vous le voulez, je vous soumettrai le résultat de mes réflexions.

— Que vous êtes taquine, chère amie! Vous savez bien qu'il est des bornes qu'il ne faut pas franchir. Que diriez-vous, si je vous consultais sur...

— Oh! cela jamais, jamais! fait la jolie marquise, toute rouge de colère.

— Eh bien alors, ne parlons plus de tout cela, et gardons-nous amitié profonde, respect absolu et dévoûment sans limite.

Le marquis s'incline sur la main de Gisèle, la baise galamment et se retire élégant comme toujours, pendant que la jeune femme, demi-furieuse, demi-rêveuse, s'étend sur son sofa, les yeux perdus dans le vague, et murmure :

— Comme il est malaisé de choisir un amant!

HENRI MAZEL.

(*A suivre.*)

STÈLE POUR CHARLES BAUDELAIRE

—

I

Dans un vallon désert mes douloureuses nuits
De leurs pleurs quotidiens font un lac d'amertume
Pour refléter le mont de tourments et d'ennuis
Où flotte le drapeau de ta gloire posthume.

Et quand, cherchant l'amour et les plaisirs bruyants,
Je quitte mon vallon pour plonger dans la ville,
Penchés sur l'antre noir tes grands yeux clairvoyants
Redressent devant moi le spectre de Virgile.

Ainsi j'ai pu franchir l'abîme ensanglanté
Au rythme sûr de tes divines mélodies
Et découvrir le noble front de la Beauté
Sous un masque banal de basses tragédies.

J'ai vu briller mainte couronne d'Empereurs
Sur les sales cheveux de chiffonniers ivrognes
Et monter vers l'azur, avec l'encens des fleurs,
Le Désir exalté par l'aspect des charognes.

J'ai vu souvent l'humble astrologue du faubourg,
—Courtisane ou filou — le cœur plein de rancune,
Poignarder froidement son frère et son amour
Et se pâmer d'extase au regard de la lune.

Et j'ai vu le génie arrachant de ses dents
Et de ses ongles les rideaux du Purgatoire
Et fuyant dans l'Enfer les poètes pédants
Qui prêchent la sagesse aux élus de la Gloire.

Je me suis endormi sur les bords du Léthé
Pour oublier l'amour et son cuisant délire,
Mais là-bas comme ailleurs je suis toujours hanté
Par le regard phosphorescent de mon vampire.

J'ai tâché d'apaiser ce vampire, au balcon,
Par le doux crépuscule et les tièdes caresses,
Et je fis, au contraire, encore plus fécond
Et plus lourd le parfum vénéneux de ses tresses.

Puisqu'il n'existe pénitence ni rachats
Pour raccourcir d'un nom le long Martyrologe,
Regardant, sans bouger, les prunelles des chats,
J'attends le coup final de la sinistre horloge...

J'ai disséqué la vie et je touche à la mort;
Je croyais terminé mon dur pèlerinage,
Mais voilà tout à coup les promesses du port
Et l'immense horizon de l'éternel voyage.

Ah! lorsque les mouchoirs soupirant des adieux
Ajouteront leur souffle au gonflement des voiles,
Pour réchauffer mon cœur je chercherai tes yeux
Comme Dante et Virgile allaient vers les étoiles.

II

Il faut un vin, il faut un élixir
Pour endurer l'interminable marche.
Noé sans lui n'aurait pas pu tenir
Après le long voyage de son arche.

Ainsi devant la branche d'olivier
Songea-t-il aux délices des vendanges,
A la vertu du magique levier
Qui hausse l'âme et fait chanter les anges.

Mais où trouver, hélas! un sûr poison
Plus endormant que les voiles funèbres

Pour soûler ceux qui percent l'horizon
Et voient plus clair encor dans les ténèbres?

Ceux-là n'ont pour braver l'éternité
Qu'un amour qui les brûle jusqu'aux moelles,
L'inaccessible sein de la Beauté
Et les froides caresses des étoiles.

III

Depuis que je t'ai découvert,
Ton livre jamais ne me quitte :
Il vit en moi, toujours ouvert
Comme un missel de cénobite.

Tantôt grave, tantôt moqueur,
Il met l'infini dans mes veines
Et fait éloigner de mon cœur
Le sot désir des choses vaines.

C'est un océan dont les flots
Embaument d'amère harmonie,
Par leurs soupirs et leurs sanglots,
Ma révolte et mon agonie.

Mais c'est surtout l'étrange bois
Rêvé par les héros antiques,
Plein de fantômes et de croix
Et de grands palais extatiques;

Avec une belle aux yeux clos,
Une fée au corps de gazelle
Et le coursier des Lancelots
Ravissant la fée et la belle;

Et, parmi l'herbe, mainte fleur
Qui sent mes Antilles lointaines
Et qui répand sur ma douleur
Les murmures de leurs fontaines;

Pendant que sur un lac de sang
Où dort ton île de Cythère
Un cygne s'approche en glissant
Pour interroger le mystère.

Alors, en amant indiscret
Qui veut s'expliquer sa torture,
Le vent agite la forêt
Comme une immense chevelure.

Les vipères y font leurs nids,
L'araignée allonge ses toiles,
Mais sur leurs crimes infinis
Descend le pardon des étoiles.

ARMAND GODOY.

LA
VISION DE SAINT FRANÇOIS

—

Un jour, dans un champ, François perdit la paix du cœur.

Vêtu de bure d'une seule couleur, il allait, brun parmi les herbes, et massif comme une stalle de cathédrale. Nulle chapelle ne pouvait lui parler, nulle rosace lui confier les secrets de son cœur.

Intime et bon, le doux Jésus s'était évanoui en saint François; et ce dernier ne savait plus comment faire revenir les sentiments de foi, de charité et d'espérance qu'il abritait habituellement.

Toutes choses, néanmoins, lui paraissaient douces, douces comme des mortes. Jésus lui-même sans voix et privé de souffle lui semblait meilleur qu'autrefois, sa chair étant plus froide et plus rafraîchissante, mais nulle parole n'émanait plus de ce doux corps. Dieu, qui causait autrefois avec son serviteur, se taisait maintenant.

Donc, François errait; et l'Ombrie couverte de roses, de flèches et de piliers, ne lui était jamais apparue plus belle, sous le soleil si doux. C'était la troisième heure sur la route splendide, rien ne parlait. François admirait la beauté de la nature, quand un petit oiseau lui dit insolemment :

— Tu sais, je ne suis pas mystique, moi.

— Comment, tu n'es pas mystique? cria le saint, et il lui courut sus. Mais l'autre, comme détaché d'une fronde, s'alla tranquillement et en ligne presque droite percher au bout d'une branche.

Saint François en ressentit une grande tristesse. Le soleil était chaud; dans le lointain, derrière un arbre, une flèche apparaissait. François s'épongea la face et fit cette prière :

« Sainte basilique, toi toute pleine de roses, je te salue et te bénis. Dis-moi, pur tabernacle, que contient donc mon cœur; pourquoi Jésus se tait-il en moi? »

Ayant ainsi parlé, il releva sa tête, qu'il avait légèrement baissée, et poursuivit sa route.

Quand il entra dans le sanctuaire, il était l'heure du crépuscule. Profond comme une plaie, le vide intérieur rougeoyait.

— Dieu, que c'est beau! dit François. Et il répéta quelques pas plus loin :

— Dieu, que c'est beau!

Puis il se redressa. Il était prêt à parler. Une colombe entra. Il passa devant elle, attentif à l'ombre et au vert de la rosace; il passa devant l'ostensoir garni du reflet souverain. Il fit d'un pas tranquille le tour des bas-côtés. Et, contemplant le dos luisant d'un moine agenouillé, il dit : « Sainte victime, hostie très sainte, lune candide... » Il errait. La colombe s'envola, des piliers remuèrent, le moine dont le dos brillait s'avança vers François.

Celui-ci continuait.

— Une couleur naturelle et naturellement douce baigne l'univers; une rose très pure est au ciel sans densité.

— Frère, dit le moine, aurais-tu une vision?

François le regarda :

— Et toi, frère, dit-il, ne verrais-tu rien?

— Je vois, répondit l'autre, une grande cathédrale incolore et humaine. Je vois un corps couché; il a la forme d'une croix, il est sous nos pieds; il est gris. Je vois un homme qui parle comme s'il ne savait pas que notre Seigneur repose sous ces dalles. Homme de Dieu,

as-tu seulement fait, en passant devant l'autel, la génuflexion chrétienne?

A ces mots, François, levant les bras au ciel, s'écroula comme une masse. Hélas, fit-il, un démon me possède; que fais-je en ce moment?

Un moment prosterné, il parut confondu, humilié, en prière. Mais il remua sans tarder :

— Ce sol est froid, dit-il.

Et il se releva, ayant oublié le moine et la colombe, Jésus et la rose rouge.

Il sortit. Quel repos! se dit-il, une fois dehors. Quelle nuit! Qu'il fait beau, mon Dieu, sur la terre!

Un petit oiseau chanta :

— Petit oiseau, petit oiseau, fit doucement François.

Il faisait nuit. Il se sentit envahi par une grande douceur.

« Nature, nature sereine, fit-il, que ta beauté est grande! O nature mystique, fais-moi un doux milieu dans ton âme si pure!

Il s'assit par terre, roula sa cagoule, se prépara pour la nuit. Soudain il poussa un grand soupir.

— Mon Dieu, dit-il, pourquoi suis-je si triste?

Et ce disant, il s'endormit.

★

Et voilà que, pendant la nuit, Jésus passa. Il était gai, très gai. Il disait doucement :

— Les petits oiseaux, François.

— Les petits oiseaux, Jésus, répéta le saint avec ferveur.

— Les petits oiseaux sont morts.

Le saint eut un soubresaut de colère. Mais il se calma aussitôt.

— C'est bien, Jésus, dit-il.

— François, François, fit celui-ci doucement.

— Les petits poissons?

— Les petits poissons sont morts.

Il était gai, très doux, très calme. Et il faisait dans la nature galiléenne les mêmes gestes que François avait faits dans la basilique. Celui-ci vit venir à lui le moine de la basilique qui lui posa son froc sur le dos.

— Il luit, dit-il. Et il disparut.

François s'agita désespérément.

— Jésus, dit-il, est-ce là la pose d'un Dieu?

— Que fais-je, François, mon âme? demanda Jésus doucement.

— C'est vrai, reprit François plus doucement encore.

Ils restèrent ainsi quelque temps se regardant l'un l'autre d'un air également calme. Soudain, Jésus poussa un long soupir immatériel, doux comme une haleine et naturel comme elle; François le dévisagea :

— Crois-tu en Dieu? demanda-t-il.

Jésus le regarda, ne dit mot, se prit à s'éloigner doucement de lui comme une apparition.

— Viens ici, cria le saint en courant après lui.

Mais il se reprit aussitôt.

— Va-t'en si tu veux, dit-il en s'arrêtant net et en tournant le dos à Jésus.

Alors, Jésus revint. D'une voix céleste, légère, lointaine, sereine, il parla distinctement. Il semblait, à l'entendre, qu'en ouvrant les yeux on verrait le paradis. Une douceur exquise, surhumaine, se répandit sur le monde avec cette voix comme une manne immatérielle.

— Mon Dieu, Mon Dieu, disait François avec une nonchalance exquise, que tout cela est doux.

Puis :

— Mon Dieu, mon Dieu, que je souffre.

Mais il se contint aussitôt, il se prêta désormais avec grâce à la fantaisie mystique de Jésus.

— Bienheureux les humbles, bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui souffrent! disait la voix de Jésus qui planait.

— O Jésus, dit le saint doucement, je t'aime.

— François, mon âme, lui dit Jésus, sais-tu comment nous mangions le pain en Galilée?

— Que me fait cela, Jésus? répondit tranquillement François.

— Nous le mangions avec nos doigts, reprit Jésus lentement, en élevant une hostie en l'air.

Elle était ronde et grande, point levée, fraîche du vrai pain de Galilée.

— Nous le mangions avec nos doigts, répéta Jésus.

Et ce disant, il prit du vin. Un poisson apparut dans sa main, et il en mangea simplement. Il pensait à autre chose et ressemblait à un archange.

— Jésus, dit le saint qui se détournait imperceptiblement, que ta main est légère.

Jésus dit tristement :

— Nous le mettions à l'avant de nos navires quand nous allions le soir à la pêche. Il ornait nos proues légères et nous le portions délicatement jusqu'au bord muet de l'eau.

Et il élevait toujours en l'air un pain azyme entier.

— Nous avions, reprit-il, de grandes barques qui obéissaient au vent. Elles nous portaient, nous protégeaient. Elles nous supportaient le soir quand nous parlions debout près du rivage.

— Je sais, dit le saint, très bas, je sais.

Il regarda l'or doux du jour; puis, comme pris d'une tristesse exquise, il dit à son tour :

— J'élève aussi l'hostie à l'autel. Je l'aime; je la regarde comme une chose naturelle. Le peuple se presse autour de la pierre. Mon âme en est adoucie.

Lentement, un à un, le prêtre dur de la basilique, la colombe et la rose rouge, le pilier et les oiseaux apparurent aux côtés de saint François, pendant que Madeleine et Lazare, Marie la divine et le doux Joseph, s'assemblaient autour de Jésus.

Et Jésus disait doucement :

— Aime-les, François mon âme, ce sont les plus belles choses du monde, l'hostie, la croix, la rose légère debout dans le vent sombre. Il n'y a que la terre à être divine et belle ainsi.

Et François disait doucement :

— Jésus, mon doux Jésus, je t'aime. Madame Marie, je vous révère.

Et Jésus :

— François, mon doux François, douce colombe gothique, je vous chéris.

Comme l'aube se levait, ils s'embrassèrent. Puis ils se prirent l'un et l'autre par le bras; et chacun regardant de son côté dans la nature divine, ils s'y enfoncèrent profondément.

— Douce Marie, disait Jésus.

— Doux tabernacle, disait François.

Une grande beauté de lignes et de couleurs enveloppait l'univers dans lequel ils s'avançaient.

Jésus disait doucement :

— François, mon âme, tu es un dieu.

François disait avec ferveur :

— Jésus, tu es un dieu.

Et ils causaient sereinement de la beauté du paradis.

— De Dieu à Dieu, on se parle de néant, dit Jésus qui ramassait des épis blonds.

— D'homme à homme, dit François, on se parle de Dieu.

Il tenait une violette à la main.

Ils regardèrent la rose du soleil levant. Ils sourirent; et ils dirent ensemble :

— Mon âme, ne sois pas triste.

— Dieu depuis longtemps déjà ne te parle plus de lui-même, dit Jésus.

— On dirait qu'il s'est retiré de toi, dit François doucement.

Ils ajoutèrent en même temps :

— En t'abandonnant définitivement au néant avec lequel tu t'entretiens chaque jour du paradis perdu.

Ils cueillirent deux roses, les assemblèrent, les aimèrent ensemble.

Elles étaient blanches et rouges.

— Mais, dit François en regardant doucement Jésus, si le néant te parle, console-toi.

— Dieu te parle, dit Jésus qui regardait François avec amour et tristesse.

Ils se turent un moment. Puis Jésus reprit :

— Mais il te parle maintenant comme à un Dieu.

Il se faisait tard dans la matinée. Le soleil chauffait la terre. Saint François sur le sol s'agitait tristement.

Alors François embrassa Jésus sur la bouche et il dit un doux : « Ainsi soit-il », qui finit la prière.

Il ajouta, comme sa forme devenait de plus en plus vague dans celle du saint qui s'éveillait :

— Adieu, Jésus. Je retourne maintenant à la basilique du haut du mont, aux couleurs souveraines et aux blanches lumières. Je les aime, mon Dieu, je les aime.

ALEXANDRE MUNIR.

OSCAR WILDE
ET LA VIE DE PRISON EN ANGLETERRE

—

I

Le cas du gardien Martin
Quelques cruautés de la vie de prison

Le 19 mai 1897, Oscar Wilde quittait la prison de Reading, où il venait d'achever la peine de deux ans d'emprisonnement à laquelle il avait été condamné le 25 mai 1895, sa condamnation comptant du 20 mai, date de l'ouverture de la session.

Le 28 mai 1897, le grand journal libéral *The Daily Chronicle* insérait une longue lettre que Wilde signa de son nom. Il y exposait « quelques cruautés » du régime pénitentiaire dont il avait été lui-même la victime. Cette lettre provoqua une campagne de presse à laquelle mit fin la promesse que fit le Gouvernement de réformer complètement le système.

Un projet fut effectivement soumis à la Chambre des Communes. Quand il en eut connaissance, Wilde le commenta dans une seconde lettre que le *Daily Chronicle* inséra le 24 mars 1898. Elle était signée : « L'auteur de *la Ballade de la Geôle de Reading.* » Ce poème, paru en février précédent, était lui-même signé C. 3. 3., numéro qui désigna le prisonnier pendant le temps qu'il passa à Reading.

Ces deux lettres sont écrites dans ce même esprit qui rend si émouvante la lecture du *De Profundis*.

Le *De Profundis*, la *Ballade de la Geôle de Reading* et ces deux lettres sont les seules œuvres que Wilde ait écrites après sa condamnation.

Au Directeur du « Daily Chronicle » (1).

Monsieur,

J'ai appris avec grand regret, par votre journal, que le gardien Martin, de la prison de Reading, a été révoqué par les Commissaires des prisons pour avoir donné quelques biscuits secs à un enfant qui avait faim. J'ai vu, moi-même, cet enfant avec deux autres, le lundi qui a précédé ma mise en liberté. On venait de les condamner; ils se tenaient debout sur un rang, dans le hall central, revêtus du costume de la prison, portant leurs draps sous le bras, en attendant qu'on les menât aux cellules qui leur étaient désignées. Je me trouvais à passer au long d'une galerie, en route pour le parloir où je devais avoir une entrevue avec un ami. C'étaient de tout petits enfants; le plus jeune, — celui à qui le gardien a donné les biscuits, — était un minuscule bambin; on n'avait évidemment pas pu trouver de vêtements assez petits pour sa taille. J'avais, certes, vu bien des enfants en prison, au cours des deux années pendant lesquelles je restai enfermé. La prison de Wandsworth, spécialement, en contenait toujours un grand nombre. Mais le bambin que je vis en cette après-midi du 17, à Reading, était plus petit qu'aucun d'entre eux. Je n'ai pas besoin de dire quelle détresse profonde fut la mienne en voyant ces enfants à Reading, car je connais le traitement qu'on leur réserve. Les cruautés exercées, jour et nuit, sur les enfants, dans les prisons anglaises, sont incroyables pour tous ceux qui n'en ont pas été témoins ou qui ne sont pas au courant des brutalités du système.

Les gens, de nos jours, ne comprennent pas ce qu'est la cruauté. Ils la considèrent comme une sorte de terrible passion médiévale et l'attribuent à cette race d'hommes tels qu'Eccelin da Romano et autres, à qui l'infliction délibérée de la douleur procurait une véritable folie de jouissance. Mais des hommes de la trempe d'Eccelin sont simplement des types anormaux d'individualisme perverti. La cruauté ordinaire est simplement de la stupidité. C'est le manque complet d'imagination. C'est le résultat à notre époque des systèmes stéréotypés, des règlements stricts et de la stupidité. Partout où il y a centralisation, il y a stupidité. Ce qui est inhumain dans la vie moderne, c'est le fonctionnarisme. L'autorité est aussi funeste à ceux qui l'exercent qu'à ceux

(1) Inséré dans le numéro du 28 mai 1897.

sur lesquels elle est exercée. C'est l'administration pénitentiaire et le système qu'elle applique qui sont la source première de la cruauté exercée sur un enfant en prison. Les gens qui préconisent le système ont d'excellentes intentions; ceux qui le mettent en pratique sont humains aussi en intention. La responsabilité est imputée aux règlements disciplinaires, car on suppose que, puisqu'une chose est la règle, elle est bonne.

Le traitement actuel des enfants est terrible, du fait d'abord qu'on ne comprend pas la psychologie particulière d'une nature d'enfant. L'enfant peut comprendre un châtiment infligé par un individu tel qu'un parent ou un tuteur, et le supporter avec résignation. Ce que l'enfant ne peut comprendre, c'est le châtiment infligé par la société. Il ne se rend pas compte de ce qu'est la société. Avec les adultes, c'est naturellement le contraire. Ceux d'entre nous qui sont ou qui ont été en prison peuvent comprendre et comprennent ce que signifie cette force collective appelée société, et quoi que nous pensions de ses méthodes et de ses exigences, nous réussissons à nous contraindre à l'accepter. D'autre part, le châtiment infligé par un individu est une chose qu'aucun adulte n'endure, et nul ne s'attend à le lui voir endurer.

En conséquence, l'enfant arraché à ses parents par des gens qu'il n'a jamais vus et dont il ne sait rien, seul dans une cellule rébarbative, surveillé par des visages étrangers, commandé et puni par les représentants d'un système qu'il ne peut comprendre, devient la proie immédiate de la première et de la plus forte émotion produite par la vie de la prison moderne : l'émotion de la terreur. La terreur d'un enfant en prison est absolument sans mesure. Je me rappelle qu'une fois, à Reading, en sortant pour la promenade, je vis un petit garçon dans l'obscure cellule située juste en face de la mienne. Deux gardiens, qui n'avaient à coup sûr rien de féroce, lui parlaient avec apparemment quelque sévérité ou lui donnaient peut-être d'utiles conseils sur sa conduite. L'un était dans la cellule avec lui, l'autre se tenait au dehors. Le visage de l'enfant était pâle d'une terreur indicible. Il y avait dans ses yeux l'épouvante de la bête traquée. Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, je l'entendis qui sanglotait et suppliait qu'on le relâchât. Il appelait ses parents. De temps en temps, j'entendais la voix profonde du gardien de service lui enjoignant de se taire. Pourtant, il n'avait pas encore été condamné pour le minime délit dont il était accusé. Il était

simplement en prévention. J'en étais sûr, parce qu'il portait encore ses propres vêtements, qui paraissaient en assez bon état. Mais il avait aux pieds les bas et les chaussures de la prison, ce qui prouvait qu'il était un très pauvre enfant dont les souliers, au cas où il en aurait eus, devaient être hors d'usage. Les juges et les magistrats, classe en général complètement ignorante, renvoient souvent les enfants à huitaine, leur faisant alors remise de la condamnation qu'ils ont l'autorité de prononcer. Ils appellent cela « ne pas envoyer un enfant en prison ». Il va de soi que c'est là une idée stupide de leur part. Pour un enfant, la prison préventive ou après condamnation est une subtilité de position sociale qu'il se représente mal. Pour lui, la chose horrible, c'est tout simplement d'y être, et aux yeux de l'humanité ce devrait être au même titre une chose horrible.

Cette terreur qui saisit et domine l'enfant, comme elle saisit l'adulte aussi, est encore intensifiée au delà de toute expression par le système cellulaire et solitaire de nos prisons. Tout enfant est confiné dans sa cellule pendant vingt-trois heures sur vingt-quatre. Cela est monstrueux. Enfermer un enfant dans une cellule obscure pendant vingt-trois heures sur vingt-quatre est un exemple de ce qu'a de cruel la stupidité. Si un individu, parent ou tuteur, faisait cela à un enfant, il serait sévèrement puni. La Société pour la Protection de l'Enfance s'emparerait aussitôt de l'affaire. De tous côtés s'élèverait la plus rigoureuse réprobation contre quiconque se serait rendu coupable d'une pareille cruauté. Et une lourde condamnation suivrait infailliblement la preuve de la culpabilité. Mais la société actuelle fait pire elle-même et, pour l'enfant, être ainsi traité par une force abstraite dont il ignore les exigences est bien pire que de recevoir le même traitement de la part d'un père ou d'une mère, ou d'une personne qu'il connaît. Le traitement inhumain d'un enfant est toujours inhumain, qui que ce soit qui l'inflige. Mais le traitement inhumain de l'enfant par la société est à l'enfant d'autant plus terrible qu'il ne comporte pas d'appel. Un parent ou un tuteur peut se laisser émouvoir et faire sortir l'enfant de la pièce obscure où il est enfermé. Mais un gardien ne le peut pas. La plupart des gardiens aiment les enfants, mais le système leur interdit de leur donner la moindre assistance. S'ils le font, ce qui est le cas du gardien Martin, on les révoque.

La seconde chose dont l'enfant souffre en prison est la faim. La nourriture qu'on lui donne consiste en un morceau

de pain de prison, ordinairement mal cuit, et un gobelet d'eau, à sept heures et demie, comme déjeuner. A midi, il a son dîner, composé d'une gamelle de bouillie de grossière farine de maïs, et, à cinq heures et demie, il reçoit un morceau de pain sec et un gobelet d'eau pour son souper. Ce régime chez un adulte solide produit toujours une maladie quelconque, principalement la diarrhée, avec l'affaiblissement qui s'ensuit. En fait, dans les grandes prisons, les drogues astringentes sont distribuées régulièrement par les gardiens, comme un aliment tout naturel. Dans le cas de l'enfant, celui-ci est incapable même de goûter à cette nourriture. Quiconque connaît tant soit peu les enfants sait combien aisément leur digestion est troublée par un accès de larmes, par des inquiétudes ou des tourments quelconques. Un enfant qui a sangloté pendant toute une journée, et peut-être une moitié de la nuit, dans une cellule obscure où il est seul, en proie à l'épouvante, est tout simplement incapable de toucher à cette nourriture horriblement grossière. Dans le cas du petit enfant à qui le gardien Martin donna des biscuits, le bambin pleurait de faim le mardi matin, et il lui était absolument impossible de manger le pain et de boire l'eau qu'on lui servit pour son déjeuner. Après que les déjeuners eurent été servis, Martin sortit et acheta quelques biscuits sucrés plutôt que de voir l'enfant souffrir de la faim. C'était de sa part une belle action, reconnue comme telle par l'enfant, qui, absolument ignorant des règlements de l'administration pénitentiaire, raconta à l'un des gardiens-chefs combien le jeune gardien avait été bon pour lui. Le résultat fut, naturellement, un rapport et une révocation.

Je connais extrêmement bien Martin, l'ayant eu pour gardien pendant les sept dernières semaines de mon emprisonnement. Quand il fut nommé à Reading, on le chargea de la galerie C, dans laquelle j'étais enfermé, et je le vis ainsi constamment. Je fus frappé de la bonté et de l'humanité singulières avec lesquelles il adressait la parole aux autres prisonniers comme à moi. Quelques mots bienveillants, c'est beaucoup, en prison, et un agréable « bonjour » ou « bonsoir » vous rendent aussi heureux qu'on peut l'être en prison. Il était toujours poli et prévenant. Je connais même une autre occasion où il fit preuve de grande bonté à l'égard d'un prisonnier, et je n'éprouve aucune hésitation à la mentionner.

L'une des plus horribles choses de la prison est la détestable disposition des arrangements sanitaires. En aucune cir-

constance, il n'est permis à un prisonnier de quitter sa cellule après cinq heures et demie du soir. Par conséquent, s'il souffre de la diarrhée, il lui faut se servir de sa cellule comme d'une latrine et passer la nuit dans une atmosphère fétide et malsaine. Quelques jours avant ma mise en liberté, Martin faisait la ronde de sept heures et demie avec un gardien-chef pour ramasser l'étoupe et les outils des prisonniers. Un homme récemment condamné, et souffrant d'une violente diarrhée causée par l'alimentation, comme c'est toujours le cas, pria le gardien-chef de lui permettre d'aller vider son récipient à matières, à cause de l'horrible odeur qui emplissait la cellule et dans la crainte d'être à nouveau indisposé au cours de la nuit. Le gardien-chef refusa absolument : la demande étant contraire au règlement, l'homme devait passer la nuit dans cette odieuse situation. Martin, cependant, plutôt que de laisser le malheureux en si nauséabond et piteux état, déclara qu'il viderait lui-même le seau, et il le fit. Le fait qu'un gardien vide le seau d'un prisonnier est aussi, cela va sans dire, contraire au règlement, mais Martin accomplit cet acte de bonté, poussé par la simple humanité de sa nature, et l'homme lui en fut naturellement très reconnaissant.

Pour en revenir aux enfants, on a récemment dit et écrit beaucoup de choses sur les influences qui peuvent en prison contaminer la jeunesse. Ce que l'on dit est parfaitement vrai. Un enfant est absolument contaminé par la vie de prison. Mais l'influence qui contamine n'est pas celle des prisonniers. C'est celle de tout le système de la prison — celle du gouverneur, du chapelain, des gardiens, de la cellule, de l'isolement, de la nourriture repoussante, des règlements administratifs, du mode de discipline, comme on l'appelle, de la vie elle-même. On prend bien soin d'isoler un enfant, de le soustraire même à la vue des prisonniers âgés de plus de seize ans. A la chapelle, les enfants sont placés derrière un rideau et on les fait promener dans des petites cours sans soleil, parfois une cour pavée, ou quelquefois dans un préau, de crainte qu'ils voient les prisonniers adultes à l'exercice. Mais la seule influence réellement humanisante en prison est l'influence des prisonniers. Leur gaîté et leur entrain dans les terribles circonstances où ils se trouvent, leur sympathie mutuelle, leur humilité, leur douceur, leurs sourires de bon accueil quand ils se rencontrent, leur complète soumission au châtiment, sont tout à fait merveilleux, et j'ai moi-même ainsi profité de ces leçons.

Je ne propose pas que les enfants ne soient plus placés derrière un rideau à la chapelle, ni qu'ils prennent leur exercice dans un coin de la cour commune. Je me contente d'indiquer que la mauvaise influence sur les enfants n'est pas et ne saurait jamais être celle des prisonniers, mais qu'elle est et restera toujours celle du système lui-même de la prison. Il n'y a pas, à la prison de Reading, un seul homme qui n'eût joyeusement accompli, à leur place, la peine des trois enfants.

Quand je les vis pour la dernière fois, ce fut le mardi qui suivit leur condamnation. Je prenais l'exercice à onze heures et demie, avec une douzaine d'autres condamnés, quand les trois enfants passèrent auprès de nous, conduits par un gardien, revenant du sinistre et humide préau dans lequel ils avaient pris leur exercice. Je remarquai, à cette vue, dans les yeux de mes compagnons, la pitié et la sympathie les plus grandes. Les prisonniers, en tant que classe, sont extrêmement bienveillants et sympathiques les uns à l'égard des autres. La souffrance et la communauté de la souffrance rendent les gens meilleurs, et jour après jour, en arpentant la cour, j'éprouvais avec plaisir et réconfort ce que Carlyle appelle quelque part « le charme silencieux et rythmique de la camaraderie humaine ». En ceci, comme en toute autre chose, les philanthropes et gens de cette espèce se trompent. Ce ne sont pas les prisonniers qui ont besoin d'être réformés, ce sont les prisons.

A coup sûr, aucun enfant, au-dessous de quatorze ans, ne devrait être envoyé en prison. C'est une absurdité qui, comme mainte absurdité, comporte des résultats absolument tragiques. Si, cependant, il est nécessaire de les envoyer en prison, ils devraient, pendant la journée, être dans un atelier ou une salle d'école, avec un gardien. La nuit, ils devraient coucher dans un dortoir sous la surveillance d'un gardien de nuit. Il faudrait leur accorder au moins trois heures d'exercice quotidien. Les cellules obscures, nauséabondes, mal ventilées, sont effrayantes pour un enfant; elles le sont, à vrai dire, pour tout le monde. En prison, on respire continuellement un air vicié. La nourriture des enfants devrait consister en une soupe, avec du thé, du pain et du beurre. La soupe de la prison est très saine et bonne. Un vote de la Chambre des Communes résoudrait en une demi-heure la question du traitement des enfants. Je souhaite que vous employiez votre influence à l'obtenir. La façon

dont on traite à l'heure présente les enfants est un outrage à l'humanité et au sens commun, — il a pour cause la stupidité.

Permettez-moi maintenant d'attirer l'attention sur une autre chose terrible qui se passe dans les prisons anglaises, — à vrai dire, dans toutes les prisons du monde où est pratiqué le système du silence et de la réclusion cellulaire. Je veux parler du très grand nombre de ceux qui deviennent fous ou dont l'esprit s'affaiblit en prison. C'est un fait commun dans les maisons de réclusion, évidemment, mais, dans les prisons ordinaires telles que celle où j'étais enfermé, le cas se présente aussi.

Il y a trois mois environ, je remarquai, parmi les prisonniers qui prenaient l'exercice avec moi, un jeune homme qui me parut idiot ou à demi-crétin. Toute prison, naturellement, a sa clientèle de toqués, de détraqués, qui reviennent sans cesse et dont on peut dire qu'ils passent leur vie en prison. Mais ce jeune homme me frappa comme étant plus qu'à l'ordinaire déséquilibré, parce qu'il riait tout seul d'un rire idiot, avec une grimace hébétée, et qu'il tordait continuellement ses mains avec des contractions particulières. Il fut remarqué par tous les autres prisonniers à cause de l'étrangeté de sa conduite. De temps en temps, il ne paraissait pas à l'exercice, ce qui m'annonçait qu'il avait été puni et ne pouvait quitter sa cellule. Finalement, je découvris qu'il était en observation et surveillé jour et nuit par des gardiens. Quand il paraissait à l'exercice, il semblait toujours surexcité et se promenait en pleurant ou en riant. A la chapelle, il était assis entre deux gardiens qui ne cessaient de l'épier attentivement. Quelquefois, il cachait sa figure dans ses mains, geste qui transgressait le règlement de la chapelle, et aussitôt un gardien lui relevait brusquement la tête pour qu'il restât les yeux fixés en permanence dans la direction de la table de communion. D'autres fois, il pleurait, sans bruit, mais avec des larmes coulant au long de ses joues et des sanglots spasmodiques dans la gorge. D'autres fois encore, il riait et grimaçait tout seul. En plus d'une occasion, il fut emmené de la chapelle à sa cellule, et, cela va sans dire, il était perpétuellement puni. Comme le banc où je prenais place était immédiatement derrière celui au bout duquel l'infortuné s'asseyait, j'avais toute facilité pour l'observer. Je le voyais aussi à la promenade et je constatais qu'il devenait dément et qu'on le traitait comme un simulateur.

Il y a eu samedi huit jours, j'étais dans ma cellule, vers

une heure, occupé à nettoyer et à polir les gamelles dont je m'étais servi au dernier repas. Je tressaillis soudain; le silence de la prison était rompu par des cris horribles et déchirants, par des hurlements plutôt, car je pensai d'abord que quelque animal, tel qu'un taureau ou une vache, était maladroitement mis à mort, hors des murs de la prison. Je compris bientôt, néanmoins, que les hurlements provenaient du sous-sol et je sus que quelque malheureux subissait la fustigation. Je n'ai pas besoin de dire combien hideux et terrible cela était pour moi, et je me demandais qui était puni de cette révoltante manière. Tout à coup, l'idée me vint qu'ils pouvaient bien être en train de fustiger le malheureux aliéné. Il n'est pas nécessaire de rapporter mes impressions et mes sentiments en la circonstance : ils n'ont rien à faire avec la question.

Le lendemain, dimanche 16, je vis le pauvre diable à l'exercice. Son visage était exténué, affreux, lamentable, tout boursouflé par les larmes et l'affolement, au point d'être méconnaissable. Il marchait, en rond, au centre de la cour, avec les vieillards, les infirmes et les estropiés, de sorte qu'il me fut possible de l'observer tout le temps. C'était mon dernier dimanche en prison, une journée parfaitement adorable, la plus belle que nous ayons eue depuis le printemps, et là, dans le beau soleil, allait et venait cette dolente créature, — faite autrefois à l'image de Dieu, — grimaçant comme un singe, traçant avec ses mains des gestes fantasques, comme si elle eût joué sur les cordes de quelque invisible instrument, ou bien arrangé et compté les jetons de quelque jeu bizarre. Et sans cesse, ces larmes, sans lesquelles aucun de nous ne le vit jamais, creusaient des rigoles souillées sur sa face enflée. La grâce hideuse et délibérée de ses mouvements lui donnait l'air d'un fantoche. Il était une caricature grotesque et vivante. Les autres prisonniers l'épiaient sans sourire. Chacun savait ce qui lui était arrivé et qu'on était en train de le rendre fou, qu'il était fou déjà. Au bout d'une demi-heure, le gardien lui ordonna de rentrer, pour être puni, je suppose. Du moins n'était-il pas à l'exercice le lundi, bien que je me figurai l'apercevoir au coin du préau, marchant sous la surveillance d'un gardien.

Le mardi, — ma dernière journée en prison, — je le vis à l'exercice. Il était pire que jamais et fut de nouveau renvoyé. Depuis lors, je ne sais plus rien de lui, mais j'appris de l'un des prisonniers qui marchait avec moi à la prome-

nade, que le malheureux avait reçu, le samedi après-midi, vingt-quatre coups de fouet par ordre des juges-visiteurs, sur le rapport du médecin. Les hurlements qui nous avaient tous horrifiés étaient les siens.

Cet homme, incontestablement, devient fou. Les médecins de prison n'ont pas la moindre connaissance des maladies mentales d'aucune sorte. Ils sont, en général, des ignorants. La pathologie du cerveau leur est inconnue. Quand un homme devient fou, ils le traitent comme un simulateur. Ils le font punir sans répit. Naturellement, l'état de l'homme s'aggrave. Quand les punitions ordinaires sont épuisées, le docteur soumet le cas aux magistrats, avec pour résultat la fustigation. Sans doute, la fustigation n'est pas administrée avec le « chat à neuf queues ». C'est ce qu'on appelle : *birching*. L'instrument dont on se sert est un bambou souple, mais le résultat sur le misérable aliéné peut être imaginé.

Son numéro est ou était : A. 2. 11. J'ai réussi à savoir quel est son nom : il se nomme Prince. Il faudrait faire immédiatement quelque chose pour lui. C'est un soldat et sa condamnation a été prononcée par un conseil de guerre. Elle est de six mois et il en a encore trois à faire.

Puis-je vous demander d'user de votre influence pour que le cas soit examiné et que le prisonnier aliéné soit convenablement traité? Les rapports des Commissaires médicaux ne sont d'aucune valeur. On ne peut pas s'y fier. Les médecins inspecteurs ne semblent pas comprendre la différence entre l'idiotie et l'aliénation, entre l'entière absence d'une fonction ou d'un organe et les maladies de cette fonction ou de cet organe. Cet homme, A. 2. 11., est capable, je n'en doute pas, de dire son nom, la nature de son délit, le jour du mois, la date du commencement et de l'expiration de sa sentence et de répondre aux simples questions ordinaires; mais que son esprit soit malade, on n'en saurait douter. C'est à présent un duel horrible entre lui et le docteur. Le docteur combat pour une théorie. L'homme combat pour sa vie. Je désire anxieusement que l'homme l'emporte. Mais que toute l'affaire soit examinée par des experts qui s'entendent aux maladies du cerveau et par des gens aux sentiments humains qui ont encore quelque sens commun et quelque pitié. Il n'y a aucune raison pour qu'on demande au sentimentaliste d'intervenir. Il fait toujours du tort.

Ce cas est un exemple de la cruauté inséparable d'un système stupide, car le gouverneur actuel de Reading est un

homme d'un caractère humain et bienveillant, grandement aimé et respecté par tous les prisonniers. Il a été nommé en juillet dernier, et bien qu'il ne puisse pas changer les règlements du système pénitentiaire, il a transformé l'esprit dans lequel ils étaient appliqués du temps de son prédécesseur. Il est très populaire auprès des prisonniers et des gardiens. En réalité, il a entièrement modifié le ton de la vie dans la prison. D'autre part, il est naturellement hors de son pouvoir de réformer le système. Je suis sûr qu'il assiste chaque jour à des choses qu'il sait être injustes, stupides et cruelles. Mais il a les mains liées. Certes, je ne sais rien de ce qu'il pense vraiment du cas de A. 2. 11., non plus que de son opinion sur le système actuel. Je le juge simplement par le changement complet qu'il a amené à la prison de Reading. Sous son prédécesseur, le système était appliqué avec une rigueur et une stupidité extrêmes.

Je reste, Monsieur, votre obéissant serviteur.

OSCAR WILDE.

27 mai.

II

La réforme pénitentiaire

Au Directeur du « Daily Chronicle » (2)

Monsieur,

J'apprends que le projet de réforme pénitentiaire présenté par le ministre de l'Intérieur sera, cette semaine, mis aux voix pour la première ou seconde fois, et comme votre journal a été le seul en Angletere qui ait pris un intérêt réel et vital à cette importante question, j'espère que vous me permettrez, à cause de ma longue expérience personnelle de la vie dans une prison anglaise, de vous indiquer quelles réformes sont urgentes et nécessaires dans notre système actuel, stupide et barbare.

D'après un article qui parut dans vos colonnes, il y a environ une semaine, je sais que la principale réforme proposée consiste à augmenter le nombre des inspecteurs et des visiteurs officiels qui ont accès à nos prisons anglaises.

Une telle réforme est absolument inutile. La raison en est extrêmement simple. Les inspecteurs et les magistrats qui

(2) Inséré le 24 mars 1898.

visitent les prisons y viennent dans le but de s'assurer que les règlements de la prison sont dûment appliqués. Ils n'y viennent pas dans un autre but, et, même s'ils en avaient le désir, ils n'ont aucun pouvoir de modifier aucun article du règlement. Aucun prisonnier n'a jamais reçu de ces visiteurs officiels la moindre mitigation, la moindre attention, le moindre soin. Les visiteurs arrivent non pour soulager les prisonniers, mais pour veiller à ce que le règlement soit appliqué. Leur objet, en venant, est d'assurer l'exécution d'un code inhumain et stupide. Et, pour justifier leur fonction, ils prennent bien soin que ce soit fait. Un prisonnier à qui a été accordé le plus petit privilège redoute l'arrivée des inspecteurs, et les jours d'inspection, les fonctionnaires de la prison sont plus que de coutume brutaux envers les prisonniers. Leur but est, cela va de soi, de montrer quelle splendide discipline ils maintiennent.

Les réformes nécessaires sont très simples. Elles concernent les besoins du corps et les besoins de l'esprit de chaque malheureux prisonnier.

En ce qui concerne les premiers, il y a, dans les prisons anglaises, trois punitions permanentes autorisées par la loi :

1. — La Faim,
2. — L'Insomnie,
3. — La Maladie.

La nourriture fournie aux prisonniers est entièrement inadéquate, la plus grande partie en est répugnante; l'ensemble en est insuffisant.

Nuit et jour, les prisonniers souffrent de la faim. Pour chacun d'eux, une certaine quantité de nourriture est minutieusement pesée, once par once. C'est juste assez pour soutenir non la vie exactement, mais l'existence. Et l'on est sans cesse torturé par les lancinements et les nausées de la faim.

Le résultat de l'alimentation — qui, dans la plupart des cas, consiste en un peu de gruau dans beaucoup d'eau avec un peu de suif, — est la maladie sous la forme d'une diarrhée incessante. Cette maladie qui finalement, pour presque tous les prisonniers, devient chronique, est une institution reconnue dans toutes les prisons.

A la prison de Wandsworth, par exemple, — où je fus enfermé deux mois jusqu'à ce qu'il fallût me transporter à l'hôpital, où je restai deux autres mois, — les gardiens font deux ou trois fois par jour la ronde avec des remèdes astringents,

qu'ils servent aux prisonniers comme une chose toute naturelle. Après une semaine d'un pareil traitement, il n'est pas besoin de dire que la médecine ne produit plus aucun effet. Le malheureux prisonnier est alors laissé en proie à la maladie la plus affaiblissante, la plus déprimante et la plus humiliante qu'il soit possible de concevoir; et si, ce qui est souvent le cas, il n'arrive pas, par suite de sa faiblesse physique, à accomplir le nombre de tours voulus à la manivelle ou au moulin, il est consigné pour paresse au rapport et puni avec la sévérité et la brutalité les plus grandes. Et ce n'est pas tout.

Rien ne peut être pire que les arrangements sanitaires des prisons anglaises. Jadis, chaque cellule était pourvue d'une sorte de latrine. Elles ont maintenant été supprimées. A leur place, chaque prisonnier est muni d'un petit seau de zinc, qu'il lui est permis d'aller vider trois fois par jour. Il n'a d'accès aux lieux d'aisance de la prison que pendant l'heure unique où il prend l'exercice. Après cinq heures du soir, il ne lui est plus permis de quitter sa cellule sous aucun prétexte ni pour aucune raison. Un homme qui souffre de la diarrhée est par conséquent placé dans une situation si répugnante qu'il n'est pas nécessaire d'y insister, qu'il serait inconvenant d'insister.

Les misères et les tortures par lesquelles passent les prisonniers par suite de ces arrangements révoltants sont parfaitement indescriptibles. L'air nauséabond des cellules, vicié davantage par un système de ventilation complètement inopérant, est si écœurant et si malsain qu'il n'est pas rare que les gardiens, arrivant de l'air frais le matin pour ouvrir et inspecter les cellules, soient pris de vomissements. J'ai vu cela moi-même à plus de trois reprises, et plusieurs de mes gardiens m'en ont parlé comme de l'un des devoirs répugnants que leur fonction exige d'eux.

La nourriture fournie aux prisonniers devrait être suffisante et saine. Elle ne devrait pas être de nature à provoquer l'incessante diarrhée qui, de malaise accidentel, devient une maladie permanente.

Les arrangements sanitaires des prisons anglaises devraient être entièrement transformés. Il devrait être permis à tout prisonnier d'avoir accès aux lieux d'aisance autant qu'il est nécessaire et de vider son seau autant qu'il le faut. Le système actuel de ventilation des cellules est absolument inutile. L'air entre par un grillage engorgé et par un petit ventilateur

ménagé dans la minuscule fenêtre barrée, — beaucoup trop petit et trop mal construit pour admettre une quantité adéquate d'air pur. Sur les vingt-quatre heures qui composent la longue journée, on n'en passe qu'une hors de la cellule, de sorte que pendant les vingt-trois autres on respire l'air le plus vicié possible.

Quant au châtiment par l'insomnie, il n'existe que dans les prisons chinoises et anglaises. En Chine, on l'inflige en plaçant le prisonnier dans une petite cage de bambou; en Angleterre, au moyen du lit de planches. L'objet de ce lit est de produire l'insomnie; il est impossible qu'il ait un autre objet et il y réussit invariablement. Même quand, plus tard, ce qui arrive au cours de l'emprisonnement, une dure paillasse vous est accordée, on continue à souffrir de l'insomnie. Car le sommeil, comme toutes les choses saines, est une habitude. Tout prisonnier qui a connu le lit de planches souffre d'insomnie. C'est un châtiment ignorant et révoltant.

Pour ce qui concerne les besoins de l'esprit, je vous demande la permission d'insister sur un point.

Le système actuel de la prison semble presque avoir pour but d'oblitérer et d'anéantir les facultés cérébrales. La production de l'aliénation mentale est sinon son objet, du moins son résultat. Cela est un fait bien démontré. Ses causes sont évidentes. Privé de livres, de tout commerce humain, isolé de toute influence humaine et humanisante, condamné au silence perpétuel, frustré de tous rapports avec le monde extérieur, traité comme un animal inintelligent, avec une brutalité au-dessous du niveau de la pire brute, le misérable confiné dans une prison anglaise ne peut guère échapper à la folie. Je ne désire pas m'attarder sur ces horreurs, encore moins susciter aucun attendrissement sentimental et passager sur ce sujet. Aussi, avec votre permission, indiquerai-je simplement ce qui devrait être fait.

On devrait fournir à tout prisonnier un nombre suffisant de bons livres. A présent, pendant les trois premiers mois de l'emprisonnement, aucun livre n'est permis à part une Bible, le Livre des Prières et un recueil de cantiques. Après cela, on accorde un volume par semaine. C'est non seulement insuffisant, mais les livres qui composent une ordinaire bibliothèque de prison sont parfaitement inutiles. Ils consistent surtout en ouvrages religieux ou soi-disant tels, de troisième ordre, mal écrits, destinés apparemment à l'enfance, mais absolument futiles pour des enfants et pour n'importe qui.

Les prisonniers devraient être encouragés à lire, avoir les livres quels qu'ils soient, qu'ils désirent, et le choix des ouvrages devrait être intelligent. A présent, ce choix est confié au chapelain de la prison.

Avec le système actuel, un prisonnier n'a la permission de voir ses amis que quatre fois par an, et vingt minutes chaque fois. C'est tout à fait mauvais. Un prisonnier devrait avoir la permission de voir ses amis une fois par mois et pendant un temps raisonnable. La façon qui prévaut à présent d'exhiber le prisonnier à ses amis devrait être changée. Avec le système actuel, le prisonnier est ou bien enfermé dans une grande cage de fer ou dans une grande caisse de bois, avec une petite ouverture couverte d'un grillage de fer, à travers lequel il lui est permis de lorgner. Ses amis sont placés dans une cage similaire, à trois ou quatre pieds de distance, et dans cet intervalle se tiennent deux gardiens qui écoutent et peuvent, à leur gré, interrompre la conversation ou la faire cesser selon le cas.

Je propose que le prisonnier ait la permission de voir ses amis dans une salle. Le règlement actuel est inexprimablement révoltant et torturant. La visite de parents ou d'amis est pour tout prisonnier un accroissement d'humiliation et de détresse mentale. Plutôt que de s'exposer à pareille épreuve, beaucoup d'entre eux refusent toute visite d'amis; et je ne puis dire que cela me surprenne. Quand il s'agit du solicitor, on le voit dans une pièce dont la porte est vitrée, et à l'extérieur de laquelle se tient le gardien. Quand un homme reçoit sa femme, ses enfants, ses parents ou ses amis, il devrait jouir du même privilège. Etre exhibé comme un singe dans une cage à ceux que l'on aime et qui vous aiment, est une dégradation inutile et horrible.

Tout prisonnier devrait avoir la permission d'écrire et de recevoir une lettre au moins une fois par mois. A présent, il n'a la permission d'écrire que quatre fois par an. C'est tout à fait insuffisant. L'une des tragédies de la vie de prison, c'est qu'elle transmue en pierre le cœur de l'homme. Comme tous les autres, les sentiments d'affection naturelle exigent d'être alimentés. Ils meurent facilement d'inanition. Une brève lettre quatre fois par an n'est pas assez pour faire vivre ces affections aimables et humaines, grâce auxquelles la nature individuelle reste sensible aux influences belles et affinantes qui peuvent être le remède d'une vie ruinée, et dévastée.

Il faut mettre un terme à l'habitude de mutiler et d'expurger les lettres des prisonniers. A présent, si, dans une lettre, un prisonnier exprime une plainte quelconque sur le régime de la prison, cette partie de sa lettre est coupée avec des ciseaux. Si, d'autre part, il exprime cette plainte de vive voix à ses amis, à travers les barreaux de la cage ou par l'ouverture de la caisse de bois, il est brutalisé par les gardiens et puni ensuite chaque semaine jusqu'au moment de la prochaine visite, où l'on espère que ce traitement lui a enseigné sinon la sagesse, du moins la ruse, et c'est cela qu'on ne manque jamais d'apprendre. C'est l'une des rares choses que l'on apprend en prison. Heureusement, les autres choses sont, en certains cas, d'une importance plus haute.

S'il m'est permis d'abuser encore un peu, puis-je ajouter ceci? Dans votre article, vous suggérez qu'aucun aumônier de prison n'ait de fonction à remplir en dehors de ses devoirs dans la prison même. Mais c'est là un point sans importance aucune. Les chapelains de prison sont absolument inutiles. Dans l'ensemble, ce sont des hommes pleins de bonnes intentions, mais sots, et nigauds même. Ils ne sont d'aucun secours pour aucun prisonnier. Une fois, toutes les six semaines environ, une clef tourne dans la serrure de la porte de la cellule, et le chapelain entre. Il va sans dire qu'on se lève aussitôt. Il demande si l'on a lu la Bible. On répond « oui » ou « non », selon le cas. Il récite alors quelques versets et s'en va en fermant la porte. Quelquefois, il laisse une brochure pieuse.

Les fonctionnaires à qui il ne devrait être permis d'exercer aucune occupation en dehors de la prison, ou d'avoir une clientèle privée, ce sont les médecins. A présent, les médecins de prison ont habituellement, sinon toujours, une large clientèle au dehors, ou occupent des postes dans d'autres institutions. Il en résulte que la santé des prisonniers est entièrement négligée et les conditions sanitaires de la prison sont laissées sans surveillance. Dans l'ensemble, depuis ma plus tendre jeunesse, j'ai toujours considéré les médecins comme la profession la plus humaine de la communauté. Mais je dois faire une exception pour les médecins de prison. Autant que j'ai eu affaire à eux, et d'après ce que j'ai vu d'eux à l'infirmerie et ailleurs, ils sont brutaux de manières, grossiers de tempérament, et parfaitement indifférents à la santé ou au confort des prisonniers. S'il leur était interdit d'exercer au dehors, ils seraient forcés de prendre

quelque intérêt à la santé et à l'hygiène des gens dont ils ont la charge.

J'ai essayé d'indiquer, dans ma lettre, quelques-unes des réformes nécessaires au régime des prisons anglaises. Ces réformes sont simples, pratiques et humaines. Et ce n'est, certes, qu'un commencement. Mais il est temps qu'un commencement soit fait, et il ne peut être mis en train que par une forte pression de l'opinion publique, exprimée et formulée par votre puissant journal, qui l'encouragera.

Mais pour rendre même ces réformes efficaces, il y a beaucoup à faire. Et la première tâche, peut-être la plus difficile, sera d'humaniser les gouverneurs de prison, de civiliser les gardiens et de christianiser les chapelains.

Je suis, etc...

L'AUTEUR DE *la « Ballade de la Geôle de Reading »*.

23 mars.

C'est à Dieppe qu'Oscar Wilde écrivit la première de ces deux lettres au *Daily Chronicle*, qui était alors dirigé par Henry William Massingham, journaliste des plus remarquables, combatif, indépendant et courageux. En même temps qu'il insérait la lettre de Wilde, Massingham la commentait dans son « éditorial ».

Dans sa minutieuse « Bibliographie », Stuart Mason suppose qu'Oscar Wilde choisit le *Daily Chronicle*, pour y publier sa lettre, sans doute parce que, pendant les derniers temps de son emprisonnement, il voyait de temps à autre ce journal, que lui communiquait clandestinement un gardien, avec qui il correspondit quelque temps. Dans une des notes qu'il lui passa et qui sont inédites, Wilde écrit :

Qu'ai-je à vous dire, sinon que si vous aviez été en fonction à Reading depuis un an, mon existence eût été beaucoup plus heureuse?

Cela parce que j'ai un bon ami qui me passe le *Chronicle* et me *promet* des biscuits au gingembre.

Au-dessous le gardien a griffonné au crayon :

Ingrat, je fais plus que de promettre.

Sur une autre note, adressée au même gardien, Wilde écrivait :

Il faudra que vous m'obteniez son adresse, un jour. C'est un si bon type. Il va sans dire que je ne voudrais pour rien au monde faire encourir *le moindre danger* à un ami tel que vous, et je comprends parfaitement votre sentiment. Le *Chronicle* est épatant aujourd'hui. Envoyez A. 3. 2. pour le nettoyage samedi matin et je lui remettrai alors ma note, moi-même.

J'espère écrire quelque chose sur la vie de prison et essayer de la changer pour les autres. Mais elle est trop terrible et trop laide pour qu'on en tire une œuvre d'art. J'en ai trop souffert pour écrire une pièce à ce sujet.

Bien fâché que vous n'ayez pas de clef. J'aimerais une longue conversation avec vous. Quelles autres nouvelles?

Voulez-vous me trouver le nom de A. 2. 11., et aussi les noms des enfants qui sont emprisonnés pour les lapins, et le montant de l'amende. Puis-je la payer et les faire élargir? Si oui, ils seront libérés demain. Je vous en prie, cher ami, faites cela pour moi.

Pensez à ce que ce serait pour moi de pouvoir aider trois petits enfants. Je serais ravi au delà de toute expression. S'il est possible pour moi de payer l'amende, annoncez-leur qu'ils seront délivrés demain par un ami, et demandez-leur d'être heureux et de n'en rien dire à personne.

Immédiatement à la suite de la lettre d'Oscar Wilde, le *Chronicle* en insérait une dans laquelle le gardien T. Martin protestait « contre les déclarations inexactes, faites, la veille, par le ministre de l'Intérieur en réponse à Mr Davitt » au sujet de sa révocation du Service Pénitentiaire.

En effet, le 25 mai, à la Chambre des Communes, un député irlandais, Mr Michael Davitt, avait demandé au ministre « s'il était vrai qu'un gardien de la prison de Reading avait été révoqué pour avoir donné du pain à un jeune prisonnier qu'il avait trouvé pleurant de faim dans sa cellule. » En admettant le fait, le ministre déclara que les détails donnés par l'interpellateur étaient controuvés et que la révocation était pleinement justifiée.

Deux jours plus tard, le même député posa de nouveau la question en la précisant, et le ministre maintint sa première réponse.

La lettre d'Oscar Wilde fut réimprimée en une brochure de seize pages et mise en vente au prix d'un penny, sous ce titre : *Enfants en Prison, et autres Cruautés de la Vie de Prison.* Sur le faux titre, les éditeurs avaient ajouté la note suivante :

Le fait qui provoqua cette lettre est un fait douloureux pour l'Angleterre chrétienne. Martin, le gardien de Reading, a été reconnu coupable de nourrir des affamés, de donner des soins à des malades, de se montrer bon et humain. Tels sont ses méfaits, en simple langage non-officiel.

Cette brochure est offerte aux gens de bon sens comme une preuve que le système pénitentiaire est contraire à tout ce qui est bienveillant et secourable. Elle décrit un système déshumanisant, non seulement pour les prisonniers, mais pour tous ceux qui s'y rattachent.

Martin a été révoqué. Cela se passait en mai de l'année dernière. Il est encore sans emploi et dans la gêne. Qui veut l'aider?

Par la suite Martin trouva un emploi de portier au « Workhouse » de Fulham.

La seconde lettre est datée du 25 mars 1895, époque à laquelle Oscar Wilde se trouvait à Paris. Elle parut avec ce titre, ainsi disposé :

NE LISEZ PAS CECI
SI VOUS VOULEZ ETRE HEUREUX
AUJOURD'HUI

La plupart des réformes que Wilde préconisait furent incorporées dans le projet de loi que le Parlement vota.

Il semble bien que ce soit spontanément que Wilde ait adressé au *Daily Chronicle* la lettre que lui inspira la révocation du gardien Martin. Massingham, à qui j'eus l'occasion d'en parler, me confirma qu'aucun arrangement préalable n'était intervenu.

Jusqu'au 27 mai, les amis qui l'avaient accueilli à sa

sortie de prison lui avaient tenu compagnie, et Wilde leur avait lu sa longue missive avant de l'expédier. Certains d'entre eux, sinon tous, doutaient qu'elle fût insérée, surtout signée de son nom, dont le bas peuple avait alors fait un terme injurieux.

Robert Ross avait regagné Londres, laissant son ami à l'Hôtel de la Plage, à Berneval. Après son départ, dans la soirée, Oscar lui écrit une longue lettre, inédite encore, comme celles dont nous citons plus loin des fragments :

Voici la première journée que je passe seul; et il va sans dire que ce fut une journée pénible. Je commence à me rendre compte de ma terrible position d'isolement, et j'ai été rebelle et amer de cœur toute la journée. N'est-ce pas triste? Je m'imaginais que j'acceptais si bien et si simplement toutes choses, et j'ai eu des accès de rage passant sur moi comme de mordantes rafales de vent ou de tempête, gâchant les beaux épis ou ruinant les jeunes pousses.

Ce sont les premières lignes que Ross reçut de Wilde après la prison. Il me les communiqua à la suite d'une conversation au cours de laquelle j'avais mis en doute la sagesse d'avoir confiné Wilde, à sa libération, dans une bourgade où la vie lui paraissait, sinon futile et mesquine, du moins une sorte de miniature, et ne pouvait l'intéresser longtemps. Et Ross termina en me disant :

— N'est-ce pas que cela explique tout ce qui est arrivé par la suite?

Ce même jour, paraissait, dans le *Daily Chronicle*, la lettre sur le cas du gardien Martin. En arrivant à Londres, Robert Ross en eut connaissance et adressa immédiatement un télégramme à Wilde pour l'en aviser.

Wilde reprit sa lettre inachevée, interrompue probablement par le dîner, et il ajouta :

8 h. 30. — Je viens de recevoir votre télégramme. Un homme barbu, sans doute dans un but de déguisement, surgit soudain sur une bicyclette, brandissant un télégramme bleu. Je sus qu'il venait de vous. Bien, je suis réellement content,

et j'attends l'exemplaire du journal. Je suis persuadé que c'est utile. Je pense écrire à présent mon article sur la prison pour le *Chronicle*. Ce journal s'intéresse à la réforme pénitentiaire, et cela n'aura pas l'air d'une réclame personnelle. Donnez-moi votre opinion. J'ai l'intention d'écrire à Massingham. A lire entre les lignes de votre télégramme, il me semble discerner que vous êtes content.

La nouvelle produisit sur Wilde un effet remarquable. Tout ce qui précède, de cette longue lettre inédite, est mélancolique; un réel découragement s'y dissimule mal. Le ton est, par instants, éploré. On y sent un être déçu, dolent, désenchanté, abattu réellement. Il cherche à secouer son inertie en exprimant, avec les formes de la réitération affirmative de l'anglais, qu'il compte bien se mettre à l'œuvre. « Je pleure de douleur quand je songe combien j'ai besoin d'aide... » Et presque aussitôt il formule de bonnes résolutions : « J'espère bien faire un peu d'ouvrage en ces prochaines six semaines, de sorte que, quand vous reviendrez, je serai à même de vous lire quelque chose... » Mais, tout de suite, il retombe dans ses doléances et ses appels à la pitié et à l'aide. Il est déjà, comme il l'a dit plus tard à Gide, *quelqu'un qui a été frappé*.

Cependant, son ton est transformé dès qu'il apprend que le *Chronicle* a inséré sa prose, et ce paragraphe de sa lettre se termine sur une note spirituelle où on le retrouve tout entier :

Votre télégramme est arrivé au moment opportun. On m'avait offert du serpent pour dîner! Un serpent coupé en morceaux, dans une sauce « terre d'ombre ». J'ai expliqué que je n'étais pas un mangeur de serpents, et j'ai converti le patron. Désormais, il ne sera plus jamais servi de serpents à aucun hôte. Il devint tout à fait bouillant à ce sujet. Quelle bonne chose que je sois expert en ichtyologie!

Le surlendemain, il écrit encore à Robert Ross; le début fait certainement allusion à des divergences d'opinion :

Votre lettre est parfaitement admirable, mais ne voyez-vous pas combien j'eus raison d'écrire au *Chronicle*? Toutes les bonnes impulsions sont bien. Si j'avais écouté quelques-uns de mes amis, je ne l'aurais jamais écrite.

J'envoie un post-scriptum — de quelque importance — à Massingham; s'il le publie, envoyez-le moi.

Je lui ai aussi demandé s'il désire mes expériences de la prison, et s'il accepte une publication simultanée avec d'autres journaux. Etant donné l'extrême longueur de ma lettre, je crois maintenant que je pourrais faire *trois* articles sur la vie de prison. Naturellement, une grande partie sera psychologique et introspective; l'un traitera du Christ en tant que Précurseur du Mouvement Romantique dans la Vie, ce sujet délicieux qui me fut révélé quand je me trouvai dans la compagnie de la même espèce de gens que Christ aimait, les malfaiteurs et les gueux.

Les pourparlers engagés n'aboutirent pas. Mais il est probable qu'Oscar Wilde n'aurait guère fait autre chose que de répéter les plus beaux passages de cette longue lettre qui a été publiée sous le titre de *De Profundis* (3). On trouve là, en effet, un étonnant portrait du Christ, une étude admirable, pénétrante et subtile, de la vie de Jésus, de ses paroles, de ses actes, de son influence.

« Faites-moi parvenir régulièrement le *Chronicle* », écrit Wilde, qui termine cette lettre du 30 mai par ces mots : « Il est très bon pour moi d'être seul. Je travaille. »

Il s'adonnait surtout à une copieuse correspondance. Sa lettre du lendemain à Ross est fort longue, pleine de projets et fourmillant de traits d'esprit. Il y annonce le poème qui devait être *la Ballade de la Geôle de Reading*.

J'ai reçu le *Chronicle*, merci. Je vois que l'auteur de la lettre concernant Prince — A. 2. 11. — ne cite pas mon nom — stupide de sa part, c'est une femme.

Quant à moi, puisque vous, poème de mes jours, êtes ab-

(3) Oscar Wilde : *De Profundis*, précédé de Lettres écrites de la prison par Oscar Wilde à Robert Ross, traduit par Henry.-D. Davray, Edition complète, « Mercure de France », 1926.

sent, je suis forcé de composer des vers. J'ai commencé quelque chose qui, je le crois, sera très bien.

En post-scriptum, il ajoute :

Veuillez envoyer un *Chronicle* à ma femme (sait l'adresse) en y marquant ma lettre, et si la seconde paraît, faites de même.

Enfin le 3 juin, il confie son incertitude à Robert Ross :

Je crois que les gens du *Chronicle* sont anxieux. Ils ne m'ont encore répondu sur rien.

Lorsque la seconde lettre parut, le 24 mars 1898, à l'époque où le projet de réforme pénitentiaire était soumis au Parlement, Oscar Wilde semble n'y avoir pris que peu d'intérêt.

Le 28, le *Daily Chronicle* insérait un poème de Stephen Phillipps : *The Torturers* (les Bourreaux), inspiré par la lettre de « l'Auteur de *la Ballade de la Geôle de Reading* ». Dans une lettre du 30, datée de l'Hôtel d'Alsace, rue des Beaux-Arts, Paris, Oscar Wilde dit à Robert Ross :

Combien splendide est le poème de Stephen Phillips dans le *D. C.* Il démontre combien l'Imagination est plus vraie que l'Observation.

C'était fini. A part une correspondance de moins en moins abondante, Oscar Wilde n'écrivit plus rien.

HENRY-D. DAVRAY.

ÉMILE ZOLA

ET LA SOUS-PRÉFECTURE DE CASTELSARRASIN EN 1871

—

Le décret pris, en date du 10 septembre 1926, par le ministre de l'Intérieur et portant suppression de cent-six sous-préfectures, a épargné Castelsarrasin, dans le même temps où une autre sous-préfecture — sacrifiée celle-là, — Moissac, commémorait le souvenir d'une de ses gloires locales, le poète Camille Delthil.

Or, on l'a brièvement rappelé dans les journaux, Camille Delthil, le poète parnassien des *Rustiques* (1875) et des *Lambrusques* (1884), fut sous-préfet de Castelsarrasin, au cours des années 1870-1871. C'est lui qui vit un jour arriver dans son bureau Emile Zola, que le gouvernement de Gambetta venait de désigner pour le remplacer.

Deux petits événements d'actualité nous ont ainsi conduits à revoir de plus près les circonstances qui amenèrent Zola à solliciter un poste administratif (qu'il ne devait d'ailleurs pas occuper) et comment son attitude s'accorde à la dure nécessité et aux opinions qu'il professait alors, « républicain de la veille » qui aurait pu « être de la curée » (1).

De même que plusieurs écrivains qui, plus tard, furent ses disciples ou ses amis, Zola, à ses débuts, remplit des fonctions auprès d'un homme politique. Tel Guy de Maupassant auprès de Bardoux, ministre de l'Instruction publique; tel Henry Céard auprès de Floquet, Oustry et Poubelle, préfets de la Seine; tel aussi Octave Mirbeau,

(1) *La République et la littérature*, Paris, 1879, page 1.

lequel, au témoignage d'Edmond de Goncourt (tome VIII du *Journal,* année 1877), au 16 mai, par l'influence de son patron, M. de Saint-Paul, devint sous-préfet, à Saint-Girons, dans l'Ariège.

Emile Zola, lui, fut, dans une des périodes les plus difficiles de sa vie, secrétaire particulier de Glais-Bizoin, membre du gouvernement de la Défense nationale, délégué de Paris à Tours et à Bordeaux (2).

Dans sa biographie de Zola, le fidèle Paul Alexis nous apprend que le romancier et l'homme politique s'étaient connus, sous l'Empire, au journal *la Tribune,* d'Eugène Pelletan.

Un autre biographe, Edmond Lepelletier (*Emile Zola, sa vie, son œuvre,* Paris, « Mercure de France » 1908), précise que Glais-Bizoin, après avoir utilisé quelque temps Zola, le recommanda, pour une situation quelconque, à Clément Laurier, directeur du personnel et du Cabinet au ministère de l'Intérieur.

C'est enfin Camille Delthil lui-même qui, dans sa préface au *Crête-Rouge* de Léon Cladel (1880), nous renseigne sur les conséquences de cette recommandation et nous donne les détails de l'aventure.

Dès les premiers jours de février 1871, au lendemain de la capitulation de Paris, à la veille des élections générales, étant sous-préfet de Castelsarrasin, je reçus, un beau jour, une dépêche du gouvernement de Bordeaux qui m'appelait à d'autres fonctions et nommait à ma place le futur auteur de l'*Assommoir* et de *Nana.* Très étonné d'un tel changement que ne justifiaient ni mes opinions ni mes amitiés, ni ma conduite, je cours à Bordeaux, je veux voir Gambetta. C'est Spuller qui me reçoit. A ma demande de raisons, il refuse de répondre. J'insiste et l'on s'explique : c'était Laurier qui avait fait le coup à lui tout seul. Gambetta apprit la chose et s'en montra mécontent. Bref, je revins à mon poste et il ne fut question de rien. Le nom de M. Zola ne figura pas à l'*Officiel.* Mais

(2) Jules Simon a tracé une curieuse silhouette de Glais-Bizoin, « un peu Breton à Paris et un peu Parisien à Loudéac », dans ses *Figures et Croquis.*

22

le préfet de Tarn-et-Garonne reçut avis de la nomination, qui se trouve mentionnée dans l'*Annuaire* de ce département (année 1871).

Pour la version du même fait donnée par Emile Zola, il faut se reporter aux deux volumes publiés de sa *Correspondance* (I. *Lettres de Jeunesse.* — II. *Les Lettres et les Arts,* Paris, Fasquelle, 1907-1908), en commençant par la note ci-dessous qui se trouve à la page 297 des *Lettres de Jeunesse.*

Au mois de septembre 1870, prévenu par le médecin qu'il devait conduire sa femme malade dans le Midi, Zola se décida à partir avec elle et sa mère pour les installer près de Marseille, où il avait des amis (3). Lorsqu'il voulut retourner à Paris, les portes étaient fermées. Il eut donc, pour vivre tous les trois, l'idée de fonder un journal : *La Marseillaise.* Mais lorsqu'il apprit que le gouvernement de la Défense nationale allait s'installer à Bordeaux, il partit tout de suite pour demander à ce qu'on [*sic*] l'utilisât. C'est alors que Glais-Bizoin le prit comme secrétaire. Il ne le fut qu'un mois et put enfin finir par envoyer à Paris des articles à *la Cloche* jusqu'au retour du gouvernement à Paris.

Le rédacteur de cette note fournit, un peu confusément, des indications dénuées de chronologie. Elles sont néanmoins précieuses, car, avec le texte des volumes de la *Correspondance,* elles aident à reconstituer ce qui s'est passé et pour *la Marseillaise* et pour la sous-préfecture.

Le 19 septembre 1870, Zola écrit à Marius Roux (4), son collaborateur, pour un drame tiré du roman *les Mystères de Marseille* et joué, sans grand succès, à Marseille, en octobre 1867 :

Veux-tu que nous fassions un petit journal à Marseille,

(3) Dans les *Nouvelles littéraires* du 16 mars 1926, M. Vigné d'Octon précise : « C'était en 1870, au commencement de l'été. *En juillet,* en effet, il l'emmène dans un petit coin, à proximité d'Aix et de Marseille, à Septèmes, si ma mémoire est fidèle ».

(4) André Billy, qui connut Marius Roux en 1902, lui a consacré une étude dans *Comœdia,* le 1er novembre 1921 (*A propos du Journal des Goncourt. Deux curieuses figures : Marius Roux, écrivain oublié; Pélagie, servante au grand cœur*).

pendant notre villégiature forcée? Cela occupera *utilement* notre temps. Sans toi, je n'ose tenter l'aventure. Avec toi, je crois le succès possible, nous avons ici les hommes et les choses pour nous.

Les hommes et les choses, peut-être, mais assurément pas le public, car, le 12 décembre 1870, Zola, de Bordeaux, avoue à Roux :

Et la pauvre *Marseillaise*? Je l'ai entendu crier à Agen, sur la voie, par une pluie battante. J'ai cru que c'était un convoi qui passait...

De Bordeaux encore, le 22 décembre 1870, il constate :

Marseille est *brûlé*. Il était temps de se dépayser si l'on ne voulait pas jouer un rôle embarrassant.

Le 25 décembre, après s'être dépaysé, selon son expression, il donne à Roux ce conseil :

Ne cache ni mon départ, ni ma nouvelle situation. Je ne veux pas avoir l'air d'avoir fui après l'insuccès de *la Marseillaise.*

Et, le 29 décembre, il dit à Antony Valabrègue :

J'ai compris que *la Marseillaise* ne pouvait aller loin...

Donc, *la Marseillaise* n'avait amené que des mécomptes et Zola, parti de Marseille, demandait à son ami Roux de l'aider à organiser sa retraite.

Le peu de faveur que rencontra ce journal s'explique par les conditions exceptionnelles dans lesquelles se débattait Zola. Tout le monde ignorait comment il pouvait bien se rattacher à l'âme de la Provence, et son nom évoquait des souvenirs injustes et pénibles parmi les actionnaires du canal projeté par son père et demeuré inachevé, — au grand dommage des porteurs de titres, — quand Zola père était décédé. En outre, Zola venait de Paris, mauvaise condition pour être accepté dans le journalisme en province. De plus, il créait un organe popu-

laire à un sou dont la vente pouvait être préjudiciable à la vente des journaux locaux et diminuer d'autant leur clientèle. Toutes causes de discrédit.

Ce discrédit devait s'accentuer encore par la ligne de conduite que suivait *la Marseillaise* (5). Cette ligne politique, on la devine dans la lettre de Zola à Marius Roux, lettre datée du 12 décembre 1870 et où Zola estime être l'homme du préfet Alphonse Gent.

Or, Gent était le représentant de « l'ordre » contre le « désordre ».

Le rapport fait par M. de Sugny, membre de l'Assemblée nationale, le recueil des dépêches envoyées et reçues par le gouvernement de la Défense nationale, montrent quelles heures singulièrement troublées Marseille vivait à cette époque (6).

Une ligue, dite « Ligue du Midi », et qui ne dissimulait pas ses sentiments séparatistes, se déclarait pour Esquiros, premier préfet du 4 septembre, blâmé par Gambetta qui, effrayé, avait cassé les arrêtés pris par ce fonctionnaire.

Esquiros accusait « la lâcheté du gouvernement de la Défense nationale » et, violemment, envoyait sa démission. Ses partisans juraient de brûler « la ville plutôt que de le laisser partir » et, par un télégramme comminatoire, donnaient à choisir entre Esquiros et la guerre civile (7). Pour plus de sûreté, ils proclamaient la Commune (31 octobre 1870).

Gent, nommé préfet, arrive dans la bagarre, le 2 novembre. Il était chargé de rétablir l'ordre et si Zola, plus tard, pouvait se considérer comme « l'homme de Gent », c'est que, dans *la Marseillaise*, dès l'abord, il s'était mon-

(5) Une partie de la documentation de la présente étude, notamment ce qui se rapporte à *la Marseillaise* (dont la collection est aujourd'hui introuvable) et à *la Cloche* d'Ulbach (dont la Bibliothèque Nationale ne possède pas l'année 1871), me fut fournie, en 1916, par Henry Céard.

(6) Voir également l'*Histoire de la guerre civile de 1871*, par Louis Fiaux (Paris, Charpentier, 1879), chapitre VI.

(7) Sagny-Labadie. Déposition. Dépêches télégraphiques, 1870-1871.

tré hostile aux idées et aux émeutes que Gent avait reçu mission de réprimer. D'où la décadence naturelle d'un journal ne s'ajustant pas aux passions des lecteurs qu'il espérait s'inventer.

C'est alors qu'Emile Zola se détourna d'une entreprise sans espoir et qu'il accepta de devenir le secrétaire de Glais-Bizoin.

En vérité, Zola, lorsqu'il s'adressait à cet homme politique, cherchait un autre rôle que celui de scribe intelligent. Il l'avoue en sa lettre du 12 décembre 1870 : « Il serait ridicule qu'on m'ait envoyé à Bordeaux pour voir la ville. » Ce qu'il cherchait, c'était, provisoirement (et en attendant que la littérature lui donne des résultats dont, au fond de lui-même, il ne douta jamais), c'était, pour vivre, un emploi administratif, une sous-préfecture.

Et cette sous-préfecture, la voici :

On ne demande pas mieux que de me nommer à Aix. Il y a trois cas : ou révoquer M. Martin; ou attendre une compensation pour lui, ce qui sera long; ou ne plus songer à l'affaire (Lettre à Roux, 12 décembre 1870).

Au même camarade Roux, resté à Marseille, Zola, de Bordeaux, où il grelotte, indique les démarches à faire, les propos décisifs à tenir :

Maintenant que Zola est à Bordeaux, il ne peut revenir sans sa nomination. Là-bas, on désire lui être agréable, on compte sur lui. Si, d'autre part, M. Gent veut réellement congédier M. Martin et que Zola soit son homme, je ne vois pas pourquoi l'affaire ne se terminerait pas en deux heures. Aix est le seul endroit propre disponible. Les emplois, ici, sont introuvables, paraît-il; on m'a dégoûté de l'Algérie (12 décembre 1870, même lettre).

Aix, où il a été élevé, où il a joué de la clarinette et donné des sérénades aux jeunes filles, ne semble pas très disposée à accueillir, sous un uniforme de sous-préfet, ce Zola qui s'ignore encore et dont la ville elle-même ne se souvient guère. M. Martin, titulaire du poste envié, ne

paraît pas non plus empressé à se laisser déposséder de ses fonctions et, le 22 décembre 1870, Zola a beau écrire à Roux : « A moins que cette place de secrétaire ne me convienne complètement, c'est une situation qui va me permettre d'étudier les gens d'ici et de tirer d'eux ce qui me convient le mieux », rien n'arrive à propos de tout ce qu'il désire.

Après la sous-préfecture d'Aix, il souhaite la sous-préfecture de Quimperlé et, à Quimperlé comme à Aix, la sous-préfecture ne lui est pas donnée.

L'affaire de Quimperlé n'est pas faisable, écrit-il dans une lettre du 25 décembre 1870. On veut un homme du pays. Si on me l'a offerte, je le comprends maintenant, c'est parce qu'on savait que je refuserais. Je commence à devenir très roublard. Je m'aperçois que j'ai bien fait d'accepter cette place de secrétaire qui va me mettre dans les secrets de la comédie (25 décembre 1870).

Et, le 29 (il appartient toujours au cabinet de Glais-Bizoin), est-ce l'effet de sa « roublardise » vite en action, il annonce à Valabrègue : « On me promet une Préfecture pour le prochain mouvement préfectoral. »

Une Préfecture? En rêve au moins, il avait déjà de l'avancement.

Comment la Préfecture promise se changea-t-elle en la sous-préfecture de Castelsarrasin? Nous ne connaissons pas d'autre document, sur ce point, que le récit fait par Camille Delthil en tête de *Crête-Rouge,* récit d'où il résulte que Zola, de même qu'il avait été contraint de renoncer à Aix et à Quimperlé, fut contraint de renoncer à Castelsarrasin. Camille Delthil fixe au mois de février 1871 la date de sa protestation et de la résignation forcée de Zola.

A ce moment, l'Assemblée nationale ouvre ses séances. Les journaux reparaissent. Il faut des rédacteurs donnant au public de Paris l'aspect des parlementaires à la

Tribune, l'écho des discussions publiques, des conversations et des intrigues secrètes dans les couloirs du théâtre de Bordeaux, où siègent les députés.

Zola cesse aussitôt de postuler un emploi administratif. Il retourne à son métier de journaliste et, dans le journal *la Cloche,* de Louis Ulbach, en des articles intitulés « Lettres de Bordeaux », rend compte des débats, ce qui lui permet, dans une circonstance difficile, de témoigner crânement quelle reconnaissance il gardait à Glais-Bizoin, son patron d'un instant. Il n'est pas mauvais de répéter, après Alphonse Daudet, que « sous son air ourson », Zola était un homme « très droit, très brave... »

Glais-Bizoin passait pour ridicule; le vicomte de Lorgeril, son collègue, n'avait pas une moindre réputation. Tous deux valaient par leur honnêteté. Celle de Glais-Bizoin s'accompagnait de générosité; celle de Lorgeril était agressive.

A l'Assemblée nationale, Lorgeril prétendit envoyer devant une Commission d'enquête Glais-Bizoin et, avec lui, tous les membres du gouvernement de la Défense nationale.

Glais-Bizoin accepta le combat dans une lettre adressée au président de l'Assemblée. Le Président, en séance publique, lut cette lettre aux députés. Elle ne provoqua que railleries et sarcasmes, surtout du côté droit.

Or, Zola, rendant compte de cet incident, écrit dans *la Cloche,* du 4 mars 1871, en phrases tendres pour son ancien chef et méprisantes pour les railleurs :

Je ne parlerai que pour mémoire de la lettre écrite par M. Glais-Bizoin et lue par M. Grévy. M. Glais-Bizoin y somme M. de Lorgeril de déposer sur le bureau de l'Assemblée nationale la demande en accusation de la délégation de Bordeaux dont l'honorable membre a parlé dans une des précédentes séances. La majorité, pleine de gaîté, a daigné rire de cette lettre d'un homme de cœur qui ne veut pas rester sous l'accusation de haute trahison.

Ce jour-là, Glais-Bizoin, en lisant *la Cloche,* connut la représentation supérieure du « vrai courage » (8) ; il connut aussi le Zola hostile aux intrigues parlementaires, qui, plus tard, en tête de sa plaquette *la République et la littérature,* pouvait écrire avec raison : « Je ne tiens par aucune attache au monde politique... »

Il faut avouer qu'en dépit des efforts de Glais-Bizoin, Zola avait eu peu de chance dans ses démarches vers la politique.

Il n'en eut pas beaucoup plus dans ses relations avec la Commune et avec le gouvernement de Versailles.

Lui-même en fournit le témoignage :

Un incident que je ne veux pas raconter m'ayant empêché de me rendre à Versailles, je ne puis donner ici que les renseignements qui m'arrivent sur la séance tenue hier (*Cloche,* 22 mars 1871).

Il suivait les séances de l'Assemblée nationale, ramenée de Bordeaux à Versailles et avait été empêché de remplir ses fonctions.

Comme Glais-Bizoin, arrêté et conduit à l'Hôtel de Ville, le 21 mars 1871, il avait été, le même jour, considéré comme suspect et mis au poste, où des gardes nationaux le tinrent en surveillance.

Voilà pour ses rapports avec la Commune.

Les autorités légales, à Versailles, ne lui manifestaient pas plus de bonne grâce que les autorités insurgées de Paris. A Versailles, Zola fut arrêté de nouveau, mais par un commissaire du parti de l'ordre cette fois, qui le mena à l'Orangerie et l'y maintint jusqu'au moment où le fils de Jules Simon, M. Gustave Simon, le fit relâcher (9).

Dans sa « Lettre de l'Assemblée » du 23 mars 1871, on lit ceci :

(8) Glais-Bizoin avait fait jouer, à ses frais, à Genève, en 1868, une pièce, intitulée *Le Vrai courage.*

(9) Voir *le Temps* du 16 juin 1924 (« Un Souvenir d'Emile Zola », par Gustave Simon) et le *Mercure de France* du 1er juillet 1924, page 853 (« Emile Zola sous la Commune »).

Aujourd'hui encore, j'ai bien failli ne pas assister à la séance. Cette fois, j'étais allé jusqu'à Versailles, mais, à la sortie de la gare, un commissaire a bien voulu me prendre pendant quelques instants pour un homme dangereux. Quand il eut la délicatesse de me rendre la liberté, la séance était déjà commencée.

On m'a dit que le commissaire venait d'être révoqué pour excès de zèle. Je regretterais cette mesure. Il flairait les gens avec une finesse qui lui promettait un bel avenir.

Inquiété hier par le Comité Central, soupçonné aujourd'hui par le pouvoir exécutif, je fais avec anxiété mon examen de conscience et je me demande si je n'agirais pas sagement en faisant mes malles. Ce qui me console, c'est qu'il n'existe pas un troisième gouvernement qui puisse m'arrêter demain... (*Cloche*, 23 mars 1871).

Peu après, quelque argent lui étant rentré, il n'hésitait plus, « faisait ses malles » et allait attendre la fin des mauvais jours à Bonnières.

Au cours de ces déplaisantes aventures, laissant aller les choses au gré du hasard, on ne voit pas que Zola se recommande jamais de ses relations avec des personnages politiques; et, dans le journaliste molesté, il ne laisse rien apparaître du sous-préfet qu'il fut pendant une demi-journée.

Les lettres de Zola à cette époque révèlent en général la lamentation poignante de sa peine à subvenir aux besoins d'une maison où sa femme et sa mère attendent pour le dîner les recettes de cette *Marseillaise* qui ne se vend guère et dont l'imprimeur, les colleurs de bandes, tous les rédacteurs sont payés, tous, sauf Zola, le rédacteur en chef. C'est auprès d'un foyer sans feu, dans une chambre sans meubles, que, de Bordeaux, Zola écrit à Roux ses déconvenues et ses influences impuissantes à lui donner des résultats. Ses démarches tendaient, répétons-le, non pas à porter quelque bout de galon, mais à gagner de quoi ne pas mourir de faim, en famille.

Il n'est pas moins émouvant de penser que toutes ces

misères ne l'empêchaient pas de transporter avec lui et de réviser, au cours de ses différents déplacements, le manuscrit de *la Curée,* deuxième volume de la série des Rougon-Macquart.

LÉON DEFFOUX.

L'ABBAYE[1]

—

IV

Dès le lendemain, à chacune des portes de l'abbaye il y eut un poste d'hommes armés qui faisaient des rondes sous la murailles d'enceinte, de la porte Sainte-Croix, au nord, au Guichet, qui, à l'est, ouvrait sur l'éperon de la colline tout encombré de broussailles, de buissons, d'arbustes et d'arbres. Mais tous les efforts de la commune étaient dirigés contre la citadelle.

Hugues n'était pas pour rien habile aux arts mécaniques. Par ses soins furent installées des machines à lancer des pierres, et des arbalètes, montées sur affûts, qui décochaient d'énormes traits. L'abbaye se défendait. Puisqu'on prétendait la retrancher du monde, il ne fallait pas, du moins, qu'à l'intérieur fût suspendue la vie; les moines continuaient d'étudier et de prier, les convers de travailler, mais en d'assez pitoyables dispositions d'esprit. Ceux, assez rares, qui avaient des sentiments belliqueux et quelque pratique de la guerre, étaient distraits de leurs occupations habituelles. Dès la première nuit, et les nuits suivantes, malgré les guetteurs, quelques centaines des sujets de l'abbaye étaient venus l'aider dans la lutte. Non sans difficultés, on les hissait, dans de grands paniers, des rochers broussailleux, de l'éperon au sommet de la muraille. Ils arrivaient du bourg lui-même, d'Asquins, d'Asnières, de Chamoux. Il y en avait quelques-uns d'habitués au maniement des armes : arcs, frondes, épées; les autres, c'étaient, de Vézelai même, de

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 676, 677, 678 et 679.

petits marchands et artisans, des villages, des laboureurs, vignerons et voituriers qui, plus attachés à l'Eglise qu'à la commune, moins révoltés que soumis, avaient laissé leurs familles, poussés soit par la foi, soit par la conviction qu'ils avaient que, de ce duel, l'abbaye sortirait victorieuse, soit par les deux sentiments mêlés dans des proportions indiscernables.

Les consuls en donnèrent-ils l'autorisation ou fermèrent-ils les yeux? Tous les biens de ceux qui s'étaient réfugiés auprès des moines furent mis au pillage, à la ville comme aux champs. Dans les rues comme par les sentiers, ce n'étaient qu'hommes titubant, dont la population calme se détournait avec dégoût et crainte. Heureusement, toujours entre deux vins, ils ne pouvaient exercer une surveillance efficace; Ponce eut licence d'envoyer plusieurs messagers aux évêques d'Auxerre, d'Autun et de Nevers, et au comte, à qui il rappela qu'il avait la garde de l'abbaye.

La première réponse qui lui fut rapportée verbalement, ce fut celle, ironique, de Guillaume :

— Vous direz à votre abbé qu'il ne sait ce qu'il veut. Tantôt il intervient auprès du roi pour que je retire mes hommes d'armes, tantôt il sollicite leur intervention. Je ne sais plus à quel saint me vouer, lui non plus, peut-être.

L'évêque de Nevers fut de plus serviable humeur. Il accourut et obtint des assiégeants de pénétrer dans l'abbaye, où il fut accueilli comme un sauveur. Depuis un demi-siècle que durait la lutte avec des périodes d'accalmie, c'était la première fois qu'un dignitaire du clergé séculier prît ouvertement parti pour les moines.

— Quels horribles temps nous traversons! dit-il. Faut-il que les meilleurs des serviteurs de Dieu en soient réduits à de telles extrémités! Mais ne perdez pas courage : vous êtes certains d'un triomphe rapide et total. Maintenant, vous avez de quoi confondre vos ennemis. Leur

perversité frappera tous les yeux, et le siège qu'ils vous font subir soulèvera contre eux l'indignation de tous les gens honnêtes.

Pour que les consuls ne lui eussent pas refusé l'accès de l'abbaye, il fallait que la voix de la raison se fît entendre parmi eux. Livré à lui-même, Hugues n'eût pas hésité à rejeter sa demande, encore moins à refuser la trève de sept jours qu'il sollicita. L'abbaye envoya six otages à la commune qui, elle-même, lui en délégua six. Les postes de guet furent supprimés, le siège arrêté, et les négociations reprirent entre l'abbé et les consuls. Ceux-ci, dès qu'il ne s'agissait plus que de discuter, dès que disparaissait de leur vie l'horreur du tumulte, du pillage et des meurtres, retrouvaient toute leur lucidité d'esprit pour ne pas céder un pouce du terrain conquis. Depuis trois ans, la commune avait eu le temps de s'organiser. Lors, donc, que Ponce posa le principe d'une forte indemnité pour les dégâts commis, Galimar lui-même tint à ce que fût réservé ce point de la discussion, demandant que fussent d'abord examinées en détail les concessions faites à la commune par le comte de Nevers. Les pourparlers durèrent une semaine, qui prolongea de sept jours la trève. On était à la fin de mai.

Lorsqu'il vit que la commune ne voulait rien réduire de ses prétentions, en quoi elle l'imitait, excepté sur les droits de formariage et de tonlieu où il était disposé à céder un peu, l'abbé partit brusquement, en secret, par un de ces coups de tête dont il était coutumier. De même que de Cluni, quelque deux ans auparavant, il avait obtenu des résultats qui lui eussent été refusés s'il était resté à Vézelai, ainsi jugeait-il que son absence maintenant serait utile à l'abbaye; et il se mit en route pour Corbie, où le roi se préparait à assister au concile de Soissons.

Prévit-il les funestes conséquences de son départ? En même temps que les pillages recommençaient, la com-

mune fit savoir au prieur Hilduin que les hostilités allaient se rouvrir et qu'elle entendait que désormais l'abbaye ne communiquât plus avec personne au dehors. Lorsque, le dimanche 5 juin, au coucher du soleil, Jean Roux et Hugues Mangepain sonnèrent les trompettes de la milice, il y eut, dans la ville, de la consternation et de la joie : les gens calmes avaient cru au retour définitif de la paix, et ils n'étaient pas éloignés de donner tort à l'abbé Ponce, dont l'intransigeance et le départ avaient rompu les négociations; quant aux conjurés, leur tiédeur se muait en ferveur, et les émeutiers poussaient des cris comme les hommes sauvages de la Petite Bretagne qui entendent souffler le grand vent des tempêtes : bientôt viendront s'échouer sur les rocs du rivage les nefs chargées de richesses.

Presque aussitôt l'attaque commença. Ils mirent le feu au narthex et aux bâtiments qui le reliaient à la citadelle : auditoire, porterie et parloir. A la clarté des flammes qui repoussaient le crépuscule, ils firent pleuvoir une grêle de pierres et de traits de toute sorte à l'intérieur de l'abbaye où l'on s'employait à combattre l'incendie, aussi bien que sur la citadelle d'où ripostaient les assiégés. Un mobile rideau de feu séparait les deux camps, et l'on voyait s'agiter des formes noires sur la place où l'émeute en liesse hurlait.

La nuit n'avait point passé qu'ils en durent rabattre : l'abbaye résistait aux flammes comme aux flèches; certes, elle avait perdu des siens, tués, ou blessés hors d'état de concourir à la défense, mais la commune aussi, et même en plus grand nombre : ses hommes, ivres de vin et de fureur, s'exposaient aux coups, et, de la citadelle, les assiégés n'avaient qu'à tirer dans le tas. Secondé par Guillaume, connétable de l'abbaye, Hilduin les animait de façon merveilleuse. Remarquable, il l'était non seulement par son goût éclairé pour les lettres et les sciences et par sa facilité d'élocution, mais aussi par sa

fermeté inébranlable, relevant le courage des faibles et calmant l'ardeur des téméraires.

Le siège se poursuivit sans interruption. Il s'agissait de réduire la citadelle. Hugues s'y employa de son mieux. Dans la maison de Simon, qui faisait face à la tour, et qui, depuis trois ans, était fortifiée, furent postés à demeure des hommes armés d'arbalètes et de balistes, qui ne cessèrent de harceler les défenseurs. Quand Hugues eut mené à bien la construction d'une gatte, on crut que la dernière heure de l'abbaye avait sonné. C'était une tour roulante, couverte de peaux de moutons, fraîches, qui la préservaient du feu. Au moyen de poulies manœuvrées de l'intérieur, en sortait une grosse poutre, armée de crochets de fer, qui battait en brèche la muraille. Là encore il fallut déchanter : ces damnés moines s'entendaient à bâtir solide; ils ne s'entendaient pas moins bien à promptement réparer. La commune n'eut plus d'espoir qu'en un blocus dont la rigueur laisserait loin ceux qu'avait naguère institués le comte.

Deux semaines s'étaient écoulées. Sous le mur d'enceinte, les postes, renforcés, formèrent une ligne de surveillance quasi ininterrompue. Sur la place, un héraut d'armes publia qu'il était fait aux assiégés défense de sortir, et même de communiquer avec le dehors, et aux habitants de la ville et des villages voisins d'avoir avec eux des relations. Quiconque y contreviendrait aurait la tête tranchée. Si les celliers et les caves n'avaient pas été pillés dès le premier jour de la révolte, si la population de l'abbaye ne s'était pas augmentée des auxiliaires accourus, les assiégés auraient pu, sans trop d'inquiétudes, en se restreignant, attendre des jours meilleurs. Dieu vint à leur secours en renouvelant le miracle de la multiplication des pains : ils crurent cependant nécessaire d'envoyer un messager à l'abbé Ponce. Un convers se dévoua. La commune en fut informée. Aimon l'Insensé et trois autres conjurés se lancèrent à sa poursuite. L'ayant

rejoint au passage d'un gué à la rivière de Cure, ils le ramenèrent à Asquins où ils fêtèrent leur prise en s'enivrant. Ils le tourmentèrent avec barbarie et lui tranchèrent la tête, qu'ils vinrent suspendre à un arbre du jardin de Simon, en face de la citadelle. Ainsi les moines apprirent-ils que leur malheureux serviteur n'avait pu s'acquitter de sa mission. Ils se sentirent isolés du monde entier. Chaque collectivité d'hommes bataillait pour son propre compte. Aucune union, d'une ville à une autre, d'une abbaye à une autre, hormis de très rares exceptions. A peine le roi faisait-il figure de justicier dont le pouvoir s'étendait un peu au delà de ses propres terres, et il s'en fallait que le pape fût toujours obéi.

Mais leur abbé ne les oubliait pas. Par des lettres qu'Hilduin lui faisait tenir, il savait que la commune n'avait pas désarmé. A Corbie, il exposa au roi la situation de plus en plus critique de son abbaye, ajoutant que le comte de Nevers, bien qu'il se prévalût de ses droits de garde, s'abstenait soigneusement de la défendre quand le plus grand besoin s'en faisait sentir.

— Par les saints de Bethléem! s'écria le roi. C'est inadmissible.

Aussitôt il fit écrire au comte pour lui reprocher sa carence, et pour lui ordonner de réprimer immédiatement les injustifiables excès de la commune.

— Je vous invite, dit-il à Ponce, à comparaître avec lui devant le concile qui va s'ouvrir à Soissons. La plupart des évêques et des seigneurs y seront présents : la décision qu'ils prendront ne pourra manquer de mettre fin à ces luttes. Mes lettres, vous les lui remettrez vous-même.

Ponce s'en fut, plus inquiet qu'il ne l'avait laissé paraître.

« Il en sera à Soissons comme il en fut ailleurs », se dit-il. « Nous n'avons, jusqu'à ce jour, rencontré de sympathie qu'en l'évêque de Nevers. Ni les seigneurs, ni les

autres évêques ne me donneront raison. A quoi bon revenir sur mes pas pour assister à ce concile? »

A Nevers, lorsqu'il remit au comte les lettres du roi, il ne fut pas sans remarquer que Guillaume acceptait avec empressement cette occasion d'une discussion publique. Pour lui, après avoir demandé à son frère, Pierre le Vénérable, de défendre à Soissons la cause de Vézelai, il s'en fut attendre chez son autre frère, Héraclius, archevêque de Lyon, la décision du concile.

Qu'il ne ralliât les sympathies ni des seigneurs, ni des évêques, il le savait de reste. Il lui était réservé de découvrir que, jusque parmi ses plus proches, il avait des ennemis.

Sortant de Cluni pour se rendre à Lyon, il s'arrêta dans une ville du diocèse d'Autun. Les clercs qui l'accompagnaient, las de ces incertitudes renaissantes et de ces longs voyages, se dirent :

« N'avons-nous pas jusqu'ici rendu à cet abbé des hommages qu'il ne mérite pas? N'est-ce pas son arrogance qui entraîne l'abbaye à ces luttes ruineuses? Puisque enfin le Seigneur a confondu son orgueil et qu'il nous le livre sans défense, profitons-en pour lui faire expier le tort qu'il nous a causé à tous. Du même coup, nous vengerons les injures dont il a abreuvé l'évêque d'Autun. »

Ils avaient médité de le livrer à la commune. Averti à temps, et protégé par le clergé de la ville, il put leur échapper, mais sa ténacité en reçut un rude coup. Il n'osa point se comparer au Christ hésitant à Gethsémani, mais il fut tenté de fléchir et de renoncer. Dans la sombre église où il s'était réfugié, tout en priant il versa des larmes abondantes. Il se releva, rasséréné. Trop de fois la commune avait témoigné de sentiments impies; elle ne reculait même pas devant le meurtre. Il était dans les desseins de Dieu qu'elle ne prévalût pas contre l'abbaye.

A Lyon, il retrouva son frère Héraclius, qui le réconforta encore, et il attendit le retour des messagers que, de

Corbie, il avait envoyés à Soissons, et, de Vézelai, à Rome.

Les nouvelles de Soissons ne le surprirent pas. Seul, Pierre le Vénérable y avait parlé en sa faveur, disant que sous aucun prétexte on ne devait laisser à la merci des passions populaires une des plus célèbres abbayes de Bourgogne, du Nivernais et du monde entier. Tous les autres, évêques et seigneurs, excusèrent les excès de la commune en affirmant qu'ils n'étaient que le résultat des abus d'autorité commis par lui, Ponce. Les moins défavorables à sa cause se contentèrent de demander que quelques hommes sages fussent délégués à Vézelai où ils recueilleraient les éléments d'une décision éclairée. Comme tant d'autres fois, ce fut un archevêque, celui de Sens, qui reçut mission de statuer sur les griefs de l'abbaye et de la commune.

Les nouvelles de Rome furent meilleures. Le pape Adrien écrivait au roi : « Bien que tu étendes l'appui de ton pouvoir royal sur toutes les églises établies dans ton royaume, nous désirons que tu te montres d'autant plus zélé pour celle de Vézelai qu'elle appartient plus spécialement au bienheureux Pierre, et que la perfidie de ses bourgeois lui fait souffrir de plus grands maux. Récemment encore, se jetant sur l'église même, ils en ont forcé les portes ainsi que celles du monastère, ils ont pillé les habits et les provisions des moines, répandu leurs vins et enlevé les ornements de la sacristie; enfin, par un dernier excès d'audace, ils ont violemment maltraité les moines eux-mêmes et les serviteurs de la maison. Nous prions donc ta Magnificence, nous t'enjoignons, pour la rémission de tes péchés, de t'avancer vers Vézelai avec une armée et de contraindre les bourgeois à abjurer la commune qu'ils ont faite, à rentrer sous la sujétion de notre cher fils l'abbé Ponce, leur légitime seigneur, à restituer intégralement ce qu'ils ont pris et à faire pleine réparation pour les dommages qu'ils ont causés. »

En faisant part au roi de la lettre qui le concernait,

Ponce ajouta de sa main : « Lorsque vous aurez lu les exhortations que vous adresse le chef vénéré des fidèles, que votre Dignité veuille bien décider s'il n'est pas temps de tenir la promesse que vous m'avez faite avant le concile de Soissons. Quant à moi, j'ai pleine confiance en votre sagesse, et je remets le soin de mes intérêts à votre appréciation souveraine. »

Avant que de partir pour Vézelai, le roi fit avertir Guillaume qu'il eût à comparaître devant lui, à Sens, avec les consuls. Au jour dit, il se présenta, mais seul. L'affaire fut discutée en la présence de l'archevêque, de l'évêque de Noyon, de l'abbé de Saint-Benoît et de plusieurs autres. Comme on lui demandait pourquoi il n'avait pas respecté la trêve royale :

— Suis-je responsable, répondit-il, des actes répréhensibles commis par quelques individus étrangers à la ville de Vézelai?

Pourquoi il n'était pas venu avec les consuls :

— Sont-ils mes hommes, ou ceux de l'abbé? Je n'ai pas d'ordres à leur donner.

Ce qu'il était aisé de réfuter. Les conjurés avaient cessé d'être hommes de l'abbaye dès l'instant où ils avaient, après lui, signé la charte de commune, et, de même qu'il les avait poussés à la révolte, il était temps qu'il les ramenât à l'obéissance.

Tout eût été bien si décision d'agir avait été prise; mais une nouvelle réunion fut indiquée à Chaumont, à cinq lieues au nord de Sens, où le comte viendrait, avec les consuls, jurer de ne plus encourager les rebelles, de ne plus leur donner asile sur ses terres, et de contribuer à la destruction de la commune. Il partit pour Vézelai.

— N'ayez crainte! dit-il aux consuls. Le roi hésite. Quoi qu'il arrive, je ne vous abandonnerai pas : votre cause est la mienne.

Ni eux, ni lui, ne se rendirent à Chaumont. Cette fois, vexé dans sa dignité, menacé dans ses prérogatives nou-

velles, le roi prit une résolution suprême : à tous ses vassaux il envoya l'ordre de préparer une expédition redoutable afin d'infliger un châtiment décisif à la commune et au comte, son protecteur.

Ce fut presque une autre croisade. Le lieu où reposait la bienheureuse Madeleine était sacré pour tous ces hommes qui n'obéissaient qu'à leurs instincts de rapine et de débauche, mais que les immenses pouvoirs délégués par Dieu à ses saints les plus illustres frappaient encore de respect et de crainte. Ils se demandaient avec colère pourquoi et comment de vulgaires manants osaient s'attaquer à ces forces spirituelles, que niait leur attitude. Et puis, il ne leur déplaisait point d'abattre la superbe de ce comte qui prétendait n'en faire qu'à sa tête et soutenir cette association, car il y en avait peu, parmi eux, qui fussent favorables aux idées dont se réclamait la commune.

L'armée royale, qu'accompagnaient l'archevêque de Reims et plusieurs autres prélats, sortit de Paris et se dirigea vers Vézelai par la route de Fontainebleau. On était au milieu d'août, et le siège de l'abbaye se poursuivait. De la menace royale, Guillaume affecta de ne se point troubler. Lui aussi, il fit appel à ses vassaux qui mirent leurs châteaux-forts en état de soutenir un siège, et il réunit une armée volante composée de ces routiers toujours prêts à se vendre au plus offrant. Pourtant, moins rassuré qu'il ne tenait à le paraître, en secret, il députa au roi les évêques d'Auxerre et d'Orléans, Alain et Manassès, et l'abbé Geoffroy, du monastère cistercien des Roches. A Moret, ils rencontrèrent le roi à la tête de son armée.

— Le seigneur comte de Nevers, lui dirent-ils, est prêt à se soumettre à votre volonté. S'il en est besoin, il offre même une caution qui garantira ses engagements.

— Mais, s'il en est ainsi, répondit Louis, pourquoi

met-il ses comtés en état de résistance? Pourquoi a-t-il rassemblé cette armée?

— Nous croyons pouvoir dire à votre seigneurie, fit Alain, que le comte n'a agi de la sorte que dans un premier mouvement de colère. Nous ignorons de quelle nature précise sont ses engagements nouveaux avec la commune. Nous croyons cependant pouvoir vous dire qu'il lui est difficile de l'abandonner brusquement, mais qu'il se pourrait qu'en son for il y fût déjà résolu.

Que faire? Louis n'avait pas le tempérament batailleur de son père. Il lui en coûtait toujours d'être contraint de recourir à la force. Pourtant, en Palestine, il avait donné des preuves de bravoure personnelle, mais, précisément, il semblait qu'il en fût revenu diminué, tant à cause de l'échec de la croisade que des griefs qu'il en avait rapportés contre la trop belle Aliénor. Il répondit que, devant ces promesses fermes et cette offre d'une caution, il allait dissoudre son armée.

Ponce avait quitté Lyon avec une escorte peu nombreuse, mais fidèle. Depuis le milieu de juillet, toujours prenant les plus grandes précautions pour n'être pas cerné par les émissaires du comte ou de la commune, il allait de monastère à monastère, sur les confins du Nivernais et de la Bourgogne, souffrant d'être séparé des siens, tâchant de se rapprocher d'eux pour avoir des informations rapides. Celles qu'il reçut dans son prieuré de Givry, au confluent des deux rivières de Cure et du Cousin, à quelque deux lieues au nord de Vézelai, ne furent pas de nature à calmer ses angoisses. La décision du roi mécontentait ses vassaux.

— C'était bien la peine, disaient-ils, de nous déranger pour rien! Vraiment, ce roi n'est qu'une femmelette.

Chez Ponce, ce fut de la stupeur et de l'indignation. Se hâtant de rejoindre le roi, il lui représenta que moyens dilatoires et reculs n'avaient jamais servi qu'à affermir la commune dans ses coupables projets.

— Cependant, lui dit le roi, les envoyés de Guillaume se sont portés garants de ses sentiments d'obéissance. Bien plus! Ils m'ont donné à entendre qu'il est disposé à abandonner la commune.

— Ce serait trop beau! s'écria Ponce. Je n'en crois rien. D'ailleurs, même le ferait-il, que ces hérétiques poursuivraient la lutte par leurs propres moyens, ce qu'ils font, au surplus, depuis trois ans.

— Ces hérétiques?

— Je n'en ai pas encore parlé à votre seigneurie. J'ai la conviction qu'Hugues, premier des consuls et véritable instigateur du mouvement, est infecté de la damnable doctrine des Cathares. Il ne sera point facile d'en faire la preuve. Nous y arriverons, quand son orgueil aura été réduit.

— Par les saints de Bethléem! Ayez ma parole que désormais je ne transigerai pas avec le comte. S'il tient ses promesses, j'aurai vite vaincu la commune. S'il ne les tient pas, j'aurai encore raison d'elle comme de lui.

— Je suis à votre discrétion, répondit l'abbé. Permettez-moi, cependant, de repousser avec énergie toute idée de transaction ou d'accord laissant matière à de nouvelles querelles. Nos frères souffrent, là-bas, au delà de ce qu'il est possible d'exprimer. Ils ne continuent de résister que soutenus par la puissance divine.

— Avant la fin de ce mois, vous me verrez à Montargis, dit le roi.

On entrait en septembre. Il tint parole. Guillaume et les consuls comparurent, à Montargis, devant lui, devant les évêques et les seigneurs qui formaient la cour. Ponce y était, assisté de quelques abbés et prieurs de monastères voisins. Ce fut lui qui, comme plaignant, le premier prit la parole. Il résuma tous les incidents qui s'étaient produits depuis la proclamation de la commune. En terminant, il réclama des dommages-intérêts contre les conjurés, solidairement, pour toutes les pertes que, de leur

fait, il avait subies en tant que seigneur, et justice entière des crimes qu'ils avaient commis durant leur rébellion.

Le comte répondit :

— On sait que la ville de Vézelai est peuplée de plusieurs milliers d'habitants de toute sorte, n'ayant ni les mêmes mœurs, ni la même conduite, parce que la plupart sont des étrangers venus de lieux différents.

— Pardon! interrompit Ponce. Ces étrangers ne sont venus en grand nombre dans ma ville que sollicités par les conjurés qui ont besoin d'eux pour accomplir leur funeste besogne. Depuis une année surtout, c'est un afflux de gens sans aveu qui n'accourent que parce que la commune les y invite, ou qu'elle ne les repousse pas.

Le comte ne fut pas désarçonné.

— Il se peut, dit-il. Mais il serait injuste d'imputer à l'élite des indigènes, aux gens éprouvés en toute honnêteté, les excès que la multitude a pu commettre en son emportement. Ce qu'il faut, sous le bon plaisir du roi, c'est que l'abbé désigne par leurs noms ceux qu'il accuse de crimes, afin que les innocents soient absous, et que justice soit faite des coupables.

— C'est très simple, répondit Ponce. Les bourgeois de la haute classe sont aussi répréhensibles que la populace. Je dirai même qu'ils le sont davantage, car le cerveau qui organise est plus coupable que la main qui exécute. Ils sont complices de tout le mal, puisque, non seulement ils n'ont rien fait pour l'empêcher, mais encore, et surtout, qu'ils ont tout fait pour le répandre. J'insisterai particulièrement sur ceci, que, le jour du duel qui n'a pu avoir lieu, mes moines et moi nous avons vu, de nos yeux, Hugues en personne déclencher l'émeute en nous jetant la première pierre. Voulez-vous donc que je désigne nominativement les auteurs des pillages et des meurtres? Mais ce sont précisément des gens qui n'ont pas de nom, qui, aussitôt qu'ils sentiront la menace suspendue sur

leurs têtes, se hâteront de partir pour d'autres lieux où ils recommenceront ce qu'ils ont fait à Vézelai. Quel recours ai-je contre eux? Aucun autre que d'exercer sur eux mes droits de haute justice, en les condamnant à être pendus haut et court. Le vin qu'ils ont bu, les viandes dont ils se sont gavés, l'argent qu'ils ont volé, il ne leur en reste rien. Et puis, ils n'attendront ni le gibet, ni même les amendes.

En vain les consuls voulurent discuter. Deux jours après, la sentence royale fut rendue. Elle disait : « Tout homme du bourg de Vézelai qui, au départ de son seigneur l'abbé Ponce, n'est point sorti avec lui ou ne s'est pas réuni aux frères assiégés dans le monastère et ne leur a pas prêté secours selon son pouvoir, est déclaré convaincu de trahison, félonie, parjure, sacrilège et homicide. » Elle posait aussi le principe de la réparation des dommages subis par l'abbaye.

Ponce débordait de joie : enfin, il obtenait donc justice! Il se hâta d'envoyer un messager à ses frères, avec un sauf-conduit que le comte ne put lui refuser. Il prévoyait que les consuls n'auraient point la même précipitation à faire part, aux conjurés, de la sentence. Puis il se surprit à murmurer le premier verset du cantique de Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace!*

V

Il s'était trompé, car les consuls arrivèrent à Vézelai seulement une heure plus tard que son messager. Ils avaient fait diligence.

C'était le samedi premier jour d'octobre. Un brouillard léger planait sur la vallée et enveloppait la colline comme d'une gaze. Dans leurs vignes, des hommes étaient dispersés. Personne n'avait couru au-devant du messager ni des consuls, l'abbaye et la commune ignorant

à quelle date se terminerait la conférence de Montargis. En son issue Hugues paraissait plein de confiance, et, sur ses ordres, la rigueur du guet et du siège avait redoublé. Que la Cour du roi donnât raison à Ponce, cela semblait à tous absolument impossible. Mais Hugues ne faisait ainsi bon visage qu'afin que la commune n'abandonnât point la partie, d'aussi longtemps qu'il ne faudrait pas désespérer. Il connaissait ce qu'à part lui il appelait la trahison du comte. Du moins voulut-il lutter jusqu'au bout, et, par ses soins, deux autres gattes avaient été construites, qui donnaient grand souci aux défenseurs de la citadelle.

Ce matin-là, les trois engins frappaient de toutes leurs forces contre la muraille. Lorsqu'une pierre se détachait, la grouillante populace s'exclamait, toujours prête à se ruer. Quand le messager apparut sur son cheval fumant, qu'il sauta à terre et montra son sauf-conduit signé du comte, il fut aussitôt entouré. Hugues et Simon étaient là, qui l'interrogèrent.

— Vous êtes, dit-il, déclarés convaincus de trahison, félonie, parjure, sacrilège, et homicide.

— Vraiment? dit Hugues avec ironie.

— Vraiment, répéta le messager en le regardant bien en face.

— Ignorez-vous que, sur un signe de moi, vous seriez en un instant déchiqueté par tous ces hommes?

— Nouvelle preuve de collusion entre les consuls et l'émeute. La bonne nouvelle parviendrait quand même à nos frères, fût-elle apportée par le roi lui-même à la tête de ses troupes, et mon sang retomberait sur vous tous. Voulez-vous mon humble vie? Prenez-là, mais sachez que je serais votre dernier martyr.

Il parlait sans trembler. Hugues tournait et retournait le sauf-conduit, incertain, pour se donner une contenance.

— C'est bien, dit-il. Allez!

Quelques minutes après, au moment même où les gattes cessaient de marteler la muraille, où s'arrêtaient les jets de pierre et de flèches, une immense clameur s'éleva de l'abbaye. Du haut des maisons voisines, les conjurés purent voir les moines se répandre par les allées, dans les cours, s'embrassant, levant les bras et les yeux au ciel, s'agenouillant, faisant le signe de la croix. D'autres se précipitèrent vers leur église, et bientôt on entendit les cloches. Sans interruption elles sonnèrent plus d'une heure : par ses voix les plus fortes, l'abbaye proclamait ainsi sa libération et sa victoire.

On eût dit que les rudes gosiers d'airain répétaient : « La commune est vaincue! L'Eglise a eu raison de la maison de jugement, moi, abbaye de Vézelai, de la lutte je sors triomphante. J'avais pour moi la protection de la bienheureuse Madeleine, la grande amie de Dieu. Grâces lui soient rendues dans les siècles des siècles! »

Dès qu'on les entendit, beaucoup de portes et de fenêtres se fermèrent. Pour que les cloches se missent à sonner ainsi, il fallait, pensait-on, que les trois gattes vinssent d'avoir eu raison de la citadelle, que l'église eût été prise d'assaut, et ce ne pouvait être que la commune et l'émeute qui chantaient victoire.

Mais la rue principale se remplit d'un grouillement d'hommes et de femmes sans aveu, gesticulant, brandissant épées, frondes et bâtons, menaçant, mais comme à vide. Rufrangis, Turgis, Briseverre et Courtebarbe en faisaient partie. Qu'est-ce que cela signifiait? En même temps qu'elle eût été maîtresse de l'abbaye, l'émeute s'en serait éloignée? Des fenêtres de bois des premiers étages jusqu'à la porte Saint-Etienne, la vraie nouvelle se transmit : le roi avait pris parti contre la commune et décidé sa dissolution.

Tous ne s'en réjouirent pas également : pour les conjurés fervents, et ils étaient nombreux, ce fut comme si une moisson qui commençait à se dorer eût été brus-

quement coupée sur pied. C'étaient trois années perdues, d'efforts et d'espoirs. Pour tous ceux qui n'avaient pas juré, c'était le retour de la tranquillité, les églises réouvertes, et, même parmi les conjurés fervents, plusieurs le pensaient sans aller jusqu'à l'avouer.

Alors les portes des rez-de-chaussée furent déverrouillées, et ils se répandirent, eux aussi, dans les rues. Il y eut plusieurs rixes entre eux et la populace qui les narguait et dont le flot continuait de s'écouler jusqu'à la porte Saint-Etienne; après quoi, elle allait devant soi, les uns tournant vers le nord par la porte d'Asquins, les autres vers le midi ou vers l'Ouest, en direction de Saint-Père et de Chamoux. Ils étaient arrivés, portant sur le dos tout ce qu'ils possédaient : ils s'en retournaient comme ils étaient venus, les moins imprévoyants avec quelque argent qu'ils avaient tiré des pillages et de la solde que leur versait la commune : qu'ils n'eussent pas été payés intégralement, ils n'en déguerpissaient pas moins sans demander leur reste. Il suffisait que le mot de justice fût prononcé pour qu'on les vît s'égailler comme une bande de corbeaux que menace la fronde du laboureur ou du berger, mais qui vont s'abattre un peu plus loin.

Les voix d'airain s'étaient tues; mais même des paroisses lointaines les avaient entendues. La nouvelle mit un peu plus de temps à y parvenir. Depuis quelques jours, Tigerin était malade. Aux pillages et aux sièges il avait pris part avec une telle ardeur, le souvenir de la belle Adelize s'était si bien incrusté en lui pour le ronger, que ses forces l'abandonnaient. Dans la hutte, la vie était impossible. Il ne cessait de comparer sa femme, devenue mégère harcelante et sale, à l'élégante Adelize. Il ne lui répondait que par des grognements. Depuis trois ans qu'il avait juré la commune et qu'il refusait de verser, comme par le passé, ses redevances à Gondoin Troussevache, c'était pire encore : elle voyait la colère de Dieu menaçant la hutte, et pas un orage n'éclatait au-dessus

des bois qu'elle ne se dît, à chaque éclair et à chaque coup de tonnerre : « Cette fois, c'est pour nous! »

Et puis, Tigerin n'avait pas que sa femme contre lui. Deux autres serfs de Chamoux avaient aussi juré la commune, mais ils évitaient de s'en faire gloire. Assez vite, d'instinct, ils s'étaient rendu compte que les bourgeois de la ville ne recherchaient que leur propre avantage et se préoccupaient peu de voir s'améliorer la condition des asservis de la glèbe. Lui, au contraire, fier d'être connu des consuls, passant presque toutes ses journées à Vézelai, ne revenait à Chamoux que pour crier à tous que l'heure de la délivrance n'allait pas tarder à sonner. Ses frères en pauvreté l'écoutaient en hochant la tête; mais, lorsqu'il leur reprochait de trembler comme le lièvre Couart, ils serraient les poings, se demandant de quel droit ce conjuré les traitait ainsi. Troussevache le laissait dire et faire en riant dans sa barbe blanche.

Lorsqu'il entendit les cloches, Tigerin tressaillit : que ce fût l'annonce de la victoire, il n'en douta point. Pour mieux entendre, il se leva de l'escabeau où il était assis près de l'âtre et gagna le seuil de sa hutte. Quel dommage qu'il ne fût point là-bas pour prendre part à la fête! Troussevache vint à passer avec son âne attelé à une charrette à roues pleines où un tonneau débordant de raisins était maintenu par des cordes. Ils se regardèrent.

— Ça y est, Troussevache! dit Tigerin en faisant un grand geste.

— Quoi donc? demanda l'autre.

— Les cloches chantent la victoire de la commune.

— Tu crois? répondit Troussevache.

Et il poursuivit son chemin, n'ayant même pas fait arrêter son âne.

On ne sut point par qui la nouvelle fut apportée, peut-être par un de ces petits pâtres qui, habitués à courir, franchissent en moins d'une heure la distance de Véze-

lai à Chamoux. Peut-être se transmit-elle de vigne à vigne où travaillaient les vendangeurs. Lorsqu'elle fut connue, les femmes se rassemblèrent, et les hommes rentraient. Bientôt, on les vit tous entre l'auberge de *La Vraie Croix* et les étangs. Ils discutaient. Quelqu'un prononça le nom de Tigerin, et ils se mirent en marche vers sa hutte.

Ils le trouvèrent assis, les cloches s'étant tues. Lui aussi, il savait maintenant, sa femme le lui ayant crié comme on crache au visage de quelqu'un. Troussevache entra le premier.

— Tigerin, dit-il, c'est l'abbaye qui a vaincu.

— Je le sais. Dommage! Mais ce n'est pas fini.

— Vous entendez? dit Troussevache. Il dit que c'est dommage.

— C'est un damné, un démon! s'écria sa femme.

Ils étaient une vingtaine à se presser sur le seuil et à se bousculer au dehors. La pauvre porte de bois sauta de ses gonds.

— Attention! gronda Tigerin. Je suis chez moi, ici!

— Tu es chez l'abbé, comme nous tous, dit Troussevache. S'il veut t'en chasser, il t'en chassera.

— Qu'il y vienne! cria Tigerin en prenant sa hache posée à demeure sur un billot.

Il n'eut pas le temps de la brandir : cinq hommes se jetèrent sur lui, lui tenant bras et jambes. Il se débattit en hurlant :

— Oui, je dis que, si la commune a le dessous, c'est dommage! Oui, je dis que votre abbé est un criminel! Oui, je dis qu'il ne mourra que de ma main!

— Toi, d'abord, de la nôtre! lui cria Troussevache.

Et sa femme :

— Allez! N'ayez pas peur! Débarrassez-moi de lui! Ah! ton Adelize! Elle est chez les Russiens. Va donc la retrouver!

— Mon Adelize, dit-il, je mourrais pour elle. Pour toi,

mauvaise, sale femme, je ne remuerais pas le petit doigt.

— Mais noyez-le donc! cria-t-elle. Noyez-le donc! Qu'il aille rejoindre Graindorge! Ils parleront d'Adelize tous les deux!

Ils l'entraînèrent en le bourrant de coups de poings.

Comme ils débouchaient sur le chemin qui aboutit aux étangs, ils furent rejoints par une troupe d'émeutiers sortis de Vézelai. En tête marchaient Rufrangis, Turgis, Briseverre et Courtebarbe. Plus d'une fois, Tigerin avait bu avec eux chez Durand Glayeul, et dans d'autres tavernes.

— A moi, frères! cria-t-il.

Brandissant armes et bâtons, en un clin d'œil ils eurent dispersé les serfs, qui n'étaient pas de taille à leur résister. Courtebarbe, qui se préparait à foncer, retomba, son élan coupé net.

— Ils voulaient me noyer pour avoir cru en la commune, dit Tigerin, tremblant de rage et de fièvre.

— Ce sont des hommes sauvages, dit Rufrangis. Que faisais-tu donc, ces jours derniers?

— Je suis malade.

— Turgis connaît tous les remèdes. Viens avec nous, et tu seras guéri.

— Aller avec vous? dit-il.

Jamais il n'avait pensé qu'il pût quitter ce petit pays, près de cette ville dont la destinée le passionnait plus que la sienne propre. Octobre ramenait les journées courtes et les longs soirs où, même lorsqu'on est partisan de la commune, on prend plaisir à écouter, près de l'âtre, les belles histoires et les vieilles légendes. Mais son âtre à lui! Mais sa hutte! Mais sa femme! Oui. Seulement il y a ces bois, et ces étangs, et tous les souvenirs qui s'y rattachent. Adelize a vécu ici. Oui, mais elle vit là-bas.

— Aller avec vous? répéta-t-il. Du côté de Russie?

— Peut-être, répondit Rufrangis. Nous ne savons pas encore.

Tigerin fit effort comme s'il avait dû se déraciner. Puis il partit avec eux.

Déjà les consuls étaient, à leur tour, rentrés de Montargis. Ils ne purent que confirmer la nouvelle. Ils se réunirent, avec les principaux conjurés, chez Hugues, qui pouvait maintenant jeter le masque.

— Mes chers amis, fit-il, nous n'avons pas réussi. Je ne dis pas que tout soit à reprendre à pied-d'œuvre; si nous voulons, nous n'avons qu'à poursuivre la lutte sous une autre forme.

— En effet, dit Saltarel : si nous voulons. Mais je ne suis pas certain que nous le voulions.

— Vous ferez ce que bon vous semblera. En attendant, résumons. La commune n'a pas réussi parce qu'elle a manqué d'énergie d'abord, ensuite de continuité de vues. Dès que fut signée la charte, nous aurions dû employer la force. Nous avons tergiversé pendant plus de trois ans, et...

— Et, dit Saltarel, nous ne pouvions faire autrement. Nous ne pouvions compter absolument sur le comte de Nevers, et, surtout, la majeure partie de la population se serait révoltée contre nous parce qu'elle n'admet pas d'être frappée d'interdit.

— Cependant, riposta Hugues, elle l'est encore, et elle n'en est pas morte. En réalité, elle ne s'est pas révoltée. Même si, dès les débuts, nous avions usé de la force, elle n'aurait pas protesté davantage. A cette date, la commune n'avait contre elle ni le roi, ni ses vassaux. Avec l'aide du comte elle s'emparait de l'abbaye et imposait ses conditions à Ponce, qui comparaissait devant elle, pieds et poings liés.

— Moi, dit Cassemiche, je crois que c'est l'émeute qui a tourné le roi contre nous. Vous avez peut-être raison, mais ce qui est fait est fait. Le vin est tiré.

— C'est du vinaigre, rectifia Simon, et il faut le boire. Il ne nous reste qu'à nous soumettre.

Hugues, le regardant, murmura :

— C'est vous qui dites cela, Simon!

— C'est moi, répondit Simon, et je sais ce que je dis. Nous nous en expliquerons quand vous voudrez.

Tous parlèrent à la fois, au grand désespoir d'Hugues qui songeait aux communes indomptables, aux échevins énergiques de Flandre et de Picardie. Quels pauvres hommes que ces consuls! De tout le Nivernais et de toute la Bourgogne, Vézelai était la première ville qui se fût insurgée. Et c'était comme si cette dénomination de « consuls » eût suffi à transférer, en des âmes d'abord disposées à la lutte, un peu trop du laisser-aller héréditaire qui caractérisait les populations du Midi.

Toute idée de résistance fut abandonnée, dès l'instant que la protection du comte faisait défaut. Mais il s'agissait de discuter les conditions de paix que l'abbé ne manquerait pas de vouloir leur imposer.

— Pour moi, dit Hugues, mon plan est tout tracé : je quitte la ville avec ma femme et mes enfants. L'abbé se paiera, s'il y tient, sur ma maison, mes ateliers et mes moulins. Quant à vous, dites bien aux habitants de cette ville que, conjurés ou pas, la sentence du roi les rend tous solidaires dans les réparations comme dans les représailles, de même qu'ils l'ont été dans l'interdit, et qu'en sont seuls exceptés ceux qui se sont réfugiés auprès des moines durant le siège.

Quand ils furent seuls :

— Hugues, lui dit Simon, ne me prenez pas pour un parjure. Je continue d'avoir confiance dans les destinées de la commune, et je crois que je la servirai plus utilement en restant ici. Considérez que ma femme est jeune encore et qu'elle ne se séparerait qu'avec grande peine de cette maison où j'ai accumulé pour elle tout le luxe nécessaire. J'admire votre dévouement. Vos ateliers

et vos moulins, vous ne pouvez les emporter avec vous. Moi, mon comptoir de changeur, mes tables de marbre, je n'aurais qu'à les laisser ici : sur une planche de sapin supportée par deux tréteaux, je réaliserais les mêmes bénéfices. Sachez bien que, si je reste, c'est pour ma femme, sans doute, mais aussi pour avoir raison de l'abbaye, en la personne de Ponce. Et puis, je n'ai pas à redouter les représailles dont vous ne manqueriez pas d'être victime. Vous savez comme moi que vous êtes suspect d'hérésie. Qui vous a trahi? Nous l'ignorons, vous et moi. Ponce ne pourra m'atteindre que dans mes biens : ma personne reste inviolable.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Hugues, toute ma confiance et toute mon estime vous sont rendues. Je n'exige de personne un sacrifice au-dessus de ses forces. Ah ! mon frère Simon, nous avions pourtant rêvé mieux.

— Je vous laisse, dit Simon, à vos préparatifs de départ. Mon frère Hugues, mon grand ami...

Et, ce fut plus fort que lui, il se mit à sangloter.

Simon avait dit vrai : il fallait boire le vinaigre. Pour le jeudi 13 octobre, les consuls furent convoqués à Moret. La conférence devait déterminer le chiffre des réparations dues à l'abbaye. Ponce avait fixé la somme à cent soixante mille sols, non compris les dégâts causés dans les forêts, sur les cours d'eau, dans les ateliers, moulins et granges de l'abbaye, ni les amendes pour trahison, meurtres et violation des lieux saints. Effrayés, les consuls se retirèrent pour rentrer à Vézelai : c'était du fiel, et non plus du vinaigre. Devant leur carence, le roi et sa cour admirent les prétentions de l'abbé et décidèrent que Guillaume devrait les ramener devant eux, selon que le rédigea l'archevêque de Reims. Guillaume accepta, tout en demandant un délai qu'il s'était cru autorisé à promettre aux consuls avant leur fuite. Ce n'était pas pour lui, comme pour Hugues, l'effondrement, ni, comme pour les conjurés, la menace imminente : il en

sortait sain et sauf. S'il n'avait rien gagné, il ne perdait rien. Mais, ces bourgeois, n'était-ce pas lui qui les avait poussés à la révolte? Et voilà qu'il était en personne obligé de sévir contre eux!

Ses obligations anciennes et nouvelles, il trouva moyen de les concilier en dépêchant à Vézelai trois de ses vassaux, accompagnés d'hommes d'armes, qui publièrent à son de trompe, le lundi suivant, qu'en exécution d'un jugement du roi le seigneur comte de Nevers ferait arrêter et conduire à Paris, bien à contre-cœur, tous les conjurés qu'on trouverait dans la ville, qu'il les invitait à quitter leurs maisons et à se réfugier partout où ils pourraient. Tous ceux qui, depuis deux semaines, s'étaient repris à vivre furent frappés d'effroi. Que le roi les eût déclarés solidaires, ils l'avaient appris, sans penser que les représailles dussent en réalité les atteindre tous. Parmi les non conjurés, deux cents familles environ, qui n'avaient pas fait mystère de leur hostilité pour la commune, sans aller jusqu'à porter secours aux moines assiégés, continuèrent d'espérer en la clémence de l'abbé et du roi. Il y eut quelque huit cents hommes à s'enfuir, abandonnant leurs marchandises et leurs maisons, qui restaient d'ailleurs sous la garde des femmes et des vieillards. Les uns trouvèrent asile dans des châteaux appartenant à des vassaux du comte, les autres dans la forêt de Chamoux où ils se construisirent des huttes.

Ponce n'était pas encore rentré à Vézelai. Peut-être Guillaume estima-t-il qu'il ne s'y résoudrait pas, n'ayant à son service aucune troupe armée, car les fugitifs, de nouveau exaspérés et excités par Hugues, parti avant eux et qui les avait rejoints, surveillaient les routes et auraient pu le mettre à mort. Toujours est-il que Guillaume feignit d'être malade, pour ajourner l'exécution du jugement. Ponce ne fut pas dupe. Fort de l'appui du roi et bravant tous les dangers, le dimanche 23 octobre,

à la tombée de la nuit, il rentra dans son abbaye d'où il était resté absent cinq mois de suite.

Il fut aussi heureux que surpris de la retrouver à peu près dans l'état où il l'avait laissée. Sous la direction d'Hilduin et du frère Etienne, tous les dégâts essentiels avaient été réparés. De l'incendie, le narthex, la porterie, l'auditoire et le parloir ne conservaient plus que des traces superficielles.

Hilduin le mit au courant d'un complot que tramaient les fugitifs. Assez peu avaient trouvé asile dans les châteaux. Les autres menaient dans les bois une vie précaire, manquant de tout. Inquiets de savoir ce qui se passait à Vézelai, ils y envoyaient des émissaires déguisés en pèlerins, qui leur en rapportaient nouvelles, argent et quelques vivres. Toujours poussés par Hugues, pour mettre fin à cette sinistre existence, ils devaient se réunir à Corbigni, à cinq lieues au sud. Ils en partiraient bien groupés et tenteraient une attaque de nuit. C'était une bourgade qui se développait autour d'un prieuré bénédictin fondé trois siècles auparavant par saint Egile et devenu abbaye vers l'an mille. Des reliques de saint Léonard et de saint Valérien, transportées du pays du Mans, y attiraient les fidèles. Sans que l'affluence y fût la même qu'à Vézelai, c'était une étape pour les pèlerins qui, venant du Midi, allaient vénérer les autres reliques de sainte Madeleine.

Les moines avaient déjà repris possession de Vézelai. Avec les hommes valides de la ville qui leur étaient restés fidèles, avec les serfs de leurs granges et de leurs villages, ils se répandirent de maison à maison, envahissant ateliers et boutiques établis sous le régime de la liberté communale. Le comptoir de Simon lui était bien antérieur : ils ne l'en détruisirent pas moins, avec le vestibule où il était installé. Dans la maison d'Hugues, complètement inhabitée, et chez Hugues Grattepain dont la femme et les enfants les supplièrent vainement, ils ren-

versèrent des pressoirs depuis peu construits dans les caves au détriment du pressoir banal.

Pour parer à la menace du complot, Ponce prit à sa solde une troupe d'étrangers, hommes de grande bravoure, habiles à manier l'arc et l'arbalète. C'étaient des routiers qui se fussent aussi bien loués à ses adversaires. Leurs chefs furent cantonnés dans l'abbaye, et eux-mêmes, avec les convers et les hommes fidèles, répartis dans les ouvrages fortifiés que la commune avait élevés. Les émigrés durent abandonner leur projet, mais les routiers faisaient bonne garde jusque dans les granges des campagnes environnantes. Par eux, plusieurs des fugitifs furent faits prisonniers et mis aux fers en attendant d'être menés devant le roi. Ceux qui opposaient le plus de résistance, ou qui furent reconnus coupables de meurtres, eurent immédiatement les mains coupées : l'abbaye ne connaissait point la loi de pardon ni de clémence.

En même temps, se moquant des droits de garde du comte, l'abbé reprit ses droits de juridiction et sévit contre les coupables sur leurs biens à défaut de leurs personnes. Hugues fut le premier contre qui se prononça la Cour abbatiale, puisque sans lui la révolte n'eût pas éclaté. Sa maison, ses ateliers, ses moulins furent pillés et détruits; le sol ainsi dévasté fut mis en vente à l'enchère. Le même traitement fut appliqué aux demeures de Galimar, Durand Gulos, Aimon l'Insensé, Robert Dufour, Aimond de Phalise, Renaud Daudet, Allard Claude, Pierre de Saint-Père, Gautier le Normand et Gautier du Champierreux, tous anciens consuls. Simon aurait dû être frappé comme eux : exception fut faite en sa faveur, ou plutôt de la belle Ermengarde. Il était grand propriétaire de vignobles : ses vins seulement furent enlevés. Certains autres, moins coupables que lui, subirent la même peine, en particulier Eustache, Durand, Alburne, David et Hugues Mangepain. On trouva chez eux un grand nombre de boucliers et d'armes diverses.

Guillaume pouvait-il se féliciter des résultats de son abstention et de sa retraite? Tantôt il se tenait éloigné des fugitifs par embarras et par prudence, tantôt il leur faisait dire qu'ils auraient tort de rentrer à Vézelai et de se mettre ainsi à la merci de l'abbé, leur promettant qu'ils ne paieraient point cette indemnité de cent soixante mille sols, et qu'une paix serait faite selon leurs vœux. Or, elle n'était possible qu'après amnistie accordée par le roi, et il ne s'y résoudrait pas jusqu'à ce que le comte lui eût amené les condamnés ou leurs représentants. Guillaume prit le parti de le rejoindre à Paris, où il lui peignit la détresse des émigrés; se jetant à ses genoux, il le supplia de les prendre en pitié, ajoutant que l'abbaye même serait ruinée si la ville restait veuve de la majorité de sa population active. Il s'offrait à lui amener, non plus des consuls, mais des hommes qui prendraient l'engagement, au nom de leurs concitoyens, de se soumettre aux ordres qu'il plairait à sa clémence de leur donner. Le roi décida que, pour ne plus perdre de temps, une conférence aurait lieu à Auxerre, le troisième jour après la fête de tous les saints.

Le vendredi 4 novembre comparurent devant sa Cour l'abbé Ponce et son Chapitre, assistés de l'abbé de Fleuri et de quelques autres, le comte et plusieurs de ses vassaux et une quarantaine de bourgeois de Vézelai, parmi lesquels Guibert le Lorrain, Hugues Mangepain, Durand, Alburne. A ceux-ci, le roi demanda ce qu'ils avaient décidé. C'était très simple. Fatigués de tant de tracas, vaincus par la force de l'abbaye qu'ils avaient pensé vaincre par la force de la commune, ils étaient disposés à tout et, de leurs biens comme de leurs personnes, se remettaient à la merci du roi. Une discussion s'engagea aussitôt entre la Cour et l'Abbé assisté de son Chapitre. Puisque les bourgeois cédaient enfin, l'abbaye ne ferait-elle pas, à son tour, quelques concessions? Cette indemnité de cent soixante mille sols, réservé encore le paiement d'autres

dommages, ne pouvait-elle raisonnablement être réduite? Ponce céda assez vite, désireux lui-même de retrouver la paix définitive. Alors le roi dicta sa sentence :

— Les habitants du bourg de Vézelai abjureront sans réserve la conspiration et confédération qu'ils ont faite entre eux, sous quelle forme que ce soit. Ils se saisiront, s'ils le peuvent, de ceux qui ont tué les serviteurs de l'Eglise; s'ils ne le peuvent, ils les dénonceront en indiquant où ils se trouvent. Sur les reliques ils jureront d'être fidèles à l'abbé et à son Eglise, de lui conserver saufs sa vie et ses membres, et de les conserver aux siens. Ils paieront la somme de quarante mille sols pour les dommages qu'ils ont faits, et détruiront, dans un délai fixé à la fête de saint André, les murailles de défense dont ils ont fortifié leurs maisons. Enfin, ils jureront d'exécuter toutes ces choses entièrement et de bonne foi.

La paix était conclue. Ce fut comme le commencement d'une nouvelle vie. Les quarante bourgeois festoyèrent dans les hôtelleries d'Auxerre. Le samedi matin ils partirent en caravane avec l'abbé, hier leur ennemi, leur ami aujourd'hui. De la ville ils étaient restés absents moins longtemps que lui de son abbaye. Ils ne purent pourtant modérer leurs transports quand ils retrouvèrent leurs familles et, dans une sorte d'ivresse, ils chantaient et dansaient comme des fous. En peu de temps revinrent tous les émigrés, qui firent leur soumission et jurèrent fidélité à l'abbaye en la personne de l'abbé Ponce.

Le fiel était redevenu vinaigre. Il n'en fallait pas moins le boire. Ponce poursuivit le recouvrement de son indemnité de quarante mille sols. Il y avait à Vézelai quelque quinze cents familles; il en fallait retrancher environ cinq cents dont les chefs avaient porté secours aux moines ou, en tout cas, avaient toujours protesté contre la commune. Si la répartition n'avait pas été proportionnelle, chacune des mille familles restantes aurait eu à

verser l'énorme somme de quarante sols, puisqu'un sol se décompose en douze deniers et qu'avec un denier on peut avoir douze livres de pain. L'abbé désigna, parmi les habitants, des collecteurs qui taxèrent chacun suivant la valeur de ses biens sur le pied de la dixième partie, soit de deux sols pour une livre. Personne ne fit la moindre résistance.

Pour l'exécution totale des promesses reçues par le roi, il ne restait qu'à détruire les murailles dont les insurgés avaient fortifié leurs maisons. Calmée leur première joie de se retrouver chez eux, dégrisés encore par l'argent qu'ils avaient dû verser, la plupart des anciens conjurés se souvenaient avec regret de la commune. C'était à nouveau l'époque des nuits hâtives, favorables aux longues causeries près de l'âtre. Ils se rappelaient ces trois ans, traversés de complications et de craintes, certes, mais où ils avaient connu l'enthousiasme de la nouveauté, trois ans où c'étaient eux-mêmes qui avaient décidé de tout, versant au trésor de la commune des sommes dont ils pouvaient vérifier l'emploi, la justice rendue avec moins d'âpreté et plus d'équité par les consuls au nom du comte. Ils étaient comme des arbres qui eussent péniblement grandi, maintenus courbés par des liens qui les retiennent trop près du sol. Ils s'étaient redressés d'un seul coup, dans la seule position qui leur convînt de par les lois naturelles. Obligés derechef de s'incliner, d'instinct ils voulaient que ce fût moins bas qu'avant la commune. Pour s'attester à eux-mêmes que dans leur chute ils ne rejoignaient pas leur point de départ, ils n'avaient plus que ces fortifications par eux élevées autour de leurs maisons. Elles ne leur étaient d'aucune utilité : ils tenaient d'autant plus à les conserver.

Ils avaient fait acte de soumission, mais, de cette lutte, leur crainte de l'Eglise sortait diminuée. La sentence d'interdit venait d'être rapportée, mais, de s'être passés d'of-

fices et de sacrements trois ans de suite et de n'en être pas morts, il leur restait cette impression que l'Eglise n'était pas tout. Naguère, ils ne croyaient pas beaucoup aux prédications détournées d'Hugues. Maintenant, ils se demandent si ce n'est pas lui qui avait raison; serait-il là que peut-être ils embrasseraient la foi nouvelle. Déjà, dès les débuts de la révolte, ils ont eux-mêmes enterré un des leurs, sonnant les cloches, suppléant à leur manière le clergé défaillant. Cela s'est renouvelé et aucun prodige ne leur a révélé que le ciel soit irrité contre eux.

Le terme assigné par le roi avait passé, la fête de saint André, dernier jour de novembre. A plusieurs reprises convoqués par Ponce, ils promirent sans s'exécuter. Il fallait en finir. Les légats du Saint-Siège furent saisis, et le Pape écrivit au roi : « Nous félicitons ta Magnificence de son empressement à accomplir les œuvres pieuses, et nous sommes pénétré de gratitude envers toi de ce que tu as prêté secours à notre très cher frère l'abbé Ponce. Mais, attendu que la fréquence des avertissements entretient d'une manière plus efficace la disposition aux bonnes œuvres, nous prenons l'occasion de prier ta Grandeur de chérir et d'honorer le susdit abbé, de défendre son monastère contre les tentatives, soit de notre cher frère le comte de Nevers, soit de tous autres, afin que les frères qui l'habitent puissent intercéder auprès du Seigneur pour ton salut et celui de ton royaume. Attendu aussi que les bourgeois de Vézelai, se confiant dans les fortifications de pierre qu'ils ont élevées dans leurs maisons, sont devenus si insolents envers le susdit abbé et l'Eglise de Vézelai qu'il est désormais impossible à ce même abbé de rester dans son monastère à cause de leurs persécutions, nous prions ta Magnificence de faire que ces maisons fortifiées soient détruites, de telle sorte que l'orgueil des bourgeois en soit rabaissé, et que l'Eglise de Vézelai ne soit plus tourmentée à cette occasion. »

En effet, si les hostilités à main armée n'étaient pas sur le point de recommencer, elles se poursuivaient de façon latente. Simon, remplaçant Hugues, était à son tour l'âme de la résistance. Il ne passait pas un jour que les moines n'eussent maille à partir avec la plupart des anciens conjurés pour des contestations de droits, de redevances et de coutumes dont ceux-ci niaient le bien-fondé, que ceux-là déclaraient intangibles. Ceux-ci prétendaient que le jugement du roi ne faisait aucune allusion à un retour quelconque au *statu quo ante*, et que les avantages accordés par le comte devaient leur être maintenus, ceux-là, que la chose était si évidente par elle-même qu'il eût été parfaitement inutile d'en faire mention : la commune détruite, tout ce qu'elle avait fondé sur le sable s'écroulait avec elle.

Ce raisonnement impressionnait si peu les bourgeois que beaucoup d'entre eux, loin de démanteler leurs petites fortifications, s'occupaient à les achever. Simon, tout premier, faisait poser des créneaux à sa tour. Il continuait d'entretenir des relations avec les seigneurs du Nivernais et de Bourgogne, à qui il ne cessait pas de prêter de l'argent. Il se disait certain que Ponce finirait par lasser la patience du roi, sinon du pape : que de bruit inutile pour quelques murailles et pour sa tour!

Ponce était de l'avis contraire. Que le roi dût intervenir encore, il n'en douta point, les bourgeois non plus, lorsqu'ils eurent connaissance de la lettre du pape. Allaient-ils s'exposer à lutter contre les troupes royales? Qui viendrait à leur secours? Ils résolurent de donner des otages à l'abbaye en garantie de la destruction de leurs ouvrages de défense.

L'abbé l'ignorait encore lorsque, le lendemain de la fête de la Présentation au Temple, le lundi 2 janvier de l'année 1156, il parut lui-même à la tête d'une troupe imposante de serfs qu'il avait fait venir de ses granges, armés de houes, de marteaux et de haches, et que diri-

geaient Hilduin, le connétable Guillaume, et une dizaine de ses moines les plus énergiques. D'autorité il pénétra dans la maison de Simon, s'attendant à rencontrer quelque résistance de la part des nombreux serviteurs, car il ne doutait pas que Simon n'eût été informé de cette expédition.

Que tous les émigrés fussent rentrés à l'exception du seul Hugues, Ponce n'y voyait que confirmation de ses soupçons, devenus certitudes. Pour que cet animateur de la commune se fût résigné à l'abandon définitif de sa maison spacieuse, de ses ateliers et de ses moulins, il fallait qu'il tînt par-dessus tout à échapper au supplice du bûcher qui attend quiconque est convaincu d'hérésie. Lui disparu, Simon, que l'on ne pouvait cependant accuser de s'être laissé séduire par les damnables doctrines des Cathares, était devenu l'âme de la commune expirante, et qui se refusait à mourir. C'était lui qu'il fallait atteindre et frapper symboliquement; aussitôt, elle rendrait son dernier souffle.

Dans le vestibule réparé, dans le vaste rez-de-chaussée, Ponce ne vit personne. Par une porte restée grande ouverte, il aperçut la neige floconnant autour des arbres noirs du jardin. Les communs semblaient inhabités. Suivi de ses hommes, il monta au premier étage, et, sur ses ordres, par l'escalier en vis ils s'égaillèrent jusqu'au sommet de la tour qu'incontinent ils se mirent à abattre.

Il découvrit Simon dans une des salles, assis, avec la belle Ermengarde et leurs deux enfants, devant la cheminée où flambait une souche énorme. Il s'arrêta sur le seuil, les bras croisés, regardant Simon immobile et indifférent. Seule, Ermengarde, d'un mouvement instinctif qu'elle réprima aussitôt, se tourna vers Ponce. Les deux enfants, quand ils le virent, effrayés, poussèrent un cri. L'abbé pensa dire : « Simon, je t'ai vaincu, toi et ta commune. Les cornes de ton orgueil sont abattues, et la verge de ta force brisée en mille pièces. Il ne me

reste qu'à retrouver ton mauvais génie, Hugues le Cathare. »

Mais, pour parler, il était trop ému par sa victoire, et peut-être par l'impassibilité de Simon.

Vézelay, samedi 29 août 1925.

HENRI BACHELIN.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

René Herval : *Lisieux, cité normande*, Rouen, Imprimerie de la Vicomté. — Louis André : *Les sources de l'Histoire de France, XVIIe siècle. Histoire politique et militaire*, Auguste Picard. — Luigi Ferrari : *Le traduzioni italiane del theatro tragico francese nei secoli XVIIe et XVIIIe. Saggio bibliografico*, Edouard Champion. — F. Aussaresses et H. Gauthier-Villars : *La vie privée d'un prince allemand au XVIIe siècle. L'électeur palatin Charles-Louis*, Plon-Nourrit. — Mémento.

Comme c'est en poète, en historien, en lettré, que M. René Herval a imaginé de nous promener dans la gracieuse **Lisieux, cité normande**, son petit livre, riche de substance, abondant en illustrations, relève un peu de notre chronique. Il nous est agréable de le signaler. C'est le Normand d'origine et qui vénère sa petite patrie qui parle avec M. René Herval, et non pas un passant imaginatif et verveux. Dans les ouvrages qu'il a publiés sont chantés, en vers pleins de force et de mélancolie aussi, les gestes de Normandie. Il semble donc bien qualifié pour nous traduire l'image extérieure et l'âme profonde d'une de ces petites villes anciennes auxquelles ses compatriotes savent pieusement conserver leur caractère.

Bien inutilement se défend-il d'avoir écrit un guide. Dès les premières pages, l'accent de sa prose se différencie singulièrement de ce que nous rencontrons dans un Joanne. C'est du mont Cassin et des hauteurs du faubourg Saint-Désir qu'il nous convie à admirer, le printemps venu, dans sa ceinture de pommiers en fleurs, la ville posée en forme de croissant et nous la détaille, trait par trait, dans son panorama général reflété par la Touques, l'Orbiquet et le Cirieux, rivières limpides et paisibles.

L'histoire de Lisieux remonte aux temps fabuleux de la Gaule. M. René Herval l'étudie en savant que les textes ardus ne rebutent point. Il nous montre les Lexoviens dans leurs luttes contre les légions et comment, vaincus, ils prospérèrent sous la

domination romaine. Plus tard, les Normands, après avoir ravagé la ville, l'occupèrent et lui assurèrent de nouveau paix et fortune. Elle vécut, dans la suite, sous le pouvoir presque exclusif des évêques-comtes. Plusieurs de ceux-ci y ont laissé le souvenir de leurs œuvres de pierre et de leurs actes politiques ou religieux. Leur histoire se confond avec celle de la cité. M. René Herval l'examine brièvement à travers les siècles. Philippe Cospeau, dans les temps modernes, fut l'un des plus célèbres de ces prélats, mais non l'un des plus actifs.

Dans les temps anciens, l'évêque Arnould, homme docte, bon diplomate et grand bâtisseur, exerça sur la ville la plus heureuse influence. Sous son ministère fut bâtie, au XIIe siècle, la cathédrale Saint-Pierre, « nef immense, grave, presque sévère même qui, dit M. Herval, mieux peut-être que d'autres, mieux ornées et plus fleuries, traduit le caractère positif et la réserve traditionnelle de la race normande ». Les verrières originelles ont été détruites au XVIIe siècle ; mais le poème de pierre, hélas incomplet par suite de cette destruction, demeure. M. René Herval semble le transposer dans sa description sans lyrisme inutile, mais exacte et que l'on sent écrite par un hôte admiratif et assidu du magnifique édifice. Son livre vaut d'être lu pour ces pages inspirées par une fine intelligence des merveilles artistiques qu'elles nous révèlent et que tant de sots vont, chaque jour, profaner de leur regard bovin.

M. René Herval termine son ouvrage en louant les jurisconsultes, les savants, les artistes, les poètes nés à Lisieux et en tentant de caractériser l'âme trop souvent mal comprise de cette cité normande, si différente des autres, patrie privilégiée de ces artisans anonymes qui, avec amour, fleurissaient la pierre et le bois de leur ciseau expert.

§

M. Louis André poursuit la publication de son travail sur **Les Sources de l'histoire de France (XVIIe siècle)** et nous donne, dans le tome cinquième de ce travail, la bibliographie de l'*Histoire politique et militaire.* D'après le plan adopté par cet érudit, ce volume, comme le précédent, consacré aux *Journaux et pamphlets,* a pour but de compléter, par des *sources particulières*, les trois premiers, composés de *documents généraux.*

On pouvait, dans maintes bibliographies antérieures, plus ou moins exactes, plus ou moins étendues, ne fût-ce que dans le *Catalogue de l'histoire de France de la Bibliothèque nationale* ou dans la *Bibliothèque* du R. P. Lelong, se procurer jusqu'à l'heure, en majeure partie, les renseignements fournis par M. Louis André, mais la formidable besogne de mise au point et de complément de ces ouvrages effectuée par ce dernier sera fort utile. De plus, M. Louis André a fait, avec soin, le relevé de toutes les relations, lettres, mémoires, documents spéciaux, articles particuliers contenus dans les revues savantes de Paris et de province et présentant quelque valeur. Il s'est préoccupé aussi des brochures innombrables, tirées à petit nombre, ne figurant pas dans les dépôts et où l'on rencontre fort souvent des actes et des faits de premier ordre. Il ajoute, à chaque paragraphe de son volume, cette moisson de sources spéciales.

La division de ce volume était naturellement dictée par la chronologie. M. Louis André a su grouper les événements de façon à rendre plus nette cette chronologie. Il donne aux affaires de province et de l'étranger leur place naturelle dans l'histoire générale. Son grand mérite consiste surtout à avoir lu ou parcouru les livres, brochures ou documents cités, dont il fournit de brefs résumés et apprécie en quelques mots l'intérêt. De-ci, de-là, il s'efforce de désigner les auteurs des pièces anonymes et même, sur certains écrivains obscurs, publie des détails biographiques.

M. Louis André ne dispensera pas les érudits de faire des recherches, mais, sur tous les problèmes historiques du xviie siècle, il leur offre des éléments essentiels de travail, autour desquels ils assembleront les témoignages conservés dans les archives, les minutiers, les correspondances inédites, etc...

§

Nous avons beaucoup reçu de la littérature italienne et, à maintes reprises, subi son influence qui n'était pas toujours heureuse. Cette littérature fut-elle, en retour, influencée par la nôtre? De nombreux écrivains, Emilio Bertana, Dejob, Giulio Meregazzi, V. de Angélis, E. Bouvy, A. Néri, G. Maugain, A. de Carli, etc... ont étudié cette question et conclu par l'affirmative. Notre théâtre principalement paraît avoir, dans le passé, et spécialement au xviiie siècle, intéressé un pays où les manifestations de la

scène trouvèrent toujours des auditeurs attentifs. C'est à cette époque que nos classiques rencontrèrent de ferventes admirations.

M. Luigi Ferrari a pensé que le meilleur moyen d'apprécier l'intérêt accordé à nos productions consistait à établir la bibliographie des traductions qui en furent faites. Sous le titre : **Le traduzioni italiane del theatro tragico francese nei secoli XVIIe et XVIIIe**, il publie les résultats d'une enquête importante et sérieuse, nourrie de documents. Chaque article est établi selon les données les plus scientifiques de la bibliographie. Les livres ont été vus. Ils sont analysés avec soin dans leur contenu et M. Luigi Ferrari ne nous laisse rien ignorer des détails de format, de pagination, d'illustration, etc... Travail excellent et plus probant qu'une longue dissertation.

Il en ressort que nos classiques, comme nous le disons plus haut, Corneille et Racine, jouirent en Italie, vers la fin du XVIIIe siècle, d'un grand prestige. Chacune de leurs pièces connut de nombreuses traductions différentes (*Le Cid* : 13 ; *Cinna* : 13 ; *Polyeucte* : 14 ; *Phèdre* : 10 ; *Andromaque* : 14, etc...). Thomas Corneille fut également fort apprécié, puis, par ordre de prédilection, Quinault, Campistron, Rotrou. Parmi les autres écrivains du grand siècle, Du Ryer, Mairet, Tristan L'Hermitte, Scarron, Genest eurent les honneurs d'une translation.

Voltaire domine de beaucoup, par le nombre des siennes, la masse compacte des dramaturges de son époque. Après lui, l'Italie goûte plus particulièrement Crébillon père, Ducis, Lafosse, Lagrange-Chancel, Laharpe, La Motte, Lemierre Longepierre, et accorde une attention médiocre aux œuvres théâtrales de Chamfort, J.-M. de Chénier, Baculard d'Arnaud, Dorat, Fontenelle, Lefranc de Pompignan, Marmontel, Nadal, Piron, etc...

Il est vrai, beaucoup, parmi ces derniers, s'adonnèrent plus volontiers au genre comique. Pour compléter son remarquable ouvrage et mesurer définitivement les échanges d'influence intellectuelle entre nos deux pays, M. Luigi Ferrari nous doit une bibliographie des traductions de comédies et d'opéras. Souhaitons qu'il la dresse promptement. Nous y verrons triompher Molière, et pourrons alors préciser si nous avons rendu à l'Italie, transformés selon notre génie, tant de sujets inspirés par son histoire ou empruntés à ses farceurs.

§

Le 15 juillet 1907, dans la *Grande Revue*, M. Henry Gauthier-Villars traçait un amusant portrait d'Elisabeth-Charlotte de Bavière, princesse palatine, qui épousa Philippe de Bourbon, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il annonçait la publication prochaine d'une biographie de cette princesse. Il abandonna sans doute ce projet. Après vingt ans de réflexions, voici qu'il nous offre, en collaboration avec M. F. Aussaresses, sous le titre : **La vie privée d'un prince allemand au XVIIe siècle**, l'histoire de Charles-Louis, électeur palatin, père d'Elisabeth-Charlotte. Nous ne perdons pas au change. Si la fille témoignait de singulières lourdeurs germaniques, le père montrait bien qu'il les lui avait transmises par l'éducation et par l'exemple.

Etranges physionomies que celles de ces roitelets allemands du grand siècle, tous pauvres, tous prêts à aliéner pour de l'argent leurs libertés politiques, oscillant entre les offres de Louis XIV et celles de l'Empereur, cultivés, goûtant la philosophie, les lettres, la musique, grands mangeurs, affreux « biberons », assujettis aux exigences de leurs hauts-de-chausses, mauvais époux, brutaux, autoritaires, dogmatiques, luthériens dévots, mais louvoyant avec astuce, aidés de leurs docteurs, parmi les textes religieux et leur faisant excuser et exalter leurs défaillances !

MM. Henry Gauthier-Villars et F. Aussaresses ont écrit, sur Charles-Louis, qui ressemble comme un frère à ses voisins de Brunswick, de Hanovre, de Hesse ou de Mecklembourg, un petit livre excellent, plein de vivacité, de couleur, de pittoresque et dont la documentation ne laisse rien à désirer. Le prince connut une enfance malchanceuse, hors de ses Etats, en Hollande où, du moins, il reçut une solide instruction. Tandis que son frère Edouard épousait Anne de Gonzague, princesse riche, et vivait ignoré mais heureux dans son ombre, que sa sœur Sophie, type de Gargamelle bourrée de philosophie et de saucisse, devenait duchesse Brunswick-Osnabruck, que son autre sœur Elisabeth préparait son commerce divin avec Descartes et Leibnitz, il errait à travers le monde. Son trône lui revint en 1648, à la paix de Munster, alors qu'il s'en croyait pour toujours exilé.

MM. Gauthier-Villars et Aussaresses tentent de nous le peindre sous des traits charmants ; mais ce soudard philosophe n'eut, à

la vérité, qu'un mérite : il releva le palatinat de ses ruines. Ce mérite serait grand si Charles-Louis, par intérêt, n'eût de nouveau précipité son pays dans la misère et la dévastation. En fait, son œuvre politique et sociale fut nulle. L'homme, dans son privé, malgré son goût de la discipline et de la morale, se conduisit comme un pleutre. Il fit endurer un martyre à son épouse et la supplanta par la baronne de Degenfeld, laquelle ne connut de lui qu'un brutal chevaucheur propulsé par une sensualité frénétique. Ses enfants légitimes, sauf Elisabeth-Charlotte, peu encline à la mélancolie, souffrirent d'une désaffection non dissimulée. Les autres, quatorze bâtards mieux aimés, n'eurent point, que nous sachions, de destinées bien enviables.

N'importe ! Ce prince, fort curieux dans ses mœurs, doué d'un certain sens artistique, se signale par son violent pittoresque. Son existence romanesque valait d'être contée.

Mémento. — Revues. *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1926. De M. Daniel Mornet : « La méthode historique de *Salammbô* et la méthode historique d'Ernest Feydeau »; De Mme Yvonne Bezard : « Autour d'un éloge de Pascal » ; De M. G. Hillaert : « La contrefaçon du *Génie du Christianisme*; Lettres romantiques inédites: Vigny, Hugo, Musset. » — *Revue des Bibliothèques*, janvier-juin 1926. De M. H. Omont : « Documents sur l'imprimerie à Constantinople au xviiie siècle » ; De M. A. de Poorter : « Catalogue des manuscrits de grammaire latine médiévale de la Bibliothèque de Bruges ». — *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1926. De M. V. Bouillier : « Baltasar Gracian et Nietzsche » ; De M. G. Cohen : « Le séjour de Saint-Evremont en Hollande » ; De M. H. Tronchon : « Ernest Renan comparatiste » ; De M. F. Baldensperger : « Note sur un projet de traduction allemande du *Stello* d'Alfred de Vigny ». — *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, tome XXXV, 3e et 4e trimestre. De M. Adrien Marcel : « Contribution à l'histoire anecdotique d'Avignon (Notes sur l'abbé de Fénélon) ». De M. Jules Belleudy : « Jean de Dieu, sculpteur du roi ».

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Denise Cools : *La Palette 1920-1923*, A. Messein. — Jeanne Marvig : *Chants pour la Catalogne*, « éditions Le Travail », Toulouse, — P. Hubermont : *Synthèse poétique d'un rêve*, Henry Paulin. — Vicomte du Noday : *Sous mes vieux chênes*, « les Gémeaux ». — Henry-Malot : *Forceries*, « les Humbles ». — Emmanuel-Flavia Léopold : *Suite pour un visage*, « les Cahiers Libres ». —

Raoul Raynaud : *Le Pâle Enchantement*, « l'Acropole ». — Théo Varlet : *Quatorze Sonnets*, « Mercure de Flandre ».

Il semble que le nombre de volumes de vers diminue. Je n'en ai guère plus qui attendent sur ma table que je les ouvre, les lise et en rende compte. Les éditeurs auraient-ils renoncé au triste plaisir de publier à compte d'auteurs ? refusent-ils simplement les manuscrits qui leur sont offerts ? Je crois plus vraisemblable que maints volumes adressés aux bureaux du *Mercure* ne m'ont pas été remis et ne me parviendront qu'après la saison des vacances. Je n'ai pas la possibilité, cette fois, d'exercer un choix; les livres dont je parlerai sont les seuls que j'aie sous la main. Voyons. Que sont-ils ?

Le plus anciennement arrivé, je crois, porte pour titre **La Palette, 1920 1923**, édité par M. Albert Messein, signé d'un nom de femme, Mme Denise Cools. Ai-je jamais rencontré ce nom ? Je n'en garde aucun souvenir. Rien n'indique que l'auteur ait publié précédemment. C'est un livre de deux cents pages environ : la bonne mesure. Les poèmes sont nombreux, aucun n'est fort long, ils se répartissent entre quatorze groupes. Cette distribution, cette ordonnance prédisposent à un examen sympathique. Plusieurs titres m'arrêtent à quelques-uns des groupes, me font rêver parce qu'ils sont, à la fois, joliment colorés et comme flottants et indécis : *de l'ombre à la lumière...*, *Ciels purs...*, *les sept crépuscules...*, *le vase de vermeil...*, *l'hiver de l'enfance*. Le titre d'un poème attire mon regard : *A la mémoire de Claude Debussy*. J'ouvre le volume à la page 175 :

... Mélisande, voici des légendes, des crèches,
Voici des anneaux d'or. Voici des larmes fraîches
Qui coulent doucement sans jamais se tarir.
Souviens-toi de l'odeur des ténèbres amères !
Souviens-toi du baiser ! Prends pitié de nos mères,
Prends pitié des jeunes femmes qui vont mourir !

Sans appuyer, sans hésiter non plus, je trouve là l'expression d'un sentiment très doux et amer, une intelligence par allusion délicate et ténue des arabesques musicales assez suavement évoquées. Je tourne par hasard la page : une dédicace « à la mémoire de mon cher maître Camille Chevillard ». Mme Cools serait plutôt une musicienne qu'un peintre.

Je me reporte au début du livre, et je vais, je progresse d'année

en année, car Mme Cools a eu la sage précaution de dater. Elle a eu raison, car elle se conquiert pas à pas, évite de mieux en mieux les défaillances du ton ou les puérilités un peu niaises auxquelles avec facilité elle consentait. Maintenant, son talent s'affirme, et, chose surprenante, elle écrit en vers libres avec une sûreté d'élocution et dans un rythme soutenu qui égalent les qualités de ses vers réguliers. Son esprit n'est point banal ; elle a élu pour ses visions et ses ardeurs un joli domaine de sentiment où elle évolue tantôt avec esprit, tantôt avec mélancolie. Mais toujours son poème chante juste, et ses images discrètes sont précises et parfois émouvantes. Début des plus intéressants ; un nom à retenir. Comment évoluera-t-elle ?

Mme Jeanne Marvig réunit en une mince plaquette quatre **Chants pour la Catalogne**. Un voyage des rives du Roussillon vers Gérone aux peupliers coralins l'a laissée éblouie, et, en des vers savamment rimés deux par deux, serrés et souples, elle dit son enchantement, elle en énumère les merveilles, puis elle traduit en rythme frissonnant la berceuse chanson de la mer à cette terre fortunée, et la plus âpre, moins sensuelle, évocation de Foi et de Poésie que dressent à ses confins les monts où la neige est ardente, et enfin, le passé héroïque du pays. Tout ce qui est sentiment de la nature, volupté de l'espace et des lumières, chaude couleur et joie solaire, le beau poète qu'est Mme Marvig l'exprime, comme l'on pense, excellemment. Mais ailleurs, pourquoi se montre-t-elle comme embarrassée et contrainte ? Qu'elle revienne à la noble majesté, grave et sensible, de *O Lyre d'Apollon !...* Nous attendons de son talent affermi le livre important qu'elle nous doit, et où sa maîtrise s'épanouisse.

Singulier livre que cette **Synthèse poétique d'un Rêve**. Notes, programme d'un livre à faire, d'un poème. C'est vide. Il y a là exactement ce qui devra disparaître, l'œuvre édifiée. Point d'émotion suggérée ou exprimée, un « bâti ». Puis d'ici de là, en des points où sans doute l'auteur s'est senti plus intéressé, un chant plus serré, quelque chose qui ressemble à une effusion s'exprime ; il pourrait surgir un motif pathétique. C'est presque, dans cet ouvrage, de la puérilité, cette insistance à retrouver de pas à pas dans la vie d'un homme l'exemple involontaire et la fatale « imitation » de Notre-Seigneur Jésus-Christ. M. P. Hubermont incline au douloureux à la façon souvent des

réalistes. Quelque sensibilité se fait percevoir quand il cherche à nous faire assister aux cruautés subies par la mère durant l'enfantement.

Bonnes poésies locales, bretonnes en majeure partie, sentiment de la patrie, du foyer, de la nature sauvage, M. le Vicomte du Noday, **Sous mes vieux Chênes**, les évoque patiemment et diligemment. Son vers n'est point malhabile, s'il ne sonne d'aucun accent bien nouveau ni bien personnel, s'il est plus estimable (et pleinement) que jaillissant de source et inattendu.

« Les Humbles » publient, avec une préface amicale de M. Marcel Millet, et des bois gravés par M. G. Scalup, un cahier de poèmes que l'auteur, M. Henry-Malot, intitule **Forceries**. C'est une succession de courts poèmes réalistes conçus dans un sentiment pittoresque où sont présentés un certain nombre d'attitudes et de gestes contemporains. Tantôt l'ironie et le sarcasme même, tantôt une pitié très humaine. Plus de sensibilité d'ailleurs que d'élan lyrique ; plus de satisfaction à fixer la physionomie d'un spectacle de la rue qu'à imaginer quelque domaine de rêve ou d'intellectualité. Ce sont des vers et, en général, satisfaisants par leur facture et leur densité : ce pourrait n'être pas des vers.

Le poète antillais, M. Emmanuel-Flavia Léopold, qui, en 1924, nous donnait les poèmes de *la Clarté des Jours*, nous offre, cette fois, une **Suite pour un Visage**, poème que suit une Ode à *La Louange du matin.* Douze ou treize petits poèmes se composent chacun de quatre quatrains heptasyllabiques. Ouvrage très proprement mené et réussi, à la manière des néo-romans ou néo-classiques, et l'Ode, avec son alternance d'alexandrins et de vers de six syllabes, complète cette appréciation. Cela est achevé à la perfection, sans apprendre rien d'inattendu, pourrait s'étendre indéfiniment, s'arrêter plus tôt. Et, avec cela, cela donne le sentiment de la mesure, presque de la perfection, — et, vraiment c'est très bien.

Avec M. Raoul Raynaud et **le Pâle Enchantement**, le prestige est autre, plus complet. De quelle défaveur est frappée la forme ingrate du poème en prose, qui l'expliquera ? Il y a eu abus, par un étalage de choses veules et amorphes. Pourtant, que de ressources dans le poème en prose, si l'on consentait à n'en lire que lorsqu'ils valent la peine d'être lus ! Et alors, cette

musique tout intime, secrète bientôt et d'autant plus efficace, comme elle opère, pénètre, saisit d'extase et charme ou effarouche. Forme terrible, qui donc préviendra lorsqu'elle sera accomplie ? Du moins, avec M. Raoul Raynaud on ne saurait douter. Elle conquiert, elle enveloppe ; la gravité en sonne tantôt tendre ou ironique, ou même, par endroits tragique. M. Raynaud écrit des poèmes en prose remarquables de tous points.

M. Théo Varlet nous présente sous forme d'un magnifique cahier d'autographes, reproduits et rehaussés d'un portrait et d'une préface explicative, **Quatorze Sonnets** marquant des repos amusés ou des élans dans ses voyages terrestres ou vers la possession de l'Amour. Ces sonnets, au gré de l'auteur resserrés ou très libres, chantent d'un rythme sûr ; ils chatoient dans la lumière, se meuvent avec ardeur. Ils sont divers de ton et par le choix des images. Ils émanent d'un tempérament unique et de la même sensibilité.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX. — Jean d'Esme : *Les Barbares*, Albin Michel. — André Demaison : *Les oiseaux d'ébène*, Éditions du Monde Moderne ; *La reine de l'ombre*, Éditions de France. — Alexandre Léty-Courbière : *Amour rifain*, E. Flammarion ; *Un drame là-bas*, E. Flammarion. — Albert Garenne : *La captive nue*, Librairie Plon. — Robert Randau : *Le grand patron*, Albin Michel. — Louis Lecoq : *Cinq dans ton œil*, F. Rieder et Cie. — Maurice Larrouy : *Leurs petites majestés*, Éditions de France. — Mémento.

Les Barbares, par Jean d'Esme. On sait que Richelieu, qui voyait passer l'initiative coloniale des Portugais et des Espagnols aux Anglais et aux Hollandais, essaya de susciter en France un mouvement favorable à l'expansion du grand commerce maritime en créant des compagnies, destinées à prendre possession de points choisis, soit en Amérique, soit en Afrique, et à y établir des colons pour les exploiter. C'est l'histoire de l'installation d'une poignée de Français à Madagascar, où la Compagnie des Côtes-Orientales de l'Afrique les débarqua sous le commandement d'un gentilhomme muni de lettres royales l'autorisant à donner le caractère d'une conquête à son entreprise, que M. Jean d'Esme nous raconte ici. Et il a écrit un très beau livre dont la diffusion la plus large serait à souhaiter.

Une virile leçon se dégage de l'exemple de son héros qui, doué des qualités qui font les grands chefs, commet, cependant, des

fautes graves par orgueil, et surtout sous l'influence d'un tempérament passionné. M. Jean d'Esme a su remarquablement évoquer le paysage où se passe l'action de son drame, de son épopée pour mieux dire. Il a rendu sensible, en outre, de façon émouvante, l'âpreté de la lutte que livrent ses colons contre la nature et les indigènes hostiles de notre future possession. Mais si son roman, très solidement construit et agencé, a tout l'intérêt que recherchent les amateurs de récits d'aventures, ce n'est point au détriment de la vérité des caractères qu'il réalise cet intérêt. Ses personnages vivent et son héros, encore une fois, se décèle, dans l'action même, d'une vérité psychologique très rigoureuse. Le seul reproche que l'on peut faire à M. Jean d'Esme est l'abus d'un certain procédé dans l'établissement des scènes qu'il prépare. Mais toutes ces scènes ont de la couleur et de la vivacité.

Les oiseaux d'ébène, par André Demaison. Cet attrait que l'exotisme exerce sur les pauvres diables qui, comme moi, n'ont pu étudier les mœurs des hommes de couleur qu'au Jardin d'Acclimatation. M. Demaison le dégage de ses récits, où une imagination verveuse exalte juvénilement la vérité en brodant les aventures les plus romanesques sur la trame d'une solide documentation. *Les oiseaux d'ébène*, ce sont les affiliés de ces sociétés secrètes qui pullulent en Afrique, et qui, créées pour la défense des intérêts des anciennes communautés, sont placées sous l'invocation d'un fétiche et obéissent à des sorciers. Une mulâtresse passionnée met en mouvement l'une de ces associations pour arriver à ses fins, c'est-à-dire pour se faire aimer d'un jeune Parisien qui a été conduit à chercher la paix dans le Soudan, et qui finit lui-même par s'éprendre d'une belle et hardie chasseresse... Mais je ne voudrais pas gâter, vous pensez bien, le plaisir du lecteur pour qui M. Demaison a noué avec ingéniosité son intrigue. Je me bornerai à louer la couleur et la vie des scènes qui en illustrent les péripéties. M. Demaison connaît les noirs, et il sait nous rendre familiers les lieux qu'il évoque. On pourra se convaincre, d'ailleurs, en lisant, après *Les oiseaux d'ébène*, le recueil de nouvelles, **la reine de l'ombre**, qu'il avait antérieurement publié, à quel point la brousse est dénuée pour lui de secrets. Ici, ses impressions sont plus directement transcrites, et le sentiment profond qui les inspire ne laisse pas d'atteindre à une émouvante beauté.

Amour rifain, par Alexandre Léty-Courbière. C'est en homme fort au courant de ce dont il nous entretient que M. Alexandre Léty-Courbière évoque l'Afrique du Nord dans ce roman, aux incidents dramatiques, et qu'il nous montre à quel point l'âme arabe est rebelle à l'influence de notre civilisation. Il a incarné cette âme dans la personne d'un émir, rongé de haine sous ses dehors magnifiques et séduisants, et qui se révèle bientôt traître à la France qui l'a adopté et à une famille trop confiante, qu'il déshonore. On peut considérer le livre de M. Léty-Courbière comme une introduction aux événements qui viennent de se passer au Maroc, et dont on trouve, d'ailleurs, la relation dans **Un drame là-bas...** J'avoue préférer ce second roman au premier, avec lequel il composerait un diptyque s'il n'était plus objectif. M. Léty-Courbière a voulu trop dire dans *Amour rifain*, et il a peut-être un peu donné dans la thèse, qui est l'écueil des œuvres qui tendent à la généralisation. Aussi bien, *Un drame là-bas*, qui développe une série de tableaux colorés autour d'une action rapide, nous instruit-il mieux qu'*Amou rrifain* des mœurs nord-africaines tout en nous émouvant davantage. Cette fois, M. Léty-Courbière, qui est doué du sens du pittoresque, a réussi, en effet, à nous rendre témoins de la vie ardente de notre jeune colonie marocaine, du dévouement de ses soldats et de l'avidité des hommes qui, à la faveur de son effervescence, s'y enrichissent sans scrupules. C'est par touches expressives qu'il peint ses personnages en pleine action, et les meilleures scènes de son récit ont toujours le caractère d'instantanés. Le défaut qu'il accusait avec *Amour rifain* dans ces parties de préparation où un auteur semble marquer le pas, et qui est un certain abandon à la forme conventionnelle, disparaît aussitôt que le mouvement l'emporte.

La captive nue, par Albert Garenne. On retrouve l'influence de Loti dans ce roman de M. Garenne qui, en même temps qu'il conte une idylle charmante, et dont le sentiment révèle un poète, fait le récit verveux d'aventures et de combats à Madagascar. C'est, en effet, dans la grande Ile, à la conquête et à la pacification de laquelle il a contribué, comme officier, que M. Garenne a placé l'action de son livre. Toutefois, celle-ci ne se passe pas, comme dans *Les Barbares* de M. Jean d'Esme, au XVIIe siècle, mais de nos jours. En Betsilea, son héroïne,

M. Garenne a incarné une idéale figure de femme, mais qu'on ne saurait dire conventionnelle, tant il a apporté de tendre lyrisme à la peindre, et sa conviction de narrateur, épris des paysages qu'il évoque, enthousiaste des faits héroïques qu'il relate, est communicative.

Le grand patron, par Robert Randau. L'auteur des *Algérianistes*, cet enfant terrible des romanciers coloniaux, a écrit, ici, dans la manière truculente qui lui est habituelle, en même temps qu'une satire bouffonne du monde administratif et politique, une sorte de roman de mœurs fantaisistes, et il a réussi à composer un ensemble savoureux, quoique hétéroclite. Je me garderai bien de donner pour modèle *Le grand patron*, qui contient une reconnaissance d'enfant et un drame de la jalousie, comme un bon feuilleton qui se respecte, et des gaillardises et des cocasseries de toutes les couleurs. Mais M. Randau, tout en s'abandonnant, avec une joie visible, à son exubérance, met souvent les pieds dans le plat d'une manière assez semblable, en sa brutalité, à l'à-propos le plus spirituel... Il y a un observateur clairvoyant dans ce diable d'homme, et qui ne perd jamais complètement la tête, même quand il a le plus l'air de s'étourdir de son propre bruit.

Cinq dans ton œil, par Louis Lecoq. Ce roman, qui a obtenu le grand prix littéraire de l'Algérie, en 1925, est une œuvre assurément distinguée et qui atteste de très réelles qualités d'observation. M. Lecoq a étudié de près les personnages qu'il nous présente : les épouses Lella Aicha et Mimi Bent Hassan du malheureux Ben Melmel, la duègne Jamma Fartasse et la négresse Zorah Barkahoun, le soupirant Sekfadi Bourboune, enfin. Une atmosphère, qui m'a rappelé à la fois celle des *Mille et Une nuits* et des *Contes* de Boccace, enveloppe, en outre, son récit, et nuance d'un pittoresque très particulier l'humour qui s'y mêle au pathétique. Peut-être, cependant, M. Lecoq a-t-il cru trop devoir sacrifier au désir d'être original. Son style accuse quelque prétention, et son manque de complaisance à l'égard d'un lecteur non initié aux mœurs et au vocabulaire arabes, rend assez difficile à celui-ci la compréhension des gens et des choses dans la familiarité desquels il l'introduit, sans suffisante préparation.

Leurs petites majestés, par Maurice Larrouy. Pour faire

avec le moins de désagrément possible le tour de l'Indochine, le roi du Sikar a embarqué avec lui, sur l'aviso français *Roncevaux*, trois de ses épouses. L'aînée a quatorze ans, la plus jeune douze, et il faut bien que la cadette en ait treize... On devine quelle peut être l'attitude des officiers et de l'équipage de notre petite unité de guerre en présence de ces fruits encore acides, quoique extrême-orientaux. Les épouses du roi Sikar mûrissent vite à la chaleur de tant de convoitises, et M. Larrouy fait avec une verve aimablement érotique le récit des révélations qu'elles connaissent. Je serais surpris si les fidèles lecteurs du *Révolté* et de *Coups de roulis* ne s'en déclaraient pas enchantés.

Mémento. — M. Henry de Montherlant reproduisait dernièrement dans *Les Nouvelles littéraires* — mais sans citer mon nom — le passage de mon analyse de ses *Bestiaires* où je lui reprochais de s'interrompre au cours de son récit, à la façon de Lautréamont, pour souligner d'une exclamation ses meilleures trouvailles. Et il écrivait : « L'auteur de cette critique montre qu'il a le sens du lyrisme à peu près autant que le « savant » dont les âneries sur Lamartine ont été rapportées à cette place, il y a huit jours. » M. de Montherlant n'est pas aimable. Mais cette manifestation de mauvaise humeur est trop dans les habitudes des écrivains d'aujourd'hui, qui ne sauraient souffrir les moindres réserves de la part de la critique, pour que je m'en étonne. J'avais, en effet, rendu hommage aux grandes qualités lyriques de M. de Montherlant, et attribué précisément à ces qualités de l'étourdir au point de lui faire perdre le sens du ridicule. Non que je croie le lyrisme incompatible avec la mesure et le goût. Mais il y a lyrisme et lyrisme, et je me suis efforcé naguère, ici même, de montrer en quoi celui, par exemple, de certains romantiques fut plus extérieur que profond. La joie créatrice qui incite le poète à battre des mains pour donner le signal des applaudissements relève de l'éloquence. Elle est d'essence oratoire ou déclamatoire. Ce n'est pas, pour parler comme M. de Montherlant, contre *la jouissance* de l'écrivain que je m'élève, mais contre une jouissance qui ressemble à celle du « divin marquis », lequel, comme on sait, n'était pleinement heureux qu'en tirant un coup de pistolet pour marquer sa victoire...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Chatterton, trois actes d'Alfred de Vigny (reprise) à la Comédie-Française.

L'amour romantique est surtout fait de méconnaissance mutuelle entre les amants, et de leur entretien mélodramatique têtu

de cette inadaptation. Les amoureux romantiques, ni les auteurs romantiques, n'auraient pu mener aucune de leurs aventures s'ils n'avaient consenti de s'y conduire en hallucinés, et parfois en aveugles. En sorte que, de tout ce dont nous savons — par lui-même — qu'Alfred de Vigny avait voulu principalement nourrir son drame, il ne reste en vérité rien ; tandis que ce qu'il y considérait comme secondaire nous émeut encore. C'est proprement à méconnaître un tel revirement que la Comédie-Française affiche une passivité traditionnelle trop immuable ou trop paresseuse, à mon goût. Ses acteurs ont repris **Chatterton**, après un long sommeil, bonnement, comme s'ils devaient jouer la pièce devant Louis-Philippe et la Reine Amélie. Au contraire, il aurait pu y avoir tout un travail de redressement, de renouvellement dans l'interprétation, qui aurait permis, tout en restant dans le texte de Vigny, d'opérer une petite révolution opportune dans l'allure et l'expression du personnage de Chatterton qui, sinon, est devenu défait. Mais cela n'est pas l'affaire spécialement de l'acteur (et nous l'avons applaudi personnellement dans son ronronnement et sa désespérance académiques), mais bien plutôt du metteur en scène qui a la charge de réfléchir pour tous, et de distribuer les diverses couleurs des caractères respectifs. A ces observations peut-être pourrait-on, il est vrai, rétorquer par le prudent : *surtout pas de zèle*, de Talleyrand... Bornons-nous donc plutôt à constater : Les deux personnages principaux, tels qu'ils sont tenus par les acteurs, rapportent bien, d'une part ce qui est conventionnel dans la pièce, et de l'autre ce qui est excellent. Seule, des deux protagonistes, Mlle Ventura (Kitty Bell) s'ébranle comme il faut pour nous saisir et nous retenir. Encore M. Fresnay, qui joue Chatterton, comme j'ai dit, en restant déclamateur académique, empêche-t-il que les accents véritablement touchants de Mlle Ventura atteignent au point extraordinaire où notre cœur en resterait sur-le-champ blessé.

M. Fresnay nous a donné un Chatterton tout à fait selon la formule romantique (encore que modérée auprès de ce qu'aurait pu faire du personnage, et dans le genre, un Romuald Joubé). Or, Chatterton, c'est le type de l'arriviste vaniteux et compromis dans le pastiche (tel que nous en avons admiré des descendants à Paris même, il n'y a pas si longtemps) ; type pas du tout original, et même plutôt le contraire, ni même du tout en révolte contre la

société, contrairement à ce que Vigny, par les commentaires de la bouche du quaker (M. André Bacque), et selon sa fameuse préface, voudrait nous faire admettre. Simple usurpateur et interpolateur de textes antiques, « fumiste » qui s'ignore, foncièrement et bassement intéressé à tromper. Le désespoir et le suicide ne sont venus au gamin sinistre par aucun mouvement authentique de l'âme, mais simplement parce que ses supercheries venaient d'être dénoncées et qu'il n'y pouvait pas contredire. Ce jeune homme (ce héros si l'on veut, mais alors tel qu'il est, et non point arrangé) est un être desséché, larron, ambitieux, et montrant, nonobstant, ces « hautes qualités de l'âme » qui ont cours dans les sociétés puritaines ou demi-puritaines, « hautes qualités de l'âme » qui le signalent justement, de ces sociétés, non comme un adversaire, mais comme un partisan, et des plus résolus à y conquérir une prébende dorée. Simplement sa rapine et sa montée à l'assaut, et tout ce qui désignait en lui qu'il en faisait moralement partie, tout cela s'est trouvé déjoué trop tôt, alors que sa jeunesse n'avait pas encore assez de force pour tenir tête à l'échec. C'est donc là ce qui aurait pu faire l'intérêt de l'histoire, ce ratage des efforts précoces d'un jeune impatient pour briller parmi une société pharisaïque (parfaitement moquée avec verve par l'acteur Dorival, le lord bienfaiteur), à la conquête de laquelle il s'était élancé à toutes guides. Mais que diable, au contraire, nous propose le bon Vigny ! D'abord il donne à plein, sans réserve, le magnifique qualificatif de poète à cette larve avide de tout ce qui est à l'opposé de la poésie, à ce Chatterton grotesque de suffisance, qui apporte une outrecuidance bouffonne à décrire et son élévation et ses vertus ; énorme infatuation qui fait penser à nos Maurice Rostand, à nos Cocteau. Certaine scène entre le quaker et lui est proprement moliéresque, à l'écouter avec un peu de bon sens. Puis il a voulu (Vigny), de son aveu, faire de nous les témoins de ce spectacle : un poète authentique, affamé et supplicié par la société ; celle-ci écrasant férocement cette malheureuse victime, ce « martyr », comme dit le quaker, de ses forces coalisées. Holà ! ce n'est pas tout à fait cela, et si antagonisme il y a, c'est antagonisme entre deux complices : l'un, Chatterton, trop ardent au butin, et l'autre, la société, qui lui baille la leçon de tempérer une ambition exaspérée. La thèse de Vigny est singulièrement bornée dans son illogisme.

Cette thèse est que le poète doit être entretenu par la société. Vigny a parfois essayé de la rendre concrète. Il y a piteusement échoué. Il avait bien compris que le point embarrassant, c'était le critère auquel reconnaître un vrai poète ! D'autant plus qu'il était justement très difficile. Na-t-il pas dit qu'il y avait tout au plus deux poètes en plusieurs siècles ? Dans ses esquisses pour un projet de loi, il propose d'allouer une pension à tout poète dont le recueil aurait été accueilli *avec enthousiasme*, ou (variante passablement contradictoire) aurait obtenu les suffrages du public *d'élite*. A quoi il est trop aisé d'objecter que la pension est inutile pour celui qui jouit d'un tel succès. Et que dire, alors, si l'on comparait la situation des poètes du siècle dernier, avec celle des poètes actuels ! Pseudo-poètes la plupart, il est vrai. N'ont-ils pas aujourd'hui une manne surabondante en prix, en rubans rouges ou violets, voire en *principats*, en sinécures, etc.. ? Et faut-il compter pour rien les petits fours de Mme Aurel (si bien chantés par Maurice Boissard), ou ceux de défunte Mme la Duchesse de Rohan ? Vigny lui-même trouverait que l'on va trop loin, « trop fort », comme on dit aujourd'hui ! Sinistres comédies, d'ailleurs, où ne jouent que des bas-bleus et leurs moqueurs ; tandis, hélas, qu'un Léon Deubel se jette à l'eau par dénuement ; que des Emmanuel Signoret, des Maurice du Plessy, meurent dans la misère...

Vigny a donc fait de Chatterton le type du poète méconnu. Ainsi métamorphosé, il est assez peu intéressant. Ou plutôt : sans doute l'est-il, mais de manière autre que celle où Vigny l'a béatifié. Chatterton s'est tué à 17 ans et 9 mois, en avalant de l'arsenic. Extrême fatuité et extrême misère. Il dissimulait sa faim, et repoussait sottement tout secours. Noter qu'à son âge, pourtant, il avait déjà eu des poésies insérées dans des magazines et payées, — mal et irrégulièrement, il est vrai, mais enfin sa vanité et ses espoirs avaient là un vrai commencement d'une réussite, appréciable pour un garçonnet. Non : le coup mortel pour Chatterton, celui qui le décida au suicide, ce fut la dénonciation publique de ses emprunts et de ses arrangements archaïques. La farce, conçue et menée à tête puérile, tournait trop mal.

La source d'équivoque dans la conception dramatique de Vigny, c'est que, tout au cours du développement, il semble vouloir montrer l'amour se mouvant également dans le cœur de Chat-

terton comme dans celui de Kitty Bell ! Sacrilège envers celle-ci que d'assimiler ses sentiments à ceux d'un Rastignac-poète, desséché et impuissant, Vigny n'a oublié qu'une chose dans le caractère de Chatterton, et que nous réclamons pour lui : la duplicité foncière. Si on prenait au sens cynique ce qu'écrit (hélas, au sens pauvre) M. P. Brisson (le *Temps*, 13 septembre 1926) : « l'objet principal du drame n'est plus à nos yeux le destin manqué de Chatterton, mais son amour impossible pour la chaste épouse du marchand », nous serions presque d'accord...

Il n'y a, par exemple, aucun rapprochement possible entre Chatterton et Werther. Le cas de Chatterton est celui d'un jouvenceau consterné, blessé dans son orgueil, trompé dans ses ambitions, dans sa vanité exaspérée, d'un malade aussi, pour qui les contretemps sont de cruelles blessures. Il ne se tue nullement par amour. Il se sait aimé de Kitty Bell et qu'il va la tuer, et cela ne le retient pas. Quant à Werther, c'est bien un suicide d'amour. Et encore ! Dans son entrevue avec Gœthe (1808), Napoléon observa qu'il y avait incertitude ou complexité dans les causes du suicide de Werther : désespoir amoureux ou ambition et vanité blessée ? et Gœthe a toujours reconnu la justesse de cette critique. Il y avait même obvié d'avance (ce qu'il oublia ou s'abstint de répondre à Napoléon), puisque, dès 1787, il avait supprimé, dans *Werther*, le passage qui donnait le plus prise à cette observation. Quoi qu'il en soit, l'ensemble du roman laisse toujours subsister l'impression que les déboires de carrière avaient plus ou moins prédisposé Werther. Par parenthèse, je crois que — en dehors des romans — le suicide d'amour, uniquement d'amour, est bien rare chez les hommes équilibrés, surtout chez les hommes cultivés, qui ont dans leur existence, d'autres facteurs que l'amour, ou chez qui peut-être aussi le cœur a plus ou moins dégénéré sous l'étude. On pourrait dire que, dans les suicides masculins attribués à l'amour, on trouverait presque toujours d'autres causes complémentaires. Mais aussi il est à considérer que du fait même qu'un homme est capable d'un amour profond, il s'ensuit son peu de dispositions pour défendre ou organiser les conditions favorables de la vie en général

Vigny, lui aussi, souffrait de ce « Mal du siècle » étendu par Chateaubriand sur tous les romantiques. Ce mal qui rongeait

René, cet incurable ennui des êtres qui ne trouvent pas à se satisfaire.

Dans mes remarques critiques, j'ai quelque peu mélangé le Chatterton de l'histoire et le Chatterton de la fiction. Mais c'est que, ces deux aspects comparés, cela désigne parfaitement certains éléments de la faillite morale du romantisme : sa conception puérile des hommes, ses interprétations de ceux-ci vaines, plaintives, anémiques, enflées de rien. Où un Shakespeare eût cerné, percé, aggravé, un Vigny diminue, lave, délaie, déploie au vent. Cette larve virulente de Chatterton, de quel acide le grand Will l'eût-il traitée ! Au lieu de cela, Vigny nous propose un apprenti pasteur mélancolique, tout comme aujourd'hui M. Paul Claudel nous a officié un Rimbaud angélique et selon un esprit diminutif, d'autant plus regrettable que, largement débiteur du génial poète du *Bateau ivre* et de la *Saison en Enfer*, c'est une singulière façon, pour un élève, de tâcher à convaincre les gens que son maître ne serait qu'à sa propre taille. Chatterton conçu par Vigny, Rimbaud innocenté par Claudel : simples paradoxes indigents et mutilations ; thèmes de pasteurs, de missionnaires, à l'usage des peuplades primaires aux sentiments inlassablement émerveillés, à l'esprit obscur.

Certes, on ne songe pas à contester la légitimité, pour un dramaturge, d'interpréter les personnages de l'histoire à leur façon. Mais on peut bien dire que celle qui consiste à méconnaître ou à rabattre la valeur positive de l'énergie des héros en écartant de leur figure ce qui — aux yeux de la société misérablement étriquée — en est tenu arbitrairement pour nocif, pour répréhensible, on peut bien dire que ce ne sont pas procédés qui sont agréables à notre dégustation. C'est, au surplus, construire des *sous-hommes*, et détremper certains puissants ressorts humains qui, à nos yeux, ont une force héroïque, animale, positive ; robustesse qui anime par exemple, au théâtre, tout Shakespeare.

Si on se laisse porter bénévolement selon la représentation, il y plane un état dramatique tel que celui qui précède et accompagne un orage. Tout de suite, le personnage de Kitty Bell — frêle refuge déjà tant menacé — nous attire et nous retient. Mlle Ventura qui en est le calice, par son tendre aspect et sa tendre incarnation, se prête fort bien à l'objet spirituel qui nous

attire. La fragilité exquise, parmi laquelle l'amour est engendré et remué chez cette douce femme, est encore appuyée au contraste du mari, brute (naturellement !), parvenu grossier, ogre tonnant. Sa présence et ses éclats rendent plus souffrante Kitty Bell dans le désordre de son âme et dans le tremblement anxieux de sa nature en amour pour le jeune Chatterton. On sait l'histoire : celui-ci s'empoisonne et du même coup, à ce spectacle, le cœur de Kitty Bell, et, tandis qu'elle s'écroule, soudain se rompt.

Evidemment, tout au cours du drame, nous contemplons la sensible actrice avec sympathie. Nous ne pouvons jouir de telles pièces qu'en nous abandonnant à notre sentiment cordial ; ainsi, comme Kitty Bell est bouleversée par la naissance et le parcours et la catastrophe de son amour pour le misérable et mélancolique Chatterton, ainsi, chez nous-même, par le chemin de nos regards et de notre audition, l'écho émouvant de Kitty Bell nous habite. Nous lui prêtons les dispositions de notre propre amour — qui donc n'aime pas ? — en un échange confiant d'une familière et douloureuse assimilation. Notre subconscient s'agite et nous presse vers elle avec anxiété, à ses dangers que nous voudrions parer, à ses épouvantes que nous voudrions adoucir, à sa culbute et à sa mort, au delà desquelles nous nous étonnons, tandis que le rideau descend, que notre propre vie continue. Nous considérons notre âme, et, dans une panique alarme, parmi notre soudaine suffocation, nous essayons de sonder si notre cœur s'arrêterait de battre parce que tel autre serait devenu silencieux.

Nous avons assisté avec consentement, et loin de l'esprit critique (qui ne nous reviendra qu'au matin), à un spectacle élevé, dans la section du mélo. Et cela nous attendrit et nous ensorcelle encore, parmi le débat du vestiaire et les cahots de l'omnibus.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Robert-Andrews Millikan : *L'électron*, traduction Adolphe Lepape, Alcan.

Le mot « électron », qui fut proposé il y a juste trente-cinq ans par le physicien anglais Johnstone Stoney, a progressivement conquis droit de cité dans le langage courant, après que ce corpuscule eut été étudié, dans l'intervalle, par de nombreux et illustres savants, tels que le Hollandais Henrick-Anton Lorentz, l'Anglais John-James Thomson, le Français Paul Langevin, et d'au-

tres encore. Bien qu'en pratique ce mot serve à désigner le corpuscule chargé négativement (puisque le corpuscule positif correspondant se nomme dorénavant « proton »), on peut dire que l'électron, par suite de son extrême mobilité, permet de concréter ce qu'on appelle vaguement l'*électricité*.

Cette branche de la physique est la dernière venue et, peut-être, la plus avancée de toutes, tant au point de vue de notre connaissance de l'univers que des applications industrielles : l'électricité, après avoir absorbé le domaine entier de l'optique et du magnétisme, est en train d'assimiler l'inertie, la chimie, la cohésion ; et, dans cette œuvre d'unification généralisatrice, l'électron se trouve à la place d'honneur.

On sait aujourd'hui que l'électron entre dans la constitution de tous les éléments, qu'il en gravite un autour du noyau central de l'hydrogène et quatre-vingt-douze autour du noyau d'uranium, qu'il en existe 146 autres à l'intérieur de ce dernier noyau et que l'expulsion des électrons hors des noyaux n'est qu'un des aspects de la radioactivité. On connaît très exactement sa masse : il en faut un milliard de milliards pour atteindre un millionième de milligramme ; et ses dimensions : mille milliards d'électrons juxtaposés en ligne droite ne couvriraient pas deux millimètres. Lorsqu'ils se déplacent dans un métal, ils constituent le courant électrique et, comme dit Millikan (*op. cit.*, p. 143) :

Le nombre d'électrons contenus dans la quantité d'électricité qui passe, pendant une seconde, dans le filament d'une lampe ordinaire de 16 bougies et qui coûte environ 0,00001 centime, est tellement considérable que si les Parisiens devaient compter ces électrons, chaque habitant à raison de deux électrons par seconde, et, cela, sans jamais s'arrêter, ni pour manger, dormir ou mourir, il faudrait plus de cent siècles pour accomplir ce travail.

L'électricité contenue dans un électron est, non seulement, la plus fondamentale des constantes physiques et chimiques, mais en outre une constante de la plus haute importance pour la résolution des problèmes numériques de la physique moderne (p. 138).

La conduction de la chaleur est aussi un phénomène électronique : si vous vous brûlez en saisissant la poignée d'un fer à repasser, c'est la faute aux électrons, qui, de proche en proche, se sont communiqué des vitesses trop considérables. L'électrolyse, la vulgaire galvanoplastie met en jeu la facilité avec laquelle certains atomes abandonnent leurs électrons ou en fixent d'au-

tres. Les rayons X et les lampes de radiotéléphonie reposent sur des déplacements d'électrons. Le magnétisme est dû aux rotations des électrons dans les atomes, et les émissions d'ondes de même, qu'il s'agisse de lumière et de T. S. F. Bref :

Au cours de ces vingt dernières années, on fut conduit à découvrir, au-dessous du monde des atomes et des molécules du XIXe siècle, un monde entièrement nouveau d'électrons, dont on ne soupçonnait même pas l'existence au début du présent siècle (p. 217). Le monde pratique des affaires s'empare des résultats de ces recherches d'hier, qui ne se proposaient pas d'autres buts que d'accroître un peu notre connaissance de la structure intime de la matière et qui servent aujourd'hui à décupler la portée du téléphone ou à produire six fois plus de lumière qu'autrefois pour la même dépense d'énergie électrique (p. 3).

Et, comme disait l'Anglais Ramsay, ce qui, aujourd'hui, est une curiosité scientifique sera demain un article commercial.

§

On se rend compte, par ce qui précède, de l'intérêt capital que présente l'ouvrage de Robert-Andrews Millikan, professeur de physique à l'Université de Chicago, directeur du laboratoire de physique de Pasadena, en Californie et prix Nobel de 1924. Une première édition de **l'Electron** parut en 1917, suivie d'une deuxième, sept ans plus tard :

En la préparant, écrit-il (p. II), j'ai été très frappé de constater combien les modifications à apporter sont presque toujours des additions plutôt que des suppressions, — magnifique exemple de cette grande vérité que la science, comme la plante, se développe principalement suivant un processus d'accroissement progressif.

Voilà de quoi faire justice de ce sophisme, inventé par des esprits superficiels, peu instruits et partiaux, suivant lequel la science passerait son temps à ruiner aujourd'hui ce qu'elle affirmait hier : en dénigrant « les pauvres petites trouvailles » de l'homme « livré à lui-même », il s'agit — on s'en doute — de glorifier des « vérités » d'un autre ordre, qui, au fond, dans le domaine de la connaissance (je ne dis pas : dans le domaine de l'action), ne sont que des enfantillages.

La traduction a été entreprise et menée à bien par Adolphe Lepape, qui, il y a quelques années, fit de remarquables conférences, rédigées ensuite sous le titre : *L'unité et la discontinuité de la matière* (Paul Dupont). C'est dire que l'ouvrage de Milli-

kan ne pouvait guère être mieux transcrit : tout au plus, une dizaine d'inexactitudes apparaissent quand on l'examine avec minutie, et je ne suis même pas sûr que certaines ne figurent pas dans l'original.

L'Electron débute par un historique des théories de l'électricité, lequel possède une grande valeur épistémologique : le plus grand nom fut peut-être Faraday, précédé par Coulomb, Gauss, Ampère, Laplace,... et suivi par Maxwell et les électronistes contemporains. Bien que Faraday eût établi — par l'électrolyse — l'existence d'un grain d'électricité, cette idée fondamentale passa quelque temps au second plan, préoccupé qu'on était par le vide qui sépare les corps électrisés, « par les tensions de l'éther », ainsi qu'on s'exprimait alors. Cette conception exclusive, bien qu'elle conduisît aux ondes hertziennes, était incomplète ; c'est un peu, nous dit fort justement Millikan (p. 21), comme si, voyant un homme placé sur un pont et y déterminant des tensions mécaniques, on affirmait que l'homme *n'est pas autre chose* que ces tensions. Cet « autre chose », en l'électricité, ce sont les corpuscules, nommés électrons et protons.

L'auteur américain s'étend longuement sur les expériences par lesquelles il a déterminé *au millième près de sa valeur* cette donnée physique essentielle qu'est l'électricité renfermée par *un seul* électron. En suivant au microscope *une goutte d'huile*, de rayon égal à deux millièmes de millimètre par exemple, on peut assister à la capture ou à la perte d'un électron, car il s'ensuit immédiatement une brusque variation de sa vitesse (1). En outre,

> ce dispositif réalise simplement une balance électrique, au lieu d'une balance mécanique, qui permet de peser exactement et facilement jusqu'à un dix-milliardième de milligramme (p. 121).

Après avoir montré victorieusement que la notion de « sous-électron » a été une erreur scientifique — peu répandue d'ailleurs, — Millikan aborde la *structure de l'atome*, structure analogue à celle du système solaire, selon les idées de Rutherford et de Bohr :

> Le rapport du rayon de l'électron à celui de l'atome est à peu près le même que le rapport entre le rayon de la Terre et le rayon de son

(1) Tous les éclaircissements mathématiques ont été rejetés à la fin, en appendices.

orbite autour du Soleil (p. 225). Ces deux entités : électricité et matière, que le XIXe siècle considérait comme distinctes, commencent à nous apparaître comme deux aspects d'une seule et même chose (p. 222). L'impénétrabilité apparente de la matière tient à ce que les mouvements d'agitation thermique des molécules (1) possèdent des énergies insuffisantes pour qu'un atome puisse empiéter dans le domaine d'un autre (p. 233).

Enfin le livre se termine par des indications sur *la nature de l'énergie rayonnante*, c'est-à-dire par un grand point d'interrogation :

La réponse que les Grecs apportaient à cette question était simple et satisfaisante pour des gens qui se contentaient d'explications verbales et qui n'avaient pas encore appris à questionner la nature, au moyen de l'expérience, pour vérifier l'exactitude d'une conclusion théorique (p. 281). Les progrès déjà acquis nous entraînent dans des régions encore très obscures pour le physicien, et, à vrai dire, plus obscures encore qu'on ne le croyait il y a vingt ans (p. 280).

Je ne voudrais pas abandonner l'analyse de cette œuvre sans citer quelques-unes des idées générales, qui font particulièrement bien comprendre la position et les principes directeurs de la science actuelle :

A chaque progrès que l'esprit humain réalise dans la connaissance des mécanismes naturels doit correspondre un progrès dans son aptitude à contrôler la nature et à en asservir les forces cachées (p. 4). Somme toute, le témoignage de nos yeux est peut-être le critère le moins sûr que nous possédions ; à chaque instant, nous voyons des choses qui n'existent pas, même si l'éducation de notre œil est irréprochable. Ce sont les rapports que... l'esprit reconnaît comme conséquence logique d'une mesure exacte qui sont généralement les plus sûrs (p. 8). Pour Pythagore, le but essentiel était de substituer aux conceptions purement qualitatives des relations quantitatives. Cette opinion s'est renforcée de celle des esprits clairvoyants tout au long de l'histoire de la physique. L'un des plus grands physiciens modernes, l'Anglais Kelwin, a pu écrire : « Quand vous pouvez mesurer ce dont vous parlez et l'exprimer en nombre, vous en connaissez quelque chose (2) ; au contraire, quand vous ne pouvez pas le mesurer ni l'exprimer en

(1) On pourrait ajouter aussi : « les travaux des forces de compression ».
M. B.

(2) Cela n'empêche pas Millikan d'employer (p. 252) cette métaphore digne de Joseph Prudhomme et que peu de savants français se seraient permise : « Ces laboratoires du Créateur que sont les étoiles »...

nombre, votre connaissance est précaire et peu satisfaisante. Il se peut que ce soit le commencement de la science, mais c'est à peine si votre pensée a atteint l'état de science » (p. 5). Le grand progrès que nous avons fait dans les temps modernes ne réside pas tellement dans les idées elles-mêmes que dans la découverte des bases sur lesquelles ces idées reposent (p. 11).

En résumé, *l'Electron* est, pour le savant, une admirable leçon de métrologie précise, et pour le profane un exposé très clair de notions qui font désormais partie du bagage intellectuel d'un honnête homme, comme on disait au XVIIe siècle. C'est donc une œuvre de haute vulgarisation dans la meilleure acception du mot, et nous devons être reconnaissants à Adolphe Lepape de l'avoir mise à la portée du lecteur français.

MARCEL BOLL.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

La VIIe Assemblée. — Le séjour à Genève commence par déconcerter. Des drapeaux partout, comme pour une fête, mais point de fête. Les indigènes vaquent à leurs affaires. Aucun contentement sur les visages, pas un petit bal populaire. Seulement quelques limousines de plus par la ville, quelques dîners de gala dans les hôtels, et des articles de journaux. Un déluge d'articles de journaux. Ainsi, malgré la pureté de l'air et le beau bleu du Léman, et tous ces drapeaux, quelque chose d'équivoque dans l'atmosphère, quelque chose d'artificiel et de forcé. Cette impression s'accentue à chaque pas. On avance parmi les contradictions. Tout le monde pense à la guerre et parle de la paix. Gestes et discours sont faussés, chaque délégation dans son hôtel élabore des plans de combat. Penchés sur des cartes économiques et d'état-major, les stratèges civils soupèsent les possibilités et les amitiés, font le compte des chances et des périls, des profits et pertes. Puis les conciliabules, qui se prolongent à table. Le Polonais a dîné avec le Français, l'Anglais avec le Bulgare, l'Italien avec le Grec. Des manœuvres se dessinent. Au milieu du Kriegspiel, la nouvelle se répand que Stresemann a communiqué son discours à Briand avant la séance. Les journalistes se précipitent. Toutes les cages du téléphone et du télégraphe ouvertes en même temps, le ciel obscurci de communiqués,

canards et ballons d'essai. Quand le calme s'est un peu rétabli, les cloches de Saint-Pierre invitent les fidèles à chanter en séance plénière les hymnes de la réconciliation (universelle). A l'unisson. La cérémonie terminée, on se remet à l'ouvrage. Il s'agit de bâtir une maison qui, cette fois, résiste à l'orage. A peine si elle commence à sortir de terre, parmi les trous béants et les tas de matériaux. Quelques blocs de marbre et beaucoup de stuc ; des mobiliers de salon et de bureau, d'énormes rouleaux de papier. Les moralistes s'improvisent architectes, les politiciens font des poèmes sur les étoiles et les contremaîtres étonnent par leurs connaissances juridiques. Il flotte sur le chantier des odeurs de cuisine et par endroits de vidanges: on n'a pas encore installé le tout-à-l'égout. Pêle-mêle, ordres et contre-ordres, bons et mauvais, guerre et paix, c'est-à-dire la vie.

L'atmosphère dite de Genève est faite de bonne volonté renaissante, qui atténue les chocs et dégénère en hypocrisie. Chaque négociateur a son mandat, sa thèse et sa clientèle ; mais la galerie regarde, il faut capter les suffrages. On met une sourdine aux passions, les applaudissements renfoncent l'esprit de corps. Il arrive très vite qu'on songe moins à résoudre des problèmes qu'à épuiser un ordre du jour. Tout le monde est pressé d'en finir. Après, on verra. La suite à l'année prochaine. Il ne s'est rien dit d'irréparable, on s'est ménagé des portes de sortie ; de reticence en salamalec, on progresse dans le « malentendu »: Vous ne m'avez pas compris, je n'ai pas dit cela. Jusqu'à ce que quelqu'un se fâche. Cette année l'Espagne et le Brésil, une autre fois l'Italie, un Dominion, peut-être un continent.

Comme tout ce qui se passe à Genève, l'entrée de l'Allemagne a une double signification. Le conflit souvent signalé (ici) entre le Pacte et le Traité prend fin. Le Pacte pose le principe de l'égalité des Etats. L'Allemagne utilise ce principe dans un dessein national. Mais pour utiliser un principe, encore faut-il qu'il existe, c'est-à-dire qu'il corresponde à des sentiments et à des intérêts. On ne s'expliquerait pas la rapide victoire du Pacte sur le Traité, si la S. D. N. était considérée comme une simple émanation de la guerre. Elle a des origines plus lointaines et profondes. La guerre n'a été que l'occasion. Pas plus entre pays qu'entre citoyen, les relations ne sont possibles sans accord sur quelques principes, qui changent de siècle en siècle. Ils étaient flottants à

la surface des aspirations populaires, le Pacte a essayé de les formuler.

L'homme ne vit pas de pain seulement, mais privé de pain il meurt. Double besoin fondamental de pain et de Dieu. Parmi toutes les religions qui donnent satisfaction au besoin d'absolu, la démocratique est présentement la plus conquérante. C'est une religion terrestre. Son contenu peut se résumer par les mots paix, justice, progrès. Sans cette religion, qui donne une forme aux sentiments, la S. D. N. ne serait pas née, ne vivrait pas; tant que ces sentiments existeront, il faudra qu'ils trouvent à s'exprimer sous une forme ou une autre. Dans la fameuse séance du 10 septembre 1926, où la France et l'Allemagne se donnèrent le baiser de paix, il y eut une minute de délire mystique. Des diplomates guindés et sceptiques pleuraient, des fripouilles politiciennes pleuraient, Briand le cynique cria au prodige, cela finit dans des hurlements. Par delà les petites ruses et les calculs d'intérêt, la foi souleva l'assemblée, la foi dans le développement pacifique des peuples. Depuis toujours, la foi et la superstition cheminent côte à côte. Comme les religions tendent un voile devant le gouffre final, la religion terrestre tend un voile devant les horreurs de la guerre. La religion terrestre aussi tend à être catholique, c'est-à-dire universelle. Elle est guettée par tous les schismes.

La religion démocratique a élevé à Genève le temple de la paix. Autour du temple s'ouvrent des boutiques, des comptoirs, un marché s'installe. L'histoire recommence sur une plus vaste échelle. Le jour viendra sans doute où il faudra chasser les marchands du temple. Le jour viendra aussi, hélas ! où le temple de la paix subira le sort du temple de Delphes. En attendant, il faut organiser le marché, pour donner satisfaction à l'autre besoin fondamental. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui résoudre le problème économique. Il y a déjà eu beaucoup de conférences, on en prépare une de plus, pour faire quelle besogne ?

Un grand point d'interrogation est resté suspendu dans le ciel genevois au-dessus de la 7e Assemblée : où va l'Europe, où va le monde ? La religion démocratique se heurte à d'autres religions. Plus ou moins fort suivant les pays, le nationalisme défend âprement le principe de la souveraineté des Etats, tandis que par la porte du B. I. T. le socialisme s'installe toujours plus

solidement dans la place, malgré la dislocation présente (et momentanée) des troupes du monde ouvrier. Pour accorder les tendances contraires et les dogmes du Pacte qui leur correspondent, on multiplie les échanges de vues, on prêche la collaboration à toutes les tribunes. Mais la force du nationalisme se mesure par les résistances au désarmement et par les chiffres du tarif douanier. La collaboration n'est pas plus facile entre classes sociales qu'entre catégories de pays, grands, petits, riches en population ou en matières premières, industriels, agricoles...

A ces causes d'incertitude s'en ajoutent d'autres. Le Japon a posé la question des races, comme un avertissement. Les Etats de l'Amérique latine ont posé la question des continents, faisant entrevoir un premier schisme. Enfin, la fameuse statue de la Liberté qui se tient debout à l'entrée du port de New-York n'a cessé de lancer sur le monde des affirmations et des veto. Les attitudes et la politique de la grande République oligarchique et financière s'expliquent sans qu'il soit besoin de faire intervenir les notions de morale et d'équité. Sur le plan de la religion démocratique, l'évolution américaine retarde de plusieurs lustres sur les sociétés d'Europe. Sur le plan économique, la prospérité américaine semble infinie. C'est ainsi que, soulevée par un immense orgueil national, la grande République oligarchique et financière ne refuse pas de collaborer, mais à condition d'avoir une part de commandement à sa mesure, qui est incalculable. Les crises intérieures diminueront un jour la force et l'orgueil des Etats-Unis d'Amérique, mais si cette éventualité est de bon augure pour les régions de l'Atlantique, qui sait si, par un choc en retour, elle n'est pas grosse de périls dans le Pacifique ? En attendant, la pression américaine se fait sentir péniblement dans le monde entier.

C'est dans cette incertitude générale que s'est déroulée la 7e session de l'Assemblée. La grande porte ayant paru insuffisante, on a abattu une muraille pour laisser entrer l'Allemagne. Cette entrée allemande, la réconciliation franco-allemande, le départ du Brésil, tout, jusqu'à l'élection du Salvador contre l'Uruguay, tout a contribué à donner à cette session un caractère européen. Ici se placent les deux grands discours de MM. Briand et Stresemann. Si l'on écarte du discours de M. Briand toutes les scories, notamment de politique personnelle, il reste qu'une fois

de plus la France a été le porte-parole des nations pour lancer dans le monde les affirmations de la religion nouvelle. Au nom de ceux qui s'appellent des réalistes, M. Stresemann s'était réservé de rappeler, outre les revendications nationales, l'autre besoin fondamental de l'espèce humaine. le besoin de pain. Il s'agit maintenant de concilier la justice et l'appétit pour le partage pacifique de la miche. Mais le cœur et le ventre, le sentiment et l'intérêt, ne s'entendent jamais tant qu'il manque un des termes à la trinité (terrestre). Comme dans les dessins à énigme : cherchez la tête. On peut maintenant faire un commencement de réponse à la question : où va l'Europe ? Elle va à la recherche d'une direction, c'est-à-dire d'une tête.

Six ans après l'armistice, l'Europe présentait un spectacle de morcellement, de division, de désordre. Les accords de Locarno ont ressuscité le concert européen, qui est tout de suite entré en conflit avec la S. D. N. On l'a bien vu à la session extraordinaire de mars 1926. Le veto brésilien, renforcé par celui de l'Espagne et de la Pologne, a tenu en échec la volonté des grandes puissances. Il a suffi de six mois pour briser cette résistance. Le Brésil et l'Espagne se sont retirés, la Pologne s'est inclinée. L'Angleterre, la France et l'Allemagne, avec la collaboration intermittente de l'Italie, ont réorganisé le Conseil à leur guise et dicté la loi à l'Assemblée des Etats « à intérêts limités ». Quelques voix se sont élevées pour défendre les droits et la dignité de l'Assemblée, mais les Etats secondaires et les petits Etats ont montré une fois de plus leur impuissance et leur docilité. Il y a désormais quelqu'un qui commande, et l'Assemblée passe au second plan, dans une position d'attente, — jusqu'au jour où de graves divisions éclateront entre les membres du Conseil qui ont un siège permanent.

Disciple de Bismarck, hanté par le souvenir de Napoléon (dont il collectionne les portraits), M. Stresemann a esquissé un programme audacieux. Il propose de fonder la vie économique du monde sur « la suppression de tout ce qui a séparé jusqu'à présent les différents systèmes économiques nationaux ». Ainsi parlent les puissants. L'application de ce programme peut conduire, par hypothèse, aussi bien à un nouvel empire allemand qu'à une espèce de fédération européenne. Ce sont des solutions extrêmes qui font connaître les tendances.

Parmi tant d'incertitudes, il y a quelques points de repère. Les peuples sont assez dociles tant qu'on leur assure le pain quotidien, et il y a toujours quelqu'un qui commande. Chacun sera appelé à choisir entre son ventre et son âme, à donner sa mesure. Les excommunications de Genève ne seront pas plus efficaces que les foudres de l'Eglise. Malheur aux faibles. *Vae Victis !*

FLORIAN DELHORBE.

SCIENCE FINANCIÈRE

Harold G. Moulton et Cleona Lewis : *La dette française,* traduit de l'anglais par René Arnaud et Jean Proix, Librairie Gallimard. — Octave Homberg : *Le financier dans la cité,* Grasset. — Mémento.

L'ouvrage de MM. Harold G. Moulton et Cleona Lewis : **La dette francaise**, est le quatrième d'une série d'ouvrages où l'Institute of Economics publie ses enquêtes sur la reconstruction européenne. Les trois premiers furent consacrés à la capacité de paiement de l'Allemagne, aux dettes et à la reconstruction russes, et au plan des réparations. L'Institute of Economics a été fondé par la Carnegie corporation de New-York pour déterminer les faits relatifs aux problèmes économiques d'actualité et pour les interpréter à l'usage du peuple américain sous la forme la plus simple et la plus aisée à comprendre.

Dans leur ouvrage, les auteurs se proposent de faire connaître la situation véritable des finances françaises et de dresser le plan d'un rétablissement financier qui permettrait le retour à la santé économique ; subsidiairement, ils s'efforcent d'indiquer en quelle mesure la France est capable de faire face à ses dettes extérieures.

« Ce qui frappe le plus l'observateur de passage dans la France d'après-guerre, écrivent les auteurs, c'est qu'en dépit de sa triste situation financière, c'est toujours la belle France ». Par ses ressources naturelles, par sa main-d'œuvre disponible, par ses capitaux, par l'habileté de ses chefs d'industrie, par tous ses aspects extérieurs, la France est toujours la France d'autrefois, et elle est mieux encore. Cependant le franc baisse, le prix de la vie monte, les ministères s'épuisent et se succèdent, et on s'inquiète de plus en plus d'une banqueroute nationale ou d'une débâcle financière possible. Français ou étrangers, les observateurs ont sous les yeux, dirait-on, un paysage irréel ; quelle est la clef de l'énigme ? Si tous les facteurs essentiels de la production des

richesses, ressources naturelles, main-d'œuvre, établissements industriels, chefs d'industrie, existent ainsi en quantité et en qualité, si la production des richesses est abondante, pourquoi tant d'incertitude au sujet de la France ? La réponse est simple pour nos auteurs. Les facteurs que nous venons de citer ne sont pas les seuls, ce ne sont même pas les plus importants de la vie économique ; c'est le système financier qui domine tout. La situation dont souffre la France est due à l'hypertension de la capacité financière du pays. A la suite de la guerre et de l'effort économique qui en est résulté, le mécanisme financier qui soutient et stimule toute l'organisation économique s'est détraqué, et lentement mais sûrement désagrégé.

Si tant d'observateurs des choses économiques n'ont pas su voir la situation, c'est qu'ils n'ont pas été capables de la considérer comme un tout homogène. Chacun a été enclin à choisir tel ordre particulier de faits, tel index pour appuyer sa théorie que tout allait pour le mieux. Et on a acquis une singulière habileté à sauter d'un index à l'autre quand la situation l'exigeait, afin de garder constamment une attitude optimiste. En 1919-1920, on affirmait que l'inflation et la hausse des changes augmentait fortement la production, et que c'était là le point capital. En 1920-1921, on parla peu de la baisse de la production, mais on mit en avant la diminution dans la circulation de la Banque de France et la hausse du franc comme de sûres preuves de l'amélioration de la situation. Pendant la dépression de 1921-1922, on vit, dans l'absorption facile de titres par le marché financier, le témoignage des qualités d'économie du peuple français et de sa constante solvabilité. En 1923-1924, on ne parla guère de la nouvelle inflation et de la difficulté croissante qu'on rencontrait à émettre des valeurs sur le marché des titres, mais on revint aux statistiques commerciales pour montrer que la situation économique française était à sa base même des plus saines :

En réalité, disent MM. Moulton et Lewis, le fait intéressant et en même temps embarrassant, c'est que les divers index de la vie économique n'ont pas indiqué tous ensemble la même direction : quand les affaires ont été prospères, le volume de la monnaie a augmenté et le franc a baissé. Quand les affaires ont subi des dépressions, le franc a monté et les valeurs d'Etat ont trouvé un large marché. Mais dans les périodes d'inflation commerciale, les fonds liquides disponibles ont été absorbés par les affaires, le marché des valeurs a été vidé et la Tréso-

rerie a dû recourir à la Banque de France pour faire face aux dépenses courantes de l'Etat.

Nous sommes en présence de cette situation paradoxale, ce que les auteurs appellent le dilemme économique : une politique fiscale et bancaire saines, un retour des changes à la parité d'avant-guerre s'accompagne, comme en Angleterre, d'une dépression économique, tandis qu'une augmentation de la production et une renaissance industrielle, comme en France, mènent à l'inflation fiduciaire, à la chute de la monnaie nationale, à l'instabilité générale économique et financière.

Il y a cependant, pour nos auteurs, un moyen d'en sortir : l'équilibre du budget, c'est là pour eux le cœur du problème. Celui-ci comporte une phase immédiate et une autre à plus long terme. Il s'agit d'abord d'apaiser les crises de la monnaie, du change et de la cherté de la vie pendant l'année en cours, où il n'est pas possible d'espérer une véritable amélioration budgétaire. Ensuite, il faut jeter les bases d'un budget véritablement équilibré pour les années suivantes.

La première mesure à prendre, c'est d'arrêter l'inflation en élevant les taux d'intérêt et en restreignant tous les emprunts. Ce resserrement du crédit, tant public que privé, provoquerait fatalement, pour un temps, une situation très difficile : diminution de la production intérieure et diminution du commerce extérieur. Freiner les affaires par le resserrement du crédit, voilà néanmoins pour les auteurs la solution féconde ; la déflation commerciale, comme en 1921, soulagerait la crise bancaire et la crise monétaire, augmenterait l'offre de capitaux flottants et abaisserait les taux d'intérêt. Ceci fait, il s'agirait d'équilibrer le budget. Les auteurs estiment que ce n'est pas un ensemble de réformes de détail qui résoudra le problème financier français ; il faut une opération de plus grande envergure. Seule, à leur avis, une réduction énergique du poste des intérêts peut équilibrer le budget. Cette réduction ne doit pas se faire par une conversion, ni par un impôt sur le capital, mais, selon MM. Moulton et Lewis, par une réduction arbitraire de l'intérêt payable sur la totalité de la dette intérieure, pour l'abaisser au taux de 2 o/o. Ils y ajoutent une surtaxe spéciale sur les gros revenus, pour égaliser le fardeau financier des divers groupes.

Nous renvoyons à leur ouvrage pour tout ce qui concerne la

dette extérieure. Nous citerons cependant, après eux, ce passage d'un discours de M. Roland Boyden :

Au delà d'une certaine limite, quelle que soit cette limite, toute demande de versements et de transformation de ces versements en dollars, produirait en plus petit l'effet que produisit cette même demande sur l'Allemagne. Elle démoraliserait le change et le budget français ; elle provoquerait l'inflation fiduciaire et détruirait toute l'économie domestique de la France. Elle supprimerait en outre tout autre paiement à venir. C'est le principe même du plan Dawes. Au delà d'un certain point, tout effort pour obtenir l'impossible n'est pas simplement vain ; il exclut la possibilité de recevoir ce qu'on aurait pu obtenir autrement.

La question des dettes interalliées est aussi une de celles qui préoccupent **Le Financier dans la cité**, j'ai nommé M. Octave Homberg. Celui-ci est venu de loin aux questions financières. Il consacra sa jeunesse à l'étude de la philosophie et fit le tour des systèmes d'une manière assez complète pour acquérir le titre d'agrégé ; mais le moment venu d'enseigner aux autres ce qu'il avait acquis, il prit la clé des champs. Il fut le plus appliqué des élèves ; le goût de l'école buissonnière ne lui vint que plus tard, quand il fut devenu un maître. Pour satisfaire ce besoin, il passa le concours du ministère des Affaires étrangères et occupa plusieurs postes dans diverses ambassades. Mais la diplomatie ne fut pas plus heureuse que la philosophie. M. Octave Homberg ne fut pas plus fidèle à l'une qu'à l'autre ; il les abandonna toutes deux pour les affaires. M. Octave Homberg est un réaliste à qui ses succès dans les entreprises qu'il a lancées donne une grande autorité. A son sens, on ne saurait ratifier purement et simplement des accords qui lient injustement deux générations de Français, afin d'obtenir uniquement des crédits extérieurs. Il signale d'ailleurs la grande injustice des dettes entre alliés :

Elles sont nées, vous le savez, de l'ampleur même de l'effort que nous eûmes à accomplir pour gagner une guerre qui n'était pas seulement la nôtre. Ce qu'on veut nous faire rembourser aujourd'hui, c'est le prix de ces munitions que nous dûmes acheter à ces prétendus créanciers eux-mêmes, de ces munitions qui dévastaient notre propre sol devenu le théâtre de la guerre commune, de ces munitions qui dévastaient un territoire qui servait de bouclier à nos alliés mieux protégés par la nature. Quant à la valeur de reconnaissance de dette que signèrent alors nos ministres des Finances, vous savez combien elle est contestable et combien devrait s'y appliquer cette exception de contrainte

que contiennent tous les codes des peuples civilisés et qui, certes, s'appliquait à nous quand nous avions le pistolet sur la tempe, c'est-à-dire l'armée allemande à Noyon. Mais alors même qu'on a laissé la question glisser de ce terrain de principe où il eût fallu la maintenir avec l'énergie irréductible qu'inspire le sentiment du bon droit, alors même qu'on en vient à ne plus discuter que la capacité de paiement de notre pays, alors qu'on nous applique à nous, les anciens alliés, et qui furent les principaux artisans de la victoire commune, la même règle dont on usa à l'égard de l'ennemi vaincu, comment oublier que nous devrions, à tout le moins, avoir la même garantie que l'Allemagne !

La moindre de ces garanties est la clause de transfert qui suspendra automatiquement le service d'annuités écrasantes, s'il avère que celles-ci risquent d'affaiblir notre change. Mais celle-ci ne peut être libellée sans que la valeur nouvelle de notre monnaie ait été déterminée. Il faut donc stabiliser. Pour cela, il est nécessaire de bien choisir le cours et de le garder rigoureusement secret, pour empêcher la spéculation internationale de jouer contre le succès de l'opération ; enfin gager l'opération sur des ressources absolument sûres.

Il semble bien que le moment soit venu de tenter cette stabilisation. Attendons les ministres à l'œuvre.

Mémento. — M. Philippe Lamour publie un recueil de *Formules de contrats usuels en francs-or* (Nouvelle Librairie Nationale). Il estime que cette clause est parfaitement légale et qu'elle est de parfaite sécurité. — De M. Gabriel Faure : *Bilans et comptes en francs-or* (Nouvelle Librairie Nationale), où les commerçants pourront apprendre à établir leur comptabilité en francs-or.

LOUIS CARIO.

QUESTIONS COLONIALES

Georges Hardy : *L'Âme marocaine d'après la littérature française.*

L'œuvre de la colonisation moderne repose d'une façon de plus en plus généralisée sur le principe de la coopération du génie de la nation souveraine avec celui des races indigènes. C'est cette union de forces, jusqu'alors contraires, qui assure, dans un rythme heureux et fécond, l'essor des contrées lointaines. Mais il est de toute évidence que l'entente, chaque jour plus étroite, entre les deux éléments en présence implique une connaissance mutuelle. Aussi apparaît-il plus opportun que jamais de faciliter par une large diffusion de l'enseignement franco-indigène parmi

les populations locales l'accession à notre méthode intellectuelle. Il importe de parfaire, également, de notre côté, notre notion exacte du milieu où nous travaillons. Cette double étude est d'un intérêt capital et, sans faire de la littérature facile, on peut affirmer, comme je le rappelais dans ma précédente chronique, que le problème colonial de nos jours est pour une large part un « problème de psychologie sociale ».

Quels sont les psychologues capables de tâter le pouls de l'opinion indigène, d'en déterminer les battements et d'établir à l'aide de leur examen un diagnostic sûr ? Il ne s'agit point de posséder cette science de la mentalité indigène pour son seul usage personnel; il faut en faciliter en effet l'acquisition à tous ceux qui, à un titre quelconque, peinent sous de rudes climats pour créer ce bloc de puissances économiques et sociales, plus ou moins latentes encore, qu'est la Plus Grande France. Aussi est-ce vers cette littérature coloniale, qui serre de plus en plus près la réalité, s'éloignant du mirage orientalo-tropical, qu'il faut se tourner. Ce sont nos écrivains coloniaux, qu'ils soient gens de lettres ou gens d'action, simples spectateurs de l'effort ou vigoureux artisans de celui-ci, qui ont désormais la tâche de réunir les matériaux de cette science nouvelle, « la psychologie sociale coloniale » et de dégager, d'une main habile, des erreurs accumulées le vrai visage de l'âme indigène. Telle est l'œuvre que vient de réaliser M. Georges Hardy, Directeur général de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Antiquités au Maroc dans son récent ouvrage : **L'Ame marocaine d'après la littérature française.**

M. Georges Hardy, mettant sur une large palette, en plaques nombreuses et bien choisies, les différents tons qu'il a détachés des écrits français sur le Maroc, est parvenu à brosser un tableau aussi juste de coloris et de dessin que possible de cette âme marocaine, tout à la fois si proche et si loin de nous. Le but de l'auteur a été de « dégager l'âme marocaine de l'amas de pittoresque, de clichés, de phobies ou de philies qui la sépare du public ». Ce travail, où la conscience de l'historien perce à chaque page, apporte une précieuse contribution à cette science qu'est l'art de coloniser dans le sens le plus noble du mot.

Avant d'étudier l'âme du peuple marocain, M. Georges Hardy a, dans le chapitre premier de son livre, cherché, à l'aide d'ap-

préciations fournies par ceux qui nous ont décrit le Maroc, à fixer le milieu où celle-ci évolue journellement. Faisant table rase des formules connues, « le Maroc, témoin survivant du moyen âge », le « Maroc, terre agonisante », le « Maroc, pays oriental » ou bien « partie intégrante du Continent Noir », ou encore « élément essentiel du Bassin Méditerranéen », l'auteur conseille, s'inspirant de la profonde expérience d'un Charles de Foucauld, de ne pas oublier que le Maroc est une mosaïque de races. Il y a au Moghreb un miracle : ces Berbères, ces Vandales, ces Phéniciens, ces Romains, ces Maures chassés d'Andalousie, semblent, à première vue, unifiés, cela d'autant plus que le manteau islamique ne les recouvre que plus ou moins, et cependant si la terre marocaine forme un tout géographique, l'âme moghrebienne est fort diverse.

Du fait même que l'Ame marocaine est diverse, nous trouvons « dans les faits et gestes des indigènes des sortes de contrastes, des semblants de contradictions qui supposent un mécanisme mental tout à fait différent du nôtre ». Dans un chapitre très étudié et que M. Georges Hardy a intitulé une *Psychologie de contrastes*, nous sommes en présence de ces oppositions psychologiques où, à côté de caractéristiques individualistes, nous notons de nombreux faits d'associations dans lesquels l'extrême indépendance sait parfois plier devant le plus étroit despotisme. Le Marocain est tantôt « en léthargie intellectuelle » et tantôt « en pleine création », échafaudant maintes combinaisons commerciales. Sa vie religieuse, où il semblerait que l'Islam trace une ligne rectiligne, n'est qu'un long balancement entre la foi orthodoxe et les conceptions animistes qui frissonnent de rêves étrangers, éclos en de lointains Soudans. Contrastes qui déroutent et désarçonnent, contrastes qu'il faut pourtant ne pas ignorer. Il serait intéressant de citer les pages de ce chapitre si riche en documents psychologiques.

Pénétrant plus avant dans l'étude de l'âme marocaine, M. Georges Hardy sculpte d'un marteau vigoureux la mentalité du rural, de ces gens des tribus que l'on se plaît à appeler des Berbères, si différents du citadin arabe ou maure. Le tableau est nettement tracé et nous voyons apparaître, à la lumière de citations heureuses, le rural marocain, dur pour lui-même et pour les autres, primitif en ses instincts, anarchique et « homme de poudre », islamique en surface, berbère avant tout. « Dans l'ensem-

ble, ces paysans marocains, même dissidents, même en guerre contre nous, sont sympathiques « aux Européens qui les abordent ou — ce qui est plus méritoire encore — à ceux qui les fréquentent un peu longuement ». On éprouve à leur contact une sensation savoureuse de fraîcheur, de naturel, de spontanéité, qui est une caresse pour nos âmes de civilisés. On célèbre en eux des qualités qui représentent « le plus clair espoir de l'Afrique du Nord : de la franchise, de la fidélité, le sens des intérêts économiques, l'absence de fanatisme agressif ». On prévoit qu'ils seront des « élèves plus dociles que les citadins », et que leurs défauts, conséquences de la lutte pour la vie, s'atténueront au fur et à mesure que la vie deviendra pour eux plus facile. C'est en eux qu'on est tenté de placer l'avenir du Maroc. »

L'âme du citadin, « monde différent » de celle du rural, est l'objet d'une égale et consciencieuse étude de la part de M. Hardy. Nous voyons grâce à lui évoluer pour ainsi dire les différentes classes de la vie sociale du Maroc, hauts bourgeois, ulémas, fonctionnaires du Makhzen, marchands et artisans. Puis, sur ce fond commun qui circule dans toutes les rues des cités du Maroc, quelques touches particulières donnent une vision de la « personnalité » des diverses villes de l'Empire Chérifien. Ainsi se trouve, condensée en quelques pages, une véritable géographie humaine.

L'œuvre de M. Georges Hardy eût été incomplète si une place n'avait point été faite à la femme marocaine. L'auteur a su avec infiniment de tact situer la femme moghrébienne dans la vie sociale et familiale à la ville comme aux champs et rétablir dans ce domaine bien des légendes.

Abordant ensuite un sujet précieux en ses enseignements, l'auteur de *l'Ame marocaine* examine les conditions de rapprochements entre Français et indigènes et formule quelques règles essentielles, bases de toute politique d'association qui, ne se payant pas de mots, répond aux besoins présents. Et l'un des derniers principes que souligne M. Georges Hardy est « d'imposer le respect par la bonne tenue et les qualités morales ». La colonisation, en effet, est, contrairement à l'opinion si longtemps répandue, le fait d'une élite. Ce sont nos meilleurs agriculteurs que nous devons envoyer en Afrique du Nord et non ces « laissés pour compte », déclassés et dévoyés ; ce sont nos meilleurs fonctionnaires, ceux qui ont la volonté de réaliser et la légitime ambition de faire quelque chose

d'utile qui doivent tourner les yeux vers les carrières coloniales. Notre jeunesse est ardente, elle a le goût du risque et si les lauriers guerriers, ternis hélas par l'âcre fumée des gaz, ont été récoltés par leurs prédécesseurs immédiats, la moisson est belle outre-mer ; il s'agit de glaner, non seulement de riches épis, mais aussi des cœurs, des âmes qui nous furent hostiles, car elles ne nous connaissent pas encore. Ouvrons ces jardins secrets avec précaution, pour en écarter les mauvaises herbes, mais gardons-nous d'abîmer les fleurs à l'arome subtil qui furent cultivés durant tant de millénaires.

MAURICE BESSON.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Chantepie de la Saussaye, A. Bertholet et A. Lehmann : *Lehrbuch der Religionsgeschichte*, 4e édition remaniée, 2 vol. 8°, Tübingen, Mohr-Siebeck. — François Lexa : *La Magie dans l'Egypte antique jusqu'à l'époque copte*, 2 vol. 8° et album de 70 planches, Paris, Paul Geuthner.

La nouvelle édition, la quatrième déjà, du grand **Manuel d'Histoire des Religions** de Chantepie de la Saussaye, vient à son heure, car la guerre a si bien éparpillé les efforts et élevé des barrières entre les divers groupes de savants, qu'on a beaucoup de difficultés à conserver des idées générales, ou mieux, à s'en faire de nouvelles sur la base des monographies parues depuis douze ans. La première édition de ce *Manuel* était due tout entière à Chantepie lui-même, savant hollandais de descendance française. Mais la masse des matériaux augmentant sans cesse, il a fallu peu à peu répartir les chapitres entre des spécialistes. Le choix des collaborateurs pour cette quatrième édition est vraiment réussi ; il a été fait par les deux directeurs de la présente édition, M. Alfred Bertholet, de Göttingue, et M. Edvard Lehmann, de Lund ; la lecture des chapitres généraux, ou des parties générales des chapitres consacrés à chaque religion particulière, permet de constater que la nuance protestante-hollandaise (elle est bien caractérisée) a été éliminée, et que les appréciations, ou positions de valeurs, sont à peu près débarrassées des normes chrétiennes.

Ceci est frappant déjà dans l'Introduction, due à M. Lehmann, qui est consacrée à un court exposé de l'historique de l'histoire des religions ; et davantage dans le chapitre général du même

auteur sur les phénomènes et les idées qui sont l'objet propre d'études de cette discipline. Je n'aurais pas tout à fait classé ces faits de la même manière, trop traditionnelle, et j'aurais tenu compte davantage aussi, non pas tant des idées et des interprétations, que de la méthode de Durkheim, qui a eu le mérite de faire voir la complexité des phénomènes religieux et a tenté au moins de pénétrer jusqu'à leur base psychique.

Bon, mais aussi trop traditionnel, est le chapitre, dû à Bernard Ankermann, de Berlin, sur les religions primitives. Il commence par le culte des morts et la croyance à l'âme, puis passe, par la magie, le totémisme, les divinités, le culte, les prêtres, au mythe. Pourtant le totémisme n'est pas une religion ; et le prétendu culte des morts se décompose en éléments magiques primordiaux ; le mythe ne vient pas nécessairement si loin ; le culte comprend de la magie ; et d'ailleurs comment distinguer, quand il s'agit des actes seuls, la magie de la religion ? Les « conclusions » laissent aussi la porte ouverte à bien des discussions ; on n'y sent nullement l'influence des méthodes nouvelles qui sont en train de s'élaborer dans l'étude comparée des phénomènes religieux. Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'un manuel pour le grand public, où d'ailleurs la bibliographie est réduite au strict minimum.

Puis viennent les chapitres monographiques : religion des Chinois par M. Franke, auquel je reprocherais de ne pas faire la part assez large aux cultes populaires, dont des travaux récents (du Père Doré, de Granet, etc.,) montrent l'importance ; on commence, il est vrai, à peine à se débarrasser de l'attitude « littéraire » en étudiant les Chinois.

La religion des Japonais est étudiée par M. Florenz, de Hambourg. Cette fois les formes populaires, au moins comme survivances des formes primitives, sont mises en pleine lumière, le chapitre étant divisé en deux parties, l'une consacrée au shinto, l'autre au bouddhisme.

On passe ensuite aux Egyptiens anciens, étudiés par O. Lange, de Copenhague ; il y a tant d'ouvrages bien faits sur ce domaine religieux que M. Lange ne pouvait que les résumer.

Les religions des Sémites de l'Asie antérieure (Babylonie, Assyrie, Cananéens, Phéniciens) ont été dévolues à l'excellent asyriologue qu'est M. Friedrich Jeremias, de Magdebourg ; cha-

pitre parfait, idées et interprétations souvent neuves, surtout à propos de certains détails du culte.

Au chapitre sur l'Islam, dû à M. Snouck-Hurgronje, de Leyde, on doit faire un reproche grave : c'est uniquement de l'étude « littéraire », où les mœurs religieuses anciennes et modernes des musulmans sont si peu étudiées qu'il n'y a même pas de section du chapitre consacrée au rite et au culte, lacune formidable si l'on considère que grâce aux publications de nos savants de l'Afrique du Nord (Doutté, Bel, Marçais, Henri Basset, Laoust, Brunot, Destaing, etc.), à ceux de Westermarck au Maroc, à ceux des savants anglais dans l'Egypte moderne (Lane, Seligmann, l'école de Khartoum, etc.), en Palestine (à citer aussi les grands travaux des Pères Jaussen, Lammens, etc.), en Perse, en Turquie, en Afghanistan, dans l'Inde musulmane, il est possible de constater maintenant dans l'Islam toutes sortes de complexités, de mélanges, de survivances, de formations rituelles autonomes. Toute cette accumulation d'observations directes est nulle et non avenue pour M. Snouck-Hurgronje, qui disserte encore sur la seule base du Coran et des commentateurs. Chapitre à refaire tout entier, et à moderniser, même en ce qui concerne l'Islam à la Mekke et aux temps de Mohammed, comme le prouve l'excellente monographie de Gaudefroy-Demombynes sur le *Pèlerinage à la Mekke* (Geuthner) où tout le rituel est analysé à fond et placé dans une atmosphère arabe préislamique ou musulmane.

Le tome II débute par une étude des religions de l'Inde, due à M. Sten Konow, de Christiania : védisme, jaïnisme, bouddhisme, mais pas un mot, ou presque, des religions plus primitives dont on commence à discerner l'influence millénaire sur les cultes et religions dits « supérieurs ». Mais le sujet délimité par M. Sten Konow est traité avec la maîtrise qu'on pouvait attendre de ce savant.

La religion des Persans est bien présentée par M. Lehmann, qui est spécialisé dans l'étude de l'Iran.

Des chapitres sur la religion des Grecs, par M. Martin Nilsson, de Lund, et des Romains par M. Ludwig Deubner, de Fribourg-en-Brisgau, il n'y a rien à dire : ce sont de bons résumés de sujets complexes sur lesquels existe une littérature considérable et beaucoup d'ouvrages de vulgarisation. M. Deubner a eu

soin d'indiquer l'influence de la religion des Etrusques sur celle des Romains ; c'est un sujet qu'il connaît bien.

Les religions des Slaves et des Lituaniens ont été décrites par M. A. Brueckner, de Berlin, bien connu pour de nombreuses publications en ce domaine. Cette fois, les formes populaires et primitives sont placées en pleine lumière, même la magie courante ; très intéressante est la section où l'auteur tente de différencier les croyances et pratiques des divers groupes de Slaves, et l'influence exercée sur elles par le christianisme.

Puis vient la religion des Germains, par M. Wilhelm Groenbeck, de Copenhague, qui n'apporte pas grand'chose de nouveau et pour cause, car le christianisme a balayé les croyances anciennes, en n'en laissant que des fragments épars étudiés par le folklore, — et un chapitre final sur les Celtes, dû au savant écossais Mac Culloch, et qui est bien fait, avec assez souvent des renvois aux textes originaux.

Un énorme index termine le volume. On remarquera que, dans ce *Manuel*, aucune place n'a été faite à une étude systématique du christianisme, lacune que M. Salomon Reinach avait comblée par la publication d'*Orpheus*, et M Söderblom par son *Manuel*. C'est l'influence qui subsiste du huguenot Chantepie de la Saussaye, le *noli me tangere* des milieux théologiques. Ou bien peut-être n'a-t-on pas trouvé de collaborateur qui eût l'esprit assez synthétique, et qui fût en même temps assez au courant de toutes les formes du christianisme pour rédiger un tel chapitre. Quoi qu'il en soit, ce *Manuel* est unique dans la littérature mondiale ; et il faut remercier MM. Berthollet et Lehmann d'avoir mené à bonne fin cette quatrième édition.

§

Je disais ci-dessus que très nombreux sont déjà les bons ouvrages sur les religions égyptiennes ; celui que vient de publier M. François Lexa, professeur à l'Université Charles de Prague, ne fait double emploi avec aucun autre, en ce que la **Magie dans l'Egypte ancienne** y est étudiée comparativement depuis l'époque la plus reculée jusqu'à l'époque copte, dont de nombreux éléments survivent de nos jours sous le manteau du christianisme et de l'Islam. L'auteur constate au début que les égyptologues n'ont pas donné de bonne définition de la magie ;

il en examine quelques-unes, et se sent naturellement très embarrassé, n'ayant pas d'instruction ethnographique générale. Il voudrait bien conserver la vieille distinction entre « magie » et « religion », mais constate que même en Egypte, comme c'était à prévoir, le prêtre agit parfois comme un magicien (par coercition) et le sorcier comme un prêtre (par une prière ou une propitiation). Mais M. Lexa est un esprit honnête : il finit par jeter de côté les subtilités théologiques et dit : « La magie est l'activité tendant à produire l'effet dont la connexion avec cette action n'est pas subjectivement (?) explicable par la loi de causalité. » Les miracles de Notre-Dame de Lourdes sont-ils, dans ce cas, de la magie ? Par avance, M. Lexa peut répondre non, car il affirme un peu plus loin que se frotter le front le mercredi des Cendres avec de la cendre n'est pas de la magie à cause de son sens symbolique (il oublie que cette pratique garantit, selon l'opinion populaire, des maladies de peau), et il reconnaît comme magique l'acte de mettre deux cierges en croix sur la gorge pour se guérir du mal, parce que « cet acte n'est pas explicable par la loi de causalité ». Or, si le malade a confiance et si son mal est nerveux, les deux cierges guérissent ; donc la loi de causalité subjective intervient. M. Lexa, malgré son louable effort, n'est en somme pas arrivé plus loin que ses devanciers.

Il suffira, en tenant compte de cette observation fondamentale, de classer et parfois d'interpréter autrement la riche collection de faits recueillis dans le tome I, *Exposé*, et dans le tome II, *Textes*, et en étudiant certains d'entre eux sur les planches de l'*Album*.

Dans le chapitre premier sont analysés les modalités et les buts de la magie chez les Egyptiens : pour les besoins de la vie terrestre ; pour ceux de la vie posthume ; et pour les communications des vivants avec les dieux et les morts. Puis vient la partie descriptive : formules, injonctions, mythes, rites d'identification, remèdes et poisons, amulettes (images et symboles des dieux, noms des dieux et des rois, signes particuliers ou secrets, matière des amulettes, etc.). Aux chapitres sur la relation de la magie et de la religion et sur celle de la magie et de la science, je ferai le reproche de trop rester « égyptologique », je veux dire de trop admettre une différence entre les phénomènes, selon qu'ils sont « populaires » ou « sacerdotaux » ; comme les prêtres sont ceux qui nous ont laissé le plus de textes sur tous sujets, on a

tendance à exagérer la place du groupement sacerdotal dans la civilisation égyptienne. Les chapitres sur la magie chez les Coptes montrent bien la persistance des pratiques préchrétiennes et leur adaptation à de nouvelles conceptions ou à de nouvelles interdictions.

Le recueil de textes est précieux : fort instructive est leur comparaison avec les « formules » des Cherokies et d'autres Indiens, ou avec les formules magiques de l'Inde ancienne et en général des peuples dits sauvages, plus encore, naturellement, avec les incantations en usage dans l'Islam nord-africain et syrien. Ces formules ont la vie dure : M. Lexa cite le cas vraiment curieux d'une recette magique égyptienne, destinée à savoir si une femme est enceinte ou non, qui se retrouve littéralement, par l'intermédiaire d'auteurs arabes, dans des traités de médecine européens du XVIIe siècle.

A. VAN GENNEP.

GRAPHOLOGIE

Rose-Alsa Schuler : *Mussolini à travers son écriture*, Henry Paulin. — Robert Saudek : *The Psychology of Handwriting*, George Allen, Londres (édition allemande : *Wissenschaftliche Graphologie*, Drei Masken, Munich. — Henry Stahl : *Grafologia si expertizele in scrieri*, Editura Cartea Romanesca, Bucarest. — Jacques Destable : *L'expertise en Ecritures*]; *ses méthodes récentes*, Gillouin. — Miss L. K. Given-Wilson : *The Psychology of the movements of Handwriting from the Works of J.Crépieux-Jamin*, George Routledge, Londres. —Jean Royère : *Le Manuscrit autographe*, Blaizot. — Dr Paul Carton : *Diagnostic et conduite des tempéraments*, Maloine. — Henry Decharbogne : *Graphologie*, Larousse mensuel illustré. — Une enquête de *Paris-Midi* : *Peut-on avoir une belle écriture et être intelligent ?* — Une renaissance de la *Société de Graphologie* de Paris. — Une *Société d'Etudes du Caractère humain* à Lyon. — *La Graphologie et l'observation médicale*, in *l'Homéopathie française*.

Mlle Rose-Alsa Schuler nous a donné.en une plaquette luxueuse, illustrée de plusieurs autographes et de deux portraits,une étude graphologique sur **Mussolini à travers son écriture**. Elle démontre d'une façon saisissante combien l'écriture révèle le caractère et nous permet de connaître les « possibilités » d'un homme. L'auteur a su analyser avec pénétration cette nature complexe « volcanique, ce merveilleux esprit servi par une volonté puissante ». Cette étude est intéressante, parce qu'elle explique l'homme et nous montre les tendances riches et variées qui constituent cette captivante personnalité, sans craindre de révéler celles qui pourraient déplaire aux adorateurs du *Duce* :

Ce tempérament de feu est sujet à tous les brusques emportements d'un homme souvent colérique. La nervosité et l'effervescence y règnent presque à l'état permanent. Ses susceptibilités exaltent en quelque sorte son amour-propre et son orgueil. Irascible, dur, cinglant, il sera brutal, s'il le faut, sans pitié et sans merci (p. 5)... Cette souplesse assimilatrice recèle toutes les finesses de la dissimulation, toute les audaces de l'habileté, toutes les subtilités, toute l'insaisissabilité des restriction mentales. Ce sont tous les facteurs cachés mis en œuvre pour le triomphe de son vouloir.

Elle note « l'équilibre fait de maîtrise de soi, de puissance, d'analyse et de coordination réfléchie qui fait la valeur de cette personnalité puissante ». C'est une étude attachante qui ne peut manquer d'intéresser beaucoup de monde, au moment où les destinées des peuples dépendent plus que jamais de la valeur des *caractères* qui les dirigent.

La Graphologie éveille, de plus en plus, l'attention des esprits cultivés, aussi bien en France qu'à l'Etranger. Il a paru, dans ces derniers mois, plusieurs ouvrages en langue étrangère. L'un d'eux, écrit par un Tchèque : M. Robert Saudek, a été publié en anglais sous le titre **The psychology of Handwriting** (La Psychologie de l'écriture) et en allemand sous le titre : **Wissenschaftliche Graphologie** (Graphologie scientifique). Une édition française est en préparation. Lorsqu'elle sera parue, j'en ferai une analyse détaillée. En attendant, je tiens à signaler à ceux qui lisent ces deux langues cet important ouvrage de 350 pages in-8, accompagné de 115 reproductions d'écritures. Ils trouveront dans l'édition allemande un chapitre : « L'enseignement de Klages » (*Die Lehre von Klages*) exposant la doctrine du graphologue qui attire actuellement le plus l'attention du public allemand. Nons souhaitons qu'une traduction intégrale de l'œuvre de Klages, extrêmement difficile à comprendre dans l'original, nous soit donnée quelque jour. En attendant, on trouvera dans le livre de M. Saudek un exposé et une critique des œuvres de cet auteur. Son principal ouvrage a pour titre *Handschrift und Character* (L'Ecriture et le Caractère) qui est précisément celui là même que M. Crépieux-Jamin avait donné à la traduction allemande de son œuvre, qui a paru bien avant le livre de Klages. Nous serions bien curieux de savoir ce qu'il y a de nouveau sous ce titre emprunté. M. Saudek nous dit que M. Klages mésestime les graphologues français :

Le succès de Klages est légitime, mais son dédain pour les travaux français ne l'est pas. Il n'est pas vrai que Crépieux-Jamin n'ait rien fait d'autre que de cribler l'héritage du bon vieil abbé Michon et n'ait rien produit de personnel. Il est indéniable que l'on ne saurait méconnaître l'importance de ses derniers ouvrages.

M. Saudek s'efforce d'être impartial et de choisir dans la méthode française et dans la méthode allemande ce qui lui paraît le meilleur. Il a appporté tous ses soins à développer le côté « Théorie ». Ses connaissances linguistiques lui permettent de s'assimiler des travaux variés. Il nous semble qu'il se laisse un peu trop impressionner par l'étalage pseudo-scientifique des esprits germaniques. Ceux-ci ont une tendance à revêtir de mots pompeux, de néologismes sonores et prolongés, des concepts flous, et qui, condensés dans une phrase bien claire, apparaissent décevants. La partie la plus nouvelle de l'ouvrage, après l'examen de l'œuvre de Klages, est celle qui traite des Alphabets. M. Saudek insiste avec raison, comme l'a fait Crépieux Jamin, sur l'importance primordiale de l'enseignement graphique. L'écriture n'est pas un geste entièrement libre et spontané, comme le geste mimique : il est en partie artificiel et discipliné. Il faut donc commencer par rechercher tout ce qui peut l'influencer de « l'extérieur » ; habitudes scolaires, nationales, plume, papier, conditions dans lesquelles se trouve le scripteur, caractère du document, etc. M. Saudek s'efforce de déterminer les tracés qui ne sont pas sous la dépendance de ces *influences*. Il dresse une sorte de long questionnaire méthodique de ces caractéristiques, qui doit servir de guide, un « filtre » qui ne doit laisser passer que ce qui est rigoureusement individuel et révélateur. Il émet une théorie nouvelle, qui nous paraît très discutable, celle de la « contre-dominante », que nous examinerons quand l'édition française sera parue. M. Saudek nous donne plusieurs analyses d'écritures faites d'après sa méthode. Elles nous ont laissé l'impression que l'auteur procède avec une prudence excessive, comme s'il se défiait de son pouvoir de synthèse. Il semble redouter d'avancer quelque affirmation. Il fait songer à un peintre qui consulterait à tout moment des traités de perspective et des livres relatifs aux lois des couleurs, dans la crainte de ne pas réussir son ouvrage. Or, le portrait graphologique est le but ultime de la Graphologie, de même que le diagnostic est le but de l'étude clinique du

médecin, et le tableau le but du peintre. C'est la valeur du résultat qui consacre celle du praticien. Lorsque M. Saudek déclare, au début de son ouvrage, que « les graphologues français sont les meilleurs praticiens du monde, mais qu'ils sont de médiocres théoriciens », on ne sait trop s'il faut s'en plaindre. Je crains bien que les graphologues allemands ne méritent, en suivant Klages, le reproche de théoriciens abstraits. Or, la Graphologie est une science appliquée, et non une spéculation mathématique.

Miss L. K. Given Wilson a publié, sous le titre **The Psychology of the movements of handwriting**, un excellent exposé de l'œuvre de M. Crépieux-Jamin, qu'elle considère à juste titre, comme le Maître incontesté de la Graphologie moderne. C'est un livre très clair, bien édité, abondamment illustré, très agréable à lire et qui mérite d'être répandu dans les pays anglo-saxons où il fera apprécier la graphologie à sa juste valeur. Pour réussir un exposé aussi complet dans un volume de 200 pages, il faut posséder à fond son sujet. C'est par des efforts de cet ordre que les graphologues arriveront à faire estimer leur science et lutteront contre les absurdes traités qui rabaissent la graphologie au rang de la cartomancie et autres superstitions qui exploitent la crédulité publique.

M. Henry Stahl, expert judiciaire, professeur à l'Ecole supérieure des Archivistes-paléographes de Bucarest, a publié un très important ouvrage intitulé : **Grafologia si expertizele inscrieri**. Voici donc la graphologie reconnue par le professeur d'une Ecole supérieure d'Etat, comme la seule base réelle de l'expertise en écritures. C'est une consécration officielle. Il faut espérer qu'avant un siècle, la France, qui a découvert la Graphologie et possède (au dire des étrangers) les meilleurs praticiens, reconnaîtra, aussi, officiellement, sa valeur. L'Etranger nous précède trop souvent dans ces consécrations, c'est tout à sa louange et à notre détriment. Nous déplorons vivement que des esprits supérieurs, aussi fins, érudits que sont nos chartistes, continuent à bouder la Graphologie. Une collaboration cordiale entre les archivistes et les graphologues pourrait avoir les plus heureux effets. En attendant qu'elle se réalise, souhaitons que nos chartistes lisent l'ouvrage de M. Stahl. Ils n'ont pas de raison de lui montrer de défiance puisque l'auteur est un confrère, un érudit, un professeur et un expert. Il verront dans ce livre

bien illustré tout le parti qu'un esprit éclairé peut tirer d'une connaissance réelle de la graphologie rationnelle, telle que Crépieux Jamin l'a fondée, et telle que Pierre Humbert l'a adaptée à l'expertise en écritures. C'est un traité complet d'expertise, avec des exemples judicieusement choisis, et qui démontre que la Graphologie seule peut permettre de désigner l'auteur d'un écrit anonyme en caractères différents de son graphisme habituel: slaves, grecques, gothiques, arabes. L'auteur nous présente une expertise du plus haut intérêt. Il démontre qu'un autographe, non signé, attribué à Michel le Brave (✝ 1601) a bien été écrit par lui. Il fait le portrait graphologique du scripteur, et nous met en présence des traits de caractère de ce personnage, tels que l'Histoire les connaît. Puis il procède à une expertise graphique en prenant comme pièces de comparaison des signatures authentiques de ce Prince, qui le premier a réalisé l'union des pays roumains vers 1600. Il étudie ensuite une signature en caractères latins attribués au même scripteur, découverte récemment, et il démontre qu'elle n'émane pas de lui, mais d'un « secrétaire de la Main » dont il fait le portrait graphologique, ce qui permet de l'identifier.

L'auteur examine toutes les questions techniques relatives à l'expertise d'écritures. Nous souhaitons vivement que son ouvrage puisse être traduit en français. Il abonde en idées neuves, en démonstrations didactiques. M. Stahl propose une série d'institutions qui rendraient le plus grand service à la Graphologie et à l'Expertise : création d'une Ecole d'experts analogue à notre *Société Technique des Experts en Ecritures*, d'une Bibliothèque spéciale, où se trouveraient réunis tous les livres traitant de ces questions, et tous les dossiers judiciaires contenant des faux, une collection de photographies de faux, avec reproduction des cas célèbres dans le monde entier, une collection d'écritures d'enfants et d'adultes, en suivant le même individu depuis l'Ecole primaire jusqu'à l'Université, une collection d'écrits pathologiques : malades, aliénés, etc., eto. Enfin, il préconise la création d'un laboratoire muni de tous les appareils nécessaires, parmi lesquels les instruments d'optique : microscopes spéciaux, dont mes confrères français se servent si rarement. Il faut féliciter hautement M. Stahl de son courage, car il brave les critiques des esprits routiniers et il ose affirmer *ex cathedra* que la Grapho-

logie est une Science, et la seule base sérieuse de l'expertise en écritures. Il fait à la fois une belle action et une belle œuvre.

M. Jacques Destable, avocat à Paris, a pris pour sujet de sa thèse de Doctorat en Droit : **L'Expertise en Ecritures, ses méthodes récentes.** Il a cherché à se rendre compte de la valeur qu'on peut accorder à l'expertise en tant que *preuve*. C'est une question de première importance et qui intéresse, non seulement les milieux judiciaires, mais le public, car la sécurité et les intérêts de chacun de nous peuvent dépendre d'une expertise d'écritures. Les lettres anonymes sont de plus en plus fréquentes, les fausses signatures sont nombreuses et les testaments olographes donnent lieu constamment à des contestations. Après avoir rappelé quelques affaires retentissantes, M. Destable examine les trois méthodes en présence. Il condamne celle des calligraphes, dont il montre « les dangers et l'absurdité ». Il regrette que les Archivistes préconisent le retour à la vieille méthode des comparaisons de formes :

> Ils la rajeunissent, dit-il, mais nous n'avons, dans leurs travaux, rien trouvé de bien nouveau, si ce n'est une scrupuleuse prudence qui régit l'application de leur technique (p. 90).

Il examine longuement les deux méthodes vraiment nouvelles : celle des graphologues et celle du Dr Locard. Il en fait l'exposé et montre l'intérêt de la classification d'Humbert. Il semble cependant séduit davantage par les mensurations du Dr Locard, bien qu'il nous dise que celui-ci « contrôle ses résultats... à l'aide de la méthode graphologique ! » Il conclut en recommandant une extrême prudence, tant aux magistrats qui consultent les experts qu'aux experts eux-mêmes. Il souhaiterait qu'ils s'abstiennent plus souvent de formuler des conclusions catégoriques. Nous avons étudié nous-même, ici, les Méthodes d'expertise (1) ; il nous est donc difficile de juger impartialement ce travail, et nous ne pouvons nous empêcher de protester avec véhémence contre certains propos incontestablement trompeurs, concernant la Graphologie et son maître, M. Crépieux Jamin. M. Jacques Destable n'est ni chartiste, ni graphologue, ni expert. Il n'a pu prendre parti en connaissance de cause, quelque consciencieuse qu'ait été son enquête. Il nous fait songer à un homme de bonne volonté qui entreprendrait de se faire, sans étudier la médecine,

(1) *Mercure de France*, 1er décembre 1922.

une opinion sur la valeur scientifique des deux doctrines médicales qui se disputent la thérapeutique, l'Allopathie et l'Homéopathie. Après avoir consulté les maîtres de ces deux méthodes de soigner, il ne saurait formuler qu'une conclusion philosophique sans valeur pratique véritable. Il dirait peut-être qu'il vaut mieux conserver la santé, et conseillerait aux médecins de s'abstenir de tout diagnostic, étant donné les dangers que peuvent présenter leurs erreurs. Cependant, la Médecine est une science appliquée, et son praticien est bien forcé de trouver une solution. De même, en présence d'un faux ou d'un testament, l'expert se trouve contraint de se faire une opinion. Il faut bien qu'un testament olographe ou une signature soient déclarés sincères ou faux pour qu'un jugement intervienne. Si l'expert ne croit pas en sa science, il contraint le magistrat à assumer, lui-même, la responsabilité de déclarer valable ou non la pièce litigieuse !

L'abstention n'est pas une solution. La plus sage mesure est celle que prévoit la Loi qui exige la nomination de trois experts à la fois quand il s'agit de cas difficiles.

Une collaboration effective entre les experts préconisant des théories différentes présenterait un intérêt réel et des garanties. Malheureusement, elle est difficile à obtenir.

Le Dr Paul Carton a consacré tout un chapitre à la Graphologie dans son récent ouvrage : **Diagnostic et conduite des Tempéraments**. Comme le titre l'indique, c'est un volume consacré à l'étude des tempéraments. C'est de ce point de vue très particulier que le Dr Carton a examiné les caractéristiques de l'écriture. Ce n'est donc pas un enseignement de la Graphologie à l'usage des médecins qu'il faut chercher dans cet ouvrage. Mais l'auteur s'est très bien documenté. Il connaît les travaux de Crépieux-Jamin « dont, dit-il, les ouvrages vraiment hors de pair apportent un complément d'informations indispensables au bagage scientifique médical » (p. 65). Il s'y réfère et il nous présente une série d'observations personnelles du plus haut intérêt pour les graphologues. Il a conservé la classification d'Hippocrate en quatre tempéraments : Bilieux, Sanguin, Nerveux, Lymphatique. Il définit minutieusement les caractéristiques morphologiques de ces quatre grandes catégories, et nous expose les multiples combinaisons qu'ils peuvent présenter. Nous n'avons pas à apprécier la valeur médicale de cet important ou-

vrage, mais nous pouvons dire qu'il présente un intérêt général et philosophique pour tous les esprits cultivés. Car le Dr Carton ne s'est pas borné aux observations admises par l'Académie, il n'a pas craint de s'inspirer des ouvrages traitant de Physiognomonie. et même Chirognomonie. Il s'arrête au seuil de la Chiromancie, « qui fait partie des sciences divinatoires et plus aléatoires. La Chirognomonie possède, elle, une valeur indiscutable ». On voit que le Dr Carton n'a pas craint de rechercher la part importante et précieuse d'observations dignes de crédit qui se trouve mêlée, dans ces curieux traités, à des affirmations téméraires et souvent puériles. Il sépare nettement la Graphologie des prétendues « Sciences occultes » et lui reconnaît une valeur indiscutable.

La connaissance précise des signes graphologiques permet d'analyser scientifiquement un caractère. Mais la reconstitution synthétique et l'animation d'un caractère dans un portrait graphologique restent une œuvre d'art et d'intuition qui ne sera jamais à la portée des gens dépourvus d'idées générales, d'esprit de méthode et de talent (p. 65).

Ce jugement précis et équitable mériterait d'être placé en épigraphe à un ouvrage de graphologie : il montre que le Dr Carton connaît parfaitement la question. Il donne dans son livre de nombreux spécimens d'écritures en les classant par tempéraments. C'est une entreprise hardie, et, à notre avis, périlleuse. L'auteur a choisi ses exemples dans ses dossiers médicaux, en faisant, au préalable, le diagnostic du tempérament. Ce n'est que de cette façon qu'ils peuvent présenter toute la sécurité nécessaire et constituer pour les graphologues, aussi bien que pour le lecteur, un intérêt particulier. Car on n'a pas encore réussi, jusqu'à présent, à établir une concordance contrôlée, entre les signes externes de la physionomie et des mains et les mouvements graphiques. Plusieurs auteurs : Lavater, Delestre, puis Decrespe, Jagot, par exemple, l'ont tenté, sans parvenir à nous offrir un exposé cohérent et persuasif. Les voies apparaissent parallèles, mais bien nettement séparées. Les recherches du Dr Carton apportent un tribut précieux, et le fait qu'un spécialiste de sa valeur attache une importance aussi profonde au geste graphique contribuera grandement à faire connaître aux esprits cultivés le caractère sérieux de la Graphologie et l'intérêt qu'elle offre pour les médecins.

La collaboration des Médecins et des Graphologues m'apparaît de plus en plus comme indispensable. Je suis heureux de voir que c'est aussi l'avis du Dr Carton, comme c'est celui du Dr Léon Vannier, qui m'accorde dans l'**Homéopathie française** une hospitalité si large pour poursuivre mes essais sur *la Graphologie et l'Observation médicale.*

Enfin la **Société de Graphologie**, lors de sa dernière Assemblée générale (9 mai 1926), a choisi comme Président un médecin : un psychiatre bien connu : le Dr Legrain, et plusieurs médecins font partie de son nouveau Conseil d'administration. Ils la guériront certainement de.. l'encéphalite léthargique dont elle était atteinte depuis la mort de M. Joseph Depoin. Elle a maintenant un sérieux programme d'études, et nous aurons l'occasion d'en parler.

M. Thiers a fondé à Lyon une **Société d'Etudes du Caractère humain**. C'est une œuvre audacieuse et qui mérite d'être encouragée et soutenue. Il a demandé aux graphologues leur collaboration et choisi M. Crépieux-Jamin comme Président d'honneur. Tout ce qui peut contribuer à favoriser l'étude du caractère présente pour les graphologues le plus grand intérêt. Il y a avantage à grouper ceux qui s'en occupent. Ils peuvent s'éclairer mutuellement; si l'on parvient à instituer une méthode de travail claire qui délimite les tâches et stimule les chercheurs, on peut espérer de précieux résultats. Mais il faut bannir les esprits nébuleux qui se croient savants, parce qu'ils abusent des termes techniques et fabriquent des néologismes gréco-latins. Le premier numéro du *Bulletin* de cette Société contenait certaines proses bizarres, et nous croyons devoir mettre en garde les hommes de bonne volonté qui entreprennent ce bel effort contre le tort considérable qu'ils se font en accueillant de semblables articles. La science du caractère, si profonde chez nos grands écrivains, n'est pas encore dotée d'une méthode de recherches rationnelle, et la *Société d'Etudes* de Lyon a une brillante tâche à accomplir : il faut qu'elle choisisse sévèrement ses hommes et fixe consciencieusement son programme.

M. Jean Royère a eu l'excellente idée de créer une revue périodique consacrée au **Manuscrit autographe**. Il a déjà publié quatre fascicules qui comptent chacun une quinzaine de manuscrits d'auteurs différents et représentant 50 pages in-4. Le papier et le for-

mat choisis sont excellents et les autographes ne sont pas réduits. On a donc une représentation aussi bonne que possible de l'écriture. C'est pour les graphologues un recueil très précieux de documents modernes et contemporains. Ils apprendront à connaître le graphisme de beaucoup d'auteurs actuels, et c'est une éducation qui nous manque trop souvent. Beaucoup de manuscrits sont inédits, ce qui ajoute un grand attrait à cette publication. On trouve dans les premiers numéros des autographes de Balzac, Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Elémir Bourges, Victor Hugo, Mallarmé, Mérimée, Rimbaud, Verlaine, Suarès, Valéry, Loti, Claudel, Louys, Maurras, Villiers de l'Isle-Adam, etc., etc. Tout serait à louer sans restrictions si M. Royère n'avait confié l'étude graphologique de ces beaux documents... à un poète !! M. Francis Jammes. Ses fantaisies sont, elles, dépourvues de toute valeur graphologique, en outre très difficiles à lire, car elles sont autographes et son écriture est fort énigmatique.

ÉDOUARD DE ROUGEMONT.

LES REVUES

Revue Universelle : au Mexique : une messe de filles galantes ; un dictateur patronnant une nihiliste. — *La Revue antibolchevique* : les victimes des Soviets. — *Le Correspondant* : action des soviets en France. — *Les Lettres* : M. R. Johannet, écrivain catholique, contre Rimbaud. — *La pensée latine* : un questionnaire allemand et les réponses d'une classe d'écoliers. — Mémento.

La Revue Universelle (15 septembre) poursuit la publication de « Scènes de la Révolution mexicaine », titre donné à la correspondance de Mme Méloizes-Lefaivre, femme d'un de nos diplomates en mission là-bas, pendant la présidence du grand Diaz et après le renversement du dictateur. A lire cette épistolière de qualité, on apprend beaucoup. En maint endroit, elle invite à deviner le rôle trouble des Etats-Unis dans les agitations mexicaines. Elle montre partout la plus fine intelligence. Son style se pare de mille couleurs et conte avec captivantes vivacités. On voit, au gré de l'auteur et dans le moment même où il a capté ce qui valait d'être décrit.

Voici, daté du 15 novembre 1911, un croquis bien heureusement tracé :

On m'avait dit que, le vendredi, à l'église de Dolorès, se célèbre une messe à laquelle assistent les filles galantes et aussi les demoiselles légères qui, le soir, font florès rue de Plateros. J'y suis allée hier ; en

réalité, c'est une messe expiatoire, que les pauvres créatures se sont appropriée, et non une institution, comme on le prétend, pour leur donner une indulgente bénédiction.

A la porte, plusieurs autos et quelques fringants équipages. A l'intérieur, rien que des femmes modestement habillées de robes foncées, toutes à genoux ou assises par terre, recueillies, absolument voilées de noir ; à peine si l'on aperçoit un petit nez bien poudré ou un coin de lèvre trop rouge.

Je suis sortie toute troublée de la petite église, frappée de ce singulier mélange de vice et de pauvre foi obscure. J'ai vu, là aussi, une statue du Christ à la colonne, d'un affreux réalisme, toute marquée de plaies, avec de longues boucles de vrais cheveux. On prétend que les voleurs l'invoquent quand ils méditent un mauvais coup.

Ce qui suit provient d'une lettre du 7 septembre 1912. En mars suivant, le président Madero, dont parle Mme Méloizes Lefaivre, était assassiné :

Madero a assisté aux conférences d'une nihiliste chassée d'Espagne, et qui vient ici prêcher le féminisme et l'amour libre en se permettant les plus inconvenantes plaisanteries anticléricales dans ce pays si attaché à sa foi. On proteste Cent vingt dames de la meilleure société sont allées demander au président d'interdire une manifestation organisée par les Loges, d'accord avec cette folle.

Madero les a rejointes sur la terrasse où elles l'attendaient debout. Il les a reçues assez mal, leur a parlé de la liberté : « *Votre religion*, a-t-il dit, prêche la charité. Ayez-en pour une femme qui parle au nom du Droit ! »

Sa mère, inquiète sans doute, l'avait suivi. Elle l'a arrêté en posant sa main sur la sienne, et lui a dit avec force : « Ta religion, mon fils ! » Ces dames sont parties désolées; ces délégations sont un usage touchant du pays. C'est ainsi que les dames de Queretaro allèrent demander à Juarès la vie de Maximilien !...

§

L'impartialité, dont nous nous faisons un devoir ici, exige que nous citions le renseignement ci-après, publié par **La Revue antibolchevique** (1er septembre) au cours d'un article « A propos de la mort de Dzerjinsky » :

On aura quelque idée des tortures infligées à tout un peuple, des flots de sang versés par le créateur de la Tchéka et par ses aides, en parcourant la statistique officielle dressée en 1923 par les Soviets eux-mêmes :

Evêques.............	28	Officiers de police	10.500
Prêtres.............	1.215	Gendarmes...........	48.000
Professeurs..........	6.575	Administrateurs.......	12.950
Médecins.............	8.000	Intellectuels..........	355.250
Officiers.............	54.850	Ouvriers.............	192.355
Soldats..............	260.000	Paysans.............	815.006

Près de quinze cent mille victimes, dont treize cent mille soldats, paysans et ouvriers !

Ces chiffres pourtant sont incomplets. Depuis 1923, de nombreuses victimes vinrent s'ajouter à cette liste. Leur statistique exacte ne pourra être établie qu'après la chute du régime.

Ce qu'il y a lieu de retenir, surtout aujourd'hui, c'est que tous les chefs bolcheviques se sont déclarés solidaires de la tâche du bourreau : pour s'en convaincre, il suffit de lire les discours qu'ils ont prononcés à ses funérailles.

§

Dans le même esprit, nous extrayons ce qui suit d' « Un document » résumé par M. le général Martchenko pour **Le Correspondant** (12 septembre). Ce que résume là M. Martchenko serait « le texte du rapport secret fait par Tchitchérine pendant une séance tenue à huis clos par le comité exécutif du Comintern à Moscou ». M. Martchenko est moins affirmatif quant à la date du document qu'il analyse et qui est « vraisemblablement du second trimestre de l'année courante » :

Les relations avec la France : « En France, les questions intérieures économiques et financières refoulent au second plan les questions de la politique extérieure française. Cette dernière d'ici quelque temps ne saurait rester constante et stable.

Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est la situation de la France au Maroc et en Syrie. Notre intérêt est que les choses tirent en longueur dans ces pays pour créer un facteur de complications pour la France. Nous soutenons par l'intervention des Turcs notre liaison avec les Druses en Syrie. Nous y envoyons nos émissaires, et trois d'entre eux sont partis dernièrement.

§

Les Lettres publient chaque mois une « Vie littéraire » de M. René Johannet, écrite dans la forme d'un dialogue toujours amusant. Cette fois (septembre) le critique traite de Rimbaud, qu'il ne prise guère et dont il discute le catholicisme :

Le catholicisme de Rimbaud me paraît être un beau mirage, qu'il

28

s'agisse de sa vie ou de son œuvre. J'y vois bien la place du blasphème : elle est immense, agressive ; je n'aperçois même pas celle de la foi, si ce n'est dans la demi-journée de lucidité qui précéda chez lui le coma et la mort. C'est vraiment peu. Par contre, l'ordure antichrétienne, l'impiété provocatrice, s'entassent en monceaux.

D'*Une Saison en Enfer*, M. R. Johannet écrit que « Claudel a rempli cette pauvreté de toute sa richesse ». Il tient pour légendes le génie et le catholicisme de Rimbaud, et le poète pour « un monstre, un raté, aussi peu sympathique que possible, et la grande fumisterie du siècle ».

Pour moi, l'anticatholicisme de Rimbaud — lisons-nous — sue de toute sa vie, de toute son abominable et stupide vie, car vraiment mener l'existence abracadabrante de ce maniaque d'instabilité, pour découvrir, à 35 ans, que l'on est mieux chez soi et qu'il vaudrait mieux se marier comme tout le monde, ça ne vaut pas le coup. Vagabond, déserteur, débauché, insolent, vicieux, impulsif et gobeur, tel fut Rimbaud dans les mauvais lieux d'Europe comme dans son harem d'Ethiopie. Catholique, lui ! Mais vous ne savez donc pas ce qu'il faisait des poésies pieuses, les plus belles de *Sagesse*, que Verlaine lui envoyait manuscrites ? On les a retrouvées dans ses latrines. Et cette lettre de Stuttgart, où il se vante d'avoir amené Verlaine, venu soi-disant pour le convertir, au bout de trois heures, à faire saigner « les quatre-vingt-dix-huit plaies de Notre-Seigneur ». Ce sont les expressions de cet individu.

Sa jobardise tient du miracle. Elle dépasse les bornes humaines. S'il faut d'ailleurs vous le dire, ce qui caractérise singulièrement nos jeunes contemporains, c'est cela, leur jobardise. Ils ont perdu toute énergie critique, tout sens du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, de l'insoutenable et du décent, de la mesure et de la déraison.

Et voici, quant à l'influence actuelle de Rimbaud, l'opinion de M. René Johannet :

Je ne refuserai pas à Rimbaud une certaine prescience, ni certains mérites. Il était fort intelligent, travailleur (quand il le voulait, mais alors avec quelle violence !), dédaigneux du risque, sans pitié pour le « convenu ». En outre, il a eu un flair affreux, le flair de la maladie littéraire actuelle, qui consiste à dénouer tout ce que noue l'antique technique, dans la phrase et dans la composition, pour libérer indûment le détail, que ce détail soit un son, un mot, une idée, une métaphore. Avec la « poésie pure », nous avons touché le fin bout d'une de ces libérations-là, qui se heurtent chacune à leur absurdité respective.

Rimbaud a donc devancé notre maladie. Très vite, il en a vu les

horreurs; mais, impatient et instable, il n'a pas eu le courage de s'en guérir. Quant à moi, si je voulais trouver en lui quelque chose à louer chez lui, ce serait son autodafé de 1873 quand il jette au feu, pour de pures raisons littéraires, sa *Saison*. « Absurde, extravagant », dira-t-il plus tard, avec une souveraine raison, de ces élucubrations de sa dix-neuvième année.

§

C'est encore notre parti pris d'impartialité qui nous fait — quand nous souhaitons un accord franco-allemand pour assurer la paix de l'Europe continentale — emprunter à **La Pensée latine** (août) cette citation contenue dans un article de M. F. de Marwicz, intitulé : « Leaders socialistes allemands, agents nationalistes » :

Le journal « Hinterpommern » *de Koeslin, du 27 mai dernier, a publié dans son supplément n° 121, la notice suivante:*

« DANS L'ESPRIT DE LA RÉCONCILIATION DES PEUPLES ! »

« L'Instituteur J. de Kusserow, District de Schlawe, comprend cette « réconciliation des peuples de la façon suivante. Durant une leçon de « religion, dont le sujet était une commentation (?) de la parole de la « Sainte Ecriture : « Tu aimeras ton Prochain comme toi-même », pre- « mière question du maître aux élèves : — « Qui sont nos prochains ? » « — Réponse (en chœur) : « Les Allemands sont nos prochains ! » — « Deuxième question du maître aux élèves : « Est-ce que les Français « sont également nos prochains ? » — Réponse (en chœur) : « Non, « les Français sont nos ennemis ! » — Troisième question du maître « aux élèves : « Est-ce que nous devons également aimer les Fran- « çais ? » — Réponse (en chœur) : « Non, nous devons les haïr ! » — « Tout dernièrement, ce « charmant » maître d'école avait demandé sa « retraite ; elle lui fut refusée par l'instituteur de Kusserow sous pré- « texte que le district ne pouvait absolument pas se passer d'un maître « aussi utile que lui ! »

Mémento. — *Mercure de Flandre* (septembre) : « Rencontre », de M. Th. Varlet, et un article sur lui par M. Schneeberger. — « Orangeade », poème de M. Marcel Millet, et un article sur lui, par M. Th. Varlet. — « Où en est actuellement la musique ? » par M. René Capdeville.

Revue de Paris (15 septembre) : M. A. Klobukowski : « La question de l'Abyssinie ». — Israël Zangwill : « Hamlet en yiddish ». — L'expulsion des princes », par A. Laugel.

Nos Poètes (15 septembre) : Un « Hugo » et un « d'Aurevilly », par M. Tancrède Martel.

La Mouette (septembre) : « La somnambule », par Mme C. Lhotte. — « La croix d'amour », légende cauchoise, par M. R. Herval. — « Tintin-le-Boxeur », conte « salé » de M. J. Guillemard.

Revue des Deux Mondes (15 septembre) publie « La proscription des Girondins », par M. G. Lenôtre, et termine « La flèche d'or », de J. Conrad.

Revue hebdomadaire (11 septembre) commence des « Souvenirs » de feu Wickham Steed, correspondant parisien du *Times*, sur l'affaire Dreyfus. — De M. Roger Giron : « L'élite française est à la veille de disparaître ».

Coopération des Idées (Septembre) : « L'inévitable débâcle », par M. G. Deherme.

Europe (15 septembre) : « Lions de mer », par M. Luc Durtain. — « Eric Metchnikoff », par M. Et. Burnel.

La Revue européenne (1er septembre) : « Notes sur la province », par M. F. Mauriac. — « Paul Valéry », par M. André Germain. — « Jeunesse de Montaigne », par M. Jean Prévost.

Revue bleue (4 septembre) : suite des « lettres intimes », de Marie Lenéru. — Un beau poème de M. Philéas Lebesgue : « Le puits ».

Le Monde nouveau (15 août-15 septembre) : « Proust, John Ruskin et Walter Pater », par M. G. Mourey. — « Poèmes », de M. J. Sizam. — « I. Zangwill est mort », par M. E. Blumenfeld.

L'Opinion (11 septembre) : « Ecole de guerre, doctrine de guerre », par M. J.-M. Bourget.

La Revue de France (15 septembre) : La suite de « Partir », le beau roman de M. Roland Dorgelès, et du « Roland Garros », si pathétique, de M. J. Ajalbert. — « L'imprudente », un acte de M. Edmond Sée. — « Lettres inédites », de Marcel Proust, publiées et commentées par M. Robert Dreyfus.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Diderot et Baudelaire auteurs dramatiques (*La Meuse*, 22 août 1926).

A propos de Diderot auteur dramatique, M. Jean Miremonde publie dans **La Meuse**, deux lettres non inédites, mais peu connues, dont l'une est de Charles Baudelaire, l'autre du directeur du Théâtre de la Gaîté, appelé Hostein.

En janvier 1885, résume M. Jean Miremonde, la *Gazette Anecdotique* annonçait une réimpression de la comédie de Diderot : *Est-il bon ? Est-il méchant ?* que publiait la Librairie des Bibliophiles dans sa collection des « Petits chefs-d'œuvre ».

Cette réimpression était précédée d'une préface d'Arsène Houssaye, qui y écrivait :

Un autre administrateur de Diderot, Charles Baudelaire, fit une tentative auprès de M. Hostein, directeur de la Gaîté, pour qu'il représentât sur son théâtre *Est-il bon ? Est-il méchant ?* Mais M. Hostein déclina cette bonne fortune littéraire, en s'appuyant sur ce que la pièce n'était pas faite pour la scène.

La *Gazette Anecdotique* ajoutait :

Voici la curieuse correspondance échangée entre Baudelaire et M. Hostein à ce sujet. Elle constitue deux documents littéraires des plus intéressants.

Certes, et il ne faudra pas oublier d'ajouter cette importante lettre de Baudelaire au recueil de sa correspondance :

I

A Monsieur Hostein directeur de la Gaîté.

Mercredi 8 novembre 1854.

Monsieur, je n'accomplirais qu'avec timidité et défiance cette singulière démarche que je tente aujourd'hui, *si je ne savais* que je parle à un homme d'esprit.

L'ouvrage que je vous envoie, et qui m'a donné un mal infini à trouver, — la Bibliothèque ne voulant pas le prêter, — la *Revue rétrospective* ayant disparu, — est à peu près inconnu ; peut-être le connaissez-vous ? — en tout cas, il ne fait partie ni des œuvres complètes, n *même des œuvres posthumes,* et il n'y a guère que les fureteurs qui l'aient lu. Depuis bien des années, j'avais l'idée que cet ouvrage aurait dans notre temps un vaste succès ; un autre que moi aurait pensé à la Comédie-Française ou au Gymnase ; mais le choix que je fais me paraît meilleur, d'abord à cause des qualités du directeur, mais aussi particulièrement à cause de son apparence, — permettez-moi de vous le dire, — paradoxale.

Je me suis dit :

M. Hostein a été l'ami de Balzac. N'est-ce pas vous, Monsieur, qui avez si bien fait la mise en scène de *La Marâtre* ? — M. Hostein doit parfaitement bien comprendre la valeur d'un ouvrage qui a l'air d'un de ces rares précurseurs du théâtre que rêvait Balzac.

Dans les théâtres subventionnés, rien ne se fait, rien ne se conclut, rien ne marche ; tout le monde y est timide et bégueule.

Puis il serait curieux de vérifier si définitivement ce public du boulevard, si méprisé, ne serait pas apte à comprendre et à applaudir un

ouvrage d'une merveilleuse portée, — je ne veux pas prononcer le mot *littéraire*, qui appartient à l'affreux argot de notre époque.

J'ai pensé que les succès infatigables de votre théâtre vous autorisaient à faire une éclatante tentative sans imprudence, et que *les Cosaques* et *le Sanglier* pouvaient bien, — à mettre les choses au pire, — payer la bienvenue de Diderot.

Si je voulais surexciter votre orgueil, je pourrais vous dire qu'il est digne de vous de perdre de l'argent avec ce grand auteur, mais malheureusement, je suis obligé de vous avouer que je suis convaincu qu'il est possible d'en gagner.

Enfin, — irai-je jusqu'au bout ? — car ici, moi inconnu de vous, j'ai l'air d'empiéter indiscrètement sur vos droits et vos fonctions, — il m'a semblé qu'un acteur merveilleux par sa véhémence, par sa finesse, par son caractère poétique, un acteur qui m'a ébloui dans *les Mousquetaires*, — j'ignore totalement si vous pensez comme moi, — j'ai présumé, dis-je, que M. Rouvière pourrait trouver dans ce personnage de Diderot, écrit par Diderot (Hardouin), personnage où la sensibilité est unie à l'ironie et au cynisme le plus bizarre, un développement tout nouveau pour son talent.

Tous les personnages (ceci est une curiosité) sont *vrais*. M. Poultier, le commis à la marine, est mort très tard ; j'ai connu quelqu'un qui l'a connu.

Les femmes sont nombreuses, toutes amusantes et toutes charmantes.

Cet ouvrage est, à proprement parler, le seul ouvrage très dramatique de Diderot.

Le Fils naturel et *le Père de famille* ne peuvent pas lui être comparés.

Quant aux retouches, — je désire que votre sentiment s'accorde avec le mien, — je crois qu'elles peuvent être très rares et n'avoir trait qu'à des expressions vieillies, à des habitudes d'ancienne jurisprudence, etc., etc. En d'autres termes, je crois qu'il serait peut-être bon de commettre, en faveur du public moderne, quelques innocents anachronismes.

Et maintenant permettez-moi, Monsieur, de profiter de l'ocasion pour vous avouer que depuis longtemps je rêve à un drame aussi terrible et aussi singulier qu'on peut le désirer, et que dans les rares moments où je puis y travailler, j'ai toujours devant les yeux l'image de votre étrange acteur. Il s'agit d'un drame sur l'*ivrognerie*. Ai-je besoin de vous dire que mon ivrogne n'est pas un ivrogne comme les autres ? — Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon profond respect, et permettez-moi d'avoir bon espoir.

CH. BAUDELAIRE,
57, rue de la Seine.

II

Charles Baudelaire.

Paris, le 11 novembre 1854.

Monsieur,

Je vous remercie de la confiance que vous avez en moi.

Je vous remercie également d'avoir pensé à mon théâtre pour lui offrir ce que vous considérez, et ce qui est, en effet, sous beaucoup de rapports, une bonne fortune *littéraire*.

Mais permettez-moi de vous exposer en peu de mots ce qui m'empêche de donner suite à cette offre bienveillante.

D'abord je ne partage pas complètement votre enthousiasme pour l'œuvre de Diderot.

N'auriez-vous pas été séduit par le paradoxe plus que par la réalité des situations et des caractères ?

Certes, il y a une notable dépense de fantaisie, d'entrain, d'humour, dans cette pièce si mal intitulée : *Est-il bon ?* etc.

Mais est-ce là une pièce de théâtre ? Je n'entends pas seulement parler du théâtre de la Gaîté, mais du théâtre en général.

Peu ou point d'intérêt, des caractères plutôt exprimés que finis, des situations où l'intrigue — et quelle intrigue ! — supplée à la passion et à la combinaison. Voilà pour le fond.

Quant à la forme, je me montrerai plus disposé à la louer. Non pas que le dialogue étincelle de traits philosophiques, satiriques ou comiques : mais, à défaut de ces qualités précieuses, le style a une allure vive, animée, pressée d'aller au but, ce qui ne manque pas de charme pour nous autres Français, toujours si affairés quand nous écoutons, et si disposés à tenir en grande estime la brièveté de ceux qui nous parlent.

Voilà mon opinion sur l'œuvre dans son application à la scène française en général ; en ce qui concerne la Gaîté, en particulier, permettez-moi de vous déclarer que nous ferions une bien triste, bien déplorable épreuve, si nous soumettions à ce public l'œuvre de Diderot.

Oh ! Monsieur, venez-vous si peu dans notre théâtre que vous ayez pu vous faire un seul instant d'illusion sur ce point !

Je n'entreprendrai pas de vous décrire l'esthétique de notre genre. Qu'il me suffise de vous affirmer que je fais fausse route toutes les fois que je ne me borne pas à être purement et simplement le continuateur (je dis continuateur et non imitateur) des Pixérécourt, Coignez, etc.

Toutes les tentatives, engagées par moi, en dehors de ce genre, m'ont été nuisibles ou funestes.

Maintenant, est-ce un bien, est-ce un mal qu'il en soit ainsi ?

Au premier abord, on regrette ce résultat ; à une seconde réflexion, on s'en console.

En effet, si le mouvement littéraire procédait de bas en haut, c'est-à-dire de la Gaîté à la Comédie-Française, le progrès deviendrait bientôt impossible. La Gaîté serait bientôt le Théâtre-Français, et le Théâtre-Français que serait-il? — Tout enseignement veut d'abord des écoliers, et non une classe de professeurs. Réjouissons-nous donc d'avoir encore dans le peuple un public d'écoliers.

C'est pour ce public, c'est pour ces écoliers que le théâtre de la Gaîté est fait. Il y a tout un enseignement relatif, et voilà pourquoi notre genre, ridicule ailleurs, est encore si bon chez nous que certaines pièces dites progressives n'y ont pas fait le sou.

Ceci posé, je vous offre, pour *l'Ivrogne*, tous mes bons offices.

Votre dévoué,

HOSTEIN.

Ce M. Hostein est un homme fort sage, qui sait se placer au point de vue d'un directeur de la Gaîté pour juger l'œuvre de Diderot. Il offre bien tous ses bons offices à Baudelaire pour son *Ivrogne*, mais il savait bien qu'une pièce de Baudelaire ne convenait guère à son public d'écoliers.

M. Jean Miremonde demande ce que devint ce projet d'un *Ivrogne* écrit pour le théâtre par le poète des *Fleurs du Mal*. Il est probable que ce projet est demeuré à l'état de... projet.

R. DE BURY.

PRÉHISTOIRE

Chronique de Glozel (1). — La deuxième quinzaine de septembre et la première d'octobre ont fait faire un grand pas, sinon à la solution des divers problèmes, la plupart très complexes, que pose la station de Glozel, du moins à la reconnaissance de son importance dans des milieux scientifiques jusque-là plutôt réfractaires.

Nous publions d'abord une lettre que nous a adressée le commandant Espérandieu, membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) :

Nîmes, le 21 septembre 1926.

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu me faire l'honneur, dont je vous suis reconnaissant, de me demander ce que je pense des fouilles de Glozel. A cette invite, je réponds immédiatement qu'aucun soupçon ne doit les

(1) Prière de rectifier à la page 195 du 1er octobre, 4e ligne du bas : *Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain.*

effleurer. Mais leurs résultats sont tellement extraordinaires, qu'on n'a pas à se montrer surpris du scepticisme qui les accueille. Certes, ceux qui connaissent M. le docteur Morlet ne doutent point de sa probité scientifique. Mais, s'il est incapable d'une fraude, ne peut-on pas supposer qu'il en est victime ? Il faudrait alors s'en prendre à son collaborateur, M. Emile Fradin, qui ne mérite pas davantage d'être suspecté.

Je crois me souvenir qu'on a laissé entendre que l'idée d'une mystification aurait pu venir à ce chercheur en visitant des musées durant son service militaire. Or, M. Fradin, fils et petit-fils de cultivateurs, plus expert lui-même en labour qu'en préhistoire, n'a pas encore été soldat.

Tous les objets mis au jour, dont la forme n'est pas nouvelle, sont de l'époque néolithique et portent en soi la preuve de leur authenticité. Comme l'idée de faux, en ce qui les concerne, n'est pas possible, leur découverte à Glozel ne s'expliquerait que par leur jet sur les terres du déblai ou leur cachette en l'absence de témoin.

On peut, en effet, admettre qu'il serait relativement facile de profiter d'un court moment d'inattention d'une personne suivant les fouilles pour laisser tomber, en sa présence, de petits objets dans les déblais. Mais il eût fallu commencer par se les procurer et, comme ils sont au nombre de plusieurs centaines, chez M. Morlet ou chez M. Fradin, leur réunion eût exigé passablement de temps et coûté beaucoup d'argent. Quant aux objets plus volumineux, tels que les tablettes d'argile cuite couvertes de signes, il est bien évident que l'hypothèse d'une fraude au cours d'un travail surveillé n'est pas soutenable. Ces tablettes sont, du reste, très friables et il n'est pas rare qu'elles se fragmentent sous l'effort des doigts des fouilleurs.

Reste l'hypothèse de la préparation du terrain, pour donner aux visiteurs l'illusion d'une trouvaille. Elle serait possible s'il s'agissait d'une fouille dans une tranchée déjà ouverte. Mais toutes les personnes qui sont allées à Glozel savent, comme moi, que ce n'est pas ainsi que procède M. le docteur Morlet pour démontrer sa bonne foi et celle de M. Fradin. Il donne à choisir à ses visiteurs l'emplacement où ils désirent que soit exécutée la fouille de démonstration destinée à dissiper leur inquiétude. M. van Gennep, M. Salomon Reinach, d'autres encore, ont ainsi fait pratiquer des recherches dans un sol qu'ils ont reconnu complètement vierge et d'où ils ont retiré des objets de même sorte que la masse de ceux déjà mis au jour.

Personnellement, j'ai suivi les fouilles de Glozel pendant trois jours, les 9, 10 et 11 septembre courant, et je puis garantir qu'aucune fraude ne s'est produite en ma présence. J'ai choisi les emplacements sur lesquels on a creusé ; ils ne présentaient à la surface aucune trace de

travail récent et la fouille a chaque fois établi qu'elle était faite en terrain vierge, fréquemment traversé par des racines de toute grosseur. Une tablette couverte de signes, un fragment de tablette et une dizaine d'autres objets, dont une idole phallique de terre cuite, des silex taillés et une dent *de daim*, sont sortis de terre dans ces conditions.

Ainsi, les arguments moraux ne manquent pas en faveur des fouilles de Glozel. Ils pourraient suffire ; mais, pour les personnes qui désirent des preuves, je n'en vois pas de plus convaincante que la matérialité de trouvailles, faites en terrain vierge, en présence de témoins, sur des emplacements qu'ils ont choisis.

Le but de cette lettre, déjà longue, n'est pas d'entrer dans la description des plus curieux objets mis au jour, ni de montrer leur analogie avec les statues-menhirs de l'Aveyron et du Gard, les trouvailles du nord-est du Portugal, du sud-ouest de l'Espagne, de l'Archipel et d'Hissarlik, qui vient à l'appui de leur authenticité. Je ne veux pas davantage essayer d'expliquer le grand nombre de ces objets répartis autour des restes d'une construction grossière pavée de briques. Dans les savants fascicules qu'il a publiés, M. le docteur Morlet a pensé que cette construction est une tombe. Comme on n'y a pas trouvé d'ossements, je crois, de préférence, à quelque endroit sacré. D'ailleurs, tous les objets recueillis dans les fouilles de Glozel paraissent votifs, y compris certains globules, peut-être d'opale ou d'autre pierre, qui ne sont pas troués et ne proviennent pas de colliers, mais pourraient avoir servi de moyen d'échange, un peu à la façon des cauris.

En somme, je le répète, les fouilles de Glozel ne méritent pas d'être suspectées. Mais il n'est pas inutile de les voir de près pour que prennent fin des préventions à mon avis tout aussi peu fondées que celles dont furent l'objet, en 1838, les découvertes de Boucher de Perthes, en 1875 les premières peintures d'Altamira.

Veuillez bien agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

EM. ESPÉRANDIEU,
Membre de l'Institut.

Voici maintenant le résumé officiel, pour ce qui est relatif aux fouilles de Glozel, de la séance du 24 septembre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres :

M. Cagnat, secrétaire perpétuel, communique une lettre du commandant Espérandieu qui expose les raisons pour lesquelles il affirme l'authenticité des objets mis au jour dans cette localité (1).

(1) Cette lettre est analogue à celle que le commandant Espérandieu nous a adressée et qui est publiée ci-dessus.

M. Salomon Reinach donne lecture d'un témoignage qu'il a reçu de M. Depéret, membre de l'Académie des Sciences, qui, assistant à ces fouilles, a vu d'importants objets sortir de l'argile vierge; aussi atteste-t-il formellement leur authenticité. Il précise d'autre part la nature du gisement au point de vue géologique. M. Depéret est accompagné de M. P. Viennot, vice-président de la Société géologique de France, qui souscrit à ses affirmations (1).

M. Reinach conclut en déclarant que « la question de l'authenticité des extraordinaires trouvailles de Glozel doit être considérée comme définitivement résolue ».

« Celle de leur interprétation, ajoute-t-il, occupera désormais les archéologues, et les occupera sans doute longtemps. »

M. S. Reinach lit enfin un télégramme de M. Depéret, reçu quelques heures avant la séance et qui annonce la mise au jour de nouveaux objets.

En même temps que M. Depéret, M. Henry de Varigny se trouvait à Glozel ; il a publié, dans le *Journal des Débats* du 26 septembre, ses observations directes et ses impressions, qui viennent apporter un appui nouveau aux partisans de plus en plus nombreux de la « théorie néolithique » :

La question de Glozel reste à l'ordre du jour. Elle est trop souvent, toutefois, discutée par des personnes qui n'ont pas pris la peine de visiter la station et de se rendre compte de la façon dont les choses se présentent. C'est pourtant chose facile d'examiner le gisement, et MM. Morlet et Fradin ne demandent qu'à le faire voir à ceux qu'intéresse la préhistoire, convaincus avec raison qu'une rapide visite suffit à faire tomber toutes les préventions, et à faire taire la malveillance et l'injustice.

Comment se présente la station de Glozel ?

Au village de ce nom, à une vingtaine de kilomètres de Vichy, sur le territoire de Ferrières-sur-Sichon, en pays de vallons et de ruisseaux, au bas d'une terre qui descend rapidement pour aboutir au Vareille, et qui sert de maigre pâture, quelques trous, récemment creusés, s'étendant sur une longueur de 50 mètres environ, et 10 ou 15 mètres de largeur. Ces trous sont l'œuvre du docteur Morlet et de M. Emile Fradin. Le plus ancien a deux ans et demi de date ; le plus récent est de ce matin. C'est en 1924 que se révéla la station. En labourant le champ, M. E. Fradin ramena avec le soc de la charrue deux

(1) Le témoignage de MM. Depéret et Viennot a été publié dans la précédente « Chronique de Glozel » du *Mercure de France*, numéro du 1[er] octobre, pp. 200-201.

petites briques à cupules qui le surprirent. Il fouilla. Et, le jour même et le lendemain, il découvrait une fosse ovalaire, des débris de poteries, une tablette à signes alphabétiformes. Depuis ont été trouvés beaucoup d'autres objets : encore des tablettes, des instruments en pierre polie, des silex, des hameçons, des poteries, des silex à gravures, dont la description a été donnée dans trois fascicules dont il a été déjà parlé ici.

Tous ces objets se rencontrent dans une même couche de terre argileuse qui se trouve à 40 ou 50 centimètres de profondeur, sous une couche de très pauvre terre végétale. La terre argileuse provient de la décomposition de roches affleurant au haut du coteau. Terre végétale et terre argileuse sont toutes deux en place, et de longue date, épaisses, serrées, très sèches, cuites par la sécheresse, parcourues par des racines vivantes et mortes : d'arbres qui ont disparu depuis deux années, de ronces qui végètent maigrement.

Les objets sont noyés dans la couche argileuse très serrée, très tassée, et dure, formée d'éléments fins. Tout cela est en place, sans remaniements, et les objets doivent avoir été recouverts, enfouis, par les produits de décomposition des roches situées plus haut, amenés par le ruissellement.

En quelque point que l'on porte le pic ou la bêche, c'est un sol compact, très dense, que l'on rencontre, et en place. Et ce que l'on y trouve y est de très ancienne date. Cela ne fait aucun doute pour un géologue et paléontologiste éminent avec lequel j'ai la bonne fortune de me rencontrer, et qui a fait ses preuves par ses admirables fouilles de Solutré, M. Ch. Depéret, venu de Lyon pour se former une opinion, et qui en emporte une parfaitement catégorique et de très grand poids. Sur ce point, il s'expliquera. Et, en même temps, il dira ce qu'il a lui-même retiré du sol, à l'endroit précis où il a fait faire une fouille. Déjà il avait découvert une tablette à inscription, à signes graphiques : ce matin, il a obtenu des ossements (dents de marcassin), un galet à signes très nets, un fragment de pot, un silex.

Il convient d'ajouter que M. Ch. Depéret, d'accord avec deux autres paléontologistes, introduit une précision qui était nécessaire. Il avait paru qu'un animal gravé sur un galet représentait un renne, ce qui surprenait, étant donné le caractère néolithique des autres trouvailles : or, pour M. Depéret, c'est d'un daim qu'il s'agit. Et le daim cadre avec celle-ci, ce que ne faisait pas le renne, qui était peu vraisemblable.

La station de Glozel est donc du néolithique franc : non du prénéolithique. Et bon nombre des objets qu'elle a fournis sont d'un très grand intérêt ; les vases funéraires sont fort curieux au point de vue artistique.

Il ne s'agit toutefois pas, ici, de discuter le sens des objets, des ins-

criptions, des tablettes à signes ; il ne s'agit pas d'interpréter ; ce qu'une visite à Glozel doit d'abord introduire dans l'esprit du visiteur, c'est que le gisement est en place, naturel, spontané, authentique.

En même temps, M. Salomon Reinach s'appuie sur les découvertes de Glozel pour abaisser considérablement la date assignée jusqu'ici au Magdalénien, dans une lettre au *Times* du 27 septembre, que voici :

TO THE EDITOR OF THE TIMES

Sir, — I was very interested by Professor Elliot Smith's opinion (*The Times*, September 18, p. 6) that a zero ought to be cut out of the 30,000 years of age attributed to Magdalenian art. That is, of course, going too far, but I am convinced that 5,000-6,000 years, instead of 30,000, would be much nearer the truth. New facts which imply a new chronology were ascertained last summer at Glozel, near Vichy. In the same stratum, no doubt a deposit of a religions character, have been found — 1) objects akin to the Neolithic culture of the Ægean, one of them being an idol in the shape of a violin ; 2) inscriptions closely related to those found in 1894 in an early Portuguese dolmen ; 3) numerous engravings of animals on pebbles, the style of which is degenerate Magdalenian. As the objects classified under 1 and 2 date from about 4000-3500, degenerate Magdalenian outlined 3 cannot possibly be earlier, and we thus have a proof, which I think is conclusive, that true Magdalenian should be dated about 5000 B.C.

Your obedient servant,

S. REINACH.

Museum of Saint-Germain-en-Laye.

MERCVRE.

LINGUISTIQUE

A. Meillet : *La méthode comparative en linguistique historique*, Champion. — *Les langues du monde, par un groupe de linguistes, sous la direction de A. Meillet et M. Cohen*, Champion. — A. Meillet et J. Vendryes : *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Champion. — L. Clédat : *Manuel de phonétique et de morphologie romanes*, Champion. — J. Marouzeau : *Le latin, dix causeries*, Didier.

M. Meillet imprime les dix conférences qu'il donnait naguère à Oslo (Kristiania), sur la **Méthode comparative**. La pensée en est destinée aux professionnels. M. Meillet leur présente ou représente des directives, pointées d'exemples succincts. Entre 1875 et 1880, d'excellents principes furent posés, qui ont sorti d'excellents résultats ; mais voici que des procédés d'enquête

récents, — la géographie linguistique, la phonétique expérimentale. — fournissent des faits inattendus ; et d'autre part progresse, quoique avec lenteur, la connaissance des langues non indo-européennes, qui, souvent, dressent contre les lois connues des lois antipodes. Aussi, sous la pression des découvertes et par la poussée d'hypothèses aventureuses, la linguistique se voit à une nouvelle période de fermentation. Dans une forme concise et élevée, M. Meillet fait la critique, plutôt implicite, de certains travaux neufs, mais aux méthodes trop peu sévères. Il remet la charrue dans le sillon.

Les **Langues du monde** sont le recensement scientifique de toutes les langues connues, mortes et vivantes. Finck essaya ce recensement en 1909 : il y avait environ cent ans que l'étude des faits démolissait diverses classifications, que l'accumulation grandissante des documents submergeait la patience des enquêteurs, périmant de plus en plus les catalogues antérieurs, celui de Hervas, le premier qui eût été valable (1800), et le *Mithridates* d'Adelung (1806-1817). Depuis quinze ans, information et critique ont encore avancé : notre nouveau catalogue, excellent par la critique et l'information, fait d'autant plus honneur à la science française.

Quel peut être,

Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur,

le nombre des langues ? Celui qui pose cette question au linguiste se voit débouter par une réponse préalable : « les précisions linguistiques ne sont pas de celles qui s'énoncent par des nombres ». Disons-lui toutefois, s'il demande moins des chiffres qu'une impression de quantité, que l'index des noms de langues (et d'écritures) qui termine les *Langues du monde* comporte, de la p. 714 à la p. 800, deux colonnes d'environ 40 noms chacune, et qu'ainsi, défalquant forces noms qui sont de simples synonymes, nous arrivons à un total qui est de l'ordre d'une grosse demi myriade.

La classification scientifique des langues n'est pas de nature grammaticale : on a renoncé, notamment, à une répartition en langues isolantes, agglutinatives et flexionnelles. Elle est de nature historique : elle observe la généalogie réelle. La généalogie des langues issues de l'indo-européen est solidement établie ; celle des langues sémitiques approche de la même solidité ; la parenté du sémi-

tique et de l'indo-européen n'est pas inconcevable ; mais dans le reste du vaste champ écuménique, il n'y a que des généalogies fragmentaires. L'absence de parenté, qu'elle soit réelle ou apparente, a pour effet un cloisonnement dans notre savoir ; cette cause et cet effet se joignent pour imposer aux linguistes de se spécialiser ; mais les cloisons de la chose langage ne sont pas toujours étanches ; en tout cas, les hommes linguistes peuvent avoir des portes de communication et profiter de lumières mutuelles. Ce sont quinze spécialistes groupés par la Société de Linguistique de Paris qui viennent de se partager la terre habitée : Amérique, P. RIVET ; bantou, bochimane et hottentot, L. HOMBURGER ; Soudan et Guinée, M. DELAFOSSE ; malayo-polynésien, G. FERRAND ; austro-asiatique et sino-tibétain, J. PRZYLUSKI ; dravidien, J. BLOCH ; caucasique septentrional, N. TROUBETSKOY ; basque, G LACOMBE ; Asie antérieure ancienne, C. AUTRAN ; japonais, coréen, aïnou et langues hyperboréennes, S. ELISSÉEV ; turc, mongol et tongouze, J. DENY ; finno-ougrien et samoyède, A. SAUVAGEOT ; l'indo-européen est traité par J. VENDRYES. Des deux maîtres qui ont assumé l'entreprise et l'assemblage, l'un, M. COHEN, s'est chargé du chamito-sémitique, l'autre, A. MEILLET, a signé les courts procès-verbaux de non-savoir sur le Caucase méridional et l'Australie, mais aussi, heureusement, les directives générales de l'Introduction. Cette multiplicité des mains est, d'un chapitre à l'autre, une cause d'agréable et vivante diversité de plan. Un autre facteur d'hétérogénéité, le facteur réel, c'est la très grande inégalité de la documentation allouée à la curiosité scientifique. L'état actuel du savoir n'a permis à M. Rivet aucune description linguistique des groupes américains, et l'a réduit au dénombrement des tribus hétérophones, tandis qu'il autorisait inversement M. Vendryes à sous-entendre les caractéristiques de l'indo-européen, comme très faciles à trouver autre part. Mais entre ces deux positions extrêmes, chacun des autres chapitres enseigne l'histoire de la langue envisagée et l'histoire de sa fixation par l'écriture, dessine ses caractères grammaticaux et analyse des phrases typiques, et s'achève par une bibliographie. Comme tous les collaborateurs se sont fait une loi égale d'être denses par les choses et timorés dans les hypothèses, la sensation globale est d'une sûreté continue. Enfin le volume est princièrement éclairé de 18 grandes cartes coloriées en planches hors texte et d'une dizaine d'autres cartes. Ce

travail géant, et je ne parle pas de 812 pages in-8°, mais de science et d'horizons, est un monument digne de la planète ; c'est la tour de Babel restaurée, après la dispersion et avec le minimum de confusion.

Dans leur **Grammaire comparée** du grec et du latin, MM. Meillet et Vendryes n'ont pas fait jouer toutes les nouveautés, même lumineuses, dont les savants leur sont reconnaissants, dont la science, demain, leur sera redevable : il leur a semblé que les nouveautés, prouvées, eussent déséquilibré le plan et que, non prouvées, elles eussent obscurci l'exposé. Cela dit parce qu'ils l'ont dit, ajoutons bien vite que les acquisitions récentes de la science du grec et du latin, digérées dans leur manuel, nourrissent, assouplissent, galvanisent singulièrement, pour les adultes, la connaissance empirique inculcable aux néophytes. L'étude des sons, des formes et des tours est constamment éclaircie par celle de leur emploi dans le milieu sémantique qu'est la phrase : d'abondantes citations de textes montrent comment la philologie doit servir à la linguistique.

J'ouvre au hasard : voici *Ne ad lucem vigiles !* et en regard *Advigila !* N'allons pas traduire les deux verbes latins par un même français : le préverbe *ad*-est plein de sens : *ne vigiles!* c'est : Ne restez pas éveillé (jusqu'au jour) ! *advigila !* c'est : Ouvrez l'œil ! *Sic fatur lacrimans*, c'est : Il parle en pleurant ; mais *Juno allacrimans*, c'est : Junon fondant en larmes. *Fugit* : Il s'enfuit; mais *profugit* : Il réussit à s'enfuir. *Dolui*, J'ai souffert ; *condoluit corpus*, La douleur a attaqué le corps. Bref, les verbes latins à préverbes « expriment par rapport au verbe simple une notion réduite à la considération du début ou de la fin de l'action ». Ce procédé sémantique, développé par le latin, lui tient lieu de l'aoriste grec (... et ressemble à l'emploi des positions en germanique, car dans l'anglais *to kick out* le français traduit *out* par un verbe et *kick* par un substantif complément circonstanciel). Nous voilà engrenés dans la considération des « aspects » et des « temps » des verbes : les divers thèmes d'un verbe latin, et par suite ceux d'un verbe français, expriment les dates de l'action, tandis que ceux d'un verbe grec expriment les divers aspects de l'action, et le thème aoriste, par exemple, s'il n'est pas escorté de l'augment et des désinences secondaires, ne signifie nullement le passé. C'est qu'à l'intérieur de l'indo euro-

péen, le grec et le latin appartiennent à des groupes distincts, où le latin s'apparente à l'osco-ombrien et avec lui à l'italo-celtique, tandis que le grec, plus isolé, trouve souvent dans l'arménien ses correspondances les plus exactes. La comparaison du grec et du latin dans un manuel pour étudiants est donc d'autant plus profitable qu'ils furent plus souvent divergents et que leurs divergences s'élucident par la comparaison avec de tierces langues indo-européennes ; et en même temps, la collaboration du grec et du latin dans nos études classiques, les seules qui donnent aux enfants le sens de l'histoire, le sens des causes humaines, est d'autant plus profitable que la Grèce et le Latium, aux cultures si heureusement conjuguées dans l'éducation de l'humanité, ouvrent, par la grammaire, des horizons sensiblement différents sur le passé de la race.

Delenda est Carthago ! Oui, *delenda erat ;* oui, vieux Romain, et plus que tu ne le croyais ; et aujourd'hui *tuenda est Roma !* Il n'y a pas d'enseignement lumineux du français pour les Français sans le latin ; la raison mineure en est que le latin nous est éminemment étymologique, à nousqui latinisons encore sans le savoir; mais surtout il n'y a pas d'enseignement secondaire de la raison moderne et de la finesse mentale moderne, sans le latin, — cela pour tous les civilisés modernes, ; — et c'est parce que le latin est ancien. Très ancien, et pas trop, pas préhistorique. Difficile, et pas trop, pas énigmatique. Nous ne pouvons résoudre nos problèmes intellectuels sans une triangulation, et cette triangulation n'a pas de base sans deux points, qui doivent, suffisamment éloignés en même temps qu'aisément joints, imprimer en l'esprit à la fois du semblable et du différent. J'ai l'heure présente, donnez-moi un passé, reculé mais relié, et je calcule un demain raisonnable. Les langues vivantes de l'Europe ne sont pour le Français d'aujourd'hui que des variations sur l'européen d'aujourd'hui ; elles n'ont pas de recul, et, ne parlant pas d'hier, sont sans vertu pour demain. Le vieux-français ? Vous n'allez pas dire qu'il est riche du vocabulaire, de la syntaxe, de la culture qui peuvent nourrir une pensée moderne forte et fine. *Tuenda est Roma !*

M. Léon Clédat a composé son **Manuel de phonétique et de morphologie romanes** pour ceux qu'intéresse le développement historique d'une langue romane, notamment du

français, mais plus encore pour ceux qui désirent une connaissance synoptique des langues sœurs, italien, roumain, dialectes rhétiques, provençal, français, espagnol et portugais. Il ne passe en revue dans ses 144 pages que l'essentiel et les faits les plus saillants. La clarté y trouve son compte. — Pour compléter par la syntaxe sur un plan sensiblement de même échelle, il faut continuer à recourir aux *Eléments de linguistique romane* de M. Bourciez (édition de 1923).

Dans l'enseignement supérieur, pour le lien international de la vieille Romania, *tuenda est Roma.* — Aux lycéens et lycéennes s'adresse le **Latin** de M. Marouzeau. Ce furent dix leçons professées aux élèves du Collège Sévigné. Heureuses élèves ; leçons pleines de bonhomie ; et pleines d'humanité. Pour tous les jeunes latinistes, elles vont devenir comme des jeudis, où les exercices et les apprentissages de la semaine se vivifieront de mobilité et de grand air historiques. *Comment apprendre le latin?* Par l'« intelligence », qui trouve le pourquoi de l'usage de Cicéron et aussi de l'usage de saint Augustin, non par une sorte de déduction mathématique tirant des règles de la grammaire cicéronienne une norme prétendue artiste. — *Comment le prononcer?* A la latine : « Kikéro, widi, oubi ». — *Comment les textes nous sont parvenus?* Par chance ; fragilement. — *Comment les œuvres sont nées?* Chez un peuple dur, paysan, soldat, qui transposa et simplifia dans des vues d'utilité le dilettantisme grec. — *Comment le latin nous révèle la vie latine?* Mal, si on s'en tient aux textes littéraires, en trop forte proportion oratoires ; plus savoureusement, si on recourt aux inscriptions, aux comiques, à la correspondance de quelques écrivains, aux inductions linguistiques. — *Les origines du latin?* Un indo-européen dont le latin témoigne d'une façon très probablement plus antique que le grec, voire que le sanscrit. — *L'histoire du latin?* Une incessante transformation préparatoire à celle du français. — *Le latin parlé et le latin écrit?* Très différents, l'un disant *profugio* (Je réussis à fuir), — l'autre : *Me in pedes* (Et moi, la paire !). — *Le style latin soigné?* Très ficelle... — Et enfin *comment lire un texte?* Archéologico linguistico-psychologico-dramatiquement, c'est-à-dire en faisant appel à tous les genres de curiosité... A quiconque sait que les squelettes ont eu de la chair, et c'est précisément ce que M. Marouzeau nous dit du

latin, mon résumé squelette fera deviner que son livre est un livre charnu, une lecture amie que les parents judicieux procureront à leurs latinistes, soit à titre de récompense, soit comme stimulant ; et qui sait si des élèves ne pourront pas la recommander à quelque professeur, en respectueuse invite : transformez-nous la lettre en esprit ; la lettre est vôtre, l'esprit est nôtre ; transformez les schémas en cinémas, le columbarium vénéré des textes en un forum sympathique et remuant.

Haec censeo, et tuendam esse Romam.

GASTON ESNAULT.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le 35e Congrès de l'Association Littéraire et Artistique Internationale. — A la fin du mois de septembre a eu lieu à Varsovie le 35e Congrès de l'Association Littéraire et Artistique Internationale dont les journaux polonais nous apportent un compte rendu détaillé. L'Association a été fondée en 1878, et depuis cette époque jusqu'à la Grande Guerre elle organisait des congrès internationaux. Un de ses fondateurs et son président honoraire fut longtemps Victor Hugo. La convention de Berne établissant la protection légale internationale des droits d'auteur, qui fut signée en 1886, a été élaborée et promulguée grâce aux efforts de l'Association. Lors du congrès de 1896 à Paris et de celui de 1908 à Berlin, la convention de Berne a été revue et complétée. Pour venir en aide aux écrivains, auteurs dramatiques et musicaux dans la défense de leurs droits dans leurs pays respectifs, l'Association a élaboré une loi-type pour la défense des droits d'auteur résumant les règles et indications nécessaires pour mettre à l'abri la propriété littéraire, scientifique et musicale. Soulevé au cours du congrès de l'Association de Dresde en 1895, le projet de cette loi type a été débattu et voté au congrès de 1900 à Paris et a servi de modèle à plusieurs Etats (l'Autriche en 1920, le Japon au cours de la même année, la Hongrie en 1921, la Suisse en 1922 et la Roumanie en 1923) au moment des modifications apportées dans leur législation sur les droits d'auteur.

Le 35e Congrès de l'Association Littéraire et Artistique qui vient d'avoir lieu à Varsovie est le premier depuis la Grande

Guerre. La France, l'Angleterre, la Belgique, le Danemark, l'Irlande, les Pays-Bas, la Suède, la Suisse, la Hongrie, l'Italie et la Yougoslavie y étaient représentés par des délégués officiels. La délégation française comptait plusieurs membres, parmi lesquels MM. Joubert, président de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique, Romain Coolus, Dobieville, Izouard. La Belgique était représentée par M. Destrée, ministre de l'Instruction Publique, l'Italie par le Dr Riccardo Olivi, représentant de l'agence officielle Stefani, et le commandant Maïnii, etc.

Le Congrès a duré trois jours. La première journée a été consacrée entièrement aux rapports des délégués polonais. Ils ont été lus immédiatement après le rapport d'ouverture de M. Ostertag, directeur du Bureau International de la défense des droits d'auteur, à Berne.

La Pologne est le premier des nouveaux Etats créés après la guerre qui ait adhéré à la convention de Berne. Une loi y a été promulguée en ce sens le 29 mars de l'année courante. Mais cette loi n'a pas épuisé les possibilités de la défense des droits d'auteur. Une série de règles supplémentaires a été élaborée, qui constituaient précisément la matière des rapports polonais. Ces rapports étaient au nombre de six : M. le professeur Zoll en a déposé trois, l'un d'ordre général sur la participation de la Pologne à la législation en question, le deuxième, consacré spécialement à la loi polonaise sur les droits d'auteur, et le troisième sur le droit matériel et moral de l'auteur. M. Henryk Konic, bâtonnier du barreau de Varsovie, a parlé de la protection des droits d'auteur par la législation polonaise, M. Jan Namitkiewicz a traité dans son rapport de la protection des droits d'auteur en ce qui concerne la traduction et l'adaptation, et M. Mateusz Glinski, de l'arrangement musical des œuvres littéraires.

Le deuxième et le troisième jour du Congrès ont mis en discussion le projet de la « loi-type » de la défense des droits d'auteur. Elles ont suivi dans leur travail un rapport du délégué français M. Joubert, sur « la collaboration dans le domaine de l'activité littéraire et musicale », qui a eu beauçoup de succès. Sur un rapport d'un autre délégué français, M. Izouard, il a été décidé que l'énumération des différents genres d'œuvres composant l'activité littéraire et artistique n'a qu'un caractère exemplaire et ne peut

pas exclure un genre nouveau. Il a été décidé aussi que les titres des œuvres doivent être protégés par la loi aussi bien que les œuvres elles-mêmes.

La question des citations et des reproductions a soulevé de longs débats. Autrefois en France, il était défendu de procéder à des citations sans y être spécialement autorisé ; par la suite, cette défense a été levée. La convention de Berne reconnaît le droit de citation, mais ne s'oppose pas aux dispositions d'ordre contraire dans les législations particulières. Le Congrès s'est prononcé contre cette dernière latitude. Pour les reproductions dans les anthologies et recueils analogues, on s'est arrêté aux « courtes citations » ou citations partielles. Ce ne sont que les poésies de courte dimension, par exemple le sonnet, qui peuvent être exclues de cette règle. La loi allemande qui permet de longues citations, des reproductions *in extenso*, a été reconnue contraire aux principes de l'Association.

Au cour de la discussion sur le paragraphe 10 de la « loi-type », M. Destrée a déposé et motivé d'une façon excellente une motion tendant à l'interdiction de la destruction ou de la défiguration des œuvres d'art qui se trouvent en possession des particuliers. M. Destrée a demandé des sanctions pénales pour tous actes de ce genre.

Une vive discussion a été provoquée par l'article 11 du projet concernant le passage des droits d'auteur dans le domaine public, à l'expiration d'un délai de 50 ans après la mort de l'auteur. M. Romain Coolus préconisait le transfert de ces droits aux sociétés littéraires et artistiques. M. Destrée a plaidé pour le domaine public. Une formule de compromis a été votée par les assistants.

Les deux derniers articles du projet, l'un sur le dédommagement pour toute violation des droits d'auteur, l'autre sur l'extension de la « loi-type » aux auteurs de toutes les nationalités, ont été votés à main levée.

S. POSENER.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Une lettre inédite de Guizot. — Une thèse de doctorat ès lettres de M. Pouthas, professeur au lycée Janson-de-Sailly :

Guizot pendant la Restauration : préparation de l'homme d'Etat (Paris, Plon, 1923), donne, sur la formation et l'activité intellectuelle et politique de Guizot jusqu'en 1830 des renseignements puisés aux sources, encore qu'on regrette que l'auteur n'ait rien dit des ascendants directs et de la première jeunesse du célèbre Nîmois, qui attend toujours son monument, naguère proposé, dans la cité « romaine », par le *Républicain du Gard*. On eût désiré, en effet, trouver dans le livre de M. Pouthas quelques pages sur le milieu familial et urbain de Guizot enfant, cette « apparition des Cévennes » dont parle Hugo dans *Choses Vues*, alors qu'il évoque la vieille Mme Guizot en guimpe et coiffe noire, parmi les broderies, les plaques et les grands cordons. D'autre part, le volume de M. Pouthas est pauvre en documents épistolaires datant de la période qu'il lui plaît d'appeler « les années d'action sociale et politique lointaine » et qu'il place de 1820 à 1827 ; c'est que les archives du Val Richez (1) ne contiennent presque rien qui remonte aussi loin en arrière, parmi les papiers conservés et classés par Guizot. On lira donc avec intérêt la lettre suivante, écrite à Teulon, futur député du Gard et dont l'original est au Musée du Vieux-Nîmes. Elle montre que Guizot était loin de se renfermer dans sa tour d'ivoire à cette période de sa vie ; qu'au contraire, il s'intéressait aux élections nîmoises et figurait activement, déjà, parmi les ennemis de la Restauration :

Je reçois à l'instant, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 de ce mois ; elle m'arrive à la campagne, où je suis revenu depuis trois jours, pour y passer encore un mois. Je ne puis vous dire combien je suis touché de votre excellent souvenir ; nous sommes destinés, je l'espère, à avoir ensemble, dans le cours de notre vie, de loin ou de près, de fréquentes relations ; mais jamais elles ne seront plus précieuses que dans le moment où je reçois de vous et de plusieurs de vos amis la marque d'estime et de confiance à laquelle je tiens le plus.

(1) On trouvera la description sommaire des documents inédits collectionnés et classés par Guizot lui-même pour ces archives dans la thèse complémentaire de M. Pouthas : *Essai critique sur les sources et la bibliographie de Guizot pendant la Restauration* (Paris, Plon, 1923). P. 106, la bibliographie relative aux troubles de Nimes sous la Terreur Blanche a besoin d'être très complétée par une série d'écrits locaux, que l'auteur n'a pas trouvés à la Nationale et qu'il a, par suite, ignorés, faute d'avoir dirigé ses recherches vers les collections nimoises, que nous avons naguère dépouillées.

Vous aurez certainement appris, avant l'arrivée de cette lettre, que la dissolution me prend huit à neuf mois trop tôt. J'ai eu 40 ans il y a cinq semaines, mais je n'ai pas encore l'année de possession exigée par la loi pour la propriété sur laquelle mon éligibilité se fonde. Par une multitude de circonstances qu'il serait trop long de vous raconter, je n'ai pu arranger cette affaire-là aussi promptement que je l'aurais voulu ; une partie des fonds dont j'avais besoin ne m'est rentrée qu'il y a six mois ; je n'avais pas encore l'âge ; je ne croyais pas la dissolution imminente, et puis, je viens de passer une année si douloureuse que je n'ai pas pensé beaucoup à mes affaires ; bref, je ne serais en mesure que vers la fin de l'été prochain. J'en suis plus vivement contrarié que je ne puis l'exprimer. Ma plus grande ambition est d'arriver à la Chambre et d'y arriver par les suffrages de mes concitoyens, de mon département, des hommes qui me connaissent le mieux. Jugez donc s'il me déplaît d'attendre encore et d'attendre je ne sais quel terme quand l'année prochaine, à pareille époque, je serai parfaitement en mesure !

J'ai écrit tout cela, il y a quelques jours, à Achille Daumant, mon ancien camarade d'études, en le priant d'en faire part à ceux de nos amis communs qui voulaient bien s'occuper de moi. Je pense qu'il vous en aura parlé ; mais, dans tous les cas, veuillez recevoir, Monsieur, mes plus sincères remerciements, les offrir en mon nom à tous nos amis et les prier, comme je vous en prie vous-même, de me garder leur bienveillance pour le moment où j'en pourrai profiter ; le moment ne sera peut-être pas aussi éloigné qu'on serait tenté de le présumer ; la dernière Chambre, qui s'était bien promis sept ans de vie, est morte au bout de quatre ans ; celle-ci, quel que soit le résultat des élections, aura plus de mouvement et d'énergie et ne permettra pas aux affaires de demeurer longtemps stationnaires. Tout annonce que l'opinion y sera forte et que la majorité, même en la supposant ministérielle, sera agitée, incertaine, souvent portée à l'indépendance.

La création des 76 Pairs est fort mal prise dans la région même à laquelle elle s'adresse ; les gens de Cour crient qu'on dégrade leur pairie ; parmi les anciens Pairs, 15 ou 20 de ceux qui étaient restés ministériels passeront dans les rangs de l'opposition ; plusieurs même des nouveaux venus, dit-on, ne tarderont guère à prendre le même parti. Il ne faut donc pas nous tenir pour battus par cette détestable mesure, ni désespérer de l'avenir. Une circonstance fortuite paraît devoir contribuer à la désorganisation du Ministère ; Monsieur de Corbières a failli mourir il y a quinze jours ; il est encore en danger, et complètement hors d'état, à ce que disent ses médecins, de reprendre jamais les affaires ; le mal principal, qui est une inflammation du rein et du bas-ventre, a amené une congestion au cerveau, qui le rend inca-

pable d'attention. Corbières est, dans le Ministère, plus important qu'on ne croit; il a plus d'entêtement et de caractère qu'aucun de ses collègues ; 30 ou 40 députés Bretons du côté droit n'ont confiance qu'en lui et le suivent aveuglément. Il a fait souvent, par sa constante adhésion, la force de Villèle ; sa perte, si elle se consomme, comme tout donne lieu à le croire, sera pour celui-ci un véritable affaiblissement.

Je ne vous donne pas tout cela comme un gage bien certain d'un succès prochain et décisif pour notre cause ; beaucoup d'autres circonstances peuvent encore le retarder. Cependant il est sûr que, sans parler de notre progrès lent et général qui est incontestable, nous avons, dans ce moment-ci, des chances d'un progrès plus prompt et plus sensible. Notre conduite y peut beaucoup contribuer ; nous devons, je crois, avoir tous appris que la prudence, la bonne intelligence, le soin de rechercher d'avance ce qui est possible et de s'y adapter, que la bonne conduite enfin est l'élément indispensable du succès et qu'aucun parti n'est maintenant assez fort pour s'en passer.

Je voudrais bien savoir quelle résolution définitive vous aurez prise, Monsieur, vous et nos amis, sur cette élection de l'arrondissement de Nîmes, que nous pouvons, ce me semble, au moins disputer. Je ne vous en dis rien ; quand ma lettre vous arrivera, l'affaire sera probablement décidée. J'ai écrit à Daumant ce qu'il m'en semblait et pourquoi M. Chabaud me paraissait être, dans l'état actuel, le candidat du succès le plus probable. Je lui dois le témoignage que, depuis deux ans, il a constamment voté avec l'opposition et que ces jours derniers, chez moi, il a été à merveille pour M. de Lascours et lui a très franchement promis d'employer pour lui, auprès des protestants de Saint-Hippolyte et de La Vaunage, tout ce qu'il a d'influence. Tâchez de faire passer M. de Ricard au grand Collège ; son vote avec l'opposition a été très ferme et il est bien brouillé ici avec le Ministère.

Adieu, Monsieur. Quoiqu'il m'ait fort déplu d'avoir à vous répondre ce que je vous réponds, je n'en suis pas moins charmé d'avoir eu cette occasion de vous écrire. Voulez-vous que, par votre entremise, je tienne quelquefois nos amis au courant de l'état des affaires ? Je le ferai avec grand plaisir. J'écris, par le même courrier, un mot à M. Blanc Pascal, pour le remercier de son bon souvenir ; mais comme je ne lui répéterai pas tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, veuillez lui communiquer ma lettre.

Adieu, Monsieur, usez de moi sans crainte, si je puis vous être bon à quelque chose et croyez, je vous prie, à tous les sentiments d'estime et de sincère attachement que je vous ai voués. — GUIZOT.

Broglie, 12 novembre 1827.

Quand le futur Président du Conseil de Louis-Philippe, qui avait perdu, cette même année 1827, sa première femme et col-

laboratrice à plusieurs de ces ouvrages, écrivait les curieuses lignes qu'on vient de lire et où, manifestement, il souhaite la chute du ministère Villèle — qui devait, en fait, avoir lieu l'année d'après —, il était loin de prévoir qu'à vingt ans de là, et par une de ces régressions éternelles dont est pleine l'Histoire, ce serait lui à son tour qui serait envisagé comme un obstacle et dont la ruine serait tramée par une nouvelle opposition, non moins ardente que la sienne d'escalader les marches du pouvoir ! Matière éminemment féconde en réflexions philosophiques, où, précisément, le père de l'histoire « philosophique » eût pu trouver de beaux développements pour ses 9 tomes de *Mémoires pour servir à l'Histoire de mon Temps*, si l'éternelle — elle aussi — histoire de la Paille et de la Poutre n'avait trouvé dans la majesté un peu raide de ce huguenot nîmois peint par Delaroche son application frappante. Entre son mot célèbre : « *Vos injures n'atteignent pas à mon dédain !* » et celui de Rachel : « *Que j'aimerais jouer la tragédie avec M. Guizot* ! » nous préférons, en présence de ce type si frappant de Méridional énergique, redire le dicton désenchanté de Pascal, que « *qui veut faire l'ange fait la bête* », et transcrire les vers que lui dédiait le pieux et royaliste Autran, poète de Marseille, en 1863, au lendemain de son échec à l'Académie, où Guizot s'était fatigué à lui enlever des voix pour un préféré :

O puissance du mot dont on baptise un homme !
L'épithète en impose à l'esprit le plus fin :
Appelez vertueux le premier aigrefin,
Il passera pour tel jusqu'à ce qu'on l'assomme !

Un jeune ambitieux se lève ; on le surnomme
« L'austère », et ce mot-là reste jusqu'à la fin.
Le masque de Caton, ce protestant de Rome,
Demeure à tout jamais sur le front de Scapin.

Il aura beau passer du Forum à Cythère,
Déployer au pouvoir tous les trucs de son art,
Engager sa parole et faire le contraire ;

Après un grand naufrage, il aura beau, plus tard,
Gravir en tapinois l'escalier de César...
N'importe, mes amis, il est toujours « l'austère » ! (1).

CAMILLE PITOLLET.

(1) Autran — qui finit par entrer à l'Académie française (il faisait partie de

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Le problème de l'Atlandide et les Allemands. — Les recherches du professeur A. Schulten-Erlangen, dont nous avons parlé dans notre précédent article (1), ont généralement été bien accueillies en Allemagne. On est assez disposé à admettre que la ville de Tartesse ait pu exister autrefois à l'embouchure du Guadalquivir. L'opinion scientifique se montre, par contre, plus réservée vis-à-vis de l'hypothèse de M. Jessen tendant à identifier Tartesse avec l'Atlantide. Selon certains savants, à la tête desquels nous trouvons le professeur Richard Hennig (2), de Munich, s'il faut faire avec Tartesse une assimilation quelconque, c'est plutôt avec le fameux pays des Phéaciens qu'il y a lieu de l'établir. Déjà en 1889, M. Breusing, dont la compétence dans les choses maritimes est universellement reconnue, estimait que l'on devait rechercher ce pays sur la côte sud-ouest de l'Espagne, et c'est à Gadès (Cadix) qu'il fixait som emplacement. Cette thèse a été reprise par le professeur Netolitsky-Czernowitz au cours d'une conférence qu'il a donnée le 23 octobre 1924 et qui n'a jamais été imprimée; mais, comme nous le verrons plus loin, elle offre moins de vraisemblance que celle qui nous est présentée aujourd'hui par M. Hennig.

Comme on le sait, 9 des 24 livres de l'*Odyssée* ont, en grande partie, pour théâtre le pays des Phéaciens. Cette contrée nous est décrite par Homère comme étant à la fois une terre paradisiaque et un pays de Cocagne. Le climat en aurait été merveilleux, les produits du sol, abondants et variés, auraient contribué à la richesse et au bonheur des habitants de telle manière que, aux dires des anciens, la vie de ces habitants se passait uniquement en nopces et festins et que le nom de Phéacien était devenu synonyme de paresseux et de jouisseur. En réalité, Homère nous a

celle de Marseille depuis avril 1837) en 1868 — fut si furieux d'y avoir été égratigné par son récipiendaire, Cuvillier-Fleury — voir le discours de celui-ci au volume : *Posthumes et Revenants* (Paris, 1879), pp. 319-345 —, qu'il le gratifia d'un sonnet non moins rageur que celui qu'on vient de lire et dont on trouvera les textes au t. IV de ses *Œuvres Complètes*. Voir aussi, au t. VIII, une autre invective d'Autran contre Guizot, p. 292.

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er janvier 1926.

(2) *Von rätselfaten Ländern* (Des pays énigmatiques), Munich, Delphin-Verlag (1925).

représenté ce peuple comme tout particulièrement travailleur et industrieux, devant surtout sa richesse et sa prospérité au développement de son commerce maritime. Depuis les temps anciens, il a été admis que l'île Skéria, sur laquelle les Phéaciens auraient habité, n'était autre que l'île de Corcyre (Corfou). Cette hypothèse n'a été combattue que dans ces derniers temps et, au nombre de ses contradicteurs, on trouve des autorités de premier ordre, parmi lesquelles nous citerons M. Wilamowitz-Mollendorf. Ceux-ci ont démontré qu'il n'était possible de découvrir dans l'île de Corfou aucun des éléments caractéristiques de la description que nous donne Homère de l'île Skéria. Les habitants de Corfou ont, de tout temps, été des éleveurs de bétail et des agriculteurs. S'ils se sont occupés occasionnellement de pêche, ils ne se sont jamais élevés au rang d'un peuple de navigateurs. A l'époque d'Homère, les rivages de la mer Adriatique n'offraient guère de possibilités pour un commerce maritime de grande envergure. Le poète grec nous montre avec complaisance l'importance de la flotte des Phéaciens et celle de leurs chantiers de constructions navales. Ses descriptions nous apparaissent totalement invraisemblables si on les applique au territoire de Corfou. On songe ensuite au grand fleuve qui, selon Homère, recueillit les débris de la flotte d'Ulysse et dont on ne trouve aucune trace dans l'île de la mer Ionienne. On songe encore à la route que suivit Nausicaa sur son char attelé de chevaux pour se rendre à l'endroit du fleuve utilisé alors comme lavoir, et l'on se rappelle qu'avant que les Anglais eussent, en 1815, créé les premières routes à Corfou, celle-ci était entièrement dépourvue de toute voie carrossable. On cherche vainement enfin sur le territoire agricole de cette île n'importe quelle trace de l'ancienne splendeur du peuple phéacien. Et il ne suffit pas que certains esprits imaginatifs aient vu dans la forme d'un des rochers de la côte la pétrification du navire d'Ulysse pour que nous soyons convaincus que Corfou ait réellement constitué autrefois l'île Skéria.

Dans le récit homérique, il est dit que celle-ci se trouvait aux confins du monde occidental, ce qui n'est assurément pas la position de Corcyre, alors que celle des établissements de la côte espagnole à Gadès et à Tartesse correspond bien plus exactement aux données de l'*Odyssée*. Il y a plus de 2.000 ans que, se basant sur les

paroles de Nausicaa, Strabon faisait remarquer que l'empire des Phéaciens ne devait pas être recherché dans le bassin de la Méditerranée, mais qu'il fallait le situer au bout du monde, « au bord de la mer aux vagues mugissantes ». A ce propos, l'océanographe Krümmel a attiré l'attention sur le passage du Ve livre de l'*Odyssée* où Homère nous raconte comment Ulysse, après le naufrage de sa flotte, parvint à se sauver à la nage dans le fleuve et comment celui-ci arrêta les flots écumants et démontés de la mer, ce qui est une image poétique pour désigner la vague de marée à l'embouchure des fleuves. Tout le monde sait que pareil phénomène est particulier aux rivages de l'Océan, qu'il est totalement inconnu dans les mers intérieures et notamment dans le bassin de la Méditerranée. Aucun grand fleuve n'est, en outre, à trouver sur les nombreuses îles de ce bassin.

Toutes ces considérations ont amené certains savants allemands à rechercher l'emplacement de l'île Skéria au bord de l'Atlantique, à Cadix ou à l'embouchure du Guadalquivir. Un simple examen de la question révèle immédiatement qu'il ne peut être question du premier de ces endroits. Gadès est situé sur une presqu'île, à l'extrémité d'une baie ; le grand fleuve décrit par Homère ne s'y trouve point, non plus que les autres caractéristiques du récit homérique. C'est ici que, par une suite de parallèles, le professeur Hennig nous fait voir l'identité du pays des Phéaciens avec Tartesse. L'île Skéria, c'est cette île de 18 kilomètres qui existait autrefois à l'embouchure du Guadalquivir. Le continent tout proche, dont la présence seule est déjà un argument en faveur de cette identité, présentait à cette époque une grande richesse en minerai de fer et, si l'on s'en tient aux descriptions de Tartesse qui nous ont été conservées, nous y retrouvons les mêmes éléments que ceux dont parle Homère : le palais du roi si remarquable, le grand temple de Poseidon, le parvis dallé devant ce temple, les deux sources qui coulaient à travers le bois sacré, la cité elle-même quelque peu éloignée du rivage, ses puissantes murailles, le caractère pacifique de ses habitants, enfin la richesse de la flotte et l'importance des chantiers navals, ce qui, du temps d'Homère, ne pouvait guère se rencontrer qu'à Tartesse ; bref, toute une abondance étonnante de similitudes entre cette dernière cité et le pays des Phéaciens.

Comme on le voit, ces conclusions nous mènent loin de l'Atlan-

tide. Elles sont, cependant, intéressantes en ce sens qu'elles ramènent l'attention sur une question des plus importantes de l'*Odyssée*, à laquelle aucun savant archéologue ou helléniste ne peut rester indifférent. Quant à l'énigme de l'Atlantide, elle continue à passionner les érudits. Elle a fait l'objet cet hiver d'une conférence donnée à l'Institut géographique de l'Université de Munich, par M. Paul Borchardt, qui s'était déjà fait connaître par ses longues explorations en Asie Mineure, ainsi que dans le Nord et l'Ouest africain, de même que par ses travaux sur le territoire des Senussis. M. Borchardt n'est, comme on le voit, pas un savant en chambre. Doué d'une grande facilité pour apprendre les langues, il a fait une étude toute spéciale des idiomes des pays qu'il a traversés. C'est sur cette connaissance qu'il a basé en grande partie les recherches qu'il a effectuées et, tout particulièrement, celles qui concernent le problème de l'Atlantide. Dans ce domaine, celles-ci ont abouti à des conclusions toutes nouvelles, dont nous voulons dire brièvement quelques mots.

D'après M. Borchardt donc, l'emplacement de l'Atlantide devrait être recherché en Tunisie, au sud de la chaîne de montagnes qui constitue le prolongement de l'Atlas, et à la hauteur du golfe de Gabès ou petite Syrte. Là se trouve le grand marais salé de Schott Djérid, qui était autrefois un immense lac connu sous le nom de Bahr Atala, mer des Atalantes et, plus tard, comme on peut encore le voir sur d'anciennes cartes, le lac des Tritons. Ce nom présente une certaine importance dans la question, en ce sens que Triton était un des fils de Poseidon et qu'il est possible d'y voir une corrélation avec l'existence d'un peuple navigateur. M. Borchardt avait déjà établi antérieurement que l'Atlas des anciens, « la montagne qui porte le ciel », n'était pas à chercher à l'endroit où elle figure sur les cartes actuelles, c'est-à-dire au nord de l'Algérie, mais qu'il fallait la situer plus à l'est, vers le massif d'Ahaggar, bien loin au sud des golfes des Syrtes, dans le Sahara. C'est là qu'habitait la tribu lybienne des At-talas dont nous parle déjà Hérodote. Ptolémée appelle ce massif montagneux le Mons Taloe. C'est ce qui explique que, lorsque Hercule voulut aller cueillir les pommes du jardin des Hespérides, il ne fit pas son voyage par mer, comme on aurait dû s'y attendre, si l'Atlas des anciens avait été situé en

Algérie, mais qu'il se mit en route à travers le désert de la Lybie.

La comparaison des langues établit, en outre, la parenté existant entre les noms des autres enfants de Poséidon et ceux des peuples qui habitent encore aujourd'hui la Lybie, ainsi que les pays situés plus à l'ouest de cette contrée. C'est ainsi que le nom d'Uenor se rapproche d'une manière étonnante de celui de Cunor. Ne faut-il pas voir dans ce fait une survivance du culte de Poseidon et, s'il en est ainsi, conclure à la préexistence dans ces parages d'un peuple de navigateurs ? Nous savons maintenant où était la mer des Atlantes ; ne serait-ce point sur une des îles de cette mer que se trouvait le temple de Poseidon, l'ensemble de ces îles constituant l'Atlantide ?

S'il en est ainsi, la disparition de ces îles n'est plus difficile à expliquer. Diodore nous rapporte qu'en l'an 1250 avant Jésus-Christ, un grand tremblement de terre ravagea ces contrées. Le fait ne manque pas de vraisemblance, si l'on tient compte de cette circonstance que la Tunisie se trouve placée dans une zone de troubles sismiques qui va de Ténériffe à la Sicile. On peut donc admettre que les îles de la mer des Atlantes ont subi le même sort que tant d'autres villes, pays et îles que les oscillations de la croûte terrestre ont fait disparaître.

Quant au mot île lui-même, il y a lieu de remarquer ici que, pour les peuples du nord de l'Afrique, ce terme a la même valeur que celui d'oasis. Ne disons-nous pas aussi d'une oasis : l'île du désert ? D'autre part, le terme « el Bahr » a pour les Arabes la signification de mer et de grand fleuve. C'est ainsi que le Nil est pour eux « el Bahr » (la mer).

Bref, il y aurait lieu de conclure de tout ceci que l'empire des Atlantes s'étendait sur tout le territoire de la Tunisie à l'ouest de la petite Syrte, que le Schott Djerid actuel constituait la mer de l'Atlantide et que sur une des îles de ce grand lac se trouvait le fameux temple de Poseidon. Ajoutons que M. Borchardt montre que des rapports étroits ont uni les Grecs aux Atlantes, et il n'hésite pas à identifier la ville des Phéaciens, Skéria, avec celle de Gabès actuelle. Ici aussi, les descriptions d'Homère trouvent entièrement leur application.

Comme on le voit, pour les Allemands, l'Atlantide tend à se confondre avec le pays des Phéaciens, sinon avec la ville de Tar-

tesse. A cause des grandes profondeurs que le sondage de l'Océan Atlantique a révélées, ils se refusent à croire que ce soit de ce côté qu'il faille chercher les îles fabuleuses. Aussi considèrent-ils avec scepticisme toutes les hypothèses émises en France à ce sujet

A. DELVAUX.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Henri Liebrecht et Georges Rency : *Histoire illustrée de la Littérature belge de langue française*, Librairie Vanderlinden, Bruxelles. — M. Maurice Gauchez. — Noël Ruet : *L'Escarpolette fleurie*, Raoul Simonson, Bruxelles. — Noël Ruet : *Derèmiana*, Ed. du Prisme.

MM. Henri Liebrecht et Georges Rency viennent de publier une **Histoire illustrée de la Littérature belge de langue française** où ils étudient avec un louable éclectisme l'œuvre de tous les écrivains qu'à tort ou à raison la Belgique se croit en droit de revendiquer.

De 881, qui voit paraître *La Cantilène de Sainte Eulalie*, à 1926 où la Belgique compte une Académie des Lettres, c'est un pittoresque défilé de prosateurs et de poètes, souvent plus belges de nom que de sentiment et voués jusqu'en 1830 à toutes les vicissitudes de notre histoire politique.

Ce que l'on serait tenté d'appeler la personnalité civile des lettres belges ne date en effet que du jour où, libéré du joug hollandais, notre pays prend figure de nation indépendante.

Notre amour-propre dût-il en souffrir, les seuls écrivains marquants, nés en terre belge avant 1830, ne témoignent dans leurs œuvres d'aucun caractère spécifiquement national. Un Froissart, un Jean Lemaire de Belges, un Louis de Masures et d'autres que MM. Liebrecht et Rency annexent à nos lettres, sont des écrivains français, et s'il voit le jour à Bruxelles, le prince de Ligne est tellement imprégné de vie cosmopolite qu'il perd sa nationalité, au même titre qu'un Rosny ou un Fr. de Croisset, nés, eux aussi, en Belgique et de qui MM. Liebrecht et Rency passent les écrits sous silence. Quoi qu'on en ait dit et tout en tenant compte de quelques personnalités isolées comme André Van Hasselt, Charles de Coster, Octave Pirmez et Camille Lemonnier qui débutèrent avant 1880, le vrai mouvement littéraire belge, affirmé par une succession d'œuvres importantes et caractérisé par une originalité propre, prend naissance avec *La Jeune Belgique*.

Ce n'est pas, comme l'ont objecté certains critiques, parce que

l'on retrouve, chez plusieurs représentants de ce groupe, l'influence des écoles françaises du moment, que l'on peut dénier à *La Jeune Belgique* le rôle capital qu'elle a joué dans notre évolution littéraire. Grâce à elle, tous les efforts, toutes les aspirations et tous les enthousiasmes d'une jeunesse enfin consciente d'elle-même se sont coordonnés au point de galvaniser peu à peu, et sans qu'il s'en doutât, un pays jusqu'alors endormi dans une désarmante quiétude et qui, secrètement ulcéré par les invectives baudelairiennes, finissait par s'apercevoir des inconvénients d'un béotisme intégral. MM. Liebrecht et Rency étudient avec l'attention qu'il mérite ce que l'on a appelé le miracle de *La Jeune Belgique* », par quoi, sans grand dommage pour notre orgueil national, ils auraient pu faire débuter leur ouvrage.

Ils consacrent aux écrivains du groupe, ainsi qu'à leurs successeurs, des études lucides et marquées pour la plupart au coin d'une intelligente critique, non sans se laisser aller parfois à certains jugements discutables, dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils manquent souvent d'équité. Le chapitre qu'ils consacrent entre autres à Georges Rodenbach, s'il insiste avec justesse sur la préciosité du poète — et encore faudrait-il savoir en quoi la préciosité est un défaut — ne met pas assez en valeur ses autres dons lyriques et passe sous silence ses articles critiques où, grâce à une sensibilité sans pareille et à une sorte de don prophétique, le poète du *Règne du Silence* fut l'annonciateur de plus d'une juste gloire.

Mais non contents de s'attarder aux écrivains de premier plan, MM. Liebrecht et Rency poussent leur souci d'historiens jusqu'à vouloir nous offrir un panorama complet de nos lettres, si bien que, de 1880 à 1926, tous nos écrivains vivants ou morts, petits ou grands, figurent à leur palmarès.

Comme bien on pense, à côté de quelques prix d'excellence, on y trouve de nombreux accessits et même de discutables mentions honorables que, dans leur zèle à satisfaire tout le monde, MM. Liebrecht et Rency louent avec plus de bénévolence que de discernement.

D'aucuns ne se sont point fait faute de leur reprocher cette générosité, sans se demander, toutefois, si un ouvrage de cette importance, qui vise à être le plus complet et le plus impartial possible, aurait pu être conçu autrement.

Dans une histoire contemporaine, qu'elle soit politique ou littéraire, l'échelle des valeurs se trouve constamment faussée et le fait qu'on y mesure, à l'étalon de la gloire, des œuvres et des hommes d'aujourd'hui compromet son autorité future.

Pour juger équitablement nos lettres, nous manquons donc du recul nécessaire, si bien que, malgré tout leur talent, MM. Liebrecht et Rency risquent fort de voir réviser, tôt ou tard, plus d'une de leurs opinions.

Aussi peut-on prévoir que dans une nouvelle édition de leur ouvrage, à paraître par exemple vers 1950, ces jardiniers experts du bosquet des Muses banniront de la divine lumière maints grimauds imprudemment tirés de l'ombre et, d'une main avertie, restitueront à Christian Beck et à Charles Dulait le laurier qu'ils leur refusent aujourd'hui. Et peut-être se souviendront-ils aussi de Pierre-Marie Olin, de Jean de Bosschère, de Charles Delchevalerie, de Léon Paschal, de Charles de Sprimont, de Henri de Tombeur, de Julien Roman, de Frédéric Friche et d'autres qui, à des titres divers, ont bien mérité des lettres.

Un autre historien de la littérature belge, **M. Maurice Gauchez**, a quelque peu égratigné ce remarquable ouvrage dans sa revue *La Renaissance d'Occident*.

Ce serait pourtant mal connaître M. Gauchez que de le croire capable d'une critique intéressée. Serviteur passionné de nos lettres, il les défend avec une ardeur dont on ne peut que lui savoir gré, et c'est certes par pur amour pour elles qu'il a pris à partie certaines opinions de ses confrères. Sans doute la notice sommaire que ceux-ci lui consacrent n'a-t-elle pas eu l'heur de lui plaire et il est de fait que, traitant d'un Directeur de revue, poète connu, romancier apprécié, essayiste averti et, qui, plus est, soldat héroïque de la Grande Guerre, MM. Liebrecht et Rency se sont montrés singulièrement parcimonieux. Avec raison, M. Gauchez a dû se dire qu'il méritait plus et mieux.

Plus, puisqu'il est l'auteur de livres préfacés par Emile Verhaeren et H. de Régnier ; plus encore, puisque deux de ses ouvrages ont été couronnés par l'Académie Française et l'Académie Royale de Belgique.

Ce sont là, en vérité, des titres flatteurs.

Mieux, parce que depuis plus de vingt ans, hier dans les revues d'avant-guerre et aujourd'hui dans *La Renaissance d'Oc-*

cident, dans ses livres, ces conférences et ses discours, il a sans cesse exalté, à la manière pourrait-on dire des anciens rhapsodes, la gloire et la beauté de son pays.

Pour ce faire, il a tâté de tous les genres.

Poète, il a chanté, avec une fougue que les années n'ont pas affaiblie, ses émois, ses nostalgies, ses enthousiasmes, sa patrie blessée et, sur un mode plus apaisé, quelques paysages étrangers. Essayiste, outre ses deux *Livres de Masques belges*, inspirés par l'œuvre célèbre de Remy de Gourmont, et une *Histoire des Lettres françaises de Belgique*, il a signé de pénétrantes études critiques sur les *Romantiques d'aujourd'hui*. C'est à coup sûr son meilleur ouvrage.

Il y défend, non sans courage, le romantisme tant honni par la jeunesse actuelle et dépiste son insidieuse présence chez un grand nombre de ses détracteurs.

Romancier, il a narré en deux copieux volumes où se perçoit l'influence de Camille Lemonnier, de Georges Eekhoud et d'Horace Van Offel, l'histoire amoureuse et tragique de *Cacao* le marinier.

Enfin, directeur de *La Renaissance d'Occident*, important périodique calqué sur le *Mercure de France*, il a fondé, dans les principales villes de Belgique, des centres de propagande où, grâce à l'action de sa revue, à des conférences, à des représentations théâtrales, à des concours littéraires, il entretient pour le plus grand bien du pays, le culte de la littérature et de la langue françaises.

M. Maurice Gauchez n'est donc pas le premier venu. Certains le tiennent même pour un des meilleure écrivains de Belgique.

Sans aller jusque-là, on peut dire qu'il est un auteur de talent, un esprit éminemment sympathique et un organisateur de premier ordre. Il a le verbe abondant et facile, le don des images, une noble curiosité, un enthousiasme communicatif, et si son imagination l'entraîne quelquefois au delà des justes limites de la raison, elle possède une indéniable richesse qui compense presque toujours ses écarts et ses erreurs. On se figure volontiers M. Gauchez possédé par un capricieux démon, frère de ceux que vers la dix-huitième année nous portons tous en nous.

Violent, généreux, frénétique, parfois déraisonnable, cet hôte encombrant lui inflige la tyrannie de ses décrets.

Si bien qu'à quarante-trois ans, M. Gauchez est resté l'héroïque adolescent qui, sous l'égide d'Emile Verhaeren, partait jadis à la conquête de la gloire.

Alfred de Vigny remarquait que l'on a en soi le caractère d'un des âges de la vie et qu'on le conservait toujours : « Tel homme « comme Voltaire, disait-il, semble avoir toujours été vieux ; tel, « comme Alcibiade, toujours enfant ».

Tel enfin, aurait-il pu ajouter, comme M. Maurice Gauchez, semble avoir toujours dix-huit ans.

Faut-il s'étonner dès lors s'il a tous les défauts et toutes les qualités de cette âge fortuné ?

Prose et vers jaillissent intarissablement de sa cervelle guerrière et, comme de juste, cet heureux mortel, en proie à une sorte de joie surhumaine, les accueille de confiance, en enfants bienvenus.

Ouvrons alors l'un ou l'autre de ses ouvrages : le meilleur y côtoie le pire, et à peine a-t-on crié au miracle que l'on se demande si l'on n'a pas rêvé. Mais M. Gauchez, qui est sorcier à ses heures, ne nous laisse pas le temps de réfléchir, et ce diable d'homme, pour qui la mesure restera toujours lettre morte, nous entraîne à sa suite, tantôt vers des fossés embourbés où nous nous romprions le cou si nous lâchions sa bonne et cordiale main, tantôt vers les plus hautes cimes, où ils nous apparaît ardent comme un jeune prophète.

Ah ! que l'on comprend sa dévotion au romantisme ! Il n'est pas de plus impénitent romantique que lui. Vienne un nouvel Hernani et nous verrions à coup sûr son gilet rouge flamboyer comme une aurore parmi ses disciples agenouillés.

Personnalité attachante, au demeurant, et qui force toutes les sympathies. Aussi, partout où il entre, son verbe éclate en fanfare triomphale. Quoi qu'il écrive, il verse on ne sait quel héroïsme aux cœurs les plus blasés. C'est un animateur incomparable. Il est l'élu des Dieux. Fasse le Ciel qu'il ne change jamais !

Il aura toujours dix-huit ans aussi, l'excellent poète Noël Ruet, mais pas pour les mêmes raisons que M. Maurice Gauchez.

Celui-ci possède le « don d'enfance ».

Aussi, ne lui demanderons-nous ni tumultueuses affirmations, ni lyrisme empanaché.

M. Noël Ruet est un adolescent émerveillé et un peu timide

qui, de son coin, se contente d'admirer et de louer le spectacle des choses. Francis Jammes sans puérilité, il orne de couronnes les statuettes de son bonheur.

Tout lui est prétexte à adoration : une fleur, un oiseau, un paysage doré, les joues roses d'une belle fille et les yeux bleus de son amie. Est-il donc le poète fantaisiste que l'on a dit, et lui suffit-il d'avoir parfois emprunté les rythmes d'un P.-J. Toulet et les images d'un Tristan Derème, pour prendre place, même comme passager, à bord d'un bateau littéraire ?

Il n'a ni l'ironie de l'un ni la malice enchantée de l'autre, et s'il lui advient quelquefois, comme dans la *Mado* de son **Escarpolette fleurie**, d'esquisser une image galante à la manière d'H. de Régnier, c'est avec l'ingénuité touchante d'un enfant pris en faute et qui ne recommencera plus.

Epargnons-lui donc le fardeau d'une étiquette et disons plutôt qu'il est un poète venu au monde pour nous enchanter, et qu'en se faisant il suffit à nos délices, qui seraient plus exquises encore s'il taillait parfois avec moins de hâte ses roseaux.

C'est bien ainsi du reste que le juge M. Tristan Derème, qui lui dédia une de ses plus jolies odelettes.

Mais une flûte alors s'éveille doucement
Dont l'air soupire et par moment
Sourit d'un sourire charmant.
N'est-ce la flûte coutumière
Noël Ruet ?...

Cette odelette, on la retrouve dans **Derèmiana** ou « Jeux, impromptus et divertissements de Tristan Derème » qui est un hommage charmant de Noël Ruet au poète de la *Verdure Dorée*. Toutes les improvisations si pétillantes d'esprit et d'un art si parfait que M. Tristan Derème sème au hasard des heures sur les menus événements de la vie sont recueillies, commentées et louées ici par un poète d'autant mieux choisi qu'il est à la fois le rival et l'ami de celui qu'il célèbre. Et c'est une joie que de suivre les jeux conjugués de Noël et de Tristan sous ces guirlandes enchevêtrées, une joie et parfois une surprise aussi, quand on y apprend, entre autres merveilles, l'existence de deux articles de M. Derème sur le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Jules Lemaître.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLAISES

May Sinclair : *Far End*, Hutchinson. — Holbrook Jackson : *William Morris*, Jonathan Cape. — E. H. Goddard et P. A. Gibbons : *Civilisation or Civilisations*, « An Essay in the Spenglerian Philosophy of History », avec une introduction de F. C. S. Schiller, Constable.

Au quatorzième chapitre de **Far End**, Miss May Sinclair place une conversation qui s'applique évidemment à la tentative qu'elle vient de réussir. Le principal personnage, un romancier, explique à un critique de ses amis qu'il « essaie de faire quelque chose de différent cette fois, quelque chose que je ne sache pas qu'on ait encore fait, ni de la même façon ni dans la même mesure », c'est-à-dire que dans l'œuvre qu'il élabore il élimine le *Deus ex machina*, l'auteur qui sait tout et qui voit tout, lui-même en fait. Certes, il raconte une histoire, il fait arriver des événements, mais seulement tels qu'ils se passent dans la conscience du personnage principal ; ce personnage, il ne le voit pas de l'extérieur, il le fait manœuvrer de l'intérieur. C'est, objecte le critique, ce que font tous les auteurs qui s'identifient avec leurs caractères. L'auteur rétorque qu'ils ne le font pas comme lui, qu'ils sont des animateurs restés au dehors, sachant tout et voyant tout, comme Dieu Tout-Puissant contemple sa créature et décide de son sort. Dans son livre, à lui, il n'y aura que son personnage Peter Harden ; lui, narrateur, ne sera pas plus malin que Peter, ne verra pas un pouce plus loin que lui. Tout ce qui est vague et incertain dans l'esprit de Peter reste vague et incertain dans le livre. Si Peter ne comprend pas les autres personnages, ils restent incompris. L'auteur ne vient pas le supplanter, ni le corriger, ni manifester une compréhension supérieure. Le critique en déduit que les autres caractères ne peuvent alors être convenablement dépeints, et l'auteur riposte qu'ils sont tout aussi bien dépeints que les personnages que nous rencontrons nous-mêmes dans le cours de notre existence. Pour comprendre les autres humains, dans la vie, nous n'avons que notre propre conscience de nous-mêmes et d'eux : « C'est la situation égocentrique », formule le critique. A quoi le romancier réplique que chacun des mondes que chacun de nous constitue est égocentrique, que nous ne pouvons nous répandre au delà de ce dont nous sommes conscients.

Sur cette explication philosophique, la femme du romancier

intervient avec une remarque d'ordre pratique : puisque chacun de nous est incapable d'aller au delà de sa propre conscience, elle veut savoir comment son mari fera pour pénétrer la conscience de son personnage. Par l'imagination, répond le romancier, qui ajoute que c'est là le seul point où l'art l'emporte sur la vie. Mais, insiste la femme, le personnage Peter n'est que le Peter qui apparaît à votre imagination ? Il apparaît à mon imagination tel qu'il est, soutient l'auteur, et il est réel parce qu'il est un *soi-même* contenant son propre monde. A son tour, le critique infère que les autres personnages ne seront que tels qu'ils apparaissent à Peter, c'est-à dire qu'ils ne seront pas réels. Ils seront tout aussi réels que n'importe quels êtres dans le monde de chacun, réfute le romancier. Ils le seront davantage dans ce sens qu'ils apparaissent dans le mécanisme naturel d'un esprit. Ils ne comporteront aucune certitude absolue, mais les gens que nous connaissons n'offrent pour nous aucune certitude absolue, et c'est justement cet élément d'incertitude qui les rend réels : ils sont comme ils doivent être dans un monde réel et naturel, le monde de la conscience de chacun de nous. Peter lui-même n'est pas absolument certain, mais personne n'intervient dans sa réalité. On ne voit pas un auteur courir de-ci de là, se dépenser pour arranger, analyser, expliquer et représenter. D'un bout à l'autre, c'est de la présentation, non de la représentation, sans autre chose que le cours de la perception consciente de Peter. Le livre sera un courant de perception consciente, comme le cours d'un fleuve, comme le cours de la vie elle-même. « Je ne décris pas Peter « sentant » et « pensant » ; Peter sent et pense, et ses sentiments constituent la substance même du récit. Ce n'est pas une substance reflétée : je me borne à exposer à la vue le contenu de l'esprit de Peter. » Pas sans choix cependant, et l'auteur admet que c'est là qu'il intervient, mais uniquement pour établir dans les pensées et les sentiments de Peter une sélection de ceux qui sont le plus purement à lui, en éliminant tout ce qui ne s'y appareille pas. Néanmoins le style de l'auteur reste une difficulté; il ne peut éliminer son style, mais le style sera un aspect de Peter qu'il adoptera : il en fera un cristal sans une empreinte de lui-même. La difficulté est grande parce qu'il y faut une concentration intense et parvenir à l'essence même de la perception consciente.

Que gagne-t-on à tout cela ? L'unité, qui est une unité de forme, et plus encore, une réalité de substance, une intense réalité devant laquelle n'intervient aucune ombre, ne s'interpose aucun voile. L'auteur présente un monde constitué par une conscience unique, entière et limpide, un monde qui est celui de tout un chacun. Nul ne peut se placer à l'extérieur de sa propre conscience, et le plus près on parvient d'une conscience unique, plus près on est de la réalité.

Tout ceci revient à dire que Miss May Sinclair vient de créer une forme nouvelle de roman, une technique originale, dont elle indique qu'elle peut être étendue ; rien n'empêche de l'appliquer à chacun des personnages du roman, qui serait de même placé au centre de son univers conscient et apparaîtrait ainsi avec sa réalité directe. L'unité y perdrait. De plus, ce serait prodigieusement difficile d'ajuster ces diverses consciences ; de les faire se pénétrer les unes les autres, tout en restant identiques à elles-mêmes et en même temps telles qu'elles s'apparaissent les unes aux autres. Ce serait un tour de force, et c'en est déjà un qu'a accompli Miss May Sinclair en appliquant à son œuvre nouvelle cette technique ardue, délicate et limitative. Peut-être se sentira-t-elle bientôt de force à tenter plus fort encore.

Elle a pris pour son roman *Far End* un sujet d'une banalité extrême. Par sa technique, elle l'a entièrement renouvelé. L'œuvre est schématique, symbolique, pour ainsi dire, et voulue telle sans doute pour obtenir une démonstration plus probante de la méthode appliquée. Le personnage principal dans la conscience de qui nous voyons passer le courant de la vie est un romancier ; il a fait un mariage heureux. D'abord, il trouve en sa compagne une collaboratrice et une amante ; en elle il a près de lui la satisfaction de l'esprit et des sens. La création de ses œuvres l'absorbe. Bientôt l'épouse est absorbée à son tour par la maternité. Entre eux, les contacts intellectuels et sensuels s'espacent, avec l'éloignement coutumier qui en résulte. L'homme ne peut ou ne sait s'en passer, et il les trouve consécutivement auprès d'une maîtresse ardente et lascive et d'une mondaine cérébrale. La situation se résout très normalement, à la surprise du lecteur que l'ordinaire roman a habitué à des dénouements mélodramatiques ou tragi-comiques qui sont, après tout, l'exception dans la vie.

Justement, ce qui surprend et captive dans *Far End*, c'est

qu'il n'y a ni déformation ni charge, ni exagération ni outrance, en vue d'obtenir des effets, d'amener des péripéties et de provoquer des coups de théâtre. Jamais l'auteur n'intervient pour préparer un événement, une mésaventure, une crise ou une catastrophe. Le personnage principal agit, pense et parle, enfermé dans le microcosme de sa conscienee ; pas plus qu'aucun autre être humain il ne sait de quoi demain sera fait, ni même l'instant prochain. Comme nous tous, il mise sur la chance que, dans le tourbillon des choses, nous restons dans le voisinage des mêmes et que cela équivaut à une fixité, à une stabilité qui dureront au moins autant que nous. Le lecteur ne voit que ce que voit le personnage, n'éprouve que ce qu'il éprouve, est borné aux mêmes limites, englobé dans la même réalité. Cette attente de l'inévitable imprévu, cette appréhension de l'incident qui va brusquement faire obstacle au cours des événements et le dévier, donnent au lecteur le sentiment troublant qu'il est en présence de la réalité manifeste ; c'est avec une attention haletante qu'il s'absorbe à regarder vivre les personnages de *Far End.*

Il a suffi à Miss May Sinclair de 250 courtes pages pour réaliser cet exploit. Si sa méthode est adoptée par les nouvelles générations de romanciers, c'en sera fini sans doute des romans anglais boursouflés de cinq ou six cents pages compactes. Il est vrai qu'il faut en ce moment à Mr H. G. Wells trois volumes pour nous présenter *le Monde de William Clissold.*

§

Parmi les périodes fructueuses de la littérature anglaise, celle qu'on appelle désormais les *Nineties* compte probablement pour la plus courte. L'effort qu'elle représente fut mal accueilli en son temps et la plupart des hommes qui l'illustrèrent eurent un sort lamentable : il suffira de rappeler la tragique destinée d'Oscar Wilde, Le mouvement littéraire des « années quatre-vingt-dix » voulut être une libération, un affranchissement, une lutte contre ce qu'on appelait alors le philistinisme. Mr Holbrook Jackson a été l'un des meilleurs historiens de cette période dont il fut le contemporain. Son livre *The Eighteen Nineties* constitue un ouvrage indispensable à quiconque veut bien connaître les idées et les hommes d'alors.

Ce mouvement eut ses précurseurs, et l'un des plus influents

d'entre eux fut certainement **William Morris**, à qui Mr Holbrook Jackson avait, il y a quelque dix-huit ans, consacré une monographie considérée comme la meilleure des études abrégées de l'art et de l'influence du fameux poète et artiste.

William Morris bénéficie actuellement du renouveau d'intérêt qui se manifeste à l'égard du mouvement des *nineties*. Depuis la guerre, les préoccupations intellectuelles ont pris outre-Manche un développement remarquable. L'Angleterre se débat au milieu d'énormes difficultés économiques et sociales ; elle les affronte avec une résolution et au prix de sacrifices qu'on se représente mal en France. Ces périls paraissent être un stimulant pour les esprits, et une quantité d'ouvrages voient le jour où les problèmes nationaux sont étudiés avec une compétence diverse par les esprits les plus opposés.

De ces préoccupations aussi bénéficie William Morris. Il professait une sorte de socialisme humanitaire et utopique qu'il célébrait avec une générosité enthousiaste dans ses poèmes et ses récits romanesques. Mr Holbrook Jackson a pris pour épigraphe de son livre deux vers de *Sigurd the Volsung*, qui résument la foi du poète socialiste :

> ... Je voudrais que ceux qui aiment fussent aimés, et je voudrais que dorment ceux qui sont fatigués,
> Et que l'homme prête l'oreille à l'homme et que celui qui sème moissonne.

A l'heure présente, dans les circonstances actuelles, il est tout naturel qu'une personnalité comme la sienne suscite la curiosité. Le moment parut donc opportun à Mr Holbrook Jackson pour rééditer sa monographie, et il commença à la revoir. Il avait pensé n'avoir à y apporter que quelques menues corrections, mais il fut finalement amené à récrire le livre. Ses opinions sur certains aspects de l'œuvre de William Morris s'étaient modifiées : il remania de ce fait le texte ancien et il y ajouta quatre nouveaux chapitres, Dans l'un, il trace un très vivant portrait à la plume de William Morris au temps de sa belle jeunesse ; dans un autre, il traite plus longuement de la Kelmscott Press, d'où sortirent tant de curieux volumes introuvables maintenant. L'œuvre littéraire de Morris fait l'objet d'un troisième chapitre, et enfin la conclusion examine ce qu'il reste de l'activité artistique du poète-artisan avec la perspective de trente ans écoulés

depuis sa mort. Mr Holbrook Jackson remarque à juste titre que William Morris fut l'un des hommes les plus grands et les plus utiles du siècle dernier. On peut dire même qu'il n'est guère d'exemple, depuis la Renaissance Italienne, d'un artiste qui se soit consacré avec un tel dévouement à donner une expression pratique à l'art, à adapter la beauté à l'utilité et à apporter un souci d'idéal dans les perplexités de la vie quotidienne. Cette excellente étude rend pleinement justice à William Morris et permet un jugement motivé sur l'artiste, sur sa carrière et sur la durable influence qu'il exerce. Une utile bibliographie complète ce petit volume, qui comptera parmi les ouvrages les plus intelligents de son auteur.

§

Le livre de l'Allemand Oswald Spengler *Der Untergang des Abendlandes* a été récemment traduit en anglais, mais il ne semble pas que ce nouveau code de la *loi des civilisations* ait grandement impressionné l'opinion d'outre-Manche. Comme toutes les lois de ce genre, la loi établie par Spengler n'est pas strictement un résultat de l'observation : elle est surtout une interprétation de l'histoire. Or, c'est sur une sélection de faits, de matériaux plus ou moins tronqués et déformés que repose toute histoire digne de ce nom.

Nous en revenons avec Spengler à l'ancienne théorie des cycles cosmiques chère à Platon et qui fut particulièrement en faveur aux yeux des sages des Indes, doctrine avec laquelle aussi ont joué de tout temps nombre d'esprits jusqu'à Herbert Spencer et Nietzsche. Une civilisation serait une sorte d'entité spirituelle qui, au cours des âges, revêtirait des formes ou des incarnations successives ; toutes les civilisations auraient un terme d'existence approximativement égal et prédestiné, comprenant une période d'incubation, une adolescence, une maturité et une caducité. D'après Spengler, notre civilisation occidentale actuelle serait parvenue à sa période caduque et son effondrement serait prochain. Elle peut, d'une façon plus ou moins décrépite, se prolonger pendant encore quelques siècles, mais elle ne saurait échapper à la loi qui la condamne.

Cette prédiction a obtenu un succès fou en Allemagne, mais le solide sens commun britannique est demeuré imperturbable,

peut-être parce que le livre de Spengler n'a pas trouvé de lecteurs. L'ouvrage préfacé par F. C. S. Schiller, que viennent de publier E. H. Goddard et P. A. Gibbons sous le titre de **Civilisation or Civilisations**, parviendra-t-il à vulgariser suffisamment la prophétie de Spengler pour que s'en émeuve l'apathie britannique ? Cet *Essay in the Spenglerian Philosophy of History* est une exposition et illustration des principes de Spengler. Dans sa claire introduction, Mr Schiller remarque fort justement que les mêmes matériaux permettent des sélections variées d'où résulteront des histoires différentes. On récrit sans cesse l'histoire, et chaque âge exige pour soi une nouvelle histoire du passé. C'est la philosophie de l'histoire qui établit les principes d'après lesquels l'historien se guide dans le choix de sa documentation, mais ces principes sont souvent contradictoires. Il n'est pas paradoxal de dire que l'histoire sert surtout à tirer du passé des lueurs dont on prétend éclairer l'avenir. Le passé est le tremplin où l'historien se juche pour énoncer des prophéties. C'est pour donner l'apparence d'une base solide à ses prédictions qu'il établit des lois plus ou moins empiriques. Il allègue que, du tohu-bohu des événements, une observation attentive peut dégager une formule immuable, hors du temps, et cependant applicable à tous les temps, aux âges passés comme à ceux à venir.

La pratique de la prophétie est naturelle et défendable, à condition d'y réussir. Néanmoins, l'exactitude des lois établies par Spengler est difficile à prouver, et ce n'est pas en répétant les arguments qui lui ont servi pour sa démonstration spécieuse qu'on les impose à la conviction du lecteur. Tout au plus admettra-t-on, avec le préfacier, que les idées de Splenger sont d'intéressantes suggestions bien plutôt que des dogmes inattaquables. Toutefois, cette philosophie de l'histoire, élaborée d'après d'antiques doctrines, a été brillamment exposée par les auteurs de ce livre bien construit et bien écrit, que la plupart des lecteurs préféreront certainement à l'ouvrage allemand.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Eça de Queiroz. — José Agostinho : *As ultimos obras posthumas de Eça de Queiroz e a critica;* Figueirinhas, Porto. — Claudio Basto : *Foi Eça de Queiros um plagiador ?* Maranus, Porto. — Correia da Costa : *Eça, Fialho e Aquilino ;* A. M. Teixiera e C[ia], Lisbonne. — José Osorio de Oliveira : *Oli-*

veira Martins e Eça de Queiroz ; Lusitania, Lisbonne. — Eça de Queiroz : *In Memoriam ;* Parceria Pereira, Lisbonne. — Archer de Lima : *Eça de Queiroz diplomata ;* Portugalia, Lisbonne. — Antonio de Certima : *Epopeia maldita ;* Portugal-Brasil, Lisbonne. — Mémento.

Le 16 août 1900 s'éteignait à Paris l'un des hommes qui en Portugal ont porté le plus haut l'art sacré du style, qui est aussi celui d'observer, de juger et de peindre, **Eça de Queiroz**, né à Povoa de Varzim le 25 novembre 1845. Plus d'un quart de siècle s'est écoulé depuis cette fin prématurée, et bien des points de vue ont changé à travers la période particulièrement tourmentée qui marque le début du xxe siècle. Il ne faut donc point s'étonner que, depuis quelque temps, la critique portugaise s'efforce de passer au crible la gloire du grand homme, afin d'en mieux fixer les éléments durables. La publication assez inattendue des derniers inédits est venue mettre le feu aux poudres, et comme Eça n'avait point négligé de son vivant de se proclamer lui-même, trop modestement peut-être, imitateur appliqué des modèles français, le problème fut de savoir dans quelle mesure, vers la fin de sa vie, le grand transfuge de la nationalité avait pu faire amende honorable, dans quelle mesure également, au cours de son œuvre *afrancesada*, il avait pu garder intact le sentiment portugais, fût-ce même à son insu. Et ces polémiques, d'allure à la fois littéraire et sociale, dénoncent toute l'angoisse du Portugal contemporain. A ce titre, le très partial ouvrage de M. José Agostinho : **Les dernières œuvres posthumes d'Eça de Queiroz et la critique**, est un document qui porte à méditer. M. José Agostinho est acquis tout entier aux doctrines maurrassiennes de l'Intégralisme traditionaliste, et la guerre ardente qu'il fait aux idées françaises est d'abord une guerre au libéralisme. Au reste, non sans justesse, il note que la France, sur ce chapitre, s'est laissée ingénument manœuvrer ellemême par la pensée anglo-saxonne. Ainsi, avant d'étudier nommément l'œuvre et la psychologie d'Eça, le tendancieux critique fait à grands traits l'historique de l'ascendant exercé par les influences étrangères en Portugal, et il lui semble que cet ascendant a été pour son pays une cause de décadence. Passant ensuite au grave problème que pose, au regard des mêmes préoccupations, l'œuvre d'Eça, il déplore que le grand analyste, cédant aux courants intellectuels de son époque, se soit fait le peintre de tant de choses misérables. Et il conclut :

Il y a deux Eças : celui qui s'est laissé accaparer par l'esprit étranger et celui qui, dans un élan de repentir sincère, s'efforce de glorifier l'âme nationale. Le premier est essentiellement formaliste ; il fait de l'art pour l'art ; il se fait naturaliser Parisien ; il barbarise la langue, et il ne parvient qu'à rabaisser le Portugal sous prétexte de le corriger. Il est naturellement bon et il apparaît frivole, parfois satanique à force de sarcasme, indifférent, dédaigneux, cruel. Il a ainsi réalisé une œuvre dangereuse, à cause de l'esprit de démolition qui l'anime.

Tout autre est le second Eça, le grand, l'immortel Eça des *Notes contemporaines*, de *Villes et Montagnes*, des *Saints*, des *Dernières Pages*, de la *Correspondance* et, parmi les ouvrages posthumes, de *La Catastrophe*. Ce nouvel Eça, tout en gardant de la forme un souci raisonnable, se montre humoriste avec bonté ; il fait d'ingénues confidences ; il se révèle poète et des mieux inspirés ; il s'inquiète de la vie nationale ; il rompt en visière avec le libéralisme et jette les bases du mouvement traditionaliste.

Prépondérante aurait été sur l'esprit de l'écrivain l'influence d'Oliveira Martins, d'Anthero de Quental, et de sa femme, pour la préparation de ce retour en arrière. Qu'on nous donne donc cette Anthologie d'Eça qui ne serait composée que de pages imprégnées du sentiment racique et que souhaite M. José Agostinho ! Il n'en restera pas moins que l'étude appliquée des modèles français permit seule au grand ironiste portugais de réaliser la plénitude de sa personnalité. Le métissage intellectuel, comme l'autre, affine les caractères inhérents au milieu. Ainsi, là où s'est propagée la culture française, elle a permis un rajeunissement des formes, une expression plus subtile du *moi* profond et par là même la création d'œuvres de portée plus universelle. Eça lui-même, dans ses *Notes contemporaines*, insiste sur la nécessité de rompre avec la paresse mentale, qui s'en tient à la première impression et néglige de clarifier les idées. Ce qu'enseigne la France, c'est positivement l'art de penser.

Le curieux ouvrage documentaire et comparatif de M. Claudio Basto : **Eça de Queiroz fut-il un plagiaire?** peut servir à montrer quel fut le labeur obstiné de l'écrivain aux prises avec l'exemple des maîtres français, de Flaubert à Renan, à Zola, à Anatole France, et aussi avec ses lectures françaises de moindre qualité formelle. Nous touchons du doigt les sources livresques, la fabrication des œuvres les plus connues d'Eça, celles qui ont fait sa gloire, celles où la francomanie est la plus évidente. Et il

semble bien que M. Claudio Basto ait raison : Eça ne fut pas un plagiaire ; il reproduisit *inconsciemment* ce que ses patientes lectures lui avaient fait découvrir chez ses modèles. Mais ce n'est là que l'extériorité. Le tempérament d'Eça ne cessa jamais d'être intensément portugais, et ce fut le tempérament qui l'emporta, parce que là est l'essence du génie. De là la qualité supérieure des œuvres de la fin de sa vie, surtout des *Villes et Montagnes* et des trois *Légendes de Saints*, à bon droit exaltées par M. Correira da Costa dans son livre de puissante critique littéraire : **Eça, Fialho et Aquilino,** trois sommets de la prose portugaise enfin retournés au pur vernaculisme avec le jeune maître d'*Estrada da Sant-Iago*. M. Correia da Costa a un grand mérite : il ne mêle pas la politique à l'esthétique, et ses pages maîtresses nous montrent lumineusement quel fut le tempérament profondément sensitif d'Eça. Au fait, n'en arriva-t-il pas pour l'auteur de l'*Illustre maison des Ramires* comme pour Camoëns lui-même ? Que trouvons-nous dans les *Lusiades*, dans les *Sonnets*, sinon l'imitation des formes italiennes alors à la mode ?

Camoens, qui avait appris par ailleurs à maîtriser les rythmes les plus traditionnels de sa langue maternelle, fit-il jamais autre chose que d'exprimer le plus vigoureusement qu'il put le génie de sa race à travers le sien propre ? Par certaines de ses strophes, par certains de ses sonnets, Camoëns s'est haussé jusqu'à l'universalité. Tel Anthero. Tel, en prose, Eça aux côtés d'Oliveira Martins, comme nous le suggère éloquemment M. José Osorio de Oliveira dans son curieux parallèle : **Oliveiro Martins et Eça de Queiroz**. Et voici que l'œuvre du grand styliste et romancier se trouve traduite tour à tour dans chacune des langues européennes, même en russe. La France, de ce côté, est nettement en retard, qui fut la mère spirituelle de l'écrivain, qui le regarda vivre chez elle et qui reçut son dernier soupir. N'eût-elle pas dû déjà s'associer davantage à l'**In Memoriam** organisé en 1922 par MM. Eloy de Amaral et Cardoso Martha et qui contient tant de témoignages précieux à consulter, émanant des plus hautes figures intellectuelles du Portugal ?

Au reste, rien de ce qui touche une telle personnalité ne saurait nous laisser indifférent. Sans doute, s'il eût vécu davantage, l'écrivain eût-il voulu remettre sur le chantier quelques-uns de ces derniers inédits, que la piété de ses fils a résolu de livrer tels

quels au public : *La Capitale, Le Comte d'Abranhos, La Catastrophe, Alves et Cie* qui n'ajoutent rien, certes, à la gloire d'Eça, mais qui nous l'expliquent mieux. Et il faut louer hautement, toutes restrictions faites, ceux qui ont su prendre une si courageuse initiative. De même, M. Archer de Lima a fait œuvre utile et attachante, en nous donnant, avec son **Eça de Queiroz diplomate**, maints travaux inédits, envoyés par Eça au ministère des Affaires étrangères, en nous contant maintes anecdotes vécues dans la carrière.

Concluons. Peut-être manqua-t-il à Eça de n'avoir pu vivre assez directement, assez dynamiquement et véhémentement la matière de ses livres. C'est ce qui le différencie d'un Camoens, d'un Cervantès. Ceux-là furent à la fois, des acteurs, des témoins et des artistes.

M. Antonio de Certima est de leur lignée. Son **Epopée maudite** (*le drame de la guerre d'Afrique*) fut écrite jour à jour avec sa souffrance, son angoisse, sa fièvre de soldat, livré aux pires épreuves physiques et morales. Après *Troupe d'Afrique*, du grand dramaturge Carlos Selvagem, après *Naulila* du poète Augusto Casimiro, *Epopée maudite* est surtout un livre de justice et d'amertume, un livre d'ardente sincérité comme le *Feu* de Barbusse, et d'autant plus émotionnant que les pires déchirements n'entament pas chez son auteur le culte de la Race, la foi dans les vertus révélées par la dure nécessité des armes.

Valait-il la peine que nous fissions la guerre ? Tristement je comprends que non. A la faveur de l'horrible catastrophe s'est constituée une société nouvelle, armée d'appétits aigus, toute d'instincts, qui s'est empiffrée de jouissances durant notre martyre et qui maintenant nous opprime de toute la hauteur de son égoïsme, ayant accaparé, grâce à notre sacrifice, les plus avantageuses positions sociales.

Ame assoiffée d'idéal, merveilleux talent d'écrivain : il faut retenir le nom d'Antonio de Certima.

Mémento. — L'éminent critique, directeur d'*Antologia portuguesa*, M. Agostinho de Campos, met au jour le tome III de *Camoens lerico*, et nous donne en même temps un volume de *Pages choisies* empruntées à l'œuvre du grand essayiste, folkloriste et romancier brésilien Afranio Peixoto. En ce volume, les *Paginas portuguesas* sont à méditer longuement et nous en reparlerons, à cause des curieux points de vue historiques et critiques qui s'en dégagent.

Dans l'amphictyonie de l'Intellectualité européenne, *Lusitania* garde une place de premier plan. Le fascicule IX est remarquablement fourni et nous y reviendrons. Le patient exégète de la peinture portugaise ancienne, M. José de Figueiredo, y parle d'une *Sainte Famille* d'Albert Dürer, M. Jordaô de Freitas y établit les probabilités d'une *Découverte précolombienne* de *l'Amérique australe* par les Portugais en 1491 ; M. Mendes Corrêa examine la question de *L'homme tertiaire du Portugal*, M. Jaime Cortesão nous fait connaître des *Pages de Froissart* qui auraient été dictées en Flandre à notre grand chroniqueur par une bouche portugaise ; M. Agostinho de Campos, avec humour et justesse, s'efforce de réhabiliter l'Espagne, que seuls les esprits superficiels ont tendance à rabaisser. Comme suite à ses deux recueils d'un sentiment lyrique si intense, Mlle Virginia Victorino publie *Renuncia*, où la passion se tempère d'amertume et de résignation, dans la poignante simplicité du verbe. Il y a là un frémissement qui fait songer à la fois à João de Deus et à la grande Rocalia de Castro, l'immortelle Muse de Galice. Ce frémissement, cette poussée vitale de sentiment adoucie de mélancolie, c'est tout le charme des poésies de Valentin Lamas Carvajal, autre précurseur de la renaissance de Galice, dont finement Juan del Valle nous détaille les mérites en une savante préface.

Ce sont de délicates et nostalgiques impressions que nous offre de son côté Ramon Cabanillas dans *No Desterro* et il se mêle au dessin, à la couleur un certain humour sentimental, qui est bien un authentique produit de Galice et de Portugal. Nous reviendrons là-dessus et analyserons en même temps le puissant drame de Leandro Carré Alvarellos, directeur de *Lar* : *O Pecado alleo*, qui rappelle un peu la manière de D. João da Camara. Lire dans *Agnia* la belle étude de Vila-Moura sur le *Poète de l'Absence*.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES CANADIENNES

L.-J. Dalbis : *Le Bouclier canadien-français*, Paris, Bossard.

Le bouclier canadien est une couche géologique qui jouit de quelque distinction à cause de son endurance dans les vicissitudes minéralogiques de l'écorce terrestre. M. Dalbis, savant et lettré, a tiré de cette particularité du sol laurentien le titre symbolique d'un ouvrage où il est beaucoup question de symboles.

L'auteur, originaire du Midi versatile, enseigne la biologie à l'Université de Montréal pendant six mois de l'année et, le reste du temps, il habite Paris. Entre deux traversées de l'Atlantique, il fait de l'apostolat au profit de la cause française. Le Bou-

clier **canadien français** est un de ses moyens d'action. C'est une glose enthousiaste de l'épopée forestière appelée *Maria Chapdelaine*. La première partie de cette glose est une espèce de genèse à l'usage de ceux qui ne savent pas au juste ce que c'est qu'un Canadien-Français. On y raconte succinctement les origines canadiennes : comment la France découvrit, colonisa et perdit ses possessions d'Amérique au profit de l'Angleterre. On y décrit ensuite comment les Canadiens ont conquis leurs libertés et se sont souvenus pendant qu'on les oubliait. Ces choses ont déjà été dites, mais elles le sont joliment et avec un discernement sympathique. Ensuite, M. Dalbis nous présente sa thèse, qui est intéressante et qui s'imposait à tout lecteur attentif du fameux roman. Maria Chapdelaine, son entourage et son drame d'amour ne seraient que des symboles de la constance de l'âme canadienne française dans la mission entreprise par les ancêtres ; la jeune fille représenterait l'héroïne de cette lutte séculaire dont l'enjeu est la survivance française.

C'est aussi une apologie, car il en fallait une, paraît-il. Plusieurs Canadiens ne sont pas contents qu'on les fasse tous passer pour des défricheurs. Quelqu'un a écrit, dernièrement, qu'il était très difficile de parler des Canadiens-Français sans qu'ils se fâchent de quelque manière. Il leur faut des compliments à n'en plus finir, tels qu'ils sont accoutumés d'en entendre aux réunions de la Société Saint-Jean-Baptiste (ce saint est le patron national) ou dans la bouche des politiciens qui sollicitent leurs suffrages. Les conférenciers étrangers ont à prendre des précautions inouïes, et plusieurs, à cause de cela, nous ont débité des platitudes accablantes, qui n'ont satisfait personne, d'ailleurs. Louis Hémon a donc encouru une certaine désapprobation posthume, dont on ne sait s'il souffre dans l'après-vie des hommes de lettres. On l'accuse de n'avoir pas choisi des représentants des classes *chic* du Canada français. On voit que ses détracteurs sont nés sur le continent de la réclame à outrance, puisqu'ils veulent que même l'œuvre d'art contienne de *l'annonce*. C'est ce que M. Dalbis a relevé avec un humour ironique dans son aimable livre. Hémon n'a pas voulu choisir une fille de la ville : celles-ci commencent à se ressembler toutes avec leurs sports, leurs toilettes, leurs cheveux et leurs formes à la mode masculine. Il a décrit des personnages typiques du pays. Tous les notaires, les médecins, les

financiers et les pompiers sont à peu près semblables dans l'univers, mais les colons du genre Chapdelaine deviennent rares, et ils représentent bien une phrase caractéristique et pittoresque de la vie canadienne. Evidemment, les imbéciles et les primaires (dont quelques-uns munis de diplômes universitaires) n'ont pas compris.

Puisque le Canada vient d'être découvert par les intellectuels européens, on ne peut s'attendre à ce que ceux-ci en parlent toujours en termes panégyriques et épiques, comme on y est habitué par ici. Il y a des gens qui aiment le golf, d'autres le tennis et d'autres qui préfèrent le croquet : les réactions devant l'objectivité varient selon les individus, et il faudra que nos chauvins s'y habituent, puisque nous sommes plus ou moins entrés dans la circulation générale des nations à qualités et à défauts.

Pour terminer, M. Dalbis établit un parallèle intéressant entre deux vestales romanesques qui entretiennent les feux du souvenir, derrière des avant-postes français : Maria Chapdelaine et Colette Baudoche. La race lutte à l'Est, en Europe, contre les Allemands, et à l'Ouest, en Amérique, contre les Anglo-Saxons. On connaît la situation actuelle et les résultats de la guerre de 1914 ; il n'y a pas lieu de les apprécier ici. Un Canadien qui y a pris part s'étonne, en passant, qu'on ne les ait pas mieux consolidés et que les gouvernements, en France, soient si éphémères et tellement à la merci des intrigues et des discours. Mais enfin, chaque peuple se gouverne comme il l'entend, et ça ne va pas beaucoup mieux chez nous. Mais est-ce qu'avec ce système de démocratie bavarde, la France peut durer encore longtemps ? Personne ne le sait et je ne veux pas jouer à la Cassandre ; d'ailleurs, les empires ont péri également avec des autocraties débiles, quand leur heure était arrivée. Quant aux membres canadiens de la famille française, ils en constituent l'élément conservateur, comme ceux du front d'Alsace-Lorraine : ils sont opposés au divorce, aux écoles neutres, au mariage civil, et le prêtre est aussi influent ici que le syndicaliste en France ou le militaire en Allemagne. En outre, les Canadiens-Français font beaucoup d'enfants ; c'est peut-être ce qui empêche de produire des chefs-d'œuvre dans les arts, mais chaque nouveau-né peut devenir un ami et un client de la France, avec lequel on n'aura pas besoin d'interprète : c'est aussi une manière de la servir. Ces recrues tiendront-elles le bouclier longtemps ?

La prédiction de l'avenir n'est pas du domaine de ces chroniques, mais les phénomènes historiques qui se sont manifestés en Europe depuis les commencements ont bien l'air de vouloir recommencer en Amérique, *mutatis mutandis*, et l'on verra peut-être encore exécuter des *gestes* de Dieu par les Francs du Nouveau-Monde.

JULES BEAUCAIRE.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La Littérature uruguayenne. — Montiel Ballesteros : *La Raza*, « Nuestra América », Buenos Ayres. — Vicente Salaverri : *Deformarse es vivir*, « Cervantes », Barcelone. — Mémento.

L'Uruguay, qui est l'un des plus petits pays de l'Amérique espagnole, est malgré cela, au point de vue littéraire, l'un des plus importants. Depuis l'Indépendance, Montevideo a été un centre intellectuel animé et la **Littérature uruguayenne** a eu des écrivains qu'il faut compter parmi les premiers du continent. Hier, c'était Acevedo Diaz, romancier vigoureux, auteur de beaux récits historiques, José-Enrique Rodo, le penseur éminent que l'on connaît, Delmira Agustini, poétesse exceptionnelle. Aujourd'hui, c'est tout un groupe d'écrivains jeunes et audacieux, parmi lesquels trois poètes, Juana de Ibarbourou, Silva Valdes, L. Ipuche, et deux prosateurs, Vicente Salaverri, Montiel Ballesteros, se font particulièrement remarquer.

Montiel Ballesteros a commencé de se faire connaître comme poète, avec deux recueils : *Emocion*, *Savia*, dans lesquels il témoignait d'un véritable don lyrique. Né dans le fond de son pays, il connaissait de près la vie rurale traditionnelle. Peu après, il a donc publié *Cuentos Uruguayos*, livre où, à côté de quelques nouvelles sur la vie urbaine, fines, mais livresques, se trouvaient trois contes sur la vie campagnarde, parmi lesquels l'un était plus qu'une promesse : ces « Gurises » d'une vérité, d'un sentiment et d'une invention peu communs. Notre écrivain avait trouvé sa voie et bientôt il nous donna, dans *Alma Nuestra*, une série de nouvelles du terroir dans lesquelles une vision perspicace de la réalité s'unit à une psychologie bien juste. Ce sont des narrations très délicates et très vivantes, mais d'une sobriété et d'une concision telles qu'elles nous privent de connaître maints détails curieux de la vie locale et qu'elles en deviennent, pour le lecteur qui n'est pas uruguayen, un peu indécises. Certaines, comme

« El Chingolo », « El Chasque », « Peon de Confianza », « La China Gorda », interprètent la vie du pays avec toute sa saveur, mais la plupart, comme « Los Toros finos », « La Carreta », « La Maquina », « Don Gonzalez », etc., nous parlent de cet état de transition créé chez nous par le conflit entre les vieilles coutumes et l'esprit moderne ; et l'auteur, bien qu'aimant les choses traditionnelles, se met du côté du progrès et flétrit la superstition ancestrale. Or, la véritable physionomie d'un peuple ne peut pas être nettement dégagé d'un état de vie transitoire, et cette attitude d'adoration du mythe du progrès est précisément ce qui a gâté l'effort de la plupart de nos écrivains nationaux. Pour interpréter bien l'âme rustique, il faut la considérer avec sa propre ingénuité, et pour produire l'effet désiré, n'est-il pas nécessaire que l'auteur n'intervienne pas ? Le rebouteux de l'un de ces contes, qui croit à la vertu des herbes et des prières, a bien raison quand il dit au narrateur : « Vous avez lu les livres et vous avez cru tout savoir. Je parle de ce que j'ai vu, je raconte ce qui m'est arrivé ». Les livres avaient-ils fait perdre à Ballesteros la divination lyrique ? Non. Bientôt, il nous a offert un petit volume qui est une merveille de poésie autochtone, et par suite de vérité, de sentiment de sa race et de sa terre : *Fabulas*. Ce sont de courtes proses légendaires ou symboliques, d'une fantaisie, d'un esprit et d'un sens de la beauté hispano-américaine singuliers. Certaines disent la légende des oiseaux, des fleurs, des arbres, des choses régionales, remontant à leur origine indigène ou inca ; ainsi le « Churrinche », oiseau couleur de sang qui est le cœur enflammé du dernier cacique ; les « Tacuaras », ces roseaux devenus solides en Amérique pour servir de lances aux montoneros ; le Grillon qui joue sur la guitare du gaucho pour lui donner le temps d'embrasser sa fiancée ; les Teruteros, anciens gardes-nobles du chef inca, condamnés aujourd'hui à garder les humbles cabanes; la Viudita, femme du payador, métamorphosée à cause de son inconstance en cet oiseau « triste et doux ». D'autres sont de petites histoires d'animaux, assaisonnées de la sagesse des contes populaires du terroir, telles le « Tordo », l'« Aguila y la Vibora », « les Picaflores » où nous voyons une fête d'oiseaux tout à fait curieuse, et ces « Historias » où le renard fait mille forfaits pour devenir enfin « diplomate, commerçant, ministre ». Toutes si délicates, si significatives, si

caractéristiques, qu'elles sont de véritables poèmes en prose de la nature hispano-américaine. J'ai lu quelque part que Ballesteros, interrogé sur ce livre, avait répondu qu'il n'avait pas fait de folklore, mais qu'il espérait que ses *Fabulas* enseraient un jour. Belle réponse de poète. Il ne répète pas fidèlement, en effet, les légendes de son pays, il s'inspire de son âme pleine de souvenirs, et s'il se fait l'écho de refrains, de traditions ou de contes populaires, comme ceux de Pedro Malas Artes (Pedro Urdemales) il les modifie avec des traits de sa propre invention et les imprègne de sa propre sensibilité. Véritable et seule manière d'utiliser le folklore en art. On n'a pas beaucoup parlé de ce petit livre en Amérique. Néanmoins, il enferme plus de poésie que la plupart des recueils de vers publiés en ces dernières années. Mais étant venu résider en Italie, Ballesteros n'a pas résisté à la tentation de tirer parti de ses impressions de touriste, et il nous a donné un volume de contes européens : *Los Rostros Palidos*. Récits délicats, pénétrants, mais qui, comme il fallait s'y attendre, traitent de sujets connus, et que beaucoup d'auteurs d'Europe ont interprétés déjà, et avec combien d'art. Ballesteros ne pouvait cependant oublier sa terre, et voici que récemment il a publié un roman sur la vie de son pays, où le poète et l'homme moderne préoccupé de sociologie collaborent: **La Raza**. C'est l'histoire d'une humble famille de province qui garde encore l'esprit des anciennes traditions. Le père est un vieux gaucho typique et beau parleur, mais actif et obstiné. Exploitant un service de diligences, il se trouve soudain en face d'un Brésilien rusé qui lui fait concurrence. La lutte commence et s'avive bientôt, à l'occasion d'une course organisée dans le bourg voisin. Notre gaucho parvient à franchir avec sa voiture la rivière où monte une crue ; son rival voit la sienne renversée par le courant. Alors, généreusement, le vainqueur sauve la vie de l'infortuné, mais il refuse de lui serrer la main. Notre noble vieillard a deux fils. L'aîné lui ressemble et suit ses traces ; épris de la fille du Brésilien, il se prend de querelle avec son père, mais bientôt se réconcilie avec lui et devient le soutien de la famille. Le cadet, très différent, aime les livres et s'enthousiasme pour les idées de rédemption sociale. Fixé à Montevideo, il entre dans le journalisme, mène la vie de bohème et tombe bientôt vaincu par l'hostilité du milieu et par les privations. La première partie de ce roman est pleine de vérité et

de charme. La figure du vieux gaucho est aussi vivante que représentative ; les histoires qu'il raconte sont tout à fait divertissantes et caractéristiques ; les scènes ont une couleur et parfois une tendresse captivantes. Mais la seconde partie est moins heureuse. La figure du jeune rêveur paraît un peu indécise et bientôt se change en ce personnage livresque, sorte de rédempteur incompris, déjà bien connu dans nos lettres. Celle qu'il aime, cette jeune fille de famille bourgeoise qui brusquement s'échappe de son foyer, n'est pas plus définie ni plus vraisemblable. Et que dire de la vie de Montevideo, si décolorée, si peu caractéristique ? Mais on trouve encore ici de fort beaux passages, comme ceux où sont dépeints le milieu provincial de la jeune fille et la vie menée par le député créole à Montevideo. Cependant, dans ce livre se précise le véritable défaut de notre auteur : l'incorrection de son écriture. Comme presque tous les auteurs du Rio de la Plata, Ballesteros écrit dans la langue défectueuse qui est parlée en son pays, employant à tort certains mots, comme quelques formes du verbe *haber* (avoir), accumulant des néologismes inutiles ou baroques, et, naturellement, usant d'innombrables termes régionaux, et point seulement dans le langage des personnages. *La Raza*, malgré tout, est un des meilleurs romans uruguayens. Ballesteros a le sentiment de la vie de son pays, et il a beaucoup de talent. Lorsqu'il possédera bien les moyens indispensables, il sera donc lu et admiré, non seulement par ses compatriotes, mais par les millions d'hommes parlant espagnol.

Un autre Uruguayen, Vicente Salaverri, qui a publié déjà divers romans dont je me suis occupé ici, nous a donné dernièrement un petit livre qui comprend deux nouvelles très différentes : **Deformase es Vivir**. La première, dont le recueil emprunte le titre, nous parle d'un jeune écrivain qui, se trouvant dans la misère, abandonne les Lettres, gagne une fortune en des entreprises agricoles, et se récrée dans sa vieillesse en aidant les poètes pauvres. L'auteur a voulu nous démontrer que, pour vivre, il faut parfois se déformer. Mais si son personnage avait eu une véritable vocation, aurait il pu vivre heureux sans se réaliser ? Cette nouvelle n'a donc pas beaucoup d'importance. Mais la seconde, « El General » ! Ici, aucune idée à démontrer. Un cas puisé dans la vie uruguayenne, tiré, palpitant, de la réalité. Ce général est un riche gaucho qui ne porte pas d'uniforme et mène une vie

patriarcale dans ses domaines. Dévoué, empressé, il fait le bien à tout le monde, parle à tous d'une voix douce et flûtée : « Mais, caramba, l'ami !... » Pourtant, cet homme est un guerillero fameux, un dominateur, et, à l'occasion, il fait entendre une voix rauque qui épouvante. Sa fille unique est son adoration, mais voilà qu'elle s'enfuit un jour avec un jeune valet. Il demande son cheval de sa voix terrible, et, pendant des semaines, poursuit les fugitifs sans les rencontrer. Mais la fille revient enfin et son amant attend aux alentours. Le général accueille la malheureuse, qui donne le jour à une petite fille, portrait vivant, au dire du vieux domestique, de la défunte femme de son maître. Mais bientôt l'amant disparaît, et la jeune femme meurt mystérieusement. De retour des funérailles, le général, qui se met à travailler à son jardin, bavarde avec son domestique : « Mais, *caramba*, l'ami ! on ne peut pas bêcher des oignons sans pleurer ». Puis, plus bas : « La petite, c'est vous qui l'avez sauvée, vous qui lui trouvez tant de ressemblance avec la défunte. » Cette nouvelle si vivante, si représentative et qui est assez bien écrite, montre de quoi Salaverri est capable. Je ne doute pas que lorsqu'il disposera de plus de temps pour son travail littéraire, il deviendra l'un des meilleurs romanciers de langue espagnole.

Mémento. — *Renovacion*, de Buenos-Ayres, périodique qui a été fondé par Jose Ingenieros, continue de paraître, dirigé aujourd'hui par Alfredo Palacios, recteur de l'Université de La Plata, et par Gabriel Moreau, qui était un de ses anciens directeurs. C'est très heureux, car cette publication est l'organe de l'Union hispano-américaine. Le dernier numéro est un hommage émouvant à la mémoire de son fondateur. Sous le titre de *America* a commencé de paraître à Mexico une revue d'art et d'idées qui travaille pour la cause de l'hispano-américanisme, mais aussi pour la création d'une langue mexicaine, ce qui serait contraire à l'unité du continent. Son directeur est le peintre et écrivain mexicain qui signe Dr Atl. A remarquer, dans le dernier numéro : « Les arts populaires du Mexique » avec de belles illustrations. *Universitario* est une petite revue de littérature qui paraît à Paris et qui donne des informations sur le mouvement intellectuel français. Elle est dirigée par l'écrivain équatorien Cesar Pastor, qui parvient à la soutenir grâce à ses efforts et à son enthousiasme. Dans le numéro de juillet, notons un article de Leonardo Pena, « le Seuil éclairé d'une nouvelle Renaissance », et des traductions de P. Valery et de Jules Supervielle. Sous le titre de *Colombo* a commencé de paraître à Rome une revue illustrée, organe de l'institut

de ce nom, destinée à resserrer les relations intellectuelles et de tout ordre entre l'Italie et l'Espagne, le Portugal, les républiques ibéro-américaines. Son directeur est le professeur Luigi Bacci. Dans le premier numéro, signalons un « Message » de Mussolini et une étude sur « le Lyrisme portugais *ancien* » de Guido Vitalleti. *Los Pensadores* est une revue illustrée de Buenos-Ayres, dirigée par Antonio Zamora. Le numéro de juin est en entier consacré à combattre les idées militaristes qui tentent de s'imposer en Argentine. La revue *Rodo* de Santiago (Chili), qui avait interrompu sa publication, a reparu, dirigée par un de ses anciens directeurs, Augustin Castelblanco, et par Humberto Mendoza. Nous sommes heureux de l'apprendre, car en ce pays il n'existe pas beaucoup de revues littéraires. Notons-y « Autour de l'Ariel de J.-E. Rodo », de Milton Rosel, et « l'Amérique sur le point de perdre son indépendance », de Fernandez Pasquero. *Plus Ultra* est une feuille espagnole, mais qui donne des informations de tous les pays hispano-américains, et qui a fait son apparition à Paris. Son directeur, le journaliste espagnol Mariano de Alarcon, paraît bien inspiré, mais je me permets de lui suggérer de ne pas approcher les tyrans s'il veut éveiller des sympathies. Signalons, dans le dernier numéro, un article éditorial, « le Monde sera nôtre », et « le Manoir du Cid » de Menendez Pidal, extrait de la « Revista de las Espanas ».

FRANCISCO CONTRERAS.

LETTRES CHINOISES

Le mouvement religieux en Extrême-Orient. La nouvelle religion chinoise. — A la suite des souffrances sans nombre que la République a causées en Chine (démoralisation, désordres, militarisme avec son cortège normal de perte de liberté, d'imposition excessive, de cherté de vie et de misère), le peuple a désespéré de trouver de l'aide dans ses gouvernants, devenus ses pires ennemis, ou dans ses anciens dieux, priés en vain.

Une nouvelle croyance est née, qui compte actuellement, dit-on, plus d'un million d'adhérents (en 1922 seulement, 13.700 !) et qui croît sans cesse. Elle est patronnée par des personnalités importantes ; en particulier, à Pékin, M. Wang Ta-sié, ancien président du Conseil, plusieurs fois ministre, président de la Croix-Rouge chinoise. Elle est officiellement reconnue par décrets : du ministre de l'Education, du 2 mars 1923 ; de la Police centrale, du 4 mars, et du ministre de l'Intérieur, du 23 mars 1923.

Il ne s'agit donc pas d'un mouvement passager que l'on puisse mentionner avec un sourire de dérision.

Le titre complet de cette **religion** est *Che-tsié tsong-tsiaota trong-roé*, **Grande Union universelle des doctrines ancestrales du monde.** Mais le nom choisi par le fondateur est *T'ienn-Kouo ta-tao*, « Grande Voie du Royaume Céleste ».

Le fondateur est un lettré nommé Trang Roann-Tchang, né en 1865 dans la ville de Tsia-tsiang siènn, au Se-tchroann. Estimant que les Chinois, qui forment le quart de la population du globe, devraient avoir une influence morale prépondérante, il essaya, au début de 1915, de provoquer un mouvement pour imposer la paix et publia un intéressant « Discours sur la paix universelle ». A Tchreng-tou, capitale de Se-tchroann, où il se rendit, il s'installa dans un monastère, le Yong-fou kong, et poursuivit sa campagne. Il conclut, soi-disant à la suite d'une révélation, que l'union des peuples pouvait être faite uniquement par une union des religions. Il étudia donc et compara les livres saints des grandes doctrines. Puis il rapprocha ce qu'elles ont de semblable et en forma le noyau de son enseignement. C'est alors qu'à Pékin il sut persuader un grand nombre de personnalités et fonda la société de propagande de sa doctrine, alors que, déjà, des disciples lui avaient acquis de nombreux adhérents en plusieurs parties de l'Empire. L'un d'entre eux avait même, le 12 août 1923, prédit pour le 25 septembre de la même année une destruction de l'humanité, annoncée par un terrible tremblement de terre. La catastrophe du Japon, survenue le 2 septembre 1923, impressionna la population chinoise, au point que les fonctionnaires durent faire paraître des proclamations sévères pour ramener le calme.

Autant qu'il est possible de préciser les termes souvent vagues des brochures déjà parues, il semble que Trang Roann tchang soit impressionné par les antiques doctrines asiatiques, égyptiennes et grecques, transmises par Lao dze. Pour lui, les religions sont des aspects différents d'un même enseignement, déformé par l'esprit étroit et littéral de chaque peuple. Il dit, comme Lao dze : « la doctrine que l'on peut formuler ne peut pas être la doctrine éternelle ». Les mots, trop précis, ne peuvent embrasser que les petites manifestations finies : l'esprit échappe. Les livres fixent les mots, mais ne peuvent transmettre l'esprit.

Il conclut donc à l'existence, dans chaque religion, d'un enseignement préparatoire qui peut être écrit, et d'une initiation qui, pour être complète, doit être verbale et secrète. La puissance de la doctrine ne peut être assimilée par tous intellectuellement de manière égale, puisque chacun a des dons intellectuels différents. Elle ne doit pas être donnée à des méchants qui l'utiliseraient alors pour le malheur de l'humanité (ce qui, à ses yeux, s'est passé pour l'univers depuis un siècle).

L'enseignement secret s'est perdu partout. En Chine, il est écrit que la doctrine de Krong dze (Confucius) fut transmise à ses disciples Tseng dze, Dze se, puis à Mong dze et s'éteignit alors. Il serait écrit également que la Doctrine bouddhique secrète fut conservée pendant 28 générations dans l'Inde, mais seulement par cinq « ancêtres » en Chine. Pour le christianisme, elle s'éteignit avec les apôtres, car Pierre, n'ayant pas les dons, ne l'avait pas comprise et ne put la transmettre. Pour l'islamisme, elle s'éteignit avec Ali.

Cette doctrine secrète s'obtient d'abord par l'enseignement verbal, puis, et surtout, par la vision intérieure. Moïse l'obtint après être resté 40 jours et 40 nuits sur la montagne, sans manger. Elie vécut 40 jours sans nourriture. Jésus jeûna 40 jours dans le désert. Ainsi en fut-il pour Mahomet, Krong dze et Lao dze.

Les Chinois, qui ne doutent de rien, ont été tentés en grand nombre par ce moyen d'obtenir la révélation. Innombrables furent et sont toujours les jeûneurs, persuadés d'arriver ainsi à la vérité, au bonheur éternel. Nous reviendrons plus loin sur cette conception asiatique de l'ascétisme.

Trang Roann-tchang, d'autre part, interprétant les Livres des diverses religions, explique la création à la manière de Lao dze, non par une invention ou un apport de l'extérieur, mais par une série de transformations. Quand la Terre cessa d'être un globe de feu, l'eau qui la couvrit ne venait pas de l'extérieur : elle était une division du feu. Les graines des plantes et les animaux, y compris l'homme, ne sont pas venus de l'extérieur : ils étaient dans le feu. Et ce feu lui-même est dans la matière formant les globes, matière qui se forme des nébuleuses, c'est-à-dire de l'éther. Il n'y a pas matière et esprit, mais des formes de l'éther, lequel contient tout ce qui est en résumé le « Ciel », le Dieu du

Ciel ou Ciel-Dieu de toutes les religions, sous les diverses formes erronées imposées par les mots trop précis, trop finis, par conséquent trompeurs quand il s'agit de l'infini.

A côté de cette vision métaphysique, Trang Roann-tchang admet des âges de transformation dont il est question dans l'Apocalypse et dans les livres bouddhiques, des *Kalpa* au cours successif desquels des globes se forment, la vie naît et grandit, puis se détruit et meurt, les globes se détruisant et retournant enfin en éther.

Ce mouvement religieux est très encouragé par le gouvernement et les notables dans tout le pays. Son succès permettrait d'absorber, de gré ou de force, les Chinois convertis au catholicisme (plus de deux millions) et les Mahométans (plus de dix millions). La propagande étrangère, objet de grave irritation, serait évincée. La Chine aurait enfin une religion nationale « universelle » ; car le Confucianisme n'est pas une religion, mais une science de la vie sociale, et le Taoïsme, philosophie à l'origine, est devenu science de l'occultisme. Il n'est pas impossible, enfin, que des vues politiques plus ou moins lointaines portent certains partis à favoriser cette croyance nouvelle, à la fois mystique, sociale, occulte et philosophique.

La propagande est menée, au Chann-tong, par un lettré connu, M. Tsiang Si-tchang ; à Péking, par M. Teng Chao-yunn, ancien directeur de la Banque de Chine et sous-secrétaire d'Etat aux Finances. Tous deux, avec M. Wang Ta-sié, sont les grands apôtres de Trang Roann-tchang. Leurs noms sont à retenir.

Les cérémonies d'initiation et les rites ne semblent pas encore définitivement fixés. Il est question, pour l'initiation, de trois degrés imposés selon la valeur intellectuelle et morale du disciple : l'épreuve du feu consiste à embraser son esprit de foi et d'enthousiasme, à se purifier de toute pensée impure. L'épreuve du jeûne consiste à diminuer progressivement ses aliments, jusqu'au moment où, sans manger, la méditation provoque une chaleur intense et donne enfin une vision intellectuelle profonde, parfois même la révélation. L'épreuve de l'eau est moins claire : elle tendrait à obtenir la vision de son âme extériorisée sous forme de vapeur blanche, ce qui rappelle l'ectoplasme. Les textes déjà publiés sont malheureusement insuffisants pour donner d'autres renseignements. Dans ce pays d'admirables mediums, mais de

trompeurs habiles qu'est la Chine, tout ce qui touche à la métapsychique vaut, mais exige, d'être étudié de près.

La révélation par le jeûne et l'ascétisme sont découragés en Occident depuis le moyen âge. Ce qu'ils ont été et ce qu'ils sont en Asie, nous le savions, jusqu'à ces dernier mois, seulement de l'extérieur. Nous savions que dans les grottes de l'Himalaya, par les plus grandes rigueurs de l'hiver, de nombreux ascètes vivent isolés, presque nus, sans feu, se nourrissant seulement de quelques grains de riz par jour, et que beaucoup atteignent ainsi un âge avancé. Les rapports des diverses expéditions de l'Himalaya sont concluantes à cet égard, et ne permettent pas de croire qu'il y ait supercherie.

Grâce à M. Jacques Bacot, nous savons maintenant toutes les modalités et sensations de cet ascétisme super-naturel. M. Bacot, en effet, a traduit, sous le titre *Milarépa* (édit. Bossard, 1925), la vie et les mémoires d'un magicien, poète et ermite de la fin du xve siècle, nommé Milarépa, célébré encore au Tibet comme un saint. Ces mémoires ont été rédigés au début du xiie siècle par Retchong-pa, un autre enthousiaste de la vie érémitique, disciple direct de Milarépa.

Après le récit des circonstances qui provoquèrent sa vocation, le saint raconte lui-même ses premières méditations, nu dans les grottes de la montagne, ses souffrances, l'impossibilité de penser. Chaque fois qu'il prenait un peu de nourriture, ses malaises redoublaient ; il ne pouvait atteindre à l'état de spiritualité. Il redit lui-même comment il vainquit :

> Bien que plein de confiance dans la grande mudra, je ne pus contrôler mon souffle à cause de l'affaiblissement de mon corps : aucune chaleur intérieure ne me réchauffa et j'éprouvai un froid intense... Alors je cherchai le bien-être du corps dans la position accroupie, qui rassemble les six foyers intérieurs. Je cherchai la justesse de la parole par la condition de la respiration qui régularise. Je cherchai la sérénité de l'esprit par la condition de mon propre affranchissement qui maîtrise l'imagination. Après quoi, j'entrai en méditation. Bientôt la chaleur intérieure commença à m'envahir... Trois années passèrent ainsi.

Milarépa vivait grâce à trois charges (environ trente kilogs la charge) de farine qu'il avait apportées dans sa grotte. Il mangeait une charge par an. Quand il eut fini, il se nourrit d'orties :

Mon corps était consumé par l'ascétisme. Mes yeux étaient tombés au fond de leurs orbites. Tous mes os saillaient Ma chair était desséchée et verte... Mes membres étaient prêts à se disjoindre.

A ce moment, il jugea nécessaire d'absorber un peu de nourriture saine. Sa méditation reprit plus active et futenfin couronnée de succès. Alors naquit en lui « une divine chaleur encore inconnue et inconcevable ». Il avait atteint l'état de spiritualité que les mots ne peuvent d'écrire et que la « grande mudra » donne comme résultat de son système complexe de méditation dans le jeûne.

Le livre, admirablement écrit et bien présenté, vaut d'être lu et médité. M. Bacot a rendu là un véritable serviceaux études orientales et à l'histoire des efforts faits par l'homme pour s'élever au-dessus de lui-même.

L'Asie ne change guère, on le voit. La spiritualité la tente davantage que les satisfactions matérielles, idéal de l'Occident. De Milarépa à M. Trang Roann-tchang, il y a peu de distance. Le renouveau religieux de la Chine est nettement asiatique.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Burton J. Hendrick : *The Life and Letters of Walter H. Page*, London, W. Heinemann, 3 vol.

Walter H. Page et Woodrow Wilson, tous deux nés dans les anciens Etats sudistes, se rencontrèrent pour la première fois à Atlanta en 1881. Page y commençait son apprentissage du journalisme, Wilson venait y tenter une carrière d'homme de loi. Ils se séparèrent peu après, Page restant à Atlanta où il conquit une grande position comme directeur de l'*Atlantic Monthly*, Wilson allant occuper, d'abord à Bryn Mawr College, puis à l'Université de Princeton, une chaire de droit. Quant, en 1911, on posa la candidature de Wilson à la présidence, Page s'en fit le défenseur dévoué. Après la victoire, le 28 mars 1913, Wilson offrit à Page l'ambassade d'Angleterre. « Dans cette heureuse année, écrivit Page, des choses dont on n'avait jamais rêvé arrivent. » Naturellement, il accepta. Ce sont les 5 années qu'il passa à Londres comme ambassadeur qui font l'immense intérêt de l'ouvrage de B. J. Hendrick : **La Vie et les Lettres de W. H. Page.**

Page, comme Wilson, était un champion de la démocratie et de la liberté. Quand il arriva en Angleterre en mai 1913, il trouva ce pays remué par les efforts de Mr Asquith et de ses collègues pour démocratiser l'organisation politique de l'Angleterre. Page ne cacha même pas aux Torys les plus extrêmes combien il croyait légitimes les efforts du ministère, mais s'il se trouva ainsi en communion d'idées avec le parti au pouvoir, il ne trouva personne qui eût de la sympathie pour la politique mexicaine de Wilson. L'idée de sacrifier les intérêts britanniques à la généreuse pensée de donner aux peuples de l'Amérique latine une occasion d'établir le gouvernement représentatif paraissait aux Anglais une duperie : « Beaucoup, écrivit Page à Wilson le 22 fév. 1914, croient que nous ne voulons empêcher les aventuriers financiers de l'Europe d'exploiter l'Amérique centrale et méridionale que pour l'exploiter nous-mêmes... Même les Libéraux ne peuvent comprendre notre vocabulaire démocratique ; ils n'ont pas d'idée de notre maxime d'affranchir les hommes. » Mais les Anglais avaient un principe que le roi George exprima franchement à Page : « Ne rien faire qui puisse être mal interprété par les Américains. » En vain Villa, un des généraux mexicains, assassina-t-il un Anglais. L'émotion fut « prodigieuse » en Angleterre, mais on s'y résigna à laisser Wilson résoudre le problème mexicain à sa guise.

Cette sage tactique allait porter ses fruits pendant la guerre mondiale. Quand le 28 juillet 1914 l'Autriche déclara la guerre à la Serbie, Page, « cédant à une impulsion ressentie par tout Américain, alla, le soir, voir Sir E. Grey et lui dit être venu de sa propre initiative pour lui demander s'il voyait un moyen d'employer les bons offices de son gouvernement ». Grey n'en vit pas. « Je n'oublierai jamais ce moment, écrivit Page à Wilson, le 29. Cet homme, toujours solitaire, était seul avec moi, chacun parlant à l'autre, j'en suis sûr, en pleine franchise. Il paraissait 10 ans plus vieux qu'il y a un mois. Il m'avait dit, 2 jours après le meurtre de l'archiduc, qu'il craignait ce qui est arrivé ; il craignait même pire. Il m'a affirmé hier : « Si l'Allemagne voulait dire un mot, la guerre serait évitée. »

L'Allemagne, au contraire, déclara la guerre. Page l'envisagea comme les Anglais. Le 6 sept., il écrivit au Président :

Je ne vois pas d'espoir que le monde aille vers ses buts et ses idéals si le militarisme prussien n'est pas entièrement sectionné, comme un

cancer. Les Alliés doivent le faire pour continuer d'exister. Sinon, il foulera aux pieds notre doctrine de Monroe et finira même par envahir les Etats-Unis. Beaucoup de choses regrettables accompagneront d'ailleurs sa défaite dans les circonstances actuelles, par exemple la prééminence de la Russie en tant qu'un des vainqueurs (ce sera une menace pour l'avenir), la continuation de l'esprit belliqueux au Japon et l'acquisition par l'Angleterre d'un plus grand nombre de colonies ; mais ce seront des maux moindres ou moins immédiats.

Ce jour-là, la bataille de la Marne avait commencé et les Alliés venaient de publier leur engagement de ne pas conclure de paix séparée.

Cela, d'après moi, écrivit Page le 8, rend certain le résultat de la guerre... L'Angleterre combattra et fera dépérir les Allemands jusqu'à la défaite complète, même si ça devait coûter des années... La question est: qu'est-ce que ça coûtera ?.. Cette partie du monde fera banqueroute, mais elle sera libre.

Après la Marne, Page devint plus optimiste encore ; le 22 sept., il écrivait :

Kitchener a dit à notre attaché militaire que la guerre ne commencerait réellement qu'au printemps... Dans l'intervalle, l'Angleterre va instruire un million (ou même un million et demi) de soldats... Ça ne m'étonnerait pas que Kitchener en prenne le commandement. C'est eux qui prendront Berlin.

Page ressentait maintenant les mêmes angoisses que les Anglais. A Washington, on songeait surtout aux droits des neutres :

On craint que les piliers même de la civilisation ne cèdent, écrivit Page à Wilson le 15 oct., on écoute si le dernier craquement ne se produit pas, et alors arrive une lettre de Lansing disant, à propos d'une cargaison de blé ou de cuivre, que la déclaration de Londres [de 1908] est l'ultime limite de ce que notre gouvernement peut permettre.

Les Etats-Unis étaient la seule puissance ayant ratifié cette déclaration. Quatre fois, Lansing essaya de l'imposer aux Anglais, mais en vain. Page fut son intermédiaire dans ces tentatives, mais il ne cacha pas au Président combien il les désapprouvait. Aussi dès décembre 1914 lui reprochait-on à Washington d'être pro-Anglais. Déjà, en effet, les Anglais et lui projetaient d'entraîner les États-Unis dans la guerre ; il écrivait d'elle cependant le 12 janvier 1915 : « Son horreur dépasse toute imagination...Pour les hommes envoyés dans les tranchées, la mort est aussi certaine que pour le bétail à l'abattoir... Il n'y a plus rien de la vieille

gloriole militaire. » Quant à la foi dans la victoire, elle avait bien diminué. French avoua même le 15 janvier 1915 que c'était « partie nulle » pour le moment. Quand le *Lusitania* eut été torpillé le 7 mai 1915, Page, plus nettement que jusqu'alors, essaya de décider Wilson à intervenir :

En dehors des conversations officielles, lui télégraphia-t-il, tout le monde dit : Si les Etats-Unis ne déclarent point la guerre, l'Europe cessera de les respecter... Dans plusieurs cercles bien informés, on me dit que notre intervention serait le signal pour que les autres neutres fassent de même...

Le président en fut un peu ébranlé :

C'est une chose importante que l'on pense cela de nous, écrivit-il à Bryan le 10 mai, parce que tout ce qui affecte l'opinion du monde affecte notre influence *pour le bien*.

La première note de Wilson sur le *Lusitania* causa une grande satisfaction à Page ; elle demandait virtuellement l'abandon de la guerre maritime sans merci. La controverse qui suivit le désillusionna. Il n'en exposa qu'avec plus d'insistance à Wilson « qu'en Angleterre, la conviction s'enracinerait que l'on cessait de craindre et même de respecter les Etats-Unis ». Mais sa confiance alla s'évanouissant.

Un incident en sept. 1915 y contribua. Wilson avait autorisé Bernstorff à envoyer à Berlin par la valise diplomatique américaine des documents. Gérard (l'ambassadeur américain à Berlin) en ayant ouvert un par mégarde, vit qu'il contenait la preuve d'une propagande hostile à Wilson. Gérard fit transmettre le document à celui-ci par l'intermédiaire de Page, mais le président le fit rendre aux Allemands sans observations. Page en fut exaspéré, et pendant tout 1916 son exaspération ne cessa de croître ; le 31 déc. 1916, il notait :

La crainte des Allemands et de la guerre est la cause des démarches actuelles du Président pour la paix. Il craint que, si la guerre durait jusqu'au printemps, les Allemands ne réalisent leur menace de couler tous les navires allant en Angleterre, y compris les nôtres... A moins que les Allemands ne bombardent un de nos ports, il ne lèvera pas un doigt pour faire la guerre.

Page se trompait. L'Allemagne ayant commencé le 1er février 1917 la guerre sous-marine sans merci, le 3 Bernstorff reçut ses passeports. Le 24 suivant, Page eut le plaisir de transmettre

au président le fameux télégramme Zimmermann du 16 janvier. Presque depuis le commencement de la guerre, les Anglais avaient su déchiffrer les dépêches allemandes ; ils avaient remis copie de celle-là à Page. Le 1er mars, Wilson la fit publier. Son effet fut d'autant plus grave que Zimmermann en reconnut l'authenticité. Grâce en partie à l'effet de ces révélations, le 2 avril Wilson put demander au Congrès l'autorisation de déclarer l'état de guerre. Il fut proclamé le 6.

Il était temps : même sans la menace sous-marine, toujours plus grave, la guerre était à ce moment perdue pour les Alliés. Le 28 juin, Page télégraphia :

M. Balfour m'a dévoilé que le désastre financier des Alliés européens est imminent si notre gouvernement n'avance pas à l'Angleterre assez d'argent pour payer les achats britanniques aux Etats-Unis à leur échéance. Bonar Law annonce que l'on n'a pu envoyer que la moitié de l'argent nécessaire pour juin et que les agents britanniques aux Etats-Unis n'ont plus de quoi soutenir le change que pendant un jour. Si le change anglais tombe, tous les changes des Alliés européens en feront autant...

Le lendemain, Page ajoutait :

Les Anglais ont employé tout l'or qu'ils avaient au Canada. Ils sont sur le bord du précipice. Il y a quelques semaines, les Français sont venus ici et leur ont dit qu'indépendamment de ce qu'ils empruntent aux Etats-Unis, il leur faut continuer à emprunter ici... Bonar Law dit : « Nous avons *dû* y consentir. » Quoique nous aidions la France, les Anglais doivent encore lui donner de l'argent. Je sais que depuis longtemps ils trouvent qu'elle ne fait pas d'efforts financiers suffisants. « Un Français, disent-ils, donnera volontiers sa vie pour une cause qui touche son imagination, mais il mourra plutôt que de donner un franc pour une belle cause. » La crainte revient sans cesse ici que la France, dans un moment de fatigue, ne fasse une paix séparée.

Page survécut peu à la victoire. En juillet 1918, son état de santé était inquiétant. Le 1er août, il donna sa démission d'ambassadeur. Il eut encore cependant la force de retourner dans sa Virginie, mais y mourut le 21 décembre.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

César Méléra : *Verdun, la Montagne de Reims,* Huart. — Jean Marot : *Première rencontre avec...*, « Progrès de Saône-et-Loire », Chalon-sur-Saône.

En attendant les ouvrages de longue haleine et discussions tac-

tiques sur la grande guerre de 1914, nous en sommes toujours aux rapports fragmentaires et témoignages discrets, — qui ont leur intérêt, sans doute, car c'est de cela que sera faite l'histoire de demain, mais surtout dans l'ensemble des événements.

Le petit volume du sous-lieutenant César Méléra, de l'infanterie coloniale, sur **Verdun** (juin-juillet 1916), et **la Montagne de Reims** (mai-juin 1918) a ce caractère et se borne à rapporter les faits et à les noter brièvement, — peut-être en vue d'une rédaction définitive, mais qu'il ne devait jamais entreprendre.

Sous Verdun, où il a été envoyé avec son régiment pour essayer de dégager le fort de Tavannes, les hommes ont touché deux cents cartouches, quatre jours de vivres et huit grenades chacun. Ils arrivent, après de pénibles marches de nuit, du côté du célèbre tunnel du chemin de fer de Metz à Verdun et du plateau de Souville. Mais le contingent finit par gagner la position désignée. On rapporte bientôt que le fort de Vaux s'est rendu. Du fort de Tavannes où les troupes sont parvenues, une attaque doit se déclancher sur l'ennemi qui est protégé par son artillerie, — tandis qu'une offensive des Boches se trouve également brisée par l'artillerie française. L'infanterie allemande, constate le narrateur, semble avoir décidément diminué en qualité. Un tas de bonshommes quelconques soutenus par une artillerie fantastique. Mais on apprend que le fort de Vaux a capitulé, et il ne reste plus que des débris des bataillons d'attaque. Le narrateur est toujours à Tavannes et doit défendre la position pied à pied. Bombardée, ensevelie souvent sous la terre que défoncent les obus, sans provisions et sans secours, la petite troupe tient cependant toujours. On finit par la relever et elle peut gagner péniblement l'arrière. Mais au passage, le narrateur donne le tableau horrible du tunnel de Metz, — « antichambre de l'enfer ». Là se trouvent deux ou trois mille hommes, sans air, sans lumière, parmi les ambulances, les déjections, la boue fétide montant jusqu'à la cheville, les excréments des chevaux et des mulets, — tout cela dans un air empesté, prenant à la gorge. « Qui n'a vu les blessés sur le champ de bataille buvant leur urine pour calmer leur soif et la vie des hommes campés dans le tunnel de Metz à Verdun, n'a rien vu de la guerre. » La petite troupe que conduisait le sous-lieutenant César Méléra finit par regagner Houdain-

ville, puis Nubecourt. Elle comptait 215 hommes, au départ, il y avait quinze jours ; il en revenait 131.

Après Verdun, le récit nous transporte à la montagne de Reims et en relate les combats (mai-juin 1918). On sait qu'il y eut là deux combats, mais que l'avance des Allemands, qui croyaient bien l'emporter, fut arrêtée totalement par le général Gouraud. — A propos de Reims encore, l'officier cite comme curiosité une appréciation allemande des combats, expliquant pourquoi l'ennemi n'a pas pris la ville. Les raisins étaient trop verts.

Le sous-lieutenant César Méléra, dont nous avons analysé le cahier de notes, qui s'était battu sur l'Yser, en Artois, comme à Verdun et en Champagne, tomba enfin à Brin (Lorraine (25 octobre 1918).

Publié avec des moyens de fortune, — de rurale fortune, devrait-on mieux dire, mais dans la période actuelle, la cherté des prix justifie bien des choses, — le récit de M. Jean Marot : **Première rencontre avec...** est un des plus intéressants de ceux qui ont été donnés, — en bon nombre déjà, — sur les débuts de la guerre.

Mobilisé à Chalon-sur-Saône, comme sergent dès les premiers jours du conflit, M. Jean Marot nous conte de curieux incidents, ses déboires à propos d'une paire de chaussures trop grandes que lui a refilées le cordonnier, les uniformes trop neufs, mal ajustés et qui *puent* la naphtaline, le cortège lamentable des évacués qui viennent d'Epinal et sont parqués aux halles. — Après une dizaine de jours, son régiment est envoyé sur la frontière, passe à Aillevillers et la vallée de l'Augrogne. On finit par arriver à Plombières où déjà l'on a transformé les grands hôtels en ambulances. Bientôt c'est Gérardmer, puis le col de la Schlutt, où le poteau frontière a été jeté dans la boue avec son aigle impériale.

On rencontre en chemin les débris d'un régiment qui a été, paraît-il, surpris par les Boches et s'est battu furieusement. Il n'en reste qu'un milier de soldats, qui montrent des casques, des armes, des vestiges divers, provenant de l'ennemi. Ils racontent leur lamentable histoire. Ils se réunissent enfin avec le reste du régiment. Il n'y a eu qu'une débandade provoquée par une attaque prématurée, mais on comprend que les communiqués aient passé sous silence cet incident malheureux.

Entre temps, le narrateur se plaint de la triste organisation du

ravitaillement et du pain moisi qui est distribué. La colonne s'est portée en avant, et c'est seulement après deux jours qu'elle est rejointe par le service des vivres et peut faire un vrai dîner. On approche cependant de l'ennemi et bientôt on rencontre des prisonniers conduits à l'arrière. Bientôt ce sont des chevaux morts en travers de la route.

On traverse le village de Bourg-Bruche et l'on rencontre les premiers blessés, des alpins touchés aux jambes, aux bras, d'autres étendus sur des brancards. Puis on arrive à un champ de bataille où traînent des tentes, des manteaux, des sacs, où sont des tranchées remplies de morts.

Dans un trou d'obus sont des débris informes, — et même un bras dont la main porte encore une alliance. Mais nos troupes sont tout proche de l'ennemi qui soudain les asperge d'obus, pendant qu'elles avancent en lignes de tirailleurs ou ébauchent des tranchées. Bientôt le mouvement s'arrête et les troupes reculent dans un pêle-mêle, un gâchis lamentable. C'est donc la retraite — sans combat — et qui ramène nos troupes vers Provenchères. Un général harangue les hommes, leur affirme que le général Pau fait tête aux Allemands de son côté et qu'ils doivent tenir. Des marches et des contre-marches, et les troupes arrivent à Frapelle. Les Boches ont toutefois repris le col de Ste-Marie, qu'avaient dépassé nos forces, et avancent par la Croix-aux-Mines et le Bau-de-Laveline vers Saint-Dié. Mais on suit difficilement les allées et venues des troupes, que des ordres et contre-ordres poussent, rappellent, portent en avant et en arrière.

Tout cela aboutit, du côté de Saint-Léonard et après diverses manœuvres, à un combat où nos pertes sont lourdes. On était au 13 septembre et le communiqué nota simplement :

« Nous avons repris le col des Journaux et la crête de Mondray ». Les Boches avaient perdu 5.000 hommes, disait-on, et cet avantage décidait du sort de Saint-Dié et de la vallée de la Meurthe.

Les troupes sont retirées et gagnent le camp de Corcieux, au repos. Le commandant harangue la compagnie qui a subi de fortes pertes, déclame sur les fautes commises, encourage les uns et les autres, distribue un peu d'argent et annonce des nominations. L'auteur est promu adjudant. Des renforts arrivent et le régiment se trouve de nouveau sur les champs vers Arnould.

On est près de Gérardmer et dans la vallée de la Meurthe. On finit par arriver à Luschbach, et c'est là qu'on apprend la nouvelle de la marche des Allemands sur Paris.

Mais on a envoyé nos hommes près du Lac Blanc (Vosges) ; et les obus de l'ennemi tombant dans l'eau se chargent de « pourvoir l'ordinaire de poisson d'eau douce ». Puis ce sont les premières neiges et de nouveau on regagne Gérardmer. Cependant les événements ont marché, et en Alsace. dans les Vosges, il ne devait guère y avoir que des escarmouches. Toutes les forces allemandes qui convergeaient sur Paris avaient été arrêtées sur la Marne et, refluant au nord-est, s'étaient accrochées au terrain, couvrant des Vosges jusqu'à la mer l'interminable ligne de tranchées qui devait si longtemps servir de frontière. On avait besoin de troupes pour leur faire face, et l'on ramassait tout ce qui pouvait être prélevé ailleurs pour garnir le nouveau rempart qui se dressait devant l'ennemi.

Le régiment où servait M. Jean Marot fut embarqué avec tout ce qui se trouvait disponible et commença en chemin de fer le long voyage qui devait l'amener en Artois. Au passage, il traverse de longues plaines, couvertes de tertres nombreux, surmontés de drapeaux et où dormaient les mort de la grande bataille qui a fait échouer si piteusement les ambitions allemandes. On passe près de Paris pour continuer au nord et arriver finalement du côté de Montdidier. On passe ensuite à Notre-Dame-de-Lorette, Carency, Neuville-Saint-Waast et au village Cambrin (15 octobre). L'auteur est blessé à la tête et on l'évacue après un pansement provisoire. Le train qui ramène les blessés passe par Calais et finit par le conduire dans la délicieuse petite ville de Vendôme. Nous le retrouvons à Mâcon en avril 1915 ; il a été nommé sous-lieutenant et nous le reverrons encore en Alsace, où le ramène la suite de ses aventures.

La narration de M. Jean Marot, précise, abondante en détails typiques, intéresse parce qu'elle fait image. Peut-être y trouvera-t-on quelques longueurs ; mais c'est certainement une des plus exactes qui aient été données sur la guerre de 1914-1918. C'est le témoignage d'un combattant qui a pu savoir et en somme nous apporter un intéressant témoignage.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Jacques Meurgey : *Histoire de la Paroisse Saint-Jacques de la Boucherie.* Préface de Camille Jullian. Avec de nombr. illust.; Champion. « »

Folklore

Georges Margouliès : *Le « Fou » dans le Wen-Sinan,* études et textes; Geuthner. 36 »

Mathias Tresch : *Evolution de la chanson française, savante et populaire.* Préface de Ch. M. Couyba. Nombr. illust. Première partie : *Des origines à la Révolution française*; Renaissance du livre. « »

Littérature

Jules Baillods : *Le navire. L'auberge. La montagne*; Chez l'auteur, à la Chaux-de-Fonds. 12 »

Charles Baudelaire : *Les fleurs du mal.* Avec une introduction de Paul Valéry et vingt dessins de Charles Baudelaire; Payot (Coll. Prose et Vers). « »

Georges Duhamel : *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants*; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 20 »

Gérard d'Houville : *Chez le magicien;* le Divan. 12 »

Pierre Maès : *Georges Rodenbach, 1855-1898*; Figuière. 12 »

Germaine Maillet : *Almanach.* Préface de Maurice Brillant; Bloud et Gay. « »

Georges Margouliès : *Le Kou Wen chinois,* recueil de textes avec introduction et notes; Geuthner. 125 »

Henri de Régnier : *Vues;* Le Divan. « »

Willy Russ : *Carl Russ-Suchard, 1858-1925*; Imp. Paul Attinger, Neuchatel. « »

Nicolas Ségur : *Saint François d'Assise;* Fasquelle. 10 »

Léon Tolstoï : *Journal intime.* Inédit. Bois de Jean Lebedeff; Edit. du Trianon. « »

Philosophie

Ballanche : *Pages choisies,* I. Notice par Tancrède de Visan ; Masson, Lyon. « »

Poésie

André Joussain : *L'épopée terrestre;* Picart. « »

Jean Richepin : *Choix de poésies;* Fasquelle. « »

Jean de Poictiers : *Elle et toi.* Avec la reproduction du portrait de l'auteur par Allard L'Olivier; Figuière. 5 »

Vanderpyl : *Des gouttes dans l'eau, 1916-1923*; Chez Marseille, 16, rue de Seine, Paris. « »

Questions coloniales

Le Commerce et la production des Colonies françaises; Institut Colonial, Marseille. « »

Roman

Marcel Aymé : *Brûlebois;* Cahiers de France, Poitiers. 10 »

André Savignon : *Une femme dans chaque port;* Férenczi. 3 50

Sciences

Félix Cola : *Dictionnaire de chimie des parfums.* Préface du Dr H. Labbé; Revue des Marques. 30 »

Sociologie

N.-B. Boiron : *La prostitution dans l'Histoire, devant le droit, devant l'opinion*. Préface de M. Georges Renard; Berger-Levrault. « »

Jean Rivain : *Un programme de restauration sociale. La Tour du Pin, précurseur*. Préface de Léon Bérard; Le Livre. 10 »

Théâtre

G. du Halmont : *André Ressmer*, drame en 3 actes; Chez l'auteur. 10 »

Varia

Annuaire illustré des Maisons de Santé. Guide de tous les Etablissements médicaux et de retraite. 1926 : Publications médicales, 11, rue Servandoni, Paris. 20 »

Lin Paotchin : *L'instruction féminine en Chine, après la révolution de 1911*; Geuthner. 30 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Centenaire de la mort de Talma. — L'« Entente cordiale ». — L'antisémitisme soviétique. — Marcel Proust et Robert de Montesquiou. — Marconi et « l'invention » de la T. S. F. — La première lettre de Victor Hugo à Verlaine. — Laurent Tailhade et le théâtre. — Une université flottante. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Centenaire de la mort de Talma. — Le 19 octobre 1826, à 11 heures 35 du matin, le tragédien François-Joseph Talma mourait à Paris, dans son logis, 9, rue de la Tour-des-Dames,— une rue qu'habitaient aussi Mlle Mars, au n° 1, et Mlle Duchesnois, au n° 5. Une biographie publiée quelques semaines plus tard (*Mémoires historiques et littéraires sur F.-J. Talma*, par M. Moreau ; à Paris, chez Ladvocat, 1826) rapporte que, sur le point de mourir, il avait, devant MM. de Jouy et Arnaud, prononcé ces paroles : « Voltaire ! comme Voltaire !... » dont le sens doit sans doute être cherché dans la non-réconciliation de l'acteur avec l'Eglise, l'archevêque de Paris n'ayant pas été admis à son chevet.

Il laissait un souvenir prestigieux à ceux qui l'avaient vu, — même dans les pièces médiocres des auteurs alors en vogue : les Lemercier, les Legouvé, les Baour-Lormian, les Viennet, les Ancelot, les Soumet...

« L'empire du théâtre a fini en Talma, comme en Napoléon celui de l'Europe. » Telle est l'opinion que formula, en 1832, un des rédacteurs des *Ephémérides universelles*.

Et, si grand est le mirage de la scène que, pendant longtemps, des amateurs de théâtre qui, par leur âge, n'avaient pu le voir, accablèrent ses successeurs du récit de ses mérites ; le fait se reproduit d'ailleurs de génération en génération ; nos parents étaient encore tout éblouis par le jeu de Frédérick Lemaître et, dans quelques années, nous évoquerons, avec des commentaires du même genre, les ombres de Mounet-Sully et de Sarah Bernhardt.

Il faut retenir, toutefois, que, pour les illustres comédiens que nous venons de nommer, de grands témoignages demeurent ; pour Talma, ils sont d'importance : Napoléon, Mme de Staël, Chateaubriand, Lamartine...

Ce dernier fut sans doute un des plus enthousiastes admirateurs. A l'âge de 28 ans, au printemps de 1818, sans dire à son père et à sa mère pourquoi il se mettait en route, Lamartine venait à Paris soumettre au jugement de Talma une tragédie : *Saül*. Talma, qui habitait alors un petit appartement, au cinquième étage des façades de la rue de Rivoli, en face du jardin des Tuileries et tout près du Palais, recevait le jeune homme, écoutait avec émotion sa pièce, le retenait à déjeuner et lui disait en souriant : *Soyons amis*.

Lamartine a raconté cette première visite à Talma dans son *Cours de littérature* (XIVe Entretien ; 2e de la deuxième année). On y trouve une vivante silhouette de Talma, « homme assez massif, mais très noble dans sa force... Un front large, des yeux grands et doux, une bouche mélancolique et fine, des joues un peu pendantes et un peu flasques, une blancheur mate, des muscles au repos comme les ressorts d'un instrument détendu. L'ensemble de cette physionomie était imposant, l'expression simple et attirante. On sentait l'excellent cœur sous le merveilleux génie... »

Cette impression semble avoir été celle de la plupart des contemporains de Talma. Elle se retrouve — ce qui est rare — jusque chez ses camarades de théâtre. Un document, daté du 14 mars 1817, montre que Talma était fort aimé des acteurs qui constituaient, avec lui, le Comité de la Comédie-Française (Devigny, Mars, Fleury, Thénard mère, Lafont, Lacave, Armand). Dans cette lettre, relative à la demande de retraite de Talma après trente ans de service, ils lui font connaître leurs observations. Ils lui disent tout d'abord que les trente ans révolus ne seront atteints que le 21 novembre 1817 et non à la fin de mars et, ensuite, que les règlements imposent au sociétaire démissionnaire de prévenir un an d'avance. Ils se réjouissent de penser que leur camarade reviendra sur sa décision.

Il renonça effectivement à prendre sa retraite et créa encore, de 1817 à 1826, quatorze rôles nouveaux. Sa dernière composition (6 mars 1826) fut un *Charles VI* dans une tragédie de ce nom écrite par M. Delaville.

La plus belle épitaphe que puisse souhaiter un artiste se lit dans l'*Entretien* de Lamartine sur Talma, que nous avons cité plus haut : « La mort le cueillit avant son déclin ». — L. DX.

§

L' « Entente cordiale ». — Avant même l'entrevue, en sa terre de Haddo, en Ecosse, de lord Aberdeen et du comte de Jarnac, chargé

d'affaires français, en octobre 1843, l'expression était déjà courante. Un correspondant de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, M. Eug.-Roger Fromy, a retrouvé une lettre écrite par son grand-père, en 1842, au sujet de l'annexion des îles Marquises par l'amiral Dupetit-Thouars, où on lisait :

Je vous prie de croire que la France n'a pas ratifié le blâme infligé par M. Guizot à un de nos plus braves marins. Nous espérons que pour la civilisation et le bonheur de l'humanité, l'*Entente Cordiale* entre l'Angleterre et la France devra durer encore longtemps, etc... (1)

Lord Aberdeen n'avait donc fait que recueillir et pour ainsi dire cristalliser une expression qui avait déjà cours : *A cordial good understanding*. Feu Thureau-Dangin, comme beaucoup d'autres, s'est trompé en lui en attribuant la paternité. — P. D.

Monsieur le Directeur,

J'ai suivi avec un vif intérêt la discussion soulevée dans les colonnes de votre excellente *Revue*, sur l'origine du terme : *Entente cordiale*, qui a mis aux prises nombre d'érudits, et non des moins qualifiés.

J'avais écrit, dans le chapitre consacré au cardinal Dubois (qui fait partie du volume intitulé *l'Enfer de l'Histoire*), que c'est au premier ministre du Régent qu'était due l'expression, et qu'il était vraisemblable qu'il l'avait créée. On m'a demandé des références, les voici :

Il suffit de se reporter au *très remarquable* ouvrage de dom H. Leclercq, *Histoire de la Régence*, t. I, page 343, et l'on y relèvera ce fragment de lettre de Dubois au Régent, du *23 juillet 1716* : « Je l'ai d'autant plus regretté que j'augure mieux d'une entente cordiale entre les nations. »

L'auteur, en citant ce passage d'une dépêche conservée aux archives du ministère des Affaires Etrangères (Angleterre, t. CCLXXVII, fos 39-127), n'ajoute aucun commentaire ; c'est nous qui, au cours de l'étude consacrée au cardinal Dubois, parue originairement dans le *Dimanche illustré*, avons fait observer que là devait être l'origine du mot, qui a fait couler tant d'encre !...

Confraternellement. Votre dévoué,

Dr CABANÈS.

§

L'Antisémitisme soviétique. — Le journal russe *Dni*, que fait paraître à Paris M. Kérenski, a publié, dans son numéro du 24 septembre dernier, une curieuse lettre de Moscou, non signée naturellement, sur un phénomène d'origine récente, mais qui semble avoir déjà pris de vastes proportions : c'est l'existence d'un antisémitisme soviétique. Nous allons résumer les principaux passages de cette lettre.

(1) *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 20-30 décembre 1916.

Le trait caractéristique du nouveau mouvement, c'est qu'il se fait jour dans les sphères gouvernementales, parmi les innombrables fonctionnaires de l'Etat communiste. Lorsqu'ils sont de race russe, ces fonctionnaires ne voient pas sans dépit les *bonnes* places occupées presque toutes par des israélites : secrétaires des commissaires du peuple employés dans les services du commerce extérieur, membres des missions diplomatiques et commerciales à l'étranger, directeurs de trusts industriels. Aussi applaudissent-ils à la lutte que mène Staline (encore que celui-ci soit un allogène, étant Géorgien de naissance) contre les « grands Juifs » du régime, Trotski, Zinoviev, Kaménev, Radek et consorts. Aussi les chefs de service russes profitent-ils des « économies » récemment ordonnées pour éliminer peu à peu les Juifs de leurs bureaux.

Dans l'armée, les officiers, depuis longtemps déjà, se vantent, comme leurs prédécesseurs de l'époque tsariste, qu'il n'y a point de « Youpins » parmi eux. Car civils comme militaires emploient toujours, quand ils parlent de ce sujet, le terme de « Jid » (Youpin) et non celui de « Iévréï » (Juif).

La crise des loyers, qui sévit à Moscou encore plus qu'à Paris, excite encore ces tendances antisémites. On sait en effet que le Juif vient d'Ukraine, seule province où il était toléré avant la révolution. Mais, à peine installé à Moscou, près de l'assiette au beurre, il s'empresse d'y faire venir ses innombrables parents. Comme il est débrouillard, il leur trouve un appartement... avant de leur trouver une place.

Naturellement, la presse communiste, la seule qui existe, ne dit pas un mot d'un sujet aussi brûlant. Mais, ouvertement, tout le monde en parle. La phrase à la mode, c'est : « Le nettoyage a commencé. » Le nettoyage, c'est l'élimination des Juifs.

Ajoutons quelques réflexions au tableau que fait le correspondant moscovite des *Dni*.

Il est indéniable — mille indices le prouvent — que la Russie est en passe de devenir à la fois bourgeoise et nationaliste. Le mouvement ne fait que commencer ; il sera lent, mais irrésistible. Lent, parce que la masse à ébranler est paresseuse ; irrésistible, parce que cette masse compte déjà 140 millions d'hommes et qu'elle en comptera 200 millions dans trente ans.

Le nationalisme russe aura, au début tout au moins, un caractère primitif et mystique: à la porte les étrangers, nous pouvons nous passer d'eux, car nous leur sommes égaux, sinon supérieurs. Réaction qui n'est pas nouvelle en Russie : on l'a vue se dresser, au XVIIIe siècle, sous l'impératrice Elisabeth, contre la « germanomanie » de Pierre le Grand et de ses successeurs immédiats. Elle est réapparue à la fin du XIXe siècle,

avec Alexandre III ; elle tenta alors, non sans succès, d'abattre l'influence des barons baltes à la cour et dans le gouvernement.

Le rôle des Allemands est joué aujourd'hui par les Juifs. Ceux-ci, comme alors ceux-là, représentent en Russie l'esprit européen de travail, d'énergie, d'organisation, en un mot l'esprit *occidental*. Les Russes pourraient se passer dès maintenant des Juifs et des Allemands, mais ce serait au détriment de l'avenir immédiat de leur pays. Ce serait imiter les Turcs d'Angora, qui ont chassé de leur pays tous ceux qui y représentaient un élément actif.

La vraie solution, pour le Russe, est d'apprendre à travailler comme l'Allemand et le Juif. Ce sera plus long, mais ce sera plus sûr. — G. WELTER.

§

Marcel Proust et Robert de Montesquiou. — M. Benjamin Crémieux a signalé naguère, chez les amis de Proust, « une tendance à le diminuer ». Elle existait notamment chez ceux qui le voyaient dans le célèbre salon de l'avenue Hoche. Non seulement l'âpre Egérie d'Anatole France s'exprimait sans aménité sur le compte du « petit Marcel », prétendant que ce « demi-juif » réunissait les tares chrétiennes et les défauts sémites, mais des gens plus équitables que Mme de Caillavet affectaient de le traiter, eux aussi, cavalièrement.

J'ai souvenance des brocards dont on le lardait quand il confessait ingénument son émoi, à la veille d'être présenté au comte de Montesquiou-Fézensac. Et, le lendemain, avec quelle narquoiserie on l'écoutait détailler le costume revêtu, ce jour-là, par le poète des *Chauves-Souris*: « Très simple, quoi que vous en pensiez, un pardessus bleu pastel doublé d'une peau de lion... » Une explosion de gaîté l'interrompit : « Cette peau de lion ! Quelle exquise simplicité, cher Marcel ! »

Cette révérence, faite de gentillesse que teintait un rien de snobisme, n'empêchait pas Proust de noter que la conversation de cet « incomparable causeur » — son *bagout*, dira plus tard avec une rancune de concurrent Boni de Castellane — était « affligée d'idolâtrie » ; il démêlait l'insincérité du fétichisme balzacien de Montesquiou, grâce auquel l'aristocratique brocanteur réussissait à vendre fort cher une étoffe sans valeur, sous prétexte que la princesse de Cadignan portait la même, « e-xac-te-ment la même », la première fois qu'elle vit d'Arthez... — WILLY.

§

Marconi et « l'invention » de la T. S. F. — Complétons par un renseignement peu connu, même en France, les précisions de notre écho rectificatif du 1er août, p. 755-57 du *Mercure*. Il importe, en effet, de recueillir, sur ce passionnant problème de « l'invention » de la

T. S. F., toutes les données documentaires possibles, afin que l'on se convainque qu'ici comme toujours, lorsqu'il s'agit d'une application nouvelle des énergies de la Nature, ce n'est qu'en vertu d'une simplification grossière que les masses attribuent au génie d'un seul homme l'acte inventeur, lequel n'est, dans à peu près tous les cas, que l'aboutissement heureux des efforts, des tâtonnements infinis d'une foule de précurseurs oubliés, ou méconnus. Pour ce qui est plus particulièrement de la T. S. F., c'est à la médecine que cette science est redevable de quelques-uns de ses dispositifs les plus ingénieux. Mais ceci mérite qu'on s'y arrête, avec quelque insistance.

Il est aujourd hui banal d'entendre dire, par certaines gens qui se prétendent doués de culture, que l'emploi des courants de haute fréquence pour la guérison de certaines maladies était un procédé nouveau dont la médecine se trouvait redevable à la télégraphie sans fil, à ses progrès, à son instrumentation. Vainement M. d'Arsonval, professeur au Collège de France, a-t-il, naguère — au Congrès International de physiothérapie, — protesté contre de telles allégations : elles ne continuent pas moins à être propagées, de-ci de-là, par ces pseudo-savants qui créent l'opinion publique. Cependant rien n'est plus aisé à prouver que ceci : qu'il y a environ 35 ans que les courants de haute fréquence sont appliqués à la médecine, soit donc à une époque fort antérieure aux premiers essais de T. S. F. Dans des déclarations faites, au commencement d'août 1926, par M. d'Arsonval lui-même à M. Edmond Blanc — qui les a publiées aussitôt, le 4 août, dans un journal de Bordeaux, — nous lisons qu'en 1889 l'illustre professeur et docteur se servait déjà de l'oscillateur de Hertz, lequel, nul ne l'ignore, a permis la découverte des ondes électriques et qu'avant même la connaissance de cet oscillateur, M. d'Arsonval, parlait, au Collège de France, de l'influence de la fréquence d'un courant sur nos nerfs et nos muscles et qu'enfin, si l'appareil de Tesla put apporter un nouvel outil dans l'arsenal de la thérapeutique, ce fait n'empêche pas que la publication de 1891 — qui lui était relative — n'ait été pour rien dans les recherches du savant français.

En effet, si l'appareil de Tesla permettait d'obtenir plus de puissance et de mettre en meilleure évidence les phénomènes, il ne laissait pas, tel qu'il était, de présenter certains dangers pour le patient. Mais le dispositif de M. d'Arsonval comprenait — et nous lui laissons la parole, d'après M. Edmond Blanc — « deux bouteilles de Leyde réunies à une source d'électricité à haut potentiel, comme un transformateur industriel, par exemple. Les armatures extérieures de ces bouteilles étaient réunies par : un solénoïde dans lequel, à chaque éclatement d'étincelle entre les bouteilles, naissait un courant oscillant. Si, à ce solénoïde, on reliait deux personnes tenant, de leurs mains libres, cinq à six lampes

à incandescence communiquant entre elles, on voyait ces lampes s'allumer. Or, celles ci exigeaient une différence de potentiel de 900 volts et une intensité d'un ampère. D'où il résulte, d'une part, que l'action d'un tel dispositif sur les nerfs sensibles et les muscles était nulle et, de l'autre, que si ce fut là la première application médicale des courants oscillants, la T. S. F., dans son utilisation de la résonance à haute fréquence, est postérieure à ces expériences. »

On sait que le Dr Oudin joignit, à cet appareil de d'Arsonval, le résonateur aujourd'hui classique et que, dès 1896 — cette année si grosse en résultats pour la T. S. F. avant l'heureuse fortune de Marconi en Angleterre, — d'Arsonval avait déjà associé le transformateur industriel, la bobine de self, variable sur le primaire et condensateur sur le secondaire. Donc il est avéré, répétons-le, que c'est à la médecine que les premiers télésansfilistes ont emprunté ces applications capitales que nous venons de dire. Car les divers domaines de la science expérimentale ne sont plus séparés par des cloisons étanches et l'application de l'un passe aussitôt par endosmose et exosmose, dont il est aisé de constater la réalité, dans le laboratoire de l'autre, quand même les organes de presse gardent provisoirement le silence sur cet apport nouveau au trésor de l'universelle connaissance. Et quand le sénateur Guglielmo Marconi proclame qu'il ne doit qu'à lui-même ce qui, au lieu de géniale découverte, ne fut, de sa part, qu'ingénieuse mise au point, il oublie, manifestement, que rien ne naît de rien dans la Nature et que les cervelles humaines participent, elles aussi, à cette universelle et absolue loi. Quand sera écrite l'histoire impartiale et sévère des successifs tâtonnements d'où naquit la télégraphie sans fil, cette élémentaire vérité apparaîtra, une fois de plus, sous une lumière documentaire irréfutable. Mais cet ouvrage capital manque encore et seuls existent des travaux d'approche. D'où les confusions présentes. — C. P.

§

La première lettre de Victor Hugo à Verlaine. — Quand parurent les *Poèmes Saturniens*, Verlaine en adressa un des premiers exemplaires à Victor Hugo. Il reçut immédiatement une réponse.

Edmond Lepelletier, dans son ouvrage sur Verlaine, analyse les lettres envoyées au poète par Leconte de Lisle, Théodore de Banville et Sainte-Beuve, mais n'ayant point entre les mains la réponse de l'exilé de Guernesey, il en fait un spirituel pastiche qui aurait une place marquée dans *L'Anthologie* de Léon Deffoux et Pierre Dufay :

Confrère, car vous êtes mon confrère, dans confrère il y a frère. Vous commencez à gravir le Golgotha de l'Idée, moi je descends. Je suis votre ascension. Vous êtes mon rayon de ce grand tout obscur.

Je serre vos deux mains de Poète

Ex imo

V. H.

L'épître de Victor Hugo était beaucoup plus simple — tout en contenant une phrase en latin. La voici telle qu'elle a été publiée par Ernest Raynaud dans les échos du dernier numéro (octobre-novembre 1901) de l'introuvable revue *Le Sagittaire* :

22 août 1867.

Une des joies de ma solitude, c'est, Monsieur, de voir se lever en France, dans ce grand XIX[e] siècle, une jeune aube de vraie poésie. Toutes les promesses de progrès sont tenues, et l'on est plus rayonnant que jamais. Je vous remercie de me faire lire votre livre *ubi spiritus ibi poeta*. Vous avez le vers large et l'esprit inspiré.

Salut à votre succès.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

Il est intéressant de rapprocher ce jugement de celui que portait Jules de Goncourt sur les débuts de Verlaine :

Vous avez le vrai don : la rareté de l'idée et la ligne exquise des mots. Vous êtes, monsieur, dans ce triste moment d'aplatissement littéraire, un brave et un délicat.

Malgré des certificats aussi excellents, les œuvres du « Pauvre Lélian » ne furent connues du grand public que vingt ans plus tard, après les articles de Jules Lemaître dans *la Revue bleue*, d'Anatole France dans *Le Temps* et surtout après la publication du *Choix de Poésies* dans la collection Charpentier. — ARMAND LODS.

§

Laurent Tailhade et le théâtre. — L'opinion de Laurent Tailhade sur le théâtre ressemble singulièrement à celle que professait, sur le même sujet, J.-K. Huysmans. Nous avons cité naguère (*Mercure* du 15 mai 1921) une lettre dans laquelle celui-ci déclarait :

Je ne suis pas théâtrier pour deux sous... Je vomis les affreuses hures qui peuplent les salles, etc.

Or voici ce que nous trouvons dans un texte inédit de Tailhade, daté de Marseille 1909 et que reproduit un catalogue d'autographes :

Je n'aime pas le théâtre. Je n'y vais point. Les visages qu'on y rencontre sont d'ailleurs pour susciter en moi le dégoût des chefs-d'œuvre les plus avérés. Le fait d'entendre jacasser derrière ou devant soi les perruches diamantées qui suivent ces sortes de fêtes, me ferait vomir jusqu'à ce fameux trio dont parle Hector Berlioz, exécuté par la Trinité avec sainte Cécile au piano d'accompagnement... On ne saurait trop encourager les adolescents des deux sexes à faire du théâtre. Cela ne demande ni culture préalable, ni travail, ni instruction... Lorsque l'histrion a conquis les oreilles du peuple, il monte au Capitole et vit l'égal des rois. Que dis-je ? c'est un dieu. Nous avons assisté à l'apothéose de Coquelin qui fut, d'ailleurs, un incomparable Mascarille. Ni Verlaine, ni Flaubert n'ont eu de telles funérailles.

§

Une université flottante. — Elle est installée à bord d'un transatlantique avec ses amphithéâtres, ses salles de cours et d'études, ses laboratoires, sa bibliothèque, même sa piscine et son gymnase. C'est naturellement en Amérique qu'elle a été réalisée. L'enseignement y sera dispensé par quarante éminents professeurs à quatre cent cinquante étudiants. Ceux-ci n'ont été admis qu'après un choix sévère. Tout d'abord, il leur faut des ressources dont ne dispose pas le premier venu. Ensuite il faut qu'ils soient vigoureux et de santé parfaite ; en outre on a tenu grand compte de leurs qualités personnelles de caractère, de leurs facultés intellectuelles et des succès obtenus jusqu'à présent dans leurs études. Ils sont divisés en trois catégories. Un tiers ont été recrutés dans les établissements d'enseignement secondaire ou spécial parmi les élèves à qui leurs parents désirent offrir un an de voyages fructueux pour leur développement avant d'entrer à l'Université ou dans les affaires. Un second tiers se compose d'étudiants d'Université désireux de parfaire leur éducation en « voyant le monde ». Enfin le reste comprend des hommes qui, ayant acquis une culture générale et obtenu leurs diplômes universitaires, souhaitent entreprendre des recherches et des études spéciales.

Des cours seront faits à bord sur l'astronomie, les arts, la biologie, la botanique, les langues étrangères, l'économie politique, la géographie, la géologie, les mathématiques, la psychologie, la sociologie, l'histoire et même le journalisme ! Il est à craindre que les botanistes n'aient que de rares occasions d'herboriser,et les géologues devront se munir d'avance des spécimens nécessaires.

Cette Université flottante fera escale dans quarante-quatre ports de trente contrées diverses, et elle restera, nous assure-t-on, en contact par sans-fil avec l'Amérique.

§

Le Sottisier universel.

UN CENTENAIRE. — C'est un des fondateurs de la Croix-Rouge. Il s'appelle M. Gustave Meynier [*sic*, pour Moynier] et on vient de célébrer son centenaire à Genève. Et nous souhaitons d'autant plus chaleureusement longue vie à ce noble vieillard que c'est un peu grâce à lui qu'ont été prolongées une foule d'autres existences. — *Le Figaro*, 24 septembre.

Georges Verlaine... est mort à l'hôpital comme son père. — R. DE BURY, *Mercure de France*, 1er octobre.

Il serait excellent que chacun fît tout bonnement son métier pour le bien commun et que les auteurs fussent un peu libérés de ces servitudes que Georges Duhamel décrivait mélancoliquement dans une de ses *Lettres au Papou*... — ANTOINE, *Le Journal*, 28 septembre.

Voler à semblable hauteur [12.800 mètres] est tâche déprimante : la pression atmosphérique est si forte, le froid si vif que l'organisme humain est très éprouvé. — *Le Petit Parisien*, 24 août.

Voilà bientôt deux ans que je n'ai plus parlé aux lecteurs de la *Tribune* de Tristan d'Acunha, cette île solitaire perdue dans l'extrême-sud de l'Atlantique, entre l'Amérique et l'Asie. — *La Tribune de Genève*, 21 août.

UNE MAIN D'ENFANT DANS LA SEINE. — Le jeune Konetzki, 14 ans, qui habite avec ses parents, 17, rue du Bac-d'Asnières, à Clichy, jouait hier matin sur les bords de la Seine, près du pont d'Asnières, quand il aperçut une main d'enfant qui suivait le fil de l'eau. Il réussit à la repêcher et la remit à un agent qui la porta au commissariat. C'était la main d'un bébé d'un an environ, coupée entre le poignet et le coude. — *Journal des Débats*, 26 septembre.

Le campagnol creuse des trous et la femelle en garnit le fond de paille ou de foin pour y déposer ses œufs. — *Le Nouveau Siècle*, 18 septembre.

Tout le monde n'est pas prophète en son pays, quoi qu'en dise la sagesse des nations. — *Le Journal*, 17 septembre.

En un mot, comme en cent : *primus vivere*. — *Revue de France*, 1er septembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL : IV. *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants*. Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 20 fr. Il a été tiré 89 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 89, à 60 fr., et 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 90 à 639, à 40 fr.

HAVELOCK ELLIS : *Etudes de Psychologie sexuelle. VI. L'Etat psychique pendant la grossesse. La Mère et l'Enfant*. Edition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. van Gennep. Vol. in-8, 18 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.